LES DEUX MORALES

Les gouvernements ont dit aux peuples qu'ils allaient se battre pour le droit et la liberté, que l'ennemi vaincu paierait, que l'empereur d'Allemagne serait pendu (1), que c'était la dernière guerre (2), que la victoire assurerait le triomphe de la démocratie dans le monde (3). C'étaient des mensonges. Mensonge économique de la nouvelle carte de l'Europe, mensonge politique de la nouvelle charte de l'Europe. Mensonge de la liberté des mers, de l'entente douanière, des règlements internationaux, du désarmement. Mensonge colonial des mandats. Les gouvernements ont promis à San Remo d'instituer une commission internationale des Lieux-Saints qui n'a jamais été instituée et la Palestine est périodiquement la scène d'émeutes. Où qu'on regarde, mensonge. Mensonge social de la collaboration des classes, mensonge monétaire...

On dit que Genève est la capitale de la Réforme, le siège de la Société des Nations. Ce n'est pas vrai, Genève est un cul-de-sac. On dit que le droit prime la force (ou que la force prime le droit), ce n'est pas vrai. On dit que les sœurs latines vont se réconcilier et qu'il y a une civilisation méditerranéenne, que le bolchevisme a un couteau entre les dents, est un retour à la barbarie, que le capitalisme a fait faillite, qu'il faut choisir entre la dictature et la démocratie, que le machinisme a tué l'âme,

(1) *To hang the Kaiser.*
(2) *Never again.*
(3) *To make world safe for democracy.*

que le monde moderne est un monde sans âme. Ce n'est pas vrai, le mensonge coule à pleins bords.

Le mensonge universel naît de ce qu'il y a deux morales. Il y a toujours eu deux morales. Il y aura toujours deux morales. Chacune obéit à d'autres principes et ils sont contradictoires. Ce qui distingue les périodes de l'Histoire, c'est qu'elles trouvent ou ne trouvent pas le moyen de concilier ces principes contradictoires. Quand les deux morales n'arrivent pas à s'équilibrer dans un type d'homme, la société est vouée au mensonge et à l'anarchie. Le monde entier est voué présentement à l'anarchie.

Il y a la morale de l'action et du champ de bataille — et il y a l'autre morale.

Qu'il s'agisse de conquête économique ou militaire, sur le champ de bataille règnent la violence et la ruse. La conquête économique, c'est pour les individus et les peuples la conquête du pain. On appelle pacifiques les armes qui ne font pas couler le sang. Elles tuent tout de même. La guerre n'est que le prolongement de la bataille quotidienne pour la clientèle et les débouchés, c'est-à-dire pour le pain. Il s'agit de faire croire qu'on est fort, qu'on peut tenir. Il s'agit de tromper l'adversaire, de profiter de son ignorance ou de sa faiblesse. Sapes souterraines, coups de main dans la nuit, toutes les manœuvres et intrigues sont permises. L'adversaire ou le concurrent doivent être vaincus, c'est-à-dire réduits à la portion congrue ou mis hors de combat. La ruse et la violence sont la morale du champ de bataille. Celui qui veut se soustraire à cette morale est moqué, ruiné, piétiné, jeté à la poubelle ou à la fosse commune.

Les idéalistes dénoncent l'âpreté au gain des commerçants, hommes d'affaires, banquiers. Il y a présentement à peu près autant d'âpreté au gain dans les professions libérales que dans le négoce. La différence tient non au métier et à la fonction, mais aux hommes. C'est une différence de degré. L'avocat, le médecin convoitent la clientèle d'autrui. Les clients que je gagne sont enlevés à quelqu'un. Un beau mariage, de brillantes relations, mon-

daines ou politiques, un diplôme, un héritage, ce sont des armes de guerre.

L'âpreté au gain a son origine dans l'instinct de conservation. Sur le champ de bataille, tous les hommes tendent à être immoralistes, car il y va de la vie et de la mort, il faut en définitive tuer ou être tué. Quel que soit le parti au pouvoir et le régime en vigueur, les hommes d'affaires font des affaires. On parle autour d'eux de justice et de charité, ils font des affaires. Comment un marchand de plaidoiries et de masques à gaz serait-il sincèrement pacifique ? Son instinct est qu'il y ait des procès et des guerres, et il y aide. Cette loi du champ de bataille est sans exception, toutes les classes sociales y sont soumises, toutes les activités humaines. Qu'on fouille les archives des familles et de l'histoire, et qu'on cite un seul exemple d'une grande fortune qui ne soit pas le produit de la violence et de la ruse, du brigandage ou de l'abus de confiance, qui n'ait pas été construite sur les privations ou la ruine des faibles, qui ait été conquise par ce que la morale de tous les temps appelle des moyens « honnêtes ». Les moralistes essayent de faire croire (et croient peut-être) qu'il y a les coquins et les non-coquins, les brutes et les non-brutes. C'est une représentation puérile de la réalité.

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'impôt juste. La justice de l'impôt est un boniment pour réunions électorales. La répartition des charges fiscales est la résultante de l'équilibre des forces. Les contribuables cherchent tous à payer le moins possible d'impôts et, par voie de conséquence, à faire payer les autres. Quel qu'il soit, le gouvernement prend l'argent non où il est, mais où il offre le moins de résistance. On parle de la presse vénale, de la presse de chantage, par opposition à « la bonne presse ». Comme si la bonne presse ne représentait pas des intérêts d'argent et ne donnait pas, elle aussi, une image mensongère de beaucoup de choses. La presse est vénale parce qu'elle remplace les hérauts d'autrefois qui, sur le champ de bataille, défiaient l'adversaire. Et la presse de chantage se sert des mêmes armes que les coquins de finance qui

remplissent les conseils d'administration : elle exerce sur des fortunes scandaleuses, par des moyens de brigandage, un droit de reprise. Pourquoi l'argent que s'approprient les financiers ne serait-il pas volé à son tour par les maîtres-chanteurs ? Qu'ils s'arrangent entre eux. Quand une feuille de Bourse extorque une somme à une société financière, c'est de bonne guerre. Ce sont les mœurs du chemp de bataille. La presse est d'autant plus vénale que les revenus sont plus mal distribués. La presse de chantage supplée à la carence de la justice pour faire rendre gorge aux pilleurs de l'épargne publique. Mais il y a toute espèce de chantages. Le chantage le plus cynique n'est pas le plus malfaisant : il ne s'exerce qu'entre bandes rivales et pour de l'argent, tandis que l'organisation sociale (quelle qu'elle soit) met une telle puissance aux mains des détenteurs de la fortune, des moyens de production et du pouvoir politique, qu'ils tiennent en servitude des populations entières. Le maître-chanteur dit au financier : *Paye ou je dis tout !* Les puissants disent aux pauvres gens : *Taisez-vous, faites ce qu'on vous dit, ou crevez de faim !* Le lock-out des patrons est un chantage, la grève générale des ouvriers est un chantage. L'ultimatum et le blocus sont des chantages. Les partis politiques font chanter le gouvernement. Les électeurs font chanter les députés. Les marchands font chanter les consommateurs, qui finissent par piller les magasins de produits alimentaires. Les médecins font chanter les malades... Il y a chantage dès qu'il y a transaction entre deux hommes de force inégale, partout où il y a inégalité, et il y a inégalité partout. Quels que soient le lieu et le temps, le système économique, social, politique a ses privilégiés. On connaît si bien ceux de 1789 qu'on peut les énumérer. Quels sont ceux de 1934 ?

Dans les sociétés policées et le temps de paix, le financier se distingue des autres parce qu'il opère en grand. Il n'est qu'un cas extrême. Le financier est un général qui, vainqueur ou vaincu, laisse enterrer les morts et prépare une autre bataille. Au sortir de la défaite, du scandale ou de la prison, il se remet en selle, c'est-à-dire qu'il

achète une automobile, et mobilise une nouvelle armée d'épargnants. Il a fait sienne la devise de Napoléon : « J'ai cent mille hommes de revenu par an ».

Il y a la morale du champ de bataille, parce que l'homme est un guerrier qui se bat pour sa nourriture. Mais il ne fait pas que cela et il ne se bat pas pour lui seul. C'est pourquoi il y a l'autre morale. Quels que soient le lieu et le temps, les hommes ont le sentiment d'appartenir à une communauté, famille, tribu, patrie, à laquelle ils sont liés par des habitudes et des croyances. La bataille finie, on voit que l'homme ne s'est pas battu pour lui seul. Il ôte son armure et partage le butin avec une femme et des enfants. C'est maintenant le temps du repos, du délassement, du divertissement, de la méditation, de la prière. L'autre morale intervient, la morale de la famille et de l'amitié, la morale du dimanche et du temps de paix. Quels que soient le lieu et le temps, elle pousse aux actions généreuses, altruistes, désintéressées. On en trouve cent mille exemples dans la vie quotidienne et l'histoire de n'importe quel peuple. Il faudrait être aveugle, ignorant ou imbécile pour refuser de rendre hommage à la bonté, à la charité, à la bonne foi, avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ, sur les cinq continents.

Il y a donc deux morales, mais elles vont en sens contraire. L'une ordonne de tuer, l'autre de soigner les blessés. L'une ordonne de prendre, l'autre de partager et de donner. Il n'y a pas entre elles de frontière fixe. Elles tendent toujours à empiéter l'une sur l'autre. La ruse et la violence débordent le champ de bataille et pénètrent jusque dans les foyers domestiques, mais inversement les sentiments de clémence et d'honneur, faisant irruption sur le champ de bataille, font contrepoids, dans le feu de l'action, à la ruse, à la violence, au meurtre. Il est naturel qu'il en soit ainsi, puisque chaque homme peut constater en lui la coexistence des deux morales.

Il n'y a pas un homme (sauf les saints et les sages) qui ne fasse à d'autres hommes ce qu'il ne voudrait pas qu'on fasse à son père ou à son fils. Il n'y a pas un homme qui

ne fasse à des femmes ce qu'il ne voudrait pas qu'on fasse à la sienne.

Il résulte de cela, les hommes étant ce qu'ils sont, que toutes les sociétés connues (primitives ou civilisées) sont dans un équilibre précaire, continuellement menacé par les excès alternés des deux morales. Quand la morale domestique envahit le champ de bataille, les hommes de guerre (ou d'action) perdent leur « vertu » et ne savent plus se battre. Car les guerriers se battent mal sous le drapeau humanitaire. Ils se mettent à criailler contre la guerre, le champ de bataille se peuple de déserteurs « idéalistes », qui sont réduits en servitude par une race guerrière de l'intérieur ou de l'étranger. Quand, au contraire, c'est la morale du champ de bataille qui envahit la cité, les factieux règnent dans la rue et l'arbitraire dans les tribunaux. Sous prétexte d'ordre, d'intérêt général et d'autorité, on allume la guerre civile et le despotisme guette son heure.

Le mensonge naît de la rupture d'équilibre entre les deux morales, qui sortent de leurs limites, camouflent leurs principes, se propagent par l'équivoque, brouillent les idées, corrompent les institutions et les mœurs. Cette loi générale se vérifie dans l'histoire de tous les peuples connus. Partout on voit les doctrines chrétiennes, bouddhiques, humanitaires, dépasser le stade civilisateur et préparer le terrain aux envahisseurs. Le droit, la paix des peuples, la fraternité, on respire un air empesté d'idées fausses. On est pris à la gorge. Cela vous entre dans les poumons et le sang. Rien qu'en respirant l'air du siècle, on est contaminé. Il se produit alors de violentes réactions de l'organisme social, qui se défend instinctivement comme il peut, et d'autres idées fausses se mettent à se propager, autoritaires, extrémistes, totalitaires : la mission des peuples, les peuples élus, les droits de la race... On tombe d'une hypocrisie dans une autre.

Le conflit des deux morales dégénère en hypocrisie de la manière la plus naturelle. Les faits économiques, sociaux s'enchaînent et se déroulent sur un plan d'accès

difficile, parce qu'ils ne sont accessibles que par des signes et des effets qui donnent lieu à des théories plus ou moins scientifiques et à des interprétations plus ou moins intéressées et sentimentales. Ces théories et ces interprétations, économiques, sociales, politiques, constituent une seconde réalité, qui diffère de la première et s'y incorpore. Il y a action et réaction des deux réalités l'une sur l'autre. La baisse (ou la hausse) des prix, par exemple, est un phénomène économique que des explications viennent compliquer, et qui elles-mêmes se modifient avec la prolongation de la hausse (ou de la baisse). D'une manière générale, les actions humaines sont ramenées à des doctrines qui essayent de les expliquer, péché originel, bonté de la nature humaine, justice sociale. Or, il vient un moment où un tel écart sépare les doctrines des faits expérimentaux que la réalité des faits chemine dans un sens et que l'autre réalité, spéculative, sentimentale, devient de plus en plus irréelle et mensongère. C'est ainsi que le Parlement est pareil présentement à la cage des singes du jardin zoologique. Un singe se balance au trapèze, c'est le président du Conseil. Les autres singes le tirent par la queue pour le faire tomber. Ils accompagnent ce petit jeu de déclarations grandiloquentes sur l'intérêt général ou ce qu'on appelle maintenant le sens du collectif. Tous les discours parlementaires commencent par ces mots : « C'est pour moi un devoir de franchise et de loyauté... »

Quelles que soient les causes diverses, suivant le temps et le lieu, du désordre grandissant, il a son origine dans l'homme. C'est parce que l'homme n'arrive pas à concilier en lui-même les deux morales qu'il cède aux entraînements collectifs les plus lâches ou les plus féroces, et la société se dissout dans l'anarchie.

C'est devenu un lieu commun que le peuple athénien était d'humeur si changeante qu'il était difficile de garder longtemps sa faveur. L'humeur changeante des Athéniens n'explique pas grand'chose et n'est pas le trait essentiel. C'est une explication à la médecin de Molière. L'humeur changeante des Athéniens ne doit pas faire

perdre de vue le mouvement économique et son influence sur la succession rapide des générations.

Au commencement de l'histoire grecque, on constate que la terre et le gouvernement appartiennent à quelques familles. Les mécontents et les vaincus des guerres civiles et étrangères sont forcés de s'expatrier, s'ils veulent rester libres et devenir propriétaires. Ils vont fonder des colonies. La population apparaît ainsi divisée, *grosso modo,* en deux : une partie conservatrice, terrienne et militaire ; une partie progressiste, tournée vers le commerce, les spéculations (de pensée et de Bourse) et l'aventure.

La même division apparaît aussi bien à Sparte qu'à Athènes, puisque ce sont des Lacédémoniens qui ont fondé Tarente. L'histoire des guerres civiles et de la colonisation montre en action toute espèce d'hommes. Animateur d'affaires, Pisistrate organisa un crédit agricole, entreprit de grands travaux publics et fut un des premiers représentants en Europe de la ploutocratie démagogique. De même Thémistocle, hardi spéculateur, prit la tête des classes industrielles, commerçantes, progressistes, et poussa à la construction d'une flotte qui devait en même temps l'enrichir et donner à sa patrie l'empire maritime. Mais le parti conservateur des vieilles familles, des Eupatrides, appuyé sur les campagnes, reprend périodiquement le pouvoir, sous la conduite d'hommes tels qu'Aristide le Juste. Chez les hommes des deux partis, chez ceux qui restent maîtres du pouvoir comme chez ceux qui se soumettent ou s'expatrient, on observe la même persistance des sentiments patriotiques, la puissance de l'instinct de conservation, le courage, la vertu guerrière. Pendant la guerre du Péloponèse, on constate que la composition des classes sociales est partout la même et que les deux camps sont à égalité : à Athènes, mélange d'affairisme et d'instincts conservateurs, comme à Sparte et à Corinthe. De là la longueur de la guerre et sa férocité. Les deux morales du champ de bataille et du temps de paix trouvent leur équilibre dans l'homme: Ces citoyens-soldats qui s'entre-tuent dans la cité et d'une

cité à l'autre ont un même idéal de force et de beauté, qui se manifeste dans les jeux olympiques et qui trouve son expression sans pareille dans une statuaire « miraculeuse ». On parle beaucoup du miracle grec. C'est devenu un autre lieu commun, mais on perd souvent de vue les conditions qui ont rendu ce mirable possible. La plupart des touristes en extase sur l'Acropole oublient que l'Acropole est une forteresse. Le miracle grec est étroitement associé à cinquante ans de guerre contre l'envahisseur d'Asie (458-499). Athènes a eu des penseurs et des artistes d'un tel génie que leurs œuvres, après 25 siècles, continuent à nous émouvoir, elle a eu aussi et en même temps de grands généraux et de grands amiraux. Elle a eu Miltiade, vainqueur de Marathon ; Thémistocle, vainqueur de Salamine ; Aristide, vainqueur de Platées. Elle a eu Cimon, fils de Miltiade, fondateur de l'empire athénien. Elle a eu Périclès, dont le père Xanthippe fut le vainqueur de Mycale, et qui lui-même sut réprimer toutes les révoltes des alliés d'Athènes. Pendant ce qu'on appelle le siècle de Périclès, avant d'être citoyens, les jeunes gens font deux ans de service militaire. Au bout de la première année, ces jeunes hommes prêtent serment : « Je jure de ne pas déshonorer ces armes sacrées... »

La capitulation d'Athènes est due, disent les historiens, aux fautes commises par les Athéniens. Ce n'est qu'une manière de parler. En réalité, l'expédition de Sicile marque le commencement de la décadence. Mais pourquoi ? Cette expédition, dit Thucydide, fut entreprise « pour satisfaire des ambitions et des cupidités privées ». Cela signifie que la composition des classes sociales a changé. L'équilibre social est rompu au détriment des forces de stabilité et de conservation. Désormais, la plutocratie démagogique se développe sans frein dans la cité, et l'intelligence spéculative n'a plus de contrepoids dans le caractère. Alcibiade incarne un nouveau type d'homme. Toutes les notions de Bien et de Beau sont mises en question. Les sophistes ne savent plus se battre qu'en paroles. La corruption entame la vertu guerrière, la vio-

lence règne dans les tribunaux. Le conflit des deux morales dégénère en anarchie et aboutit à la mort de Socrate. Ce peuple, où la race des hommes libres est en train de disparaître, est mûr pour le despotisme des Trente tyrans et la défaite d'Ægos-Potamos. Mais les sentiments conservateurs des Spartiates ne leur donnent qu'une victoire éphémère. A elle seule, la vertu guerrière donne la victoire, non la durée. Bientôt, c'est toute la Grèce qui s'effondre à Chéronée sous les coups d'une armée de rudes paysans et de barons belliqueux, conduits par Philippe de Macédoine.

Sous d'autres formes, l'histoire romaine illustre le conflit séculaire des deux morales. Les paysans d'Italie savaient cultiver la terre et se battre. Soldats, ils ont conquis leurs droits et un empire sur les champs de bataille. Citoyens, ils ont créé pour les siècles le droit romain. À la fin de la République, les citoyens romains ne savent et ne veulent plus se battre. La race des Cincinnatus et des Caton est éteinte. Le champ de bataille est abandonné aux mercenaires qui, conduits par des chefs ambitieux, envahissent la cité. L'Empire est le résultat d'une transformation profonde dans la composition des classes sociales. Un ordre nouveau s'établit, fondé sur la force militaire et la répartition du travail. Les révolutions du palais romain, qui encombrent les manuels d'histoire, ont une importance secondaire .Les intrigues et les scandales de la capitale ont peu d'influence sur l'administration de l'Empire. D'un côté, l'agriculture, l'industrie et le commerce, de l'autre, les armées qui assurent l'ordre intérieur et défendent les frontières. D'un côté, le labeur quotidien et les vertus privées ; de l'autre, les vertus guerrières. Les vicissitudes de l'ordre impérial sont faites d'un fléchissement alterné des deux forces. Avec des hauts et des bas, l'Empire dure tant qu'il y a une proportion suffisante de citoyens actifs et de soldats disciplinés, tant que les deux morales trouvent leur équilibre dans des types d'hommes éminents, tels que Marc-Aurèle, soldat-philosophe. A mesure qu'on avance vers le Bas-Empire, la rupture d'équilibre est plus complète et

irrémédiable. Il n'y a plus que des barbares dans l'armée et des demi-serfs dans les campagnes. Il n'y a plus d'hommes. Les invasions entrèrent dans cette décadence comme un couteau dans du beurre.

A la fin du Bas-Empire, on voit naître la féodalité par l'organisation autonome de grands domaines fortifiés où les paysans cherchent un refuge. De nouveaux types d'hommes apparaissent : le chevalier et le moine. Ils se partagent les besognes de la guerre et de la paix. Ils peuvent dire l'un et l'autre : ni vous sans moi, ni moi sans vous. Plus d'un chevalier n'est qu'une brute, un féroce tyran local. Mais la morale du champ de bataille tend à l'humaniser ; de là les sentiments chevaleresques, la religion de l'honneur et la trêve-Dieu. Quant aux moines, ils fortifient la charité chrétienne d'une discipline militaire : c'est la règle monastique.

A partir de saint Benoît, pendant cinq siècles, le cloître fut une école de grands caractères. Les moines méritèrent d'être appelés par Charlemagne les chevaliers de l'Eglise. Mainteneurs de la méditation et de la science, c'est sous leur dictée « que les chrétiens insurgés contre les abus de la force écrivaient les garanties civiles et politiques qu'ils arrachaient à d'injustes maîtres ».

A la même époque, le même problème des deux morales se pose à l'autre bout du monde. La Chine a été contaminée jusqu'à la moelle par une religion de paix et de renoncement. L'empereur Lean Wouti prêche si bien le bouddhisme à ses officiers qu'ils ne savent plus monter à cheval. L'empereur Yuan Li explique à ses officiers les textes de Lao-Tseu, pendant que les Huns ravagent ses provinces. Alors surgit un homme aussi rusé que brave qui par ses qualités guerrières et civiques sauvera la Chine de l'anarchie et de l'invasion. Le jeune général Li Chemin fait assassiner ses frères, arrache le pardon de son père dans une scène d'hypocrisie « où les meurtriers, tout chauds de la bataille, se mettent à débiter des maximes morales », et monte sur le trône, le 4 septembre 626. Un poète chinois du VIIe siècle dit : « Voici donc revenu le temps où le chef de cent soldats est tenu en plus

haute estime qu'un lettré de science et de talent... Puisqu'on se dispute encore l'Empire, je jette mes pinceaux pour ne plus songer qu'aux choses de guerre ». Une ère d'anticléricalisme militaire commence.

Une société quelconque, à n'importe quel moment de son histoire, exprime à sa manière, sous des formes diverses, l'équilibre toujours précaire des deux morales. La grande guerre de 1914 a montré que la vertu guerrière n'était pas menacée de s'éteindre en Europe. D'autre part, ce ne sont pas les braves gens qui manquent à tous les degrés de la hiérarchie sociale. Mais la ruse et la violence du champ de bataille ont envahi les marchés et rompu tous les contrats fondés sur la monnaie stable et la parole donnée. En sens inverse, des sentiments d'amitié, de collaboration et de paix se propagent dans des domaines où ils n'ont rien à faire. De là les objecteurs de conscience, l'antimilitarisme, les pactes d'assurance et de réassurance, les sermons religieux ou laïques contre la guerre. Les catéchismes ne sont plus que des chapelets de formules, la morale du pardon illustrée par des représailles, les batailles économiques sans déclaration de guerre, les protestations de la « conscience humaine » qui ne s'accompagnent d'aucune action virile : une anarchie générale et une immense hypocrisie, où tournoient les hommes désemparés. On fait et on voit une chose, on en dit et prêche une toute différente. C'est dans ces conditions qu'il est question de réforme d'un bout du monde à l'autre.

Le besoin de réforme donne naissance à des plans. Il en naît partout à la fois. Leur caractère général est d'être particuliers et fragmentaires, ou au contraire extrémistes et « totalitaires ». Les plans sont fragmentaires parce que la civilisation industrielle et scientifique a peuplé le monde de spécialistes de toute espèce.

Chaque progrès de la technique produit un double effet sur l'homme. Un effet positif, il est aidé. Un effet négatif, il est momentanément amoindri. Dans la mesure où il est aidé, il compte moins sur lui-même. Il fait une économie de force, mais son muscle se relâche. Et le

champ de la connaissance s'est si subitement élargi dans tous les sens que le cerveau s'encombre de notions toutes faites, apprises par cœur, non vérifiées, et que le champ de l'expérience individuelle se rétrécit aux proportions d'un atelier ou d'un laboratoire. Et cela dans le moment même où la vie la plus régionale est entraînée dans le mouvement des cinq continents.

La conséquence, c'est qu'on a de bons techniciens en toute chose, mais les hommes sont rares. Peut-être le sont-ils toujours, mais ils le sont plus que jamais. Passant d'une technique à l'autre, dont chacune a ses règles, l'homme moderne perd son unité dans le moment où des besoins nouveaux disloquent les vieilles humanités et où l'analyse scientifique sape les dogmes sur lesquels repose la civilisation chrétienne.

Quand l'Eglise catholique a voulu réformer les ordres religieux, elle s'est aperçue que cette entreprise dépassait son pouvoir œcuménique, que la bonne volonté ne suffisait pas. Pour réformer, il faut des hommes et une idée. Les hommes nécessaires sont là ou font défaut. S'ils font défaut, aucune réforme n'est possible. Pour réformer, il faut des réformateurs. La France contemporaine n'a suscité jusqu'ici que des ajusteurs. Nous avons une civilisation de pièces détachées. Tiraillés à droite et à gauche, les individus se rallient bon gré mal gré à des groupements qui ne donnent satisfaction qu'à des intérêts passagers et à l'humeur du moment. N'y ayant plus guère que des spécialistes, les deux morales éternelles ne trouvent plus leur équilibre dans un type d'homme. Elles se développent à l'aventure et la société s'agite dans l'impuissance, l'hypocrisie, le mensonge.

L'usine forme des ouvriers qui empruntent à l'école laïque des notions générales humaines. Les travaux des champs continuent à former des paysans ; mais, malgré l'école obligatoire, le nombre des illettrés est considérable et le salariat industriel envahit les campagnes. Pendant ce temps, le modèle de l'honnête homme est abandonné dans les hautes classes de la société, tandis que les prêtres oscillent entre le communisme et le fanatisme

médiéval. Il y a ainsi beaucoup de types d'hommes à l'état d'ébauche. Chacun comporte un idéal de vie et une conception du monde.

Les difficultés économiques sont en même temps une cause et un effet. Une cause, parce que leur intensité et leur durée posent pour chacun le problème primordial de manger. Un effet, parce qu'il y a conflit entre des types d'hommes différents qui n'arrivent pas à s'entendre sur un même idéal de vie et une même conception du monde.

La société moderne élabore une doctrine nouvelle des rapports entre les hommes et de la répartition des biens. La formule de l'homme au service de l'Etat peut être utile, ici ou là, pendant une période de transition. Elle est trop étroite pour donner longtemps satisfaction à la diversité des besoins. Du chaos contemporain on voit se dégager lentement un idéal, valable pour le champ de bataille et le temps de paix, fondé sur le travail et l'honneur.

FLORIAN DELHORBE.

LA

BATAILLE DU « BALZAC »

—

I

Je rouvre le dossier du « Balzac ». Il est encore tout imprégné de l'odeur de la bataille. Le temps, que peut-il sur nos passions? La querelle se rallumerait à l'instant, sans doute, et avec la même intensité, si les circonstances qui l'ont provoquée, il y a trente-six ans, se reproduisaient tout à coup.

Pourtant, la plupart des belligérants sont morts. Seul, le « Balzac » reste vivant au milieu de nous. Ceux qui l'ont vu au Salon de 1898 gardent le souvenir de sa grande image qui monte, comme une flamme blanche, contre la verrière de la Galerie des Machines. Avec l' « Homme qui marche » et l' « Age d'airain », il est un sommet de la statuaire française, c'est-à-dire de la statuaire tout court. Et j'aime à me rappeler ici les fortes paroles d'un des maîtres de la critique, Louis de Fourcaud, — l'auteur d'un admirable livre sur Rude — affirmant, avec une énergie persuasive, l'insurpassable supériorité de l'Ecole française sur toutes les autres. « En peinture, nous disait-il, nous n'occupons certes pas le premier rang. Nous avons partout des émules qui peuvent rivaliser victorieusement avec nos plus grands artistes. Mais, en sculpture, avec Houdon, Rude, Barye, Carpeaux et Rodin, nul au monde ne saurait nous contester notre évidente suprématie. »

Avant l'inauguration du Salon du Champ de Mars, il y avait eu la visite traditionnelle du président de la

République (1). C'est Rodin lui-même qui, comme président de la section de la sculpture, guidait M. Félix Faure à travers les groupes muets des plâtres, des bronzes et des marbres. Il signalait au chef de l'Etat, avec son obligeante clairvoyance accoutumée, les qualités des œuvres exposées. Cependant, le cortège présidentiel atteignait l'extrémité de l'immense galerie. Le « Balzac », souverainement, dominait tout. Félix Faure passa lentement en lui tournant le dos, occupé à regarder minutieusement, à travers son monocle, les bustes rangés sur le bord opposé de l'allée. Et il sembla que le « Balzac », enveloppé dans son ample robe de chambre, ne daignait même pas remarquer l'insulte qu'on lui faisait.

Dès le premier jour la bataille est intense autour du « Balzac ». Dans son article hebdomadaire du *Temps*, le 5 mai 1898, Jules Claretie le constate en ces termes :

On se passionne beaucoup plus pour ou contre le « Balzac » de Rodin que pour les députés du 8 mai — les élections législatives viennent d'avoir lieu pourtant au milieu d'une profonde agitation, provoquée par l'affaire Dreyfus — et cette statue vierge d'affiches provoque autour d'elle plus d'attroupements et de tumultes que celles où l'on a placardé des professions de foi. C'est même la grande polémique du moment. Avant peu, il faudra être pour ou contre Rodin, comme il a fallu être pour ou contre Esterhazy. Je sais de jeunes sculpteurs tout à fait prudents qui n'ont pas encore mis les pieds au Salon afin de n'avoir pas à se prononcer sur une question aussi brûlante.

— Au total, et tout à fait entre nous, que pensez-vous de ce Balzac? demandait un ami à l'auteur de la statue du Cardinal Lavigerie (Falguière).

Falguière répondit finement :

— Je pense que c'est ce qu'on regarde le plus.

Chose étrange! Rodin n'aimait pas les commandes

(1) En 1898, le Salon du Champ-de-Mars et le Salon des Artistes Français sont installés côte à côte dans la nef de la Galerie des Machines, transformée en un vaste jardin. Les peintures sont exposées dans des salles qui ont été aménagées latéralement.

officielles. On eût dit qu'elles lui faisaient peur. Sauf le Palais-Royal, où son « Victor Hugo » apprivoise les petits oiseaux, les places, les jardins et les squares ne commémorent pas son nom. Il avait échoué au concours du « Diderot » de la place Saint-Germain-des-Prés. L'amusante et spirituelle esquisse qu'il y avait envoyée, et qui représentait l'Encyclopédiste debout et causant familièrement appuyé sur le dossier d'une chaise dont le siège était tourné contre lui, avait échappé à l'attention du jury. Que de mésaventures, d'ailleurs, au cours de sa carrière! Il n'oubliait pas le procès abominable de l' « Age d'airain », ni l'échec douloureux de son « Victor Hugo » au Panthéon.

« Songez donc!... me disait le sculpteur Jules Dalou, en sortant de la séance de la Commission: il a mis les fesses de sa muse sous le nez du poète!... »

Peut-être aussi, Rodin se rendait-il compte qu'il était sculpteur et non pas architecte. Jamais les prodigieux personnages de son monument de Calais ne lui ont donné une pleine satisfaction: leur groupement ne répondait pas à ce qu'il eût voulu. Sa « Porte de l'Enfer » est demeurée inachevée par impuissance de l'architecturer. Dans la première lettre qu'il m'ait écrite, il me demande de n'en rien dire. « On n'en a que trop parlé. » De même, son « Puvis de Chavannes ». En 1913, lorsque le grand peintre suisse Ferdinand Hodler eut achevé d'organiser son exposition au Salon d'Automne, il me demanda de le présenter à Rodin. Je crus devoir avertir l'illustre sculpteur au préalable et nous n'y allâmes que le lendemain. Mais avant de nous recevoir, il avait voulu voir les Hodler au Salon d'Automne, et je me rappelle la curiosité passionnée avec laquelle Rodin tournait autour du peintre suisse, incomparable constructeur, lui, et dont le « 1813 » de l'Université d'Iéna, formé d'éléments empruntés à la vie la plus familière, comme le jeune étudiant qui enfile les manches de sa large redingote, est une des géniales conceptions d'art de tous les temps.

A la mort de Chapu, — que la Société des Gens de

Lettres avait chargé de l'exécution de la statue de Balzac dont elle avait pris l'initiative, — Rodin se trouva unanimement désigné par l'opinion publique pour prendre cette succession, qui promettait plus de gloire que d'argent. C'est Emile Zola qui fit la commande. Plus tard, en pleine bataille, la Société des Gens de Lettres, comme pour s'excuser de son imprudence, publia une lettre de Rodin, datée du 3 juillet 1891, et par laquelle le noble statuaire offre de se charger, « dans un délai maximum de dix-huit mois », de l'exécution du monument de Balzac. Il est superflu de dire que cette lettre a été « provoquée ». On lui a évidemment suggéré l'étonnant et humble argument qu'il invoque en faveur de sa candidature. Il allègue, en effet, qu'il n'a pas seulement étudié la grande figure littéraire de Balzac dans ses œuvres, « mais aussi dans son pays natal, la vallée de l'Indre ». Il est hors de doute que, dès le lendemain du jour où il reçut la commande, il en fut infiniment malheureux. Elle devait le hanter pendant de longues années, et ajouter de cruelles perplexités au drame intime qui bouleversait alors son existence sentimentale.

Dix-huit mois! Rodin s'était donc engagé à livrer son « Balzac » à la fin de 1892. En décembre 1893, l'œuvre n'était pas commencée. Ou plutôt, Rodin avait exécuté, d'après le daguerréotype fameux qu'on venait de retrouver vers cette époque, un buste demi-nature qui reproduisait ce document aussi fidèlement que possible. Mais cette tête-là n'était évidemment pas celle qui avait porté la *Comédie humaine*. Et les témoins de la vie de Rodin n'ont pas oublié ses longs tâtonnements, ses recherches, ses hésitations et ses doutes. Il ne reculait, d'ailleurs, devant aucune chance de trouver le type inaccessible du Balzac de la *Comédie humaine*. Il était allé en Touraine. Il y retourna. On lui signala une personnalité parisienne dont les traits rappelaient ceux de Balzac. Aucune ressemblance psychologique entre ce Balzac-là et l'autre, celui qui « n'était pas » encore, mais qui, lorsqu'il « sera », portera visiblement l'œuvre monumentale que, seule, il importe de commémorer. On alla jusqu'à

lui signaler un ancien tailleur de Balzac, qui vivait retiré dans l'Aisne. Il y courut. Il lui fit faire un pantalon nankin en toile et un gilet, sur les mesures de l'illustre écrivain. Longtemps on vit traîner ces défroques inutilisables dans les ateliers de la rue de l'Université. Elles ne pouvaient rien donner. Elles ne donnèrent rien.

Ce n'est qu'à la fin de 1897 que le « Balzac » commença à prendre forme. Un modèle solide, trapu, aux muscles puissants, vint poser chez Rodin. Il posait nu, naturellement. Il se tenait debout, le pied gauche en avant d'un demi-pas. Mais cette première esquisse ne donnait aucune idée encore de ce redressement magnifique de la tête, de ce mouvement plein d'orgueilleuse volonté qui devait plus tard immortaliser le « Balzac ».

Un jour, nous trouvâmes dans l'un des ateliers de la rue de l'Université six exemplaires semblables du plâtre que Rodin avait fait tirer du personnage demi-grandeur naturelle qu'il venait de modeler. Dans un coin, se trouvait un rouleau de toile. Cette toile fut découpée en six lés d'une longueur à peu près égale, et chacun d'eux, bientôt, enveloppa l'une des maquettes selon les indications que donnait Rodin. Ainsi naquit le « Balzac ».

Je revois ces six personnages rangés les uns à côté des autres, debout dans le fond de l'atelier. Déjà, ils sont tout frémissants de vie. Au moyen de plâtre humide jeté sur l'étoffe, on a donné de la rigidité à celle-ci. Chacun d'eux a une personnalité différente. A gauche, les deux ou trois premiers sont dans la tradition classique. L'étoffe tombe en plis réguliers et modestes. Mais les autres prennent progressivement une physionomie plus dramatique. L'étoffe s'élargit et s'amplifie. Le dernier a quelque chose d'impérieux et de grandiose. C'est lui qui sera l'idée première du « Balzac » définitif. Il avait fallu à Rodin sept longues années de méditation pour donner une forme au sentiment qu'il avait de l'œuvre et du caractère de l'illustre écrivain. Mais le temps ne fait rien à l'affaire. Par un incomparable chef-d'œuvre, Rodin allait nous donner un Balzac égal à celui dont la « Comédie humaine » est née.

II

Au moment où va s'engager la bataille du « Balzac », la Société des Gens de Lettres est présidée par M. Henry Houssaye. Les vice-présidents sont MM. Alfred Duquet et Henri Demesse; les questeurs MM. Raoul de Saint-Arroman et Marc Mario; les rapporteurs MM. Léo Barracand et Jean Reibrach; les secrétaires MM. Léo Claretie, François de Nion et Emmanuel Rodocanachi; le trésorier, M. Louis Collas; le bibliothécaire-archiviste, M. Ernest Benjamin. M. Edouard Montagne exerce les fonctions de délégué. On remarque encore, parmi les membres effectifs du Comité, MM. Henri Datin, Fernand-Lafargue, Ernest Gay, Gourdon de Genouilhac, Léonce de Larmandie, Henri Lavedan, Jules Mary, Charles de Mouy, Georges Pradel, Marcel Prévost, Jean Rameau et Emile Zola.

Le nom de notre excellent confrère du *Figaro*, Charles Chincholle, ne figure pas dans cette liste. Il joua un rôle pourtant dans les négociations qui s'engagèrent entre Rodin et la Société des Gens de Lettres, à la suite de l'ordre du jour que vota le Comité le 9 mai 1898, et par lequel le « Balzac » était officiellement refusé. Il vint, à diverses reprises, chez Rodin. Mais ma qualité de rédacteur du *Temps* l'empêchait de me confier le sens de ses négociations. Il cherchait évidemment une transaction honorable pour les deux parties. Rodin ne voulut rien entendre.

C'est en 1888, dix ans auparavant, que la Société des Gens de Lettres avait ouvert une souscription en vue d'élever à Paris une statue à Balzac. Dans la liste des souscripteurs, on trouve les noms d'Alexandre Dumas (500 fr.), de Victorien Sardou (200 fr.), de Lorédan Larchey (20 fr.), de Fortuné du Boisgobey (10 fr.), de Ferdinand de Lesseps (300 fr.), de François Coppée (50 fr.), de Mme Ponson du Terrail (20 fr.), de Paul Saunière (20 fr.), de René de Pont-Jest (20 fr.), de Ludovic Halévy (50 fr.), de Georges Pradel (20 fr.), de Guy de Maupas-

sant (20 fr.), de Philippe Gille (20 fr.), d'Emile Deschanel (20 fr.), de Mme Emile Richebourg (20 fr.), d'Eugène Chavette (20 fr.), d'Emile Blémont (10 fr.), d'Armand Hayem (100 fr.), de Maxime du Camp (50 fr.), de Mario Uchard (20 fr.), de Villiers de l'Isle-Adam (10 fr.), de Mme Bashkirtseff (100 fr.), de Georges Ohnet (50 fr.), de Georges de Peyrebrune (5 fr.), d'Hector Malot (50 fr.), de Coquelin aîné (20 fr.), de Coquelin Cadet (20 fr.), de Jean Coquelin (20 fr.), de Gustave Coquelin (20 fr.), de S. M. dom Pedro, empereur du Brésil (500 fr.), de Georges Duval (10 fr.), de Félix Pyat (10 fr.), de la princesse Mathilde (100 fr.), d'Auguste Vacquerie (200 fr.), de Paul Meurice (200 fr.), de Dubut de Laforest (20 fr.), de Pierre Zaccone (10 fr.), du vicomte Spoelberch de Lovenjoul (200 fr.), de Frantz Jourdain (5 fr.), de Jules Claretie (100 fr.), de l'abbé Duclos, curé de Saint-Sulpice (20 fr.), de Léonce de Larmandie (5 fr.), d'Arsène Houssaye (100 fr.), de Jean Rameau (5 fr.), de F. Raffaëlli (20 fr.), d'Henri Houssaye (20 fr.), etc.

Le 25 avril 1898, Emile Zola adressait à M. Edouard Montagne, délégué de la Société des Gens de Lettres, une somme de 1.000 fr. avec ces quelques mots:

Mon cher confrère,

Il y a huit ans, dans le *Figaro*, lorsque j'ai demandé une statue pour Balzac, j'ai dit que je donnerai 1.000 francs.

Je vous les envoie.

Cordialement à vous.

ÉMILE ZOLA.

Au total, la Société des Gens de Lettres parvint à réunir une somme de 36.000 francs. Comme nous l'avons vu précédemment, le statuaire Chapu fut chargé de l'exécution du monument. Il fit une maquette. A sa mort, on consulta des sculpteurs, Falguière, Antonin Mercié et Paul Dubois, qui estimèrent que cette maquette était satisfaisante. On pouvait la livrer aux praticiens qui la traduiraient en marbre. Mais la Société des Gens de Lettres, qu'Emile Zola présidait alors, n'accepta pas cette suggestion. A cette époque (1891), le nom de Rodin s'im-

posait impérieusement. C'est lui qui fut chargé du monument. La somme qu'on pouvait mettre à sa disposition n'était plus d'ailleurs que de 30.000 francs. Il déclara qu'il s'en contenterait. On lui versa un acompte de 10.000 francs. Mais les délais qu'il demandait se prolongeant, et quelques souscripteurs ayant manifesté leur impatience, il envoya ces 10.000 francs à la Caisse des Dépôts et Consignations.

C'est dans ces conditions que, le 9 mai 1898, le Comité de la Société des Gens de Lettres, ému par le grand mouvement qui se faisait au Salon du Champ de Mars autour du « Balzac », que Rodin venait enfin d'exposer, adopta une résolution ainsi conçue:

Le Comité de la Société des Gens de Lettres a le devoir et le regret de protester contre l'ébauche (!) que M. Rodin expose au Salon, et dans laquelle il se refuse à reconnaître la statue de Balzac (2).

Quinze membres du Comité de la Société des Gens de Lettres assistaient à cette séance désormais historique : MM. Léon Barracand, Ernest Benjamin, Louis Collas, Henri Demesse, Alfred Duquet, Henry Houssage, Léonce de Larmandie, Henri Lavedan, Marc Mario, Jules Mary, Charles de Mouy, François de Nion, Jean Rameau et Raoul de Saint-Arroman.

M. Henri Datin, absent, avait fait connaître qu'il s'associait à la protestation du Comité contre la Statue de Balzac.

Les quinze membres présents furent unanimes, dit le *Temps* « pour juger que la Statue de Balzac était mauvaise ». Il n'y eut de discussion que sur la façon dont le Comité ferait connaître son sentiment. Le texte adopté fut rédigé par M. Henri Lavedan. M. Jules Mary en avait proposé un autre moins offensant. Il était ainsi conçu :

(2) M. Henri Lavedan a-t-il écrit « lequel » ou « laquelle ? » On ne sait. Les journaux qui reproduisent son texte ne sont pas d'accord. Nous avons essayé de nous renseigner à la Société des Gens de Lettres. Mais on n'a pas pu nous donner son « Bulletin » de 1898.

Le Comité, après examen du profil de la statue de Balzac exposé au Salon par M. Rodin, exprime l'espoir que l'artiste achèvera son œuvre, réserve en conséquence son opinion jusqu'à l'entière exécution du travail et passe à l'ordre du jour.

III

Les choses prirent d'abord l'allure d'une simple protestation. Dès le 11 mai, le peintre Eugène Carrière m'avait écrit :

Mon cher Morhardt,

La Société des Gens de Lettres refuse le « Balzac » de Rodin. Pouvons-nous laisser passer un outrage pareil à l'artiste dont s'honore notre pays, et auquel on doit tant d'émotions d'art ? Ne devons-nous pas protester contre ceux qui l'ignorent et n'ont aucune conscience de l'énormité de leur acte?

Voyez, cher ami, vous qui êtes actif et vaillant. Vous avez déjà combattu pour Rodin. Nous serons à vos côtés si vous nous appelez. Il faut que quelqu'un prenne l'initiative. Et je ne vois guère que vous. Je vous écris avec l'indignation que me donne cette inconscience artistique.

De cœur à vous,

EUGÈNE CARRIÈRE.

Mais était-il besoin de nous stimuler? Nous étions tous frémissants de colère. Comment des écrivains — des artistes! — pouvaient-ils nier le caractère imposant et grandiose du « Balzac » de Rodin ?

Je convoquai aussitôt les amis les plus intimes du maître dans l'un des ateliers de la rue de l'Université.

Je n'ai pas conservé, je le déplore, la liste exacte de ceux qui assistaient à cette réunion. Il me semble que j'y aperçois surtout Octave Mirbeau, Gustave Geffroy, Eugène Carrière, Georges Lecomte, Arsène Alexandre, Charles Frémine. A l'ordre du jour injurieux de la Société des Gens de Lettres, nous décidions de répondre par une protestation dont la rédaction montre bien notre désir de limiter la manifestation à un groupe assez

étroitement circonscrit d'écrivains et d'artistes. En voici le texte:

Les amis et les admirateurs de Rodin, considérant que l'ordre du jour voté par le Comité de la Société des Gens de Lettres est sans importance au point de vue artistique, encouragent de toute leur sympathie l'artiste à mener à bonne fin son œuvre sans s'arrêter aux circonstances actuelles, et expriment l'espoir que, dans un pays noble et raffiné comme la France, il ne cessera d'être, de la part du public, l'objet des égards et du respect auxquels lui donnent droit sa haute probité et son admirable carrière.

Dès le 13 mai, une circulaire était imprimée et adressée aux personnalités qui paraissaient devoir être sensibles à l'indigne offense que la Société des Gens de Lettres venait de faire à l'indépendance d'un grand artiste. Cette circulaire portait ces signatures : Arsène Alexandre, Eugène Carrière, Charles Frémine, Gustave Geffroy, Georges Lecomte, Octave Mirbeau, Mathias Morhardt, et Francis de Pressensé. On y ajouta, sur la demande de Rodin, celle de J. L. Forain.

Mais déjà nous avions reçu une foule de protestations ardentes. Je relève dans l'ordre où le dossier les présente, celles de Georges Jeanniot, Jean Dolent, Henri de Toulouse-Lautrec, Jean Ajalbert, Pierre Lagarde, S. Pannemaker, Albert Besnard, Helleu, Maurice Hamel, Gustave Colin, Armand d'Artois, Vincent d'Indy, Paul Adam, Lucien Muhlfeld, Henry Becque, Aman Jean, Judith Cladel, G. Vaughan, B. Guinaudeau, Camille de Sainte-Croix, André Mellerio, Georges Renard, Jean Aicard, Paul Signac, Paterne Berrichon, Maximilien Luce, Félix Fénéon, S. Vuillard, Romain Coolus, Gustave Kahn, Jean de Mitty, Alexandre et Thadée Natanson, Alfred Athys, Félix Vallotton, Hermann-Paul, A. Pointelin, Maurice Donnay, S. Bing, G. Ménard-Dorian, Mme Aline Ménard-Dorian, Emile Claus, Henry Bouvet, Catulle Mendès, Mme Jane Catulle-Mendès, J. Courteline, Fernand Desmoulins, Dr Larat, Francis de Croisset, André Fontainas, A.-Ferdinand Herold, Francis Vielé-Griffin, Paul

Fort, Alfred Jarry, Henry-D. Davray, Henri Albert, Pierre Vuillard, Alfred Vallette, Paul Valéry, Paul Fargue, Léopold Lacour, Ernest Jaubert, G. W. Alexander, Aristide Maillol, Bourdelle, Lucien Monod, Georges Clemenceau, Pierre Valdagne, Roger Marx, A. Meillet, Henry Cros, Lucien Guitry, Henry Bauer, Jean Marras, A. Léveillé, Albert Pontremoli, Albert Laurens, Claude Debussy, Camille Mauclair, Jules Lermina, Jules Renard, Marcel Boulenger, Jacques Boulenger, Richon-Brunet, Pierre-Paul Plan, Gabriel Mourey, André Berthelot, Claude Monet, Alfred Bruneau, Mme J.-B. Carpeaux, A. de Baudot, A. F. Lugné-Poë, Jules Case, Henry Bérenger, Reymond de Broutelles, Théodore Duret, Georges Bellenger, Lucien Victor-Meunier, André Honnorat, Georges Rodenbach, Léon Riotor, J. E. Blanche, Constantin Meunier, Desbois, Alexandre Charpentier, J. Escoula, Jean Baffier, Niederhausern-Rodo, J.-P. Toulet, Jean Moréas, Raymond de La Tailhède, Louis Dumur, Henri de Régnier, Paul Léautaud, Adrien Van Bever, Charles Guérin, Jules Thiercelin, Frantz-Jourdain, Séverine, Dubut de Laforest, Pierre Louys, Anatole France, Alex. Lunois, Hugues Rebell, etc.

Pierre Louys faisait précéder sa signature de ces mots:

Je signe avec empressement, en ajoutant que, parmi l'œuvre de Rodin, j'admire spécialement et surtout le Balzac, conception prodigieuse.

Dès la veille, il avait envoyé ce télégramme à Rodin lui-même:

Monsieur,

J'apprends qu'on signe une protestation contre l'inqualifiable note des Gens de Lettres. J'en avais moi-même pris l'initiative dans le petit cercle d'artistes où je vis; mais puisque j'ai été devancé, veuillez me permettre simplement de signer avec vos amis.

PIERRE LOUYS.

Plus incisif encore, Hugues Rebell m'écrivait:

Cher monsieur,

Je m'associe de tout cœur à votre protestation en faveur de Rodin. Si, à certains points de vue, on peut critiquer sa dernière œuvre, il faut le faire avec la déférence due à son génie, admirable jusque dans ses écarts. Il est triste de penser que des gens comme M. Lavedan ont le droit de décourager un aussi fier artiste et de jeter ainsi leur dédain sur de hautes et nobles œuvres qu'ils ne peuvent comprendre.

Veuillez donc, etc...

HUGUES REBELL.

IV

Il n'y a pas que des enthousiastes!... La manifestation dont le « Balzac » est l'objet suscite, cela va de soi, de vives controverses. On connaît celles des journaux et des revues. Les critiques d'art et les chroniqueurs s'en donnent à cœur joie. Mais le dossier dont j'analyse ici les pièces essentielles contient aussi les lettres que j'ai reçues de ceux qu'on appellerait aujourd'hui les « objecteurs de conscience ». Quelques-unes d'entre elles méritent d'être reproduites, et spécialement celle que m'adressa M. Raymond Poincaré. M. Raymond Poincaré s'est fait, à de fréquentes reprises, au long de sa carrière, l'avocat et l'ami des artistes. En 1896, quoique ministre démissionnaire, il assistait officiellement au grand banquet que j'avais organisé, sous la présidence de Rodin, en l'honneur de Puvis de Chavannes, et qui fut une imposante manifestation. Il y avait là un motif de connaître sa position à l'égard du « Balzac ». Il m'écrit, à la date du 7 juin 1898:

Monsieur,

J'aurais voulu aller porter moi-même à Rodin, avec mes explications détaillées, la réponse que je me crois forcé de faire à votre aimable appel. Votre seconde lettre me donne à craindre que votre liste ne paraisse avant que j'aie trouvé le temps de faire cette démarche. Et je me décide, en attendant, à vous écrire.

Quelle que soit ma respectueuse admiration pour le génie de Rodin, et quelle que soit ma haute et affectueuse estime pour sa personne, je ne juge pas que j'aie le droit de prendre part à une souscription qui, dans les conditions où elle se produit, peut, en dépit des intentions, prêter à des malentendus. Je suis tenu, par les fonctions même que j'ai exercées, à une réserve particulière, et j'ai pour règle absolue de ne m'associer à aucune manifestation.

Veuillez agréer, etc...

R. POINCARÉ.

Voilà bien des raisons diverses de s'abstenir ! Elles ne sont ni toutes du même ordre, ni toutes de même valeur. Peut-être une seule eût-elle suffi? M. Cunisset-Carnot, lui, y va plus rondement. Il s'abstient lui aussi... Mais il déclare avec une modeste franchise qu'il n'arrive pas à comprendre l'œuvre que Rodin vient d'exécuter.

Salomon Reinach, le grand érudit dont la mort récente est un deuil cruel pour tous ceux qui ont connu ce noble esprit, donne, lui aussi, nettement, son opinion. Pour lui, le « Balzac » est « l'erreur d'un homme de génie ».

Le sculpteur Jules Dalou est plus sévère — mais pour nous !...

L'excellent souvenir de l'amitié qui jadis nous lia, Rodin et moi, m'interdit de participer à cette nouvelle erreur où l'entraînent de maladroits amis.

Le nom de Joseph Caraguel est très fâcheusement méconnu par la génération actuelle. On le déplore bien plus pour elle que pour lui. Soit dans ses romans, le *Boul' Mich'* et *Les Bathozouls,* soit à la *Revue contemporaine* et au *Journal,* soit dans son livre *La Raison passionnée,* il s'est montré l'un des penseurs les plus originaux et les plus vigoureux qu'on ait vus chez nous. Cartésien résolu, il met la raison au-dessus de tout. Et il n'aime pas les arts plastiques. Il m'écrit:

La tentative de Rodin m'eût-elle plu, que je n'aurais pas voulu me mêler à la querelle, par règle de vie, les arts plas-

tiques m'intéressant trop peu pour que je m'occupe de leurs vicissitudes.

François de Curel se récuse, lui aussi:

S'il ne s'agissait que de donner à Rodin une marque d'admiration pour l'ensemble de ses œuvres, je le ferais de grand cœur, mais franchement je ne suis pas de ceux qui admirent la statue de Balzac. J'évite de le dire, car j'ai des raisons pour savoir que c'est surtout lorsqu'on se trompe qu'on croit donner le meilleur de soi et qu'on prodigue l'effort de manière à mériter au moins le respect. A vous, je suis bien forcé de l'avouer, j'estime que le mérite de cette statue est dans tous les cas bien peu à la portée des foules, par conséquent bien assuré d'être incompris sur une place publique, où la foule est chez elle, et je suis convaincu que la gloire de Rodin ne gagnera rien à cette tentative.

Henry Gauthier-Villars (Willy) ne donne pas ses raisons. Mais il se récuse. Il en est ainsi également du délicat artiste qu'est René Prinet, qui va un peu loin peut-être en disant que Rodin a reconnu lui-même les défauts de son œuvre. Ou du moins, il traduit fort inexactement la pensée de Rodin qui sait très bien, en effet, qu'il n'existe pas de chef-d'œuvre absolu. Mais, dans la mesure où ses forces le lui ont permis, il a le sentiment qu'il a fait de son mieux.

Hermann Vogel, l'illustrateur bien connu d'une foule de volumes fameux, aime l'ironie.

Je ne vous cache pas, dit-il, que, quant à moi, je ne trouve en l'œuvre de Rodin qu'une absence de forme à laquelle ma fantaisie, moins riche que la vôtre, ne parvient point à ajouter.

Et il qualifie le « Balzac » de « menhir à tête d'homme », ce qui n'est peut-être pas une critique très péjorative.

Mais la plus remarquable des lettres que je trouve dans ce coin du dossier est celle que m'adresse Charles Maurras. A cette date, — 14 mai 1898, — l'affaire Dreyfus ne nous a pas encore irrémédiablement brouillés. Nous avons eu, auparavant, d'amicales relations. Charles

Maurras a été quelque temps un des secrétaires d'Anatole France. Il venait au *Temps* corriger les épreuves du maître. Il ne manquait pas de s'arrêter un moment dans mon bureau. Nous discutions alors avec chaleur. Pour lui, toute la sagesse des hommes était enfermée dans la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Je ripostais par l'*Institution de la Religion chrétienne* de Jean Calvin. C'était l'heureux temps! Les gaz toxiques de la politique n'avaient pas encore accompli leur funeste besogne:

Mon cher confrère,

J'approuve le principe d'une protestation, et je m'associerais volontiers à la vôtre, s'il m'était possible d'en nuancer les termes.

1° Je ne suis pas des « Amis de Rodin », et je n'ai même pas l'honneur d'être en relation avec lui. 2° Je ne peux non plus me ranger au nombre de ses « admirateurs » professionnels, bien que toutes ses œuvres ne m'aient pas laissé indifférent. 3° Il faut bien que l'ordre du jour de la Société des Gens de Lettres ne soit pas « sans importance », même « artistique », puisqu'il rend nécessaire une protestation. 4° Je doute qu'il y ait sujet d'« encourager » Rodin. Je ne suis pas bien sûr que son œuvre, son effort méritent de la « sympathie ». La sympathie n'est d'ailleurs pas toujours un encouragement, étant quelquefois le contraire. — Considération, curiosité, impatience, et parfois même une admiration contrainte et consternée, voilà les sentiments que j'éprouve près de Rodin. Ce n'est point de ma faute s'ils ne ressemblent guère au religieux, au liturgique enthousiasme que vous formulez. Je n'en suis pas le maître.

5° Vous savez aussi bien que moi que Rodin « a cessé » (au moins cette année-ci) « d'être » (s'il l'a jamais été) « de la part du public l'objet des égards et du respect ». Peu d'artistes ont été aussi discutés, contestés et *blagués*, comme on dit familièrement. Je ne qualifie pas cette attitude du public, je la constate. Pourquoi feindre de l'ignorer? La plupart des rédacteurs ou des signataires de la formule que vous me proposez, mon cher confrère, n'ont pas toujours été aussi respectueux pour les autorités. Ont-ils le projet d'instituer en faveur de M. Rodin

quelque privilège? En ce cas, je m'étonne que des amants si scrupuleux de la vérité politique et judiciaire sacrifient si facilement la vérité historique à des convenances, — une vérité qui ne peut blesser que l'amour-propre de l'artiste ou les intérêts des marchands; des convenances d'ordre absolument privé, sujettes elles-mêmes à toutes les contestations; car n'oublions pas qu'il s'agit ici de sentiments et de goûts, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus libre, de moins certain, de plus abandonné au plaisir individuel.

6° Enfin, ceux qui tiennent (comme je fais) l'œuvre entière de Rodin pour sujette à de justes critiques ne sont pas disposés à trouver purement « admirable » sa carrière. Quant à la « probité », si « haute » soit-elle, je ne m'en fais pas juge, et c'est un point de vue auquel je n'ai jamais rêvé de juger les artistes.

Moyennant ces observations, que vous pourriez résumer à la suite de ma signature en ces trois mots : *sous certaines réserves*, je ne demande pas mieux que de vous donner l'adhésion que vous me faites l'honneur de solliciter. Le nom de Forain m'est une garantie expresse que votre démarche ne sera pas interprétée hors de son sens.

La conduite de la Société des Gens de Lettres me paraît absurde. Ces messieurs procèdent comme ces amateurs badauds qui veulent honorer de leur protection l'originalité et l'excentricité dans les arts en donnant des commandes à tous les novateurs, mais sous la condition tacite que ceux-ci feront des chefs-d'œuvre académiques. Il était simple de ne rien commander à Rodin. Rodin choisi, l'on devait en subir les conséquences et les risques.

Dira-t-on que le refus de la Société est motivé par des considérations de l'ordre politique? Je ne crois pas qu'on dise cela, mon cher confrère : mais on dit tant de sottises! Eh bien, fût-elle authentique, l'excuse serait encore à repousser ! La division du travail et la distinction des pouvoirs sont trop nécessaires, l'immixtion des artistes dans l'ordre de la politique est un trop ridicule fléau pour qu'on souffre que la politique soit, à son tour, mêlée à ces débats de l'ordre purement artistique.

Cordialement à vous,

CHARLES MAURRAS.

Les méticuleuses objections de M. Charles Maurras ne sont pas sans intérêt, et, aujourd'hui encore on prendrait plaisir à les discuter. Mais à quoi bon? Avec M. Charles Maurras on est sûr, quoi qu'on dise, d'être condamné.

Laissons les autres « objecteurs ». Leurs arguments sont ou spécieux, comme celui de M. Pierre Carrier-Belleuse, qui déclare s'abstenir parce qu'il est le petit-neveu de Balzac — par alliance! — ou péremptoires comme celui du bon bourgeois que fut M. Alidor Delzant, qui, nonobstant « son respect et son admiration pour Rodin », l'engageait à briser le « Balzac », qui, ajoutait-il, « n'est pas de lui ».

Autant vaut l'anonyme qui, d'une grande écriture maladroite et tremblée, nous écrivait: « Vous êtes des fumistes. »

V

Le succès de la protestation qui grandissait chaque jour nous induisait, cependant, à lui donner un caractère plus positif. Suffisait-il d'une affirmation de sympathie? Même signée des noms qui comptaient le plus à cette date, elle n'était qu'une simple formalité sans portée et sans lendemain. Nous ne fûmes pas longtemps à chercher un moyen de frapper l'opinion avec plus de force. Notre premier appel était du 13 mai. Le 20 mai et les jours suivants, nous adressions à toutes les personnalités qui nous avaient envoyé leur signature, une lettre dans laquelle nous leur disions que la statue de Balzac, refusée par la Société des Gens de Lettres, nous allions, nous, avec leur aide, l'ériger sur la place même qui lui avait été réservée.

« La somme qu'il est nécessaire de réunir le plus rapidement possible, pour reprendre son œuvre à Rodin est de 30.000 fr. », leur disions-nous. Et nous ajoutions qu'on leur serait reconnaissant de nous dire pour quel chiffre ils nous autorisaient à les inscrire sur nos listes de souscription.

Sous cette forme plus énergique, la manifestation prit un élan nouveau. Les lettres enthousiastes affluent. Octave Mirbeau, à lui seul, m'envoie une liste de souscription où je relève ces noms:

Lucien Guitry (500 fr.), Claude Monet (500 fr.), Octave Mirbeau (500 fr.), Auguste Rondel (100 fr.), G. Fasquelle (100 fr.), Léon Daudet (100 fr.), Antoine (100 fr.), Catulle Mendès (100 fr.), Fenaille (1.000 fr.), Théodore Duret (100 fr.), Frantz Jourdain (50 fr.), Ernest La Jeunesse (20 fr.), Poilpot (50 fr.), Maurice Montégut (10 fr.), Emile Bergerat (20 fr.), le *Journal* (200 fr.), F. Xau (100 fr.), Albert Besnard (100 fr.).

Gustave Geffroy recueille les souscriptions de Georges Clemenceau (20 fr.), Lucien Herr (20 fr.), Ernest Vaughan (20 fr.), H. Floury (100 fr.), Paul Cézanne (40 fr.), Alexandre Millerand (50 fr.), René Viviani (50 fr.), Jean Ajalbert (20 fr.), Désiré Louis (10 fr.), Maxime Maufra (30 fr.), Alfred Sisley (5 fr.), J. F. Raffaëlli (30 fr.), Albert Kleinmann (20 fr.), Edouard Richardin (5 fr.), Victor Focillon (5 fr.), A. Lepère (40 fr.), Louis Brissonneau (40 fr.), Robert Carabin (10 fr.), Camille Pissarro (10 fr.), M. et Mme Ménard-Dorian (200 fr.). Deux anonymes se sont inscrits, l'un pour 200 francs, l'autre pour 100 fr. Gustave Geffroy ajoute qu'il n'a encore aucune réponse de Puvis de Chavannes, de Cazin, ni de Jaurès. Il vient d'écrire à Roll.

Le poète André Fontainas est l'un des plus actifs. Il recueille les souscriptions de Henri de Régnier, de Henri Ghéon, d'Alphonse Herold. En Belgique, il reçoit 500 francs de la Maison d'art de Bruxelles, 5 fr. d'Emile Verhaeren, 20 fr. de Maurice Clouet, 500 fr. d'Edmond Picard. A Paris, il reçoit 25 fr. d'André Gide, 5 fr. de Francis Vielé-Griffin, 10 fr. d'Octave Maus, 10 fr. de A.-Ferdinand Herold, 5 fr. de Camille Lemonnier, 50 fr. de Gaston Danville.

Georges Lecomte recueille 20 fr. auprès de Lucien Muhlfeld, et il souscrit lui-même pour 50 francs.

Eugène Carrière me transmet la souscription du doc-

teur Waquez (20 fr.), celle de M. Pierre Caplain (100 fr.), et celle de Jean Dolent (20 fr.).

Dans le Comité qui se constitue, Rodin a tenu naturellement à faire figurer le beau nom de Stéphane Mallarmé, qui me répond par ce billet:

Mon cher Morhardt,

J'accepte de grand cœur, très touché que Rodin ait pensé à moi; remerciez aussi mes amis du Comité.

J'enverrai, d'autre part, mon humble souscription, le premier jour.

L'honneur de la Ville demeure sauf, par vos soins et ceux de plusieurs, et le génie triomphera.

A vous toujours, merci.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Les souscriptions continuent de pleuvoir. Je reçois celles de l'illustre statuaire belge Constantin Meunier (50 fr.), de Francis de Pressensé (500 fr.), de Robert Godet (10 fr.), de Jules Desbois (50 fr.), de Pierre Louys (20 fr.), d'Auguste Pellerin (500 fr.), de Gabriel Mourey (20 fr.), qui me transmet celle du directeur du *Studio*, M. Charles Holme (100 fr.), de Roger Marx (50 fr.), de Pierre Mael (50 fr.), du graveur Legros, très fidèle et très ancien ami de Rodin (50 fr.). Rodin lui-même m'adresse celle d'Ernest Chausson (200 fr.) et celle de Forain (50 fr.).

Je note encore les souscriptions d'Alfred Bruneau, le grand compositeur que la mort vient d'arracher à notre vieille et fidèle affection (10 fr.), de Dubut de Laforest (25 fr.), d'Alexandre Charpentier (50 fr.), d'Alexandre Hepp (100 fr.), du peintre Renoir (100 fr.), du comte Robert de Montesquiou-Fezensac (100 fr.), d'Henry Bauer (50 fr.), d'Ernest Jaubert (10 fr.), de Louis Ernault (5 fr.), de Louis Mullem (5 fr.), de Paul Alexis (5 fr.), de Lugné-Poë (10 fr.). Jules Chéret me télégraphie de l'inscrire pour 40 fr.

A. Meillet, du Collège de France, souscrit 5 fr.; Maurice Donnay, 100 fr.; Anatole France, 25 fr.; J. F. Raf-

faëlli, 30 fr.; Eugène Hollande, 5 fr.; Frantz Jourdain, 50 fr.; le comte Louis de Romain, président du Comité des Concerts populaires d'Angers, 50 fr.; Hugues Rebell, 20 fr.; Mme Jane Catulle-Mendès m'écrit que son mari souscrit pour 100 fr. Edmond Lepelletier s'inscrit pour 20 fr.; Victor Prouvé pour 25 fr., Jules Flandrin pour 10 fr., Félicien Champsaur pour 10 fr., André Mellerio pour 20 fr.

Emile Gallé m'écrit de Nancy:

Je vous prie de m'inscrire pour la somme trop modeste de 50 francs. Mes obligations ne me permettent pas de témoigner envers ce grand artiste mon admiration et ma confiance dans la mesure que j'eusse aimé.

Dans toutes les conceptions, et surtout dans cette dernière, quelque peu compréhensible évidemment soit-elle du plus grand nombre, Rodin a su synthétiser avec puissance un homme et son œuvre.

Je trouve encore les souscriptions de Jean Aicard (10 fr,). d'Henry Becque (20 fr.), d'E. Moreau-Nélaton (100 fr.), de Georges Renard (10 fr.), de Mlles Rousseil (20 fr.), de Fix Masseau (20 fr.), de Henry de Groux (10 fr.), d'Adrien Remacle (10 fr.), de Charles Morice (10 fr.), de Lebasque (5 fr.), de Léopold Lacour (10 fr.), de V. Vallgren (20 fr.), de Gustave Toudouze (5 fr.).

De Long-Island (U.S.A.), le grand peintre américain Alexandre Harrison m'envoie un chèque de 500 fr. Le prince George Karageorgevitch, frère aîné du roi Alexandre Ier qui vient d'être assassiné, me demande de l'inscrire pour 20 fr. Et, de son vaste donjon de Castelnau, le baryton de l'Opéra, Jean Mouliérat, s'inscrit pour 25 fr.; Laurent Tailhade pour 10 fr.

Il me faudrait encore signaler les souscriptions recueillies par plusieurs journaux, l'*Aurore,* le *Rappel*, etc. A la *Revue blanche*, on a réuni 790 fr. On y remarque le nom de M. François de Nion, membre du Comité de la Société des Gens de Lettres.

Il convient aussi de retenir la lettre qu'adresse à Rodin M. Edmond Turquet, ancien sous-secrétaire des

Beaux-Arts. Elle apporte une lumière bien inattendue sur la qualité d'âme d'un humble politicien:

Paris, 1er juin 1898.

Mon cher Rodin,

Pardonnez-moi de vous envoyer si tardivement ma souscription pour l'achat de votre « Balzac ». La lutte électorale m'a empêché de vous écrire plus tôt, mais comme j'ai été un de vos premiers admirateurs on me pardonnera d'être un des derniers souscripteurs.

Vous êtes un courageux, un énergique; continuez à suivre froidement votre route, et dédaignez les attaques de ceux qui jalousent votre talent.

A vous de cœur,

EDMOND TURQUET.

Et voici deux noms qui se trouvent étroitement associés dans une commune et enthousiaste admiration pour l'œuvre de Rodin, ceux du docteur Edouard Julia, notre spirituel et distingué confrère du *Temps*, mort prématurément il y a peu d'années, et M. Quinton, du Collège de France:

Maître, écrit le Dr Julia, je vous prie de vouloir bien m'inscrire comme souscripteur pour la somme de vingt francs...

Permettez-moi d'ajouter que rien d'aussi beau, d'aussi sensible à l'intelligence n'est encore sorti de votre pensée. Vous nous donnez là l'homme de génie avec tout son mépris, sa force, sa souffrance tranquille, son regard révulsé... Ceux qui vous attaquent n'ont jamais vu la moindre photographie de Balzac, c'est évident.

M. Quinton est plus enthousiaste encore. Il s'inscrit pour 1.000 fr. Bien que ses moyens soient limités, il donnera davantage encore si la chose est nécessaire.

Je viens vous prier, monsieur, — écrit-il à Rodin, — et je vous fais cette prière avec une ardeur que je vous saurai gré de comprendre, de laisser à une souscription publique le soin de cet achat [l'achat du « Balzac »]. Il faut que votre œuvre, qui est une des manifestations les plus grandioses de la pen-

sée humaine, devienne publique, pour les quelques esprits qui auront à y rêver et à s'en hausser.

Mais rien ne sera plus touchant que la démarche de Mme J. B. Carpeaux. Le 24 mai, la veuve du grand statuaire m'écrivait:

Monsieur,

Je tiens à votre disposition, pour la souscription Rodin, soit l'esquisse en plâtre du groupe d'Ugolin, grandeur demi-nature, soit un buste en terre-cuite d'une des danseuses du groupe de l'Opéra.

Je vous laisse le choix entre ces deux œuvres de Carpeaux : l'une très artistique, l'autre très décorative, et j'attendrai vos indications pour vous envoyer celle que vous préférerez.

Compliments très distingués.

A. CARPEAUX.

Dans le vaste atelier du boulevard Exelmans où elle habite, Mme Carpeaux a réuni tout ce qu'il a été possible de conserver de l'œuvre de son illustre mari. Elle n'est pas riche. Mais elle a tenu à s'associer et à associer le nom de Carpeaux à la protestation que suscita l'inique outrage de la Société des Gens de Lettres. Qui donc, plus que Carpeaux, a connu les brimades, les injures et les violences de ceux qui disposent de la vie et de la mort des artistes ?... De la fontaine de l'Observatoire jusqu'au groupe de la Danse, en passant par celui du pavillon de Flore, il n'est pas d'humiliation qui ait été épargnée au grand statuaire. Son nom aura une haute et pleine signification sur la liste des souscripteurs du « Balzac ».

VI

Mais une autre bataille s'est greffée sur la bataille du « Balzac ». L'affaire Dreyfus enfièvre l'univers. L'agitation est intense. Les élections générales ont eu lieu la veille du jour où la Société des Gens de Lettres a brutalement condamné le chef-d'œuvre de Rodin. C'est le temps où M. Cavaignac, ministre de la Guerre, fera

afficher officiellement le « faux Henry » sur tous les murs. Le lendemain, contraint d'avouer, le colonel Henry se suicidera au Mont Valérien où il a été enfermé. La plupart des souscripteurs du « Balzac » ont pris parti pour le capitaine Dreyfus « injustement et illégalement condamné ». Dans quelques jours, Emile Zola ira demander asile à l'Angleterre, afin d'échapper aux conséquences des diverses condamnations qui l'ont frappé naguère, à Paris et à Versailles, pour avoir défendu avec trop d'intrépidité la cause de la vérité.

Au *Temps*, la lutte est particulièrement violente. Le « patron », M. Adrien Hébrard, qui personnellement est convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus, a beaucoup de peine à maintenir entre ses collaborateurs une harmonie qui déchirent à chaque instant les éclats de la colère. Ne verra-t-on même pas cette chose à peu près inouïe: deux camarades du même journal, allant sur le terrain où les appelle, paraît-il, le point d'honneur! Ce duel — nous ne savions tenir une épée ni l'un ni l'autre — fut une aventure dont le souvenir remplissait mon vieil ami Jules Huret, qui fut mon témoin avec Francis de Pressensé, d'une hilarité qui le tordait jusque sur son lit de mort... Rodin était là! Il m'avait rencontré dans l'escalier de ma maison, où il venait me voir, juste au moment où je partais furtivement avec mes deux grandes épées sous le bras...

L'affaire Dreyfus bouscula de fond en comble la souscription du « Balzac ».

Francis de Pressensé s'y était inscrit, je l'ai dit, pour 500 francs, et nous avions cru devoir faire figurer son nom parmi les quelques membres du comité d'amis et d'admirateurs — tous Dreyfusards, d'ailleurs, — que nous avions formé. Ce nom fut-il reproché à Rodin? Il s'en montra très affecté. Il nous demanda d'en atténuer l'effet en choisissant un autre nom parmi ceux des adversaires. On décida de s'adjoindre J. L. Forain, qui s'était montré parmi les plus ardents admirateurs du « Balzac ». Or, la circulaire était imprimée déjà. On fit apposer le

nom du célèbre caricaturiste à la suite des nôtres au moyen d'un composteur.

Rodin, pourtant, restait inquiet. Je lui représentais en vain que toute sa vie, par son œuvre, il avait lutté pour la vérité et pour la justice. Il refusait obstinément de s'engager dans une bataille qui n'était pas la sienne:

« — Comment voulez-vous, me disait-il, que j'ajoute encore aux difficultés que j'éprouve? La lutte pour la sculpture prend tout mon temps et toutes mes forces. Et je n'arrive même pas à triompher !... »

Cependant, en quelques jours, les trente mille francs nécessaires avaient été à peu près complètement réunis. Au surplus, un grand ami de Rodin, M. Maurice Fenaille, avait déclaré qu'il se portait fort pour la totalité de la somme si la souscription ne la donnait pas.

D'autre part, un concurrent s'était présenté; M. Auguste Pellerin, qui avait souscrit pour 500 francs, demandait à Rodin sa statue de « Balzac » exécutée en marbre. Il offrait 20.000 francs, ce qui était suffisant puisque M. Auguste Pellerin n'avait pas besoin qu'on lui en fournît le piédestal.

Cette offre tentait Rodin. Il y voyait un moyen d'échapper à la souscription que nous avions organisée et dont la nuance dreyfusarde était évidente, encore qu'il n'y eût là rien de prémédité. Une réunion eut lieu dans son atelier de la rue de l'Université. J'insistai de la manière la plus pressante auprès de nos amis, Eugène Carrière, Octave Mirbeau, Gustave Geffroy, qui étaient là, pour qu'on s'efforçât unanimement d'apaiser les inquiétudes de Rodin, et pour qu'il nous autorisât à achever notre tâche. Je ne devais rien obtenir.

— Moi, me disait Octave Mirbeau, je suis pour Rodin avant tout.

Pourtant, sur un point, mes objurgations trouvèrent le chemin du cœur de Rodin. Comme je lui représentais avec énergie qu'il ne pouvait faire à ses amis et à ses admirateurs l'injure de leur refuser ce « Balzac » pour lequel ils venaient de mener avec force le bon combat, et le donner, en revanche, à M. Auguste Pellerin, il dé-

cida, séance tenante, de retirer purement et simplement son « Balzac » et de ne le livrer à personne. Il devait rester fidèle à sa parole jusqu'à son dernier jour. Ce n'est qu'après sa mort qu'un exemplaire du « Balzac » coulé en bronze a été érigé à Bruxelles.

M. Picard, l'éminent avocat belge, avait écrit à Rodin dès le 14 mai 1898 :

Dans notre enthousiasme justifié, nous souhaitons vivement que la Société des Gens de Lettres refuse votre statue. Nous vous prierons alors de vouloir bien consentir à nous la céder. On aura Balzac à Bruxelles. Votre œuvre se dressera sur l'une de nos places.

Néanmoins, Rodin avait songé à faire traduire son « Balzac » en pierre. Il avait choisi un beau granit noir très dur. C'est l'éminent statuaire Charles Despiau, l'un de ses plus parfaits praticiens, qui en devait être chargé. La guerre empêcha ce projet de se réaliser.

Du côté des « Dreyfusards », bien des impatiences s'étaient manifestées. On jugeait sévèrement les scrupules peut-être excessifs, mais légitimes, de Rodin.

Ce fut naturellement Georges Clemenceau qui se montra le plus impérieux. Le 29 mai, il m'écrivait :

Mon cher confrère,

M. Rodin ayant exprimé à un rédacteur de l'*Aurore* sa crainte de voir un trop grand nombre d'amis de Zola souscrire pour la statue de Balzac, je vous prie de retirer mon nom de la liste qui est entre vos mains.

Veuillez agréer, etc...

G. CLEMENCEAU.

Encore un « mot » ! Clemenceau n'aurait pas résisté au désir d'en faire un, dût-il lui coûter la vie, — et surtout s'il devait lui coûter la vie. Il ne redoutait que la supériorité de la riposte !

Aussi bien, Rodin n'avait pas à se féliciter de s'être éloigné des « Dreyfusards ». Ses adversaires ne lui en surent aucun gré. Henri Rochefort, notamment, publiait

à cette date dans l'*Intransigeant* un article de la plus injurieuse violence contre le « Balzac » et contre Rodin lui-même. Et cet article était d'autant plus pénible qu'à tort ou à raison on accordait alors au fameux polémiste un grand crédit comme critique d'art et érudit.

Rodin persévérait néanmoins dans sa résolution. Il nous adressait l'émouvante lettre qui suit:

Mes chers amis,

J'ai le désir formel de rester seul possesseur de mon œuvre. Mon travail interrompu, mes réflexions, tout l'exige maintenant.

Je ne demande à la souscription que les noms généreux qui y sont, en témoignage et récompense de mes efforts.

Et vous, plus enthousiastes encore, anciens amis, amis de tout temps, à qui je dois peut-être la possibilité de faire de la sculpture, plein d'émotion, je vous dis merci.

A. RODIN.

Après avoir publié cette lettre, le *Temps* ajoute ces mots, qui résument fidèlement la pensée de Rodin:

La statue de Balzac, qui a été l'objet de discussions si passionnées, rentrera donc, après le Salon, dans l'atelier de M. Rodin, où elle attendra, suivant l'expression de l'éminent statuaire, que « justice lui soit rendue ».

Il va sans dire qu'aucun procès ne sera fait à la Société des Gens de Lettres et qu'aucune indemnité ne lui sera demandée. Le traité qui la liait est purement et simplement annulé par celui-ci.

Le 15 juin, le *Temps* publiait, dans ses nouvelles de la dernière heure, sous le titre « La statue de Balzac », une note ainsi conçue:

A la suite de la décision prise par M. Rodin de ne pas céder la statue de Balzac au Comité de souscription qui s'était formé, M. Auguste Pellerin a fait faire une nouvelle démarche auprès de l'éminent statuaire.

Il a chargé MM. Bernheim de lui offrir, pour la statue de Balzac en bronze, sans son piédestal, la somme demandée de 20.000 francs.

M. Rodin, tout en remerciant M. Auguste Pellerin de sa généreuse proposition, lui a exprimé le désir de s'en tenir à sa première décision, qui est de conserver la statue dans son atelier.

M. Auguste Pellerin n'a pu que s'incliner :

« Je le fais, nous a-t-il dit, avec le plus vif regret, car je n'ai jamais varié et j'éprouve toujours pour la statue de Balzac une admiration complète et sans réserve. »

Quelques années plus tard, on inaugurait, à l'intersection de la rue Balzac et de l'avenue Friedland, la statue de Balzac, due à l'initiative de la Société des Gens de Lettres. Celle-ci, après avoir abandonné Rodin, avait confié à Falguière le soin d'exécuter le monument projeté depuis dix ans, et ce choix était assurément très honorable. Rodin avait tenu à assister à cette cérémonie d'inauguration, par déférence amicale pour son vieux camarade, et par esprit de solidarité. Assis modestement sur son banc, il écoutait la longue succession des discours officiels, lorsque tout à coup, on l'aperçut et on le reconnut. La foule aussitôt se leva dans un mouvement unanime, et ce fut une longue et délirante ovation.

La bataille du « Balzac » n'était pas finie. Elle ne finira jamais.

MATHIAS MORHARDT.

POÈMES

—

L'INCONNUE

Suis-je belle? On le croit. Moi-même je l'ignore,
Car je n'ai jamais vu de lac ni de miroir.
Quelques mortels m'ont dit : « Je te cherche et t'adore. »
Qu'en savent-ils? Nul d'eux encor n'a pu me voir.

Au centre d'un grand temple, au fond d'un labyrinthe,
Bien souvent j'entendis les pas de ces errants
Qui poussaient des soupirs d'espérance ou de crainte
Mêlés à des propos fougueux et délirants.

Les dieux d'un voile épais ont caché mon visage;
Hermès a fait trois fois le tour de mes cheveux.
Ce qu'ordonnent les dieux n'est-il pas toujours sage?
Zeus peut-il se tromper lorsqu'il a dit : « Je veux » ?

C'est de lui que je tiens la clef du haut mystère,
Et je garde ce temple, où dorment ses secrets
Comme d'obscurs joyaux ensevelis sous terre.
Ils seront à celui qui connaîtra mes traits.

Et mon âme et mon corps seront aussi la proie
De celui qui pourra soulever mon bandeau.
Sereine, je l'attends pour la force et la joie
Offerts à son délire en suprême cadeau.

Car je sais le retour des effets et des causes,
Je connais la science et du bien et du mal,
Les rythmes, les rapports et les métempsycoses,
Le sourd cheminement du sable à l'animal.

J'ai pénétré le sens de la danse des astres,

J'entends parmi l'éther sonner l'heure d'airain
A l'horloge où Kronos, dédaigneux des désastres,
A marqué leur arrêt de son doigt souverain.

Pourtant, du fond de l'ombre, une voix prophétique
Me prédit que jamais le héros mérité
Ne violera ma solitude pathétique
Ni la stérile ardeur de ma virginité.

Nul ne peut soulever mon voile et vivre encore;
Quiconque m'aperçoit doit périr à l'instant.
Le dur Destin renverse et la torche et l'amphore,
Le portail de la mort s'ouvre à double battant.

Or, depuis ce soir-là, soir fatal et funèbre,
Je pleure sur moi-même et je plains les humains
D'espérer arracher mon voile de ténèbre
Et de tendre vers moi leurs palpitantes mains.

Je ressens leur amour, leur fière nostalgie,
Leur soif de sacrifice et leur doute éternel ;
Je voudrais leur crier qu'en me donnant leur vie
Ils en enrichiront l'univers fraternel.

Mais tout m'est interdit, parole, geste, ou signe;
Sous mon triple bandeau sentent-ils seulement
Le feu de mon regard, qui de leur fièvre insigne
Voudrait mieux éclairer le sombre égarement?

Et toujours je verrai leur haletant génie,
J'entendrai sans répit leurs pas et leurs appels
Résonner vainement dans l'attente infinie
D'usurper dans mes bras les secrets immortels.

—

MEA CULPA

Le jour meurt dans la rosace;
Un silence solennel
Sacre la nef et l'autel
A tout porteur de besace
Lourde d'un faix criminel.
Là-bas un pécheur s'incline,

Il se frappe la poitrine
Au pied du confessionnal,
Tandis que l'ange du mal
Râle au creux de la gargouille
D'un rire qui crache et souille
La conscience aux abois.
Mea culpa, *dit la voix.*
Et plus loin, dans l'arceau d'ombre
Le dieu cloué sur la croix
Entend cette âme qui sombre
D'avoir méconnu ses lois.

Le pécheur, tout bas, murmure :
— Mon Père, je suis méchant;
Mon esprit n'est qu'imposture,
Ma bouche ignore le chant,
Ma langue est prompte au parjure,
Je n'ai convoité qu'argent,
J'ai volé d'autrui la femme,
J'ai senti la joie infâme
De ces bonheurs interdits
Que le prophète a maudits
De son verbe ivre de flamme.
— Mon fils, as-tu repentir?
— Oui, je suis prêt à pâtir,
Dis ce qu'il faut que je fasse.
— Regarde la Sainte-Face
De ce dieu là-bas cloué
Et par mains et pieds troué.
Il a pris sur soi tes fautes,
Lui seul peut te pardonner,
Faire ton cœur rayonner
Vers des régions plus hautes.

— Si j'ai tant péché, mon Père,
C'est qu'un flot puissant battait
Au tissu de mon artère.
Ce qu'un autre cache ou tait,
Je l'avouai sans mystère.
Sous un ciel strié d'éclairs,
Le sang m'emportait fébrile

Au fond des gouffres amers,
Navire errant d'île en île.
J'ai conquis un continent,
Couvert de vastes emblaves
Et du Levant au Ponent
Peuplé de milliers d'esclaves
Les terres m'appartenant.
J'ai multiplié la vie
En moi comme autour de moi.
Qu'importe qu'inassouvie
Mon âme ait enfreint la loi?
Jésus souleva le monde
En la franchissant aussi.
Quiconque transforme ou fonde
De la loi n'a point souci.

— Mon fils, ton audace est grande
De te comparer à Lui.
Ton cœur ergote et marchande
Au lieu de quérir appui.
Est-ce là ta repentance,
Rhéteur cynique et pervers?
Te crois-tu, sotte jactance,
Le centre de l'univers?
— Je le sais, je ne suis qu'homme,
Mais Thomas le Radieux
N'a-t-il pas dit dans sa Somme :
« Vous serez comme des dieux » ?
Ce que vous nommez le crime
Fomente un plus haut destin
Et l'instinct que l'on réprime
Est un flambeau qu'on éteint.
Docile à ton homélie
Si je cède et m'humilie,
Si je courbe au sol mon front,
N'est-ce au dieu faire un affront?
— Quelle est cette ruse infâme?
Va, misérable, va-t'en
Commercer avec Satan,
Qui reconnaîtra ton âme.

L'on ne mérite pardon
Que par entier abandon. —

Lors le pécheur se redresse;
Dans l'ombre il voit au pilier,
Là-bas, le dieu de détresse
Qu'il se voulait rallier.
Par le vitrail, flèche blonde,
Un rai solaire a touché
Le chef du Sauveur du monde,
Douloureusement penché.
O couronne de lumière,
Parfum du ciel en sa fleur,
Intelligence plénière,
O fontaine de chaleur!
Sait-il pas que le tumulte
Est frère de l'action,
Et que l'homme inerte insulte
A son Incarnation?
Car il a vomi les tièdes,
Le divin Passionné,
Ses exemples, ses remèdes
Veulent un cœur effréné.
Dans sa sereine balance
Il a pesé nos forfaits.
Du Juste par excellence
L'on n'attend que des bienfaits.
Un immense espoir pénètre
Le cœur du pécheur surpris;
Moins sévère que son prêtre,
Jésus l'aura-t-il compris?

Dans la lueur irisée,
Caressant le pilori,
La Sainte-Face épuisée,
O miracle, lui sourit.

ALFRED MORTIER.

L'ÉCOLE DES COMEDIENS

OU

A LA RECHERCHE D'UN ENSEIGNEMENT RUE DE MADRID

—

Disons-le tout net: par rapport au théâtre, le Conservatoire est devenu une institution, non pas seulement inutile, mais néfaste, une machine de plus à gaspiller les deniers du contribuable... Tout y est navrant.

HENRY BERNSTEIN, *Comœdia*, 12 octobre 1934.

Quand on sut que M. Louis Jouvet allait prendre, au Conservatoire, le poste de professeur devenu vacant par suite du départ de M. Leitner, ce fut une surprise générale chez les amis du théâtre. Surprise heureuse, il va sans dire. Quoi! La boîte à bachot de la rue de Madrid se décidait donc à ouvrir ses fenêtres sur un air vivifiant? Chacun se plut à voir dans cette nomination le prélude à la réforme géante que vingt campagnes critiques réclamaient dès longtemps, — campagnes auxquelles les auteurs de cette étude ont plusieurs fois apporté leur modeste contribution, et singulièrement ici-même (1).

La chose se passait dans la première quinzaine d'octobre. Depuis, hélas! deux mois se sont écoulés, les classes ont repris, et comme sœur Anne nous ne voyons rien venir. Le zèle des réformateurs s'est glacé dans l'instant qu'il naissait. Il n'est plus autrement question de rien modifier. Plus un mot. Plus un geste. On a désigné M. Louis Jouvet et l'on croit avoir tout fait, ou du moins l'on croit nous avoir persuadé qu'on a tout fait.

Car le procédé est classique, il a servi maintes fois à

(1) Voir *Mercure de France* du 15 juillet: *Après les concours du Conservatoire. Notes pour une réforme.*

tromper l'opinion. On feint de se plier aux bouleversements qu'elle exige. On en opère un seul, non le plus essentiel, mais le plus voyant; on le fait habilement publier et valoir. Après quoi, il est bien entendu que nous avons suffisamment de poudre aux yeux pour ne pas voir que ce changement est inopérant s'il n'est pas suivi d'une multitude d'autres. On nous a fait une ostensible concession, on s'attend que nous marquions notre joie par un silence respectueux. Nous nous devons de penser que tout est refait à neuf rue de Madrid : c'est peut-être tabler beaucoup sur notre sottise ou notre innocence.

La vérité est que le meilleur ouvrier du monde ne peut rien faire sans outils. M. Jouvet est un maître admirable, homme de théâtre complet et parfaitement habilité à enseigner. Mais il ne fait pas plus un nouveau Conservatoire qu'une hirondelle ne fait le printemps. Bientôt, ce grand artiste va s'apercevoir qu'il ne possède, rue de Madrid, aucune moyen de communiquer son art. Ne rencontrât-il pas d'autre obstacle, il va se sentir paralysé par un règlement et des habitudes exactement imbéciles.

C'est ce règlement, ce sont ces habitudes que nous nous proposons d'analyser ici. Depuis le temps qu'auteurs dramatiques, écrivains, critiques, travaillent à démontrer la malfaisance du Conservatoire, ce point est certainement celui qu'on a le moins mis en lumière. On condamnait l'enseignement dramatique officiel sur ses manifestations publiques, nous allons le montrer dans ses manifestations privées. On en lamentait les effets, nous allons remonter aux causes. On verra que le statut et les mœurs scolaires du Conservatoire justifient, et, dans une certaine mesure, excusent les pires ignorances de ses infortunés élèves.

§

Nous avons quelquefois interrogé des étudiants, des pensionnaires des grandes écoles, des lettrés, sur leur conception d'un conservatoire d'art dramatique. Ils diffèrent naturellement quant aux détails, mais tous s'accor-

dent à vouloir des classes séparées: de diction, de littérature dramatique, d'histoire du costume, de mise en scène, de rythmique, d'improvisation sur canevas, de maquillage et de drapé antique, etc... avec des examens et des notes pour chacune des matières enseignées. Sans doute ont-ils tort de vouloir calquer trop exactement une école d'art sur le patron de quelque Ecole Centrale; mais ils ont raison de penser qu'il y a des matières dramatiques qui s'étudient, et que la préparation au théâtre ne consiste pas uniquement à rabâcher des scènes d'examen.

C'était aussi l'opinion des fondateurs du Conservatoire, qui avaient prévu un programme, des classes, des horaires, précisé l'esprit et dressé l'armature d'un enseignement. Hélas! voici beau temps que tout cela est oublié rue de Madrid! La seule méthode qu'on y emploie pour former les jeunes comédiens est la vieille méthode de Mlle Clairon, celle qui consiste à « suivre pas à pas les acteurs sublimes ».

Mais, si l'esprit s'en est allé, le cadre demeure: les classes existent toujours. Quelles sont-elles et qu'y fait-on? C'est une question qui vaut sans doute d'être posée.

Commençons par le cours de maintien et de mimique théâtrale. Il est facultatif, dit le règlement; mais nous pensons bien qu'aucun jeune comédien soucieux de son art ne se permettrait de le manquer. O stupeur! Interrogez là-dessus un élève des classes de déclamation. Il demeure bouche bée. Il ignore généralement le nom du professeur, quelquefois même jusqu'à l'existence du cours. Le titulaire de la classe de mimique théâtrale est pourtant un grand artiste, le « Brague » de *La Vagabonde*, directeur, professeur et camarade de Mme Colette du temps qu'elle paraissait sur les planches: c'est M. Georges Wague. Ses élèves — tous des chanteurs — en font un grand éloge. Bah! est-ce qu'un misérable mime peut apprendre quelque chose à ceux qui parlent sur la scène ?

Passons donc. Et passons aussi sur la classe de maintien et de danse destinée aux élèves-femmes, également facultative, également désertée par les jeunes comédiennes. Il faut dire à la décharge de celles-ci que le cours de Mme Chasles ne répond pas très bien à ce que pourraient désirer de futures actrices, pour qui la danse — ni plaisir mondain, ni chorégraphie savante — doit être un apprentissage du rythme, une école d'harmonie entre le geste et la parole. Cet exercice nécessaire, tout le monde s'en passe donc rue de Madrid, les femmes parce que le cours n'est pas fait pour elles, les hommes... parce qu'on n'en a pas prévu pour eux!

Il est vrai que dans l'esprit des organisateurs les hommes devaient bénéficier d'une classe d'escrime. Un règlement, pas tellement vieux, disait même: « Une classe d'escrime *obligatoire* », ce qui, d'ailleurs, n'empêchait nullement la plupart des élèves d'ignorer jusqu'au visage de leur professeur. Une seule classe pour tous: chanteurs, comédiens, danseuses même! C'est peu, dira-t-on. C'était bien suffisant. Nous disons *c'était* parce que depuis 1933, sous prétexte d'économies, cette classe n'a plus lieu...

Les vrais amis du Conservatoire et de l'art dramatique la regretteront. Simple, souriant, patient, M. Mérignac donnait à tous une leçon qui n'était pas seulement d'éducation physique, mais d'éducation morale: exercer les réflexes, corriger les attitudes — aisance du corps, élégance du geste, — oui, mais plus encore, gouverner sa volonté, rester maître de soi, associer sobrement et heureusement ses idées et ses mouvements... Les élèves-comédiens recevaient de M. Mérignac un enseignement, ils se formaient utilement à leur profession: à la première occasion, c'est donc le cours d'escrime qu'on leur a supprimé.

Et voilà pour les cours mineurs, — ce qui sous notre plume ne veut certes pas dire négligeables! A la façon dont on les considère rue de Madrid, on peut craindre que les cours majeurs ne soient pas mieux traités. A moins que ce superbe dédain des petites choses ne soit

compensé par une parfaite intelligence des grandes? Nous allons voir.

Le cours d'histoire et de littérature dramatiques, dit le règlement, a lieu « deux fois par semaine ». C'est une façon de parler. Il a bien lieu deux fois, en effet, mais pour les deux moitiés de l'effectif des élèves. Autrement dit, un élève n'assiste chaque semaine qu'à une seule leçon de deux heures.

Le cours est consacré, toujours d'après le règlement, « *à l'étude chronologique du répertoire des théâtres subventionnés, avec aperçus sur ses origines historiques, littéraires et artistiques, et sur l'histoire pratique du costume appliqué au théâtre* ». Fort heureusement le professeur se soucie peu de prendre ces instructions à la lettre. Il serait indigne d'un homme cultivé de consacrer son cours à la seule étude du « répertoire » des théâtres subventionnés. Si l'on s'en tenait à ce programme singulièrement étroit, on se demande ce que deviendrait alors l'étude de Shakespeare, de Gœthe, de Schiller, du théâtre espagnol, voire certains chapitres de la littérature dramatique française.

Outre ce considérable panorama littéraire, le professeur doit encore faire absorber à ses élèves des aperçus artistiques, et l'histoire pratique du costume appliqué au théâtre. Tout cela à la fois: comme c'est facile! M. Georges-Gustave Toudouze s'y efforce héroïquement. Mais, en vérité, le moyen d'embrasser une si vaste matière avec deux heures de cours hebdomadaires ?

Si encore on prenait la classe de littérature au sérieux! Mais elle est sacrifiée. Fréquemment, des élèves manquent parce qu'il y a répétition à d'autres classes. C'est un des tours de force réalisés par le Conservatoire: fort peu de cours au programme, mais des horaires établis de telle sorte que ces cours arrivent à empiéter les uns sur les autres! Et puis, l'histoire dramatique n'a pas grand crédit. Lorsqu'un élève est dispensé d'une classe de littérature, il a l'impression qu'il gagne du temps. Après tout, pourquoi prendrait-il à cœur ce que les

autres professeurs et la direction ne semblent pas considérer comme bien utile?

Pourtant, M. Toudouze fait tout le possible pour rendre son cours attrayant. On sent qu'il aime sa classe. Il fait passer des gravures, projette des vues. Il voudrait, mais le loisir lui manque, s'attarder un peu sur l'histoire du costume. Quelquefois il remplace la leçon par une visite au Louvre. Un jour de hardiesse, il osa demander aux Beaux-Arts l'accès gratuit des musées pour ses élèves. Que d'impudence! On lui répondit vertement qu'on ne voyait pas bien ce que les élèves du Conservatoire avaient à faire dans les musées.

C'est donc à leurs frais que ceux-ci parcourent nos galeries nationales. M. Toudouze les arrête devant les œuvres capables de contribuer à l'étude du costume et de former le goût des belles attitudes. L'utilité d'une telle initiation n'est pas douteuse, et il faut féliciter M. Toudouze d'en avoir eu l'idée; c'est intelligemment comprendre le rôle d'une grande école d'art. Quand il serait mille fois vrai qu'il n'est pas nécessaire, pour jouer *André del Sarto*, de savoir que ce peintre a existé et de connaître son œuvre, notre sympathie irait à l'acteur assez digne du nom d'artiste pour avoir été contempler *La Charité* au Louvre, avant que d'en réciter la description de Musset.

Depuis deux ans, M. Toudouze exige de ses élèves un petit résumé de ce qui a été traité à la classe précédente. C'est là leur seul travail: pas d'interrogation, pas d'exposition orale, pas de dissertation.

Evidemment, faire de cette classe la réplique d'un cours en Sorbonne serait une erreur. L'enseignement de la littérature dramatique, pour un élève-comédien, doit être, si l'on peut dire, concret. Qu'on se garde d'en faire un prétexte à érudition — fausse ou vraie — à exégèse et à philologie. Certains cours de littérature font trop penser à des travaux de dissection, et l'on oublie parfois que l'œuvre d'art a d'abord été conçue par un artiste et pour être interprétée par des artistes, dont le premier devoir est de la faire revivre. C'est un travers où

M. Toudouze ne tombe pas. Son attachement pour le théâtre l'en préserve, et il tâche à faire passer sa foi dans l'âme de ses élèves. Rare s'il n'évoque pas, durant son cours, Molière, « le Grand Patron », et M. Antoine, auxquels il porte une égale tendresse.

Toutefois, sans devenir sévère et sorbonnard, l'enseignement de la rue de Madrid pourrait profitablement changer d'allures. Le cours se passe le plus souvent comme une grande conversation guidée par le maître. Debout devant un énorme dossier de notes, M. Toudouze cherche à donner la psychologie d'un personnage: souci louable, mais qui le forcera à hasarder la fin de sa leçon. Il cite Becque... Donnay... Lacour... On l'interrompt:

— Célimène, c'est une grue, quoi! Pas la peine de chercher midi à quatorze heures.

— C'est vrai!

— C'est pas vrai!

— Je te dis qu'elle « couche ».

— C'est pas sûr!

Le professeur sourit, un peu las, curieux néanmoins de ces jugements dépourvus d'artifice et de complication. Puis la discussion s'enfle et l'on ne sait plus très bien de qui l'on parle, si c'est de Molière ou bien d'Augier, du *Misanthrope* ou de *l'Aventurière*, car à propos de Célimène on a parlé de Cécile Sorel, et de *l'Aventurière* naturellement.

Quelques élèves prennent des notes; pas beaucoup. Les autres s'abstiennent par indifférence ou bien tout simplement parce qu'ils ne savent pas. Celui-ci fait un croquis du maître: veston croisé bleu, vaste lavallière, rosette rouge, bouc grisonnant à la Richelieu, cependant que celui-là demande:

— Sainte-Beuve, qui c'est ça, il est mort?

La classe se compose d'éléments hétérogènes, des jeunes filles de quinze ans, des jeunes gens de vingt-cinq. Les uns n'ont pas même le modeste certificat d'études; d'autres — l'exception — ont fait une licence. On conçoit la difficulté de trouver une méthode féconde pour tous!

Aussi le cours est-il d'un niveau très moyen. Ce n'est pas à dire que les élèves cultivés y perdent leur temps. Le cours est pour eux une sorte de récapitulation sommaire, un programme qui peut servir de discipline à des études personnelles plus poussées; mais pas davantage.

Au moins, peuvent-ils se rattraper de l'insuffisance du cours sur la bibliothèque? Allons-y voir. Le Conservatoire possède, la renommée nous l'a appris, un véritable trésor d'autographes: le *Don Juan* de Mozart, la *Sonate Appassionata* de Beethoven, *La Damnation de Faust* de Berlioz, des pages précieuses de Gluck, Chopin, Schumann, Schubert, Wagner, Bach, Debussy, Bizet, etc... Quelques regards dans la spacieuse salle de lecture, et nous savons que le Conservatoire est riche aussi en partitions imprimées et en livres d'études musicologiques: car tous les travailleurs ici présents sont des musiciens, on n'en peut pas douter à voir ces grandes feuilles de portées sur les pupitres. Et les comédiens? Par un hasard curieux, nous n'en voyons aucun. Mais le répertoire des ouvrages dramatiques va nous montrer... Las! Cette bibliothèque ne possède ni catalogue ni fichier, un garçon aimable autant que surpris de notre demande nous l'avoue avec tristesse. Toutefois, il se met à notre entière disposition. Réclamons-lui, à tout hasard, pour commencer, *le Paradoxe sur le Comédien* de Diderot. Il ne le trouve pas. Comme nous lui expliquons notre désir de consulter des ouvrages traitant de l'art dramatique, il nous demande quelques titres et nous propose de repasser. Il lui faut le temps de faire des recherches, parce que, dit-il en s'excusant: « Ici, c'est plutôt pour les musiciens. » Ah! Ah! Est-ce ainsi que M. Rabaud prend soin de ses classes dramatiques?

Nous revenons le lendemain. Des histoires du costume? Pas trouvé. Des histoires du théâtre? Pas trouvé. Des histoires de la mise en scène? Bravo! En voici une qui date de 1836: *Essai sur la mise en scène depuis les mystères jusqu'au Cid*. On n'accusera pas le Conserva-

toire d'encourager les fantaisies d'avant-garde! Par exemple, il y a plusieurs traités de diction: *Traité de prononciation* par Morin (1835), *Principes de Diction* par H. Dupont-Vernon (1882), *Traité de Diction* par Louis Favre, ingénieur agronome, licencié ès sciences, ce dernier ouvrage, le plus récent, édité en 1894! Nous demandons s'il y a des œuvres modernes : du Claudel, du Shaw... Le garçon nous arrête: « Rien de moderne. » Nous n'osons pas insister, car nous le faisons courir depuis un grand moment. Il revient d'ailleurs, plein de bonne volonté, de nouveaux livres sous les bras. Voici un essai sur l'art publié en 1773, des mémoires... Nous feuilletons la *Théorie de l'Art du Comédien* d'Aristipe (1826), et nous tombons sur ces lignes savoureuses:

> La bibliothèque d'une école de déclamation devrait contenir tous les ouvrages qui ont paru sur l'art du comédien, ou du moins les importants; mais il n'en est pas ainsi en ce moment.

En 1826! O vertu des fortes traditions!

Cependant, s'il flâne aux étalages des libraires, le jeune comédien aura pu voir des titres d'ouvrages récents propres à exciter son intérêt: *La vie de l'art théâtral* de Gaston Baty et René Chavance, *Les tendances nouvelles du Théâtre* de Léon Moussinac, *l'Histoire du Théâtre* de Germain Bapst, *l'Histoire Générale Illustrée du Théâtre* de Lucien Dubech et Jacqueline de Monval, etc... S'il veut les lire, il faudra qu'il s'adresse ailleurs qu'à son école pour satisfaire sa légitime envie. L'établissement de la rue de Madrid a totalement oublié qu'il s'intitulait tout ensemble Conservatoire de Musique *et de Déclamation*.

A côté de cette bibliothèque de fond — si l'on ose dire! — il existe une bibliothèque de prêt, reconnaissons-le, légèrement moins dépourvue. Pas d'ouvrages de technique dramatique, bien entendu, ni d'études littéraires spécialisées, mais enfin, à défaut, l'élève curieux peut se rabattre sur les manuels de littérature de M. Des-

granges et de M. Lanson, et sur le traité de diction de M. Georges Le Roy.

Cette bibliothèque de prêt est avant tout, nous dit-on, une bibliothèque d'œuvres dramatiques. Très bien, mais alors avec bien des déficiences: que Shaw n'y figure pas, cela n'est pas surprenant, mais Ibsen fait défaut, bien qu'il soit du programme. De Paul Claudel, également du programme: rien. De Giraudoux, *Siegfried* uniquement, alors que les élèves sont autorisés à travailler aussi *Amphitryon*. Deux pièces de Jules Romains: *Jean le Maufranc* et *Le Dictateur*, sans doute parce que le règlement permet aux comédiens de concourir dans *Knock* et *Musse*. C'est le même règlement qui autorise *Le Simoun* et *les Ratés* quand la bibliothèque ne possède que *Le Lâche* et *l'Innocente*. Après tout, n'est-ce pas, il y a des bibliothèques municipales.

Ne dramatisons rien. Il existe heureusement, à l'Arsenal, l'admirable collection de M. Rondel, qui aura tant fait pour le théâtre. A tout prendre, le Conservatoire n'empêche pas les élèves qui le veulent fortement de s'instruire dans leur art. Mais il ne fait rien pour les y inviter ni pour les y aider, et peut-être nous sera-t-il permis de le regretter.

Il ne fait rien? Que disions-nous! C'est pour stimuler les courages qu'on a institué rue de Madrid les concours annuels de littérature. Cela se passe au mois de juin. Les concours sont obligatoires, bon moyen, paraît-il, de faire travailler tout le monde; mais comme tout le monde prend les choses à la légère, en fin de compte, cela ne gêne personne.

L'épreuve écrite a lieu dans la salle de lecture de la bibliothèque. M. Rabaud vient dicter les trois sujets, puis s'en va. Ce sont alors trois heures de récréation bien réjouissantes, dans un tintamarre où se croisent les questions ahurissantes et les plaisanteries.

— Maître, on peut fumer?

— Vous ne voudriez pas fumer dans le bâtiment qui

contient le manuscrit du *Don Juan* de Mozart et le pianoforte de Rouget de l'Isle, messieurs!

Peu à peu le calme se fait — un calme relatif — parce que quelques-uns se sont fâchés: ceux qui ont l'orgueil de ne pas paraître trop ignares devant le jury, ceux qui espèrent être engagés au Français bientôt et ne veulent pas passer pour tout à fait incultes. Afin d'être tranquilles, ils se réfugient au fond de la salle, et ils écrivent debout, sur les étagères d'exposition. Ils s'y sont pris trop tard, leur travail sera tout juste honnête, et ce sont des copies très moyennes qui se partageront les récompenses: une somme de cinq cents francs (à condition que le lauréat se distingue également au concours de déclamation), d'autres prix en espèces, puis des livres offerts par les grandes librairies : Larousse, Hachette, l'*Illustration*.

L'oral a lieu une semaine après l'écrit. C'est une agréable fumisterie. Faut-il blâmer le jury? Il sait à peu près à quoi s'en tenir sur la valeur des candidats, et lui aussi considère ce concours comme de peu d'importance. M. Marcel Prévost préside élégamment. Peut-être cherche-t-il moins à examiner les candidats qu'à faire des expériences psychologiques:

— Que pensez-vous du caractère de Britannicus, mademoiselle?

— Oh! Maître... encore un *homme vierge!* (*sic*).

M. Prévost sourit, flatté. La réponse est spirituelle et discrètement laudative, elle vaut bien une médaille! Le jury est bon enfant. Il considère tous ces élèves avec une indulgence amusée. Pourquoi les humilier? Quelque légère leçon de modestie à une concurrente altière qui, pour excuser sa nullité, feint de mépriser la littérature et se compare à une grande artiste réputée inculte; quelques réflexions ironiques à un candidat prétentieux et sot, — voilà toutes les foudres brandies. Arrive le jeune comédien lettré, il voudrait parler, racheter un peu sa dissertation qu'il sait insuffisante. Mais on l'interrompt; le temps passe, et il y a une quarantaine

de candidats à examiner; d'ailleurs, « ça va très bien », lui dit-on. Il aura une médaille, car les premières récompenses ne se disputent qu'entre quelques-uns.

Tout de même, on voudrait bien savoir, parfois, comment le jury s'y est pris pour établir la distinction — combien subtile! — entre première et seconde médaille, et plus encore entre les premier et second nommés. Peut-être a-t-il usé de ce qu'on nomme en médecine le « diagnostic d'impression », agrémenté d'un peu de « cote d'amour » ?

§

Venons-en maintenant à l'enseignement essentiel, celui des classes de Déclamation.

La section dramatique du Conservatoire comprend quatre classes de dix élèves chacune, plus, éventuellement, deux élèves étrangers au maximum et les auditeurs autorisés; ces auditeurs sont choisis parmi les candidats qui ont été admissibles et non admis au concours d'entrée.

L'élève comédien appartiendra durant toute sa scolarité à celle des quatre classes qui lui est désignée au lendemain de son admission. Il arrive souvent qu'en entrant au Conservatoire un élève n'ait aucune idée préconçue; mais parfois aussi, il connaît de réputation les différents professeurs, et il a formé des vœux selon ce qu'on lui a suggéré avec plus ou moins de justesse.

— Il vous faudrait Un Tel, lui a-t-on dit, parce que vous êtes mou et qu'il est vif. Il vous secouera, il forcera votre tempérament à s'affirmer.

Ou bien:

— Si vous allez chez celui-ci, vous êtes perdu. Il a les mêmes défauts que vous, il ne fera qu'exagérer les vôtres.

Ou bien encore:

— Vous avez du tempérament, mais vous ne raisonnez pas. Si vous allez chez X..., ça vous fera beaucoup de bien. C'est un comédien un peu froid, mais très cultivé.

Ou enfin:

— Y...? Il est nul, comme le prouvent les piteux résultats de ses élèves aux concours. Débrouillez-vous pour ne pas aller chez lui.

Ainsi, avant de commencer ses études dramatiques, l'élève a déjà le cœur bondissant de joie s'il entre chez le maître souhaité, ou gros de chagrin si son espoir se trouve déçu. C'est la première de toutes les émotions qui l'attendent rue de Madrid, mais elle se calme assez vite, car, la plupart du temps, il songe moins aux trois années de scolarité qu'à la sortie brillante, aux récompenses de juillet.

Les quatre professeurs de déclamation dramatique étaient jusqu'en juillet dernier Mlle Renée du Minil, MM. Jules Leitner, Georges Le Roy et Léon Bernard. Depuis, il y a eu, rue de Madrid, les modifications que l'on sait. MM. Louis Jouvet et André Brunot ont succédé à MM. Jules Leitner et Léon Bernard, le premier qui abandonnait l'enseignement, le second qui prenait la classe d'ensemble devenue sans titulaire par suite du départ de M. Raphaël Duflos.

Les quatre professeurs ont un rôle écrasant. C'est à eux seuls qu'il appartient de transformer les « apprentis comiques » en comédiens. Tâche dans laquelle ils ne seront ni aidés ni combattus, les rares cours annexes comptant pour très peu dans la vie scolaire de l'élève, et pour rien dans son esprit; tâche pour laquelle ils ont tout, prestige de leur talent et de leurs succès, autorité morale et autorité effective; tâche difficile dont ils sont les seuls responsables, chacun d'eux étant dans sa classe le seul maître et le seul guide.

Pour mener à bien cette éducation dramatique qui exige tant de peine, de combien de temps disposent-ils? Une leçon dure deux heures, et le programme prévoit généreusement deux leçons par semaine! Or, l'enseignement de l'art du comédien est par essence individuel. Ce n'est pas qu'un élève perde son temps à regarder répéter des camarades, car il y a des conseils qui valent pour tous. Mais le travail effectif, celui qui compte, c'est

le travail qu'on fait sur la scène, lorsqu'on joue un rôle étudié. Avec la critique du maître et les répétitions, cela demande une demi-heure, quelquefois plus. A dix élèves par classe, comptez un peu: l'horaire ne permet pas à chacun trente minutes hebdomadaires d'enseignement individuel. Pas deux heures par mois! Pas seize heures dans l'année! Encore sommes-nous larges en comptant huit mois de scolarité, car il faudrait retrancher les diverses vacances. « *Ces élèves qui auraient au minimum besoin de six heures d'études par jour en ont à peine trois par semaine,* disait déjà Réjane à Jules Huret. *Dans ces conditions, peuvent-ils apprendre autre chose que le mécanisme de la parole, articulation, etc.?... Et cela pour devenir les interprètes d'un art qui, même à l'apogée de la gloire, demande tant d'études, de réflexions et de soins...* »

Aussi, quoique en cours d'année les professeurs soient libres de choisir les sujets d'étude dans la littérature de toutes les époques et de tous les pays, le manque de temps les oblige-t-il à se restreindre au programme des scènes admises au concours. O joyeusetés du Conservatoire! Le règlement, intelligent en l'occurrence, ouvre un champ magnifique aux curiosités et aux recherches des élèves, mais l'horaire est conçu de telle façon qu'ils ne puissent pas explorer ce champ! La faute n'en est pas seulement au manque de temps, d'ailleurs. Il existe un « esprit Conservatoire » dont les maîtres sont bien obligés de tenir compte, et puis, surtout, l'émulation entre les classes oblige à des pratiques fâcheuses: chacune se doit de briller en fin d'année, d'égaler, si possible d'éclipser les autres. Donc, tournons-nous vers les auteurs du programme, arrêtons les scènes que nous donnerons au concours, et ressassons-les, ressassons-les, ressassons-les...

Même réduit à ce squelette, à cette caricature, on pourrait croire que l'enseignement de la rue de Madrid est pratiqué selon les méthodes scientifiques les plus nouvelles. Le Conservatoire se vante en effet de posséder

« un laboratoire d'expériences phonographiques ». Les élèves ont la faculté de faire enregistrer leur voix pour l'entendre immédiatement après. Il ne s'agit pas d'apprendre aux jeunes comédiens une technique phonogénique, encore que bien des défenseurs des arts mécaniques et du « micro » puissent le regretter avec raison. On ne vise qu'à leur donner, dit-on, — et l'intention, telle quelle, est encore louable — un moyen pratique d'étude. Tous les comédiens savent la difficulté qu'on éprouve à s'entendre. On peut même dire qu'on ne s'entend pas soi-même. Il nous souvient de la stupéfaction de Mme Segond-Weber à son premier enregistrement. Comme on lui faisait écouter un de ses essais, la grande artiste disait avec un étonnement profond: « C'est moi, ça! » Elle ne reconnaissait pas ses intentions ni même son timbre...

Si une comédienne consommée « s'entend » mal, on conçoit qu'à plus forte raison les élèves ne se rendent pas compte de ce qu'ils font. Leurs inflexions échappent à leur volonté et à leur entendement; ils ignorent le son de leur voix et le défaut de leur émission. Aussi, dans certaines écoles étrangères, travaille-t-on avec le phonographe. A l'audition du disque, le professeur relève et commente les erreurs de l'élève, et celui-ci profite utilement des remarques. Rue de Madrid, il n'en est pas ainsi. En principe on connaît, mais en fait on ignore cette méthode. Un annuaire de 1930 s'enorgueillit de cinq enregistrements par des élèves de déclamation, c'est tout dire! Cinq enregistrements par cinq curieux, sans doute, ou cinq oisifs, et en l'absence du professeur...

Les cours ont lieu dans de grandes salles pompeusement nommées « théâtres » parce qu'elles possèdent une estrade, avec un encadrement qui forme scène. Un piano rappelle que l'on est dans une école de musique. Des portraits, des bustes des maîtres célèbres attestent la gloire de la maison. Pour des raisons acoustiques, un filet tendu près du plafond et parallèlement à lui donne à la salle un aspect curieux de volière, et permet des

plaisanteries qui ont acquis force d'usage sur l'envol des canards et le travail de force avec filet.

Le professeur est assis au milieu de la pièce, derrière une petite table. A droite et à gauche, les élèves sur des bancs: généralement, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes. Divine pudeur! Sur scène, un élève travaille. Des camarades lui donnent la réplique; la plupart du temps, ils ne la jouent pas, ils la lisent, car les textes ne sont appris que peu de temps avant le concours. Ah! cette question des répliques! Certaines sont guignées, car un élève qui paraît plusieurs fois devant le jury et dans des répliques avantageuses, y gagne une estime qu'il n'aurait peut-être pas acquise avec sa seule scène de concours. Aussi les grands accapareurs provoquent-ils chaque année des querelles intestines.

De classe à classe, les cloisons ne sont pas étanches, et les élèves vont glaner çà et là des conseils auprès des maîtres de leurs camarades. Jusqu'au jour où, sans qu'on sache trop pourquoi, éclate une crise aiguë de protectionnisme; alors chaque classe prétend travailler en vase clos et les élèves des autres professeurs sont déclarés indésirables, parfois même proprement « sortis ».

Tout, le tempérament, la culture, l'âge, sépare les quatre professeurs, et leur enseignement se ressent naturellement de ces différences; mais on peut dire que longtemps la méthode empirique a dominé rue de Madrid.

Pas plus que M. Leitner qui vient de partir, Mlle Du Minil ne s'embarrasse de théories pédagogiques; elle fait faire « comme ça » parce que, de son temps, on faisait « comme ça » au Français, voilà tout. M. Léon Bernard, qui continuera dans la classe d'ensemble l'œuvre commencée dans sa classe particulière, est tout dynamisme. Doué d'une personnalité marquée, d'un fort tempérament, il développe les qualités naturelles et physiques de ses élèves. Pas d'explications psychologiques, — dans lesquelles il se perdrait peut-être, — mais du bon sens, grâce à quoi il met d'aplomb, et solidement, chaque scène.

M. Louis Jouvet est encore trop frais émoulu dans la

maison pour qu'on puisse apprécier déjà son enseignement et son influence. Mais son arrivée renforce la position de M. Georges Le Roy, qui, jusqu'alors, semblait presque égaré au Conservatoire. Pendant que ses collègues « bachotent » des scènes, lui s'occupe de phonétique. Ils veulent faire des acteurs (peut-être des cabots), lui a toujours rêvé de former des artistes. Cette méthode n'est pas sans inconvénients, car il y a mesure pour tout, et dans l'état présent du Conservatoire, un professeur doit se soucier des récompenses de fin d'année. Or, la veille des concours, quand dans les autres classes on met au point les clignements d'yeux et la position du petit doigt, M. Le Roy s'arrête indéfiniment sur la valeur d'une semi-voyelle. Aussi a-t-il obtenu quelques résultats très contestables. Pourtant, les choses qui s'apprennent vraiment: les valeurs phonétiques exactes, la technique rigoureuse du vers, la justesse des inflexions, il était jusqu'ici le seul à s'en soucier comme il convient. Le respect du texte, la recherche minutieuse du sens psychologique d'un rôle, le goût du beau sans artifices, il les a toujours enseignés.

§

Enfin, couronnant l'enseignement du Conservatoire, voici la classe d'ensemble, longtemps dirigée par M. Raphaël Duflos, auquel vient de succéder M. Léon Bernard. Puisque le règlement interdit aux élèves de jouer au dehors, dans le dessein évidemment très louable de les préserver des mauvaises habitudes, des routines de métier contraires au grand art et au style, — c'est bien le moins qu'on ait prévu des exercices d'élèves et des séances publiques devant les Amis du Conservatoire. Un comédien ne se forme pas en chambre.

Pourtant, excellent en principe, le cours d'ensemble ne présente pas tout l'intérêt qu'on pourrait attendre de lui. C'est qu'il ne peut à lui seul remplacer des classes inexistantes, donner des enseignements non prévus, et, pour ainsi dire, reprendre l'éducation des jeunes comédiens à pied d'œuvre. M. Raphaël Duflos a donné en 1931 une représentation *d'Athalie* remarquable par le

mouvement, une centaine de personnages évoluant en scène, — et par l'audition intégrale de la partition de Mendelssohn. Cela, qui est proprement le travail d'une classe d'ensemble, était parfait. Mais c'était moins la conséquence d'un travail scolaire régulier et d'un apport personnel des élèves que le résultat d'un effort exceptionnel, où l'on sentait la griffe d'un maître.

M. Jules Truffier, prédécesseur de M. Duflos, confiait à ses élèves la mise en scène des œuvres étudiées, ce qui était excellent en soi. M. Duflos dut renoncer à cet exercice, et peut-on lui en faire sérieusement grief? Il avait tant de lacunes à combler chez ses élèves! Devant la carence des autres classes, c'est à peine si l'on peut exiger de la classe d'ensemble ce qu'elle est strictement tenue de faire.

Et cependant, elle aussi mérite un reproche grave: son activité n'est pas suffisante pour assurer aux jeunes comédiens des « exercices pratiques » vraiment pratiques, c'est-à-dire assez variés et assez abondants pour leur donner l'habitude de la scène. Elle ne peut pas avoir la prétention de monter dans l'année plusieurs représentations comme celle *d'Athalie*. Elle ne fait guère que préparer quelques petits spectacles, et c'est déjà un gros effort pour son mode de fonctionnement. Un fait est significatif: le réglement n'a pas prévu d'horaire pour elle! Si bien que les séances ne vont jamais sans susciter des drames: X..., de la classe Le Roy, est bien libre, mais son partenaire Y..., classe Du Minil, est en cours, et Z... en classe de littérature. Alors, on les envoie chercher. Tant pis! Ils perdront les enseignements de Mlle Du Minil et de M. Toudouze, parce que l'administration du Conservatoire n'a pas réfléchi que des exercices publics supposaient des répétitions préliminaires.

D'autre part, malgré tout l'esprit de justice dont peut témoigner le professeur, le cours d'ensemble provoque des jalousies. Il ne peut fonctionner sans assurer à certains élèves quelques privilèges. Il favorise la « cote ». Aux élus de la voix publique on donne la possibilité de se produire avantageusement dans des premiers rôles à

leur convenance, cependant que les élèves obscurs jouent les utilités. Le bruit se répand quUn Tel a été très bien dans tel personnage, que c'est un acteur capable de jouer d'un bout à l'autre d'une pièce un personnage difficile. Oui, mais cet autre à qui l'on n'a confié que quelques répliques, ne serait-il pas capable, lui aussi, de jouer un premier rôle de son emploi? Et, s'il est moins fort, n'a-t-il pas le droit de travailler comme les autres? Car le fait est là, certains élèves, au bout de trois ans d'étude, n'ont jamais interprété un rôle de premier plan, et quelques-uns même n'ont jamais joué.

Il faut évidemment comprendre le point de vue du Conservatoire. Les exercices d'élèves, donnés quelquefois dans la salle Braunstein, rue de Madrid, mais le plus souvent dans la fameuse salle des concerts, sont publics et spécialement destinés aux Amis du Conservatoire. Ce n'est tout de même pas au plus nul, ou au plus dépourvu de métier, que l'on confiera le rôle de Joad le soir où un grand nombre d'amateurs est venu pour applaudir le chef-d'œuvre de Racine. Nous savons bien aussi qu'il est impossible de satisfaire tout le monde. Mais il est permis de regretter ce manque d'égalité dans la répartition des emplois, premier encouragement à ce fameux esprit de vedette que les élèves du Conservatoire ne connaîtront que trop tôt. Pour digérer leur rancœur, certains élèves délaissés se consolent de leur bout de rôle en touchant le cachet de cent francs que leur vaut leur participation à l'exercice; mais ce n'est peut-être pas suffisant.

§

Résumons-nous.

Un cours de mimique théâtrale auquel personne n'assiste; un cours insuffisant de littérature dramatique que pas un élève ne prend au sérieux; des classes de déclamation qui offrent à chaque jeune comédien vingt-quatre minutes de travail personnel hebdomadaire; une classe d'ensemble où ne jouent que quelques privilégiés, — voilà de quoi se compose actuellement « l'enseignement dramatique » du Conservatoire.

Où ces cours de mise en scène, de rythmique, d'improvisation sur canevas, que nous souhaitions au début de cette étude pour doter les élèves d'une culture professionnelle vraie et aussi d'une culture générale? Où ces leçons plus modestes et dont l'absence est véritablement stupéfiante, sur le maquillage et le drapé? Chose piquante, à chaque concours, les infortunés élèves-comédiens sont en partie jugés sur leur adresse dans des arts qu'on ne leur a pas enseignés. Jamais on ne leur a appris à se faire une physionomie de théâtre, ni à se vêtir à l'antique! Or, depuis 1932, ils concourent en costume, et grimés (1).

« Par le cinéma, par des conférences, des études sur les costumes et sur l'art de les vêtir, écrivait M. Pontremoli, directeur des Beaux-Arts, (pensez aux admirables conférences d'Heuzey sur le costume antique, et à sa façon magistrale de vêtir ses modèles) le costume redeviendrait vivant. » Ah bien oui! les élèves du Conservatoire paraissent devant le jury ficelés en hâte par quelque habilleur du Français, dans des vêtements dont ils ne connaissent pas même les noms. Où auraient-ils acquis quelque expérience? Pas sur les scènes des boulevards qui leur sont interdites, et où d'ailleurs le costume ancien n'est pas fréquent, — mais en figurant à la Comédie-Française et dans les exercices d'ensemble auxquels ils ont participé, c'est--dire deux, trois, peut-être une seule fois dans l'année. Quant aux conseils qu'ils ont reçus, ils émanent de camarades aînés — guère plus au courant — et d'habilleurs dont on ne peut pas exiger qu'ils soient de grands connaisseurs en matière de costume antique. Peut-être le professeur aura-t-il, à l'occasion, présenté une ou deux remarques? Admettons-le, pour être beaux joueurs. Est-ce là un enseignement? C'en est tout juste la parodie.

Il serait cruel d'insister. Ces notes auront suffisam-

(1) Exactement, ce sont les scènes classiques qui se jouent en costume; rien n'est prévu pour le moderne, qui se joue donc comme par le passé, en vêtements de ville. D'où des rencontres de ce genre : on a donné du Musset — classique — en redingote 1830, mais *Gringoire* de Banville — moderne — en smoking !

ment démontré qu'il n'y a pas d'enseignement digne de ce nom au Conservatoire. A quoi peut bien servir, alors, l'établissement de la rue de Madrid? Taine, un jour, écrivait à propos de l'école des Beaux-Arts ces pertinents propos qui peuvent s'appliquer aussi bien à un enseignement dramatique: « ...Une école n'est pas tenue de fabriquer des génies. Elle fournit le foyer et le bois, l'étincelle vient d'ailleurs. On y enseigne l'orthographe, non la pensée. »

Tel est exactement le Conservatoire que nous souhaiterions. Qu'on laisse venir de leur mystérieux domaine ineffable l'étincelle et la pensée, — et n'espérez pas qu'elles aillent toucher tout le monde ; mais donnez le foyer, donnez le bois, enseignez l'orthographe. Un programme d'études étendu, toutes les matières qui participent de la « chose théâtrale » également fouillées, un horaire bien compris, des examens plus rares et qui ne soient pas des caricatures d'examens, un esprit d'émulation qui s'exerce moins sur des vanités immédiates que sur la foi désintéressée dans l'art, — et vous formerez des hommes de théâtre.

Ce n'est pas notre faute si, dans l'état présent des choses, cela ne revient à rien de moins qu'à bouleverser de fond en comble le statut des classes dramatiques du Conservatoire.

FRANCIS AMBRIÈRE et ANDRÉ VILLIERS.

PIERRE LOUŸS

ET

LA GENÈSE DU « PERVIGILIVM MORTIS »

—

Je ne sais si la publication, en 1926, des *Poësies* de Pierre Louys (1) apporta, tant aux yeux des admirateurs de son œuvre qu'à ceux des amis du lyrisme symboliste et postsymboliste, la révélation qu'on en pouvait attendre. Il se peut bien que les lecteurs superficiels de cette œuvre aient considéré le recueil posthume comme un simple appendice de curiosité aux illustres volumes de prose sur laquelle la réputation de l'auteur s'était justement établie. On savait vaguement que, semblable à la plupart des écrivains de sa génération, Louys avait débuté par des vers; certains même, qui avaient pu se procurer la rarissime plaquette de l'*Art indépendant*, dont le tirage avait été presque entièrement détruit, ne trouvaient pas regrettable que le poète semblât avoir abdiqué en faveur du prosateur étonnament précoce d'*Aphrodite* et de *Bilitis*. Et certes, quand fut redécouverte cette *Astarté* quarante-cinq ans plus tard en tête des *Poésies*, nous n'eûmes que l'impression d'une virtuosité, d'une élégance musicale assez communes chez les jeunes des années 90. Mais, dans l'intervalle, nous avions reçu l'éblouissement de *L'Apogée*, révélée par Paul Léautaud et Ad. Van Bever dans leurs *Poètes d'Aujourd'hui* (2) ; mais quelques-uns avaient lu, çà et là, dans de vieux nu-

(1) G. Crès et C[ie], collection *Le Musée du Livre*, édit. de luxe, bientôt suivie d'une édition courante et corrigée.

(2) C'est à Pierre Louys, dit-on, qu'est due l'insertion, en ce florilège illustre, des premiers vers de Paul Valéry, alors tout à fait inconnu et qui était loin, du reste, d'avoir donné sa mesure de poète.

méros du *Mercure* les beaux sonnets de *La Forêt de Nymphes.* Et nous sentions que, d'un artiste capable de telles créations, surtout d'un chant si juste et si profond pour « l'héroïne d'un roman futur », cantique éternel de Psyché, on pouvait attendre, sur le mode rythmique, des harmonies inégalées.

Les poèmes majeurs, très peu nombreux mais vraiment sans analogues, qu'ont recueillis les *Poésies,* c'est-à-dire *L'Apogée,* redevenue *Psyché* après s'être intitulée *La Perle* (3) — le *Tombeau de Jean Second,* et *Isthi,* sont des œuvres de maturité, presque de vieillesse si l'on évoque l'état de dépression où Louys avait sombré de bonne heure. Ils circulaient depuis la fin de la guerre parmi les initiés, parmi ceux qui soupçonnaient l'existence quasi secrète d'un Louys autre que l'écrivain trop et mal fêté d'*Aphrodite,* de *La Femme et le Pantin* et particulièrement, hélas, du *Roi Pausole* — un France pour esprits plus difficiles. En dehors de ces quelques réalisations géniales, on commençait de connaître la théorie à travers la *Poëtique,* dont la publication par le *Mercure,* dès 1916 (4), avait naturellement passé inaperçue. Pierre Louys, au demeurant, ne s'était ouvert qu'à ses intimes sur le chapitre très spécial de sa personne lyrique et mystique, de sa religion d'aède mystérieux. Il fallut sa mort, en 1925, pour qu'un mouvement, sans lendemain possible au siècle des gens pressés et des iconoclastes sans culture, se créât autour de son nom et surtout jetât quelque lumière sur le grand poète longtemps ignoré, trahi par la gloire mondaine et déviée de l'écrivain. Plusieurs journaux et revues reproduisirent alors, à côté d'hommages tapageurs à la louange du prosateur admirable mais, en somme, méconnu, des fragments de la *Poëtique,* les stances désormais immortelles,

Psyché, ma sœur, écoute, immobile, et frissonne...

(3) Il avait été question d'une édition séparée, chez Crès, sous le titre *La Perle.* Il existe quelques rares exemplaires des épreuves.

(4) Exactement le 1er juin. L'édition originale est constituée par un tirage à part; le en-texte fut réimprimé huit mois après, chez Crès, accru de passages inédits.

puis l'incomparable stèle qui avait servi de frontispice, trois ans plus tôt, à la traduction du *Livre des Baisers* par M. Thierry Sandre (5), et qu'on peut tenir pour le véritable tombeau de Louys,

> La beauté lui fit croire à la douceur de vivre;
> Le battement du sein palpitait dans son vers ;
> Ses mots luisent vers nous comme des yeux ouverts
> Et l'odeur de la femme enchante encor son livre.

et surtout l'art poétique définitif que constituent les strophes en forme de ballade qui empruntent leur titre à un verset biblique, *Isthi* (6). (On sait que ce mot est la *première* personne de l'impératif du verbe εἶναι et exprime ici un ordre plus péremptoire que le subjonctif.)

> Solitude à jamais. Et silence. Sois l'arbre
> Sans nom. Mais, pour ceux-là qui respectent les nuits,
> Apparais tout vivant, plus ferme que tout marbre :
> Le premier qui fut dieu savait dire : Je suis.

A relire ces superbes alexandrins, à méditer les préceptes de la *Poëtique* et les notes complémentaires que M. Fernand Aubier y a jointes dans le tome XII des *Œuvres complètes* (7), on mesure la place éminente que Pierre Louys n'avait cessé d'attribuer, dans l'élaboration de son œuvre et même dans ses préoccupations quotidiennes, à l'art des vers. Mais nous avons eu, depuis, la joie de voir condensé, dans une forme splendide, réelle en définitive, le credo de l'homme et du poète indissolublement unis, l'acte de foi qui jusque-là ne s'était traduit que par un murmure ou des oraisons intermittentes et, en tout cas, hétérogènes. Je veux parler du chef-d'œuvre incomparable qui a pour titre *Pervigilium Mortis*, et dont j'ai eu, ces jours-ci, la chance de retrouver la version probablement initiale.

Déjà, par certains passages de *L'Apogée*, de *Subscriptum Tumulo Joannis Secundi*, surtout d'*Isthi*, nous avions pu constater l'importance que le poète attachait à la vie du

(5) Edgar Malfère, 1922.
(6) Plaquette, Crès, 1917.
(7) *Poëtique, suivie de Théâtre, Projets et Fragments.* Editions Montaigne, 1930; ce volume fut accompagné peu après d'une *Suite à Poëtique.*

rythme, au frémissement sensuel de l'harmonie prosodique, au problème perpétuellement souple et mouvant de la création tangible à travers l'orchestration. Des trouvailles miraculeuses comme :

> L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps,

ou :

> Le battement du sein palpitait dans son vers,

ou enfin :

> Ecoute respirer les doigts évanouis

faisaient pressentir les rythmes sûrs et frémissants des dix-huit strophes du grand poème, où chaque vers est revêtu d'un prestige personnel, chargé de musique intellectuelle et humaine.

Il m'a paru curieux d'étudier ici les procédés de composition de Pierre Louys, dans le dernier état de son génie. J'espère prouver sans peine, par de simples citations juxtaposées, quel poète incomparable nous avons perdu en lui et aussi quel irrémédiable regret nous fait éprouver une existence gaspillée, galvaudée à des soins peu compatibles avec la Muse et qui nous ont privés de tant de merveilles plus dignes de sa vraie grandeur.

§

Le *Pervigilium Mortis* est un dialogue entre amants, mais amants qui sont tous deux poètes et dont les paroles, les pensées, enlacées comme leur passion mutuelle, n'ont qu'une orientation conjuguée : créer une beauté nouvelle et durable, où la chair et la vie demeurent, dans les siècles des siècles, inséparablement mêlés. Le dialogue s'achève sur l'énoncé du divin exemple, où s'applique triomphalement le précepte de la *Poëtique*: « C'est la pensée toute vivante qui dicte le style immortel. Dès qu'elle a trouvé qu'elle cherche, elle n'est plus. » Mais, comme on va le voir, cette « pensée toute vivante » n'a pas trouvé du premier coup le « style immortel ». C'est après de longues et patientes refontes, bien des copies

(8) *Poésies complètes*, 1928.

transformées d'une même strophe, d'un même vers, de nombreuses ratures, que Pierre Louys a pu faire coïncider comme il le voulait — ou plutôt comme le lui imposait la puissance surnaturelle dont il sentait la capricieuse mais réelle présence — l'idée génératrice du thème et la matière lyrique dont il découvrait les secrètes énergies en la domptant par degrés. C'est le résultat victorieux de cette lutte héroïque que nous allons atteindre étape par étape, en le commentant le plus brièvement possible, selon l'agencement actuel du poème.

Mais nous avons eu connaissance d'une autre version, qui semble intermédiaire, bien que, çà et là, moins achevée, souvent moins « sérieuse »,de ton moins grave, moins augural, si j'ose dire. Je l'ai publiée l'an passé (9) en reproduisant vers à vers celle des *Poésies complètes.* Elle fait partie du *Florilège des Dames,* délicieusement illustré et édité par M. Sylvain Sauvage à la fin de l'année 1932. Il est nécessaire de rapprocher maintenant les trois textes pour assister à l'acheminement lent et parfois tâtonnant de chaque strophe vers la perfection.

Le premier autographe, qui présente par endroits un brouillon très raturé, par endroits une rédaction fragmentaire, se compose de quatorze feuillets écrits à l'encre violette, sauf un, d'une graphie plus grosse à l'encre noire et sans doute d'une époque un peu plus tardive. Ces feuillets — douze in-8°, un grand in-8° et un in-4° — ne sont pas paginés, mais il est facile de les ranger dans l'ordre de la plus récente leçon: ce qui ne veut pas dire que cet ordre ait été le même à l'origine. Ce document m'a été très obligeamment communiqué par M. Pierre Bérès, qui dirige avec une fervente compétence la librairie *Incidences* (10). Dans les citations qui vont suivre, je désigne par des chiffres romains l'ordre des strophes dans le dernier texte; par les lettres A, B, C les trois versions connues, soit: Premier jet, version du *Florilège des Dames,* version des *Poésies complètes;* enfin par des chiffres arabes les états successifs du premier manuscrit.

(9) *Nouvelles littéraires,* 28 janvier 1933.
(10) 21, rue Laffitte.

I

A.B.C: { Ouvre sur moi tes yeux si tristes et si tendres,
Miroirs de mon étoile, asiles éclairés,
A,B : Tes yeux *toujours* plus *beaux d'être plus adorés*
C : Tes yeux plus *solennels de se voir* adorés
A (1) : *Et qui, las de tout voir, apprennent à m'*entendre
A (2) : *Et qui, las de tout voir, savent déjà m'*entendre
B : *Et qui surent tout dire et qui surent m'*entendre
C : *Temples où le silence est le secret d'*entendre.

L'ouverture de la symphonie, que constituent les deux premiers vers, a trouvé, tout de suite, et sans modification possible, sa forme pleine et son mystère (11). L'alexandrin initial sera répété comme un refrain d'orgueil et de puissance quasi hiératique à la fin du troisième mouvement.

Le vers 3 a perdu, dans le troisième état, l'élément de répétition, si précieux selon le verset IV de la *Poëtique*, mais gagné une épithète plus appropriée : *solennels*.

Signalons ,sur un autre feuillet, ce vers isolé:

En tes bras toujours nus et toujours *plus* serrés,

qui peut être une ébauche du vers 3 (le mot *plus* est souligné).

Des trois variantes du vers 4, la dernière seule, — et c'est fréquent, — est une trouvaille; sur les deux premiers manuscrits, Louys a biffé successivement les mots *apprennent à* et *savent déjà*, sans rien mettre à leur place; enfin, le texte C comporte cette tentative bizarre:

Temple silen*cieux à la déesse* Entendre,

ajoutée sous la stophe et aussitôt effacée.

II

A,B : Nous *eûmes des baisers mouvants comme* la mer.
C : Quelle île nous conçut des strophes de la mer?

(11) Cependant, on lit sur le feuillet 5 du premier manuscrit cet hémistiche biffé : « Ouvre *sur* moi ta bouche... » Le mot *sur* est souligné pour indiquer, semble-t-il, une tournure insolite...

A : *Quel vers dira jamais ta bouche intarissable?*
B : *Lequel épuisera ta touche intarissable?*
C : *Onde où l'onde s'enroule à la houle d'une onde.*
A,B : Les vagues de nos soirs expirent sur le *sable.*
C : Les vagues de nos soirs expirent sur le monde.
A,B,C : Et regonflent en nous leurs eaux couleur de chair.

Le premier vers était déjà beau, quoique l'image n'en fût pas absolument au point dans le texte A; il reste identique dans B; et le dernier état, où naît l'allusion à la poétique de l'amour, est superbe. Le second vers, d'abord bouche-trou, dans ses deux premiers états, est suppléé par une autre trouvaille, prodigieusement allitérée en consonnes et voyelles. La nouvelle rime, *onde,* fait sortir une métaphore plus vaste, *monde,* au vers 3. Quant au vers 4, il est au point dès le début.

III

A (1) : Un *parfum de fleur jeune* et de *printemps* soulève
A (2) : Un *parfum d'herbe en fleurs* et de *lait pur* soulève
B : Un *parfum d'herbe fraiche* et de *pistils* soulève
C : Un souffle d'île heureuse et de santal soulève
A (1) : Tes cheveux *frissonnants sur le profil de mai.*
A (1) : Tes cheveux *remués sur le profil de mai.*
B : Tes cheveux *animés comme un appel de mai.*
C : Tes cheveux, innombrables ailes, et nous fuit
A (1) : *Il passe, vient...*
A (2) : *Quel désir vient rouvrir ta lèvre qui dormait*
A (3) : *Quel désir a touché ta lèvre qui dormait* [biffé]
B : *Ton épaule était lasse; ta lèvre dormait,*
C : De la nuit à la rose, arome, dans la nuit
A (1) : *Et rougir...* ?
A (2) : *Il rougit sur* ton sein *les roses de ton* rêve.
A (3) : *Et t'offre sur le sein les roses de ton rêve?* [biffé]
B : *Voir rougir sur* ton sein *les roses de ton rêve.*
C : Par delà ton sein double et pur, Delphes du rêve.

Les trois premiers états du vers 1 n'étaient que gracieux et fluides, à peine teintés d'une mièvrerie puérile; ce vers gagne ensuite en sérénité dans le premiers hémistiche, en force sonore au second, au moyen de la syllabe bondissante : *tal.* Le vers 2 conquiert, après trois essais seulement jolis, sa musculature par le chevauchement des cé-

sures que marque un accent ternaire mixte. Au vers 3, l'allitération purement verbale et fort belle succède à une banalité, puis à une claudication sur la muette. Et le vers immense qui clôt la strophe efface heureusement deux tentatives plus précieuses qu'élégantes : l'intervention inattendue de l'oracle lui confère une majesté toute sculpturale.

IV

A,B : Parle : Ta voix *n'est pas la voix d'une autre.* Un dieu
C : Parle : Ta voix s'incline avec ta bouche. Un dieu
A (1) : *Tendre et comme le chant d'une* mélancolie
A (2) : Lui murmure *le chant d'une* mélancolie
B,C : Lui murmure les mots de la mélancolie,
A,B : *Surprise* d'être *heureuse* autant qu'elle est jolie
C : Hâtive d'être aimée autant qu'elle est jolie
A : Et qui dans les ferveurs sent *déjà* les adieux
B,C : Et qui dans les ferveurs sent frémir les adieux.

Les variantes sont ici de moindre importance. On remarquera cependant le progrès de la dernière version du vers 1, où une image très neuve se substitue à une platitude, à une maladresse, et l'heureuse modification du vers 2, qui complète l'allitération en *m* ; de même, au vers 4, *frémir* fait écho à *ferveurs* et supprime une quasi-cheville.

V

A : Ta voix, c'est le *reflet* d'une enfance perdue,
B : Ta voix, *dernier soupir* d'une enfance perdue,
C : Ta voix, c'est le soupir d'une enfance perdue,
A : C'est ta fragilité qui *pleure* de mourir,
B : C'est ta fragilité qui *tremble* de mourir,
C : C'est ta fragilité qui vibre de mourir,
A : C'est ta chair qui, *hâtive et cherchant à chérir,*
B : C'est ta chair qui, *sublime et cherchant à chérir,*
C : C'est ta chair qui, toujours plus fière de fleurir,
A,B : Toujours se *voit* dans l'ombre à demi descendue.
C : Toujours se croit dans l'ombre à demi descendue.

Progression curieuse, au vers 2, des mots : *pleure* (mollesse), *tremble* (effroi), *vibre* (frémissement sacré) : ten-

dance incessante vers l'absolu du rêve lyrique et surnaturel. Pour le vers 3, le poète a peu à peu simplifié l'adjectif (*hâtive,* reprise de la strophe précédente; ***sublime***; ***fière***), puis supprimé une allitération cacophonique en ***ch,*** enfin répété heureusement la hantise de l'accent fatal : ***toujours.***

VI

A : *Aimons*-nous! le vertigineux...
B : *Hâtons*-nous. *L'aquilon* vertigineux des jours
C : Enlaçons-nous. Le vent vertigineux des jours
A : Arrache *les instants avec les* feuilles mortes.
B : Arrache la corolle avant *les* feuilles mortes.
C : Arrache la corolle avant la feuille morte.
A,B,C : Le vent qui tourne autour de la vie et l'emporte
A : *Même* sur nos désirs *va jeter* nos amours.
B : Sans vaincre nos désirs *peut* rompre nos amours.
C : Sans vaincre nos désirs va rompre nos amours.

Le terme désuet *aquilon,* au vers 1, Louys n'avait pas osé l'écrire dans le premier jet; la découverte du verbe plus juste, *enlaçons*-nous, lui a permis de rejeter ce vocable et d'y substituer le mot propre, qui a l'avantage de consolider l'allitération. Au vers 2, *corolle* et *avant* sont d'ingénieuses trouvailles; noter aussi la correction des rimes pluriel-singulier : Louys s'est rarement octroyé cette licence, qui paraît naturelle à la plupart des poètes d'aujourd'hui. L'admirable coupe du vers 3, 2-7-3, si évocatrice, existe dès le premier jet.

VII

B : *Quand* nous *aurons vu fuir quelques frissons encore,*
C : Et s'il veut nous ravir à la vertu d'éclore,
A,B : Il ne restera *plus* de ces jours surhumains
C : Que nous restera-t-il de ce jour surhumain ?
B : *Que le* front *sur les doigts, les larmes dans les* mains
C : La fièvre du front lourd, trop lourd pour une main
B,C : Et le songe qui meurt brusquement à l'aurore.

Seul le vers 2 existe dans la version A. Le vers 1, banal et gauche d'abord, s'allitère solidement par la suite. Le

vers 3 voit son timbre s'assombrir puissamment. Le vers 4, d'une beauté brutale et prolongée, était en place dès l'origine.

VIII

A : Nous mourrons lentement. Je meurs *! même* aujourd'hui.
B : Je mourr*ai* lentement. Je meurs *: même* aujourd'hui *!*
C : Nous mourrons lentement. Je meurs dès aujourd'hui.
A (1),B,C: Mon regard éperdu va perdre sa lumière.
A (2) : *Ton* regard éperdu va perdre sa lumière.
A : Ma voix d'enfant, ma voix *vieillira* la première,
B : Ma voix d'enfant, ma voix *blanchira* la première,
C : Ma voix d'enfant, ma voix pâlira la première,
A (2) : *Et* ton sourire *ensuite* et l'amour avec lui.
A,B,C : Mon rire, mon sourire et l'amour avec lui.

Variantes intéressantes du vers 1, par la ponctuation, les arrêts dans l'élocution, qui changent légèrement le sens. Les leçons A (2) des vers 3 et 4 sont évidemment postérieures aux versions A (1) (l'ordre des feuillets n'est pas toujours facile à reconstituer); l'une d'elles, « *Ton* regard... », est importante, car elle prouve que, primitivement, Louys n'avait pas songé à la forme dialoguée du poème; il eut par la suite l'idée opportune de faire parler l'amante à son tour.

IX

A (1) : *Et* quel amour... [biffé]
A (2) : *Aucun bonheur* futur [*ne,* biffé] sera frère du [*le,* biffé] nô-[tre?
A (3) : *Et* quel amour futur ser*ait* frère du nôtre ?
B : Dis quel amour futur, simple frère du nôtre,
C : Dis! quel amour futur, simple frère du nôtre ,
A (1) : *Pourquoi lui révéler que* nous *nous sommes* plu ?
A (2) : Goûter*ait* la fraîcheur *d'un instant* qui nous plut ?
A (3) : *Saurait le moindre mot du* [*lacune*] qui nous plut ?
B,C : Goûtera la fraîcheur de tout ce qui nous plut ?
A (1) : Qui *saura lire, au temps où* nous ne serons plus,
A (2) : Qui *saura lire, au temps où* nous *n'aimerons plus,*
A (3) : Qui *sentirait* brûler, quand nous ne serons plus,
A (4) : *Seuls ne périront pas,* quand *j'aurai disparu,*

B : Qui *sentira* brûler, quand nous ne serons plus,
C : Qui gardera, brûlants, quand nous ne serons plus,
A(1-4) : Les vers que *sur ce lit* nous fîmes l'un pour l'autre?
A(2-3), B,C, : Les vers qu'entre nos bras nous fîmes l'un pour l'autre?

Cette strophe, dans le premier manuscrit, comporte trois brouillons successifs, très raturés et surchargés et dont deux sont rayés d'une croix et encadrés. Le processus des variantes du vers 1 est digne d'attention. D'abord, la copule *Et*, qui semble une cheville ou une transition maladroite; puis l'hésitation entre *amour* et *bonheur*, le choix final du premier mot; surtout le passage du style indirect (*Dis quel amour...*) au style direct par l'adjonction d'un point exclamatif assez familier mais nullement orgueilleux (*Dis! quel amour...*). N'est-ce pas, aussi, le changement de construction, grâce auquel la phrase est heureusement prolongée, qui a permis à Louys de se débarrasser, au vers 2, d'une question oiseuse, en somme vulgaire, surtout illogique, (*Pourquoi lui révéler...*, « lui » représentant l'amour) ? D'ailleurs, ce second vers, si simple et si beau, succède à une prose asez pâteuse (*saura le moindre mot...*). Beaucoup de tâtonnements pour le vers 3 avant la trouvaille de l'infinitif *brûler,* qui se perfectionne en un participe-apposition, *brûlants*, si expressif et si émouvant ! Enfin, le vers 4 est un des plus importants du poème, en ce qui accentue la communion entière entre la poésie et l'amour.

X

Cette strophe, sur l'autographe initial, est de beaucoup la plus travaillée; elle a subi, comme on va le voir, de telles refontes que certains vers de premier jet ont été tout à fait abandonnés. Il faut recopier textuellement, selon l'ordre approximatif des deux feuillets un quart qui la portent, et sans leur juxtaposer, cette fois, ceux des deux versions postérieures, les vers ou fragments de vers qui constituent sa gésine laborieuse (Je souligne les vers du quatrain dans la dernière version) :

I. *Périr! Et le savoir! N'attendre que l'effroi!*
Regarde s'étoiler mes jeunes doigts funèbres:

Il [Je] touche { avec effroi / *en me haussant* } *les ailes des ténèbres.*
Par quel matin d'hier { dirai- / *crierai-* } je que j'ai froid ?

Cette version, presque conforme à la définitive (identique dans les textes B et C), figure au bas du feuillet où sont écrites les ébauches des deux strophes précédentes; Louys dut la transcrire au dernier moment; mais je la recopie d'abord pour suivre l'ordre jusqu'à présent conforme à celui des plus récentes leçons. Les mots *avec effroi* et *dirai* sont biffés et surchargés par les mots *en me haussant* et *crierai,* qui marquent un progrès évident, des points de vue évocateur et phonétique.

2. Par delà nos pensers, colombes, millions
D'essors! je me [*biffé*] défends de mes doig
D'essors [*tout ce vers est biffé*]

3. Le [*lacune*] étoilé de mes dix doigts funèbres

4. Regarde s'étoiler mes jeunes doigts funèbres,
Je touche avec horreur [*mot biffé*] les ailes des ténèbres,
Le vol souple et furtif des vespertilions.

5. Regarde par delà nos lèvres [*mot biffé*], millions
D'étreintes [*biffé*] } , s'étoiler mes jeunes doigts funèbres.
D'étoiles }
Horreur ! [*biffé*] touche avec moi les ailes des ténèbres,
Le vol souple et furtif des vespertilions.

6. Et par delà tous les [*lacunes*] ô millions
D'essors
Mon v[*biffé*] Horreur ! je reconnais les
Je sens déjà l'horreur aux [*biffé*] ailes des
des ténèbres,
Le vol souple et furtif des vespertilions.

7. Par delà nos baisers
D'essors
Je touche avec horreur les ailes des ténèbres,
Le vol souple et furtif des vespertilions.

8. Sens frissonner le [*mots biffés*]
D'essors, regarde au } long de mes dix doigts funèbres
Frissonne et fuis le }
L'horreur de pressentir les ailes des ténèbres

9. Par delà { tous les vols de colombes, millions / vois nos espoirs instants, [*biffé*] pensers [*biffé*] }
D'essors ! { sens fuir [*biffé*] / voici } le long de mes { dix / longs } doigts [funèbres
L'horreur de pressentir les ailes des ténèbres,
Le vol souple et furtif des vespertilions.

Deux remarques s'imposent à l'aspect de ce passionnant grimoire : la découverte et la conservation d'une image magnifique, *doigts funèbres* (12) et de sa rime, prévue mais naturelle, *ténèbres,* qui engendre une autre métaphore, *ailes des ténèbres*; en second lieu, la lutte tenace et finalement abandonnée avec un vocable trop rare, *vespertilions,* qu'a suscité cette métaphore et qui, d'autre part, amène le poète torturé à chercher une combinaison de pure homophonie: *millions* (alternativement compté trois et deux temps). — Tout cela pour exprimer simplement la hantise de la mort et de l'amour anéanti ? Sans doute: le poète ne va pas toujours, d'un coup, au plus facile.

XI

A,B,C : Aurore qui grandit, crépuscule qui tombe
B,C : *En tes bras toujours nus et toujours* plus *serrés*
B,C : Sur mon être au linceul, déjà presque enterré
B,C : Les orgues rugiront du ciel : *Dies Irae !*
B,C : Et les fleurs de mon lit me suivront sur la tombe.

Seul le vers 1 existe — et tel quel — dans la première version. Il donne, sous toute réserve, comme une variante du vers 2, celui que j'ai placé ici au second rang, à cause de sa rime et bien que le sens en soit très différent.

XII

B : Non ! non ! *la vie* encor nous exalte en sursaut !
C : Non ! pas encor ! Ce soir nous exalte en sursaut !
A : *Autour de ton amant presse tes* bras qui tremb*lent*

(12) Cf. un autre superbe alexandrin cité plus haut, dans *Isthi*:
Ecoute respirer les doigts *évanouis.*

B : *Encor* sur toute moi ferme ton bras qui tremble!
C : Ferme sur toute moi, sur moi, ton bras qui tremble.
B,C : Nos deux corps, nos deux cœurs, nos deux bouches ensem-
[ble !
B : Ah !... je vis !... *Tu as* chaud! *tu es* chaud! *tu es* chaud!
C : Ah! je vis!... Tout est chaud! Tout est chaud! Tout est
[chaud !

Le vers 2 est l'unique trace de cette strophe dans le texte primitif, et encore sous un aspect incertain; de plus, comme je l'ai précédemment noté, son premier état prouve que Louys ne conçut pas tout de suite le poème sous la forme dialoguée. Le vers 4, d'abord teinté d'un érotisme assez vulgaire, s'avère hardi, certes, mais parfaitement pur; il s'est, en outre, débarrassé d'un triple hiatus que l'euphonie même ne justifiait pas.

XIII

A : *Puisque* nul ne *pourra* que par *ce* jour d'automne
B,C : Nul ne peut abolir que par un jour d'automne
A,B,C : Moi qui t'étreins ici, je ne t'aie emporté
A (1) : L'or, la myrrhe et l'encens de *tes virginités*
A (2) : L'encens, la myrrhe et l'or de *ton éternité*
B : L'encens, la myrrhe et l'or de *ta virginité*
C : L'encens, la myrrhe et l'or de ta divinité,
A,B,C : Le beau sang d'Aphrodite et le sang de Latone.

La syntaxe du vers 1 comportait une ellipse au moins archaïque, en tout cas par trop latine (*nemo potuerit quin...*) ; l'introduction subite du verbe manquant (*abolir*) a permis à la fois de supprimer cette ellipse et la conjonction qui la précède, d'arrêter la phrase avec la strophe et sur un merveilleux hexamère virgilien (d'autant plus beau que ses noms propres sont ici imprévus), et enfin de substituer à un mot peu explicable, tant au pluriel qu'au singulier (*virginité*), le seul qui convînt et s'accordât au symbole du poème (*divinité*). La belle hardiesse de l'hémistiche : *...je ne t'aie emporté,* se passe de commentaire (13).

(13) Le sens d'une note biffée figurant sur l'un des feuillets de la version A me demeure énigmatique; elle est ainsi conçue: « Str. 4. Changer « emportés » et « virginité », qui sont répétés plus loin. » Elle prouve, en tout cas, que l'ordre des strophes fut modifié à plusieurs reprises en cours d'exécution.

XIV

A(1),B : Nul ne peut, *d'un amour immortel, dénoncer*
C : Nul ne peut, lorsqu'Amour se fit chair, menacer
A : *Le secret, pour toujours palpitant et* vivace
B : *L'histoire pour toujours palpitante et* vivace
C : Ni verbe, ni mutisme oublieux ou vivace.
B : Le rythme de *ton* cœur *creuse* et marque sa trace
C : Le rythme de deux cœurs frappe et marque la trace
A : *Comme un* pas [*sans virg.*] sur le sol, sur le roc du passé.
B : *Comme un* pas, sur le sol, sur le roc du passé.
C : De deux pas, sur le sol, sur le roc du passé.

Au vers 1, le second membre, *d'un amour immortel*, perd sa banalité grâce à la substitution d'une incidente un peu précieuse, mais combien expressive! De même, le vers 2 s'enrichit assurément du mot *verbe*, qui remplace successivement *secret* (accordé à *dénoncer* du vers 1) et à *histoire*, qui était vulgaire; et ce même vers prend toute sa force expressive une fois débarrassé du faible *pour toujours* et de ce lourd *palpitant*, quand le poète a trouvé la belle antithèse *oublieux ou vivace*. De même encore la substitution de *deux* à *ton* et la chute de *comme* suscitent tout d'un coup la puissance de l'idée symbolique.

XV

A,B : Que la mort, *maintenant*, de ses mains maternelles
C : Que la mort, désormais, de ses mains maternelles
B : T'épargne les *horreurs* de tes lointains hivers :
A,C : T'épargne les douleurs de tes lointains hivers:
A,B : *Rien n'effacera plus du temps* [mot souligné dans A] *ni* [*de mes vers*
C : Le Temps même ne peut faire mourir un vers
A,B : *Le* chérissant esprit que penchent tes prunelles
C : Au chérissant esprit que penchent tes prunelles.

Seule remarque essentielle et relative au vers 3, dont le dernier état est incomparablement supérieur au premier : la majuscule ajoutée au mot *Temps*, c'est-à-dire l'introduction d'un symbole mythologique, entre ceux d'Aphrodite et Latone et celui du Léthé qu'apportera la

dernière strophe du poème. Signalons aussi la contraction insolite, mais non point choquante : *mourir au...* et la douceur de ce *chérissant* qui élimine miraculeusement toute mièvrerie.

XVI

A,B,C : Comme aux jours d'alliance où tu vins et pleuras
A(2),B : Sur nos destins épars, sur notre *lit* en cendres.
A(2),B : Sur nos destins *épars,* sur notre *lit* en cendres,
C : Sur nos destins *épars,* sur notre *vie* en cendres,
A,B,C : Ouvre sur moi tes yeux si tristes et si tendres :
A : J'enferme le bonheur tout *vivant* dans mes bras.
B : J'enferme *mon* bonheur tout entier dans mes bras.
C : J'enferme le bonheur tout entier dans mes bras.

Cette strophe est la seule, ou peu s'en faut, qui ait trouvé son moule presque immuable dès le premier jet; cela, sans doute, tient au rappel du premier vers du poème, ce vers si plein et si simple qui se souvient

De ces grands yeux si fervents et si tendres

qui hantaient l'amant désabusé de Jeanne Duval (14). Remarquer aussi au vers 2 la valeur de la correction de *lit* en *vie,* qui peut n'être qu'une reprise d'un premier jet.

XVII

A (1) : *Vous* vous assombrir*ez*...
A (2) : Assombri*ssez*-vous *donc,* fleur noire, courbe d'urne,
A (3) : Laissez-vous assombrir, fleur*s* noire*s*, courbe*s* d'urne,
A(4),B,C : Laissez-vous assombrir, fleur noire, courbe d'urne.
A (1) : Long corps *fleuri* [mot biffé] *ombragés* [*lacune*] fleurs [noires
A (2) : Long corps *invulnérable aux* miasmes du Léthé
A(3), B : Long corps *inaccessible aux* brumes du Léthé
A,C : Long corps fluide et sauf des brumes du Léthé.
A(1),B : Disparaissez du *soir* dans la *grandeur* nocturne

(14) L'influence de Baudelaire sur Pierre Louys, et en particulier sur le poète, est indéniable: *L'Apogée* descend directement du *Balcon* et de *La Chevelure.* On excuse, aussi difficilement qu'on les explique, les injures que l'auteur de *La Femme et le Pantin* a proférées contre celui des *Fleurs du Mal.*

A (2) : Disparaissez du *jour vaincu par* [2 *mots biffés*] dans *la* [*grandeur nocturne*
C : Disparaissez du soir dans l'univers nocturne :
A (1) : *De* la *lumière éteinte...*
A (2) : *Lumière...*
A (3) : La *lumière* qui *meurt* remonte à la clarté!
A (4) : La *flamme* qui *s'éteint* remonte à la clarté!
A(5), B,C: La couleur qui s'éteint remonte à la clarté.

Cette première strophe de l'envoi du poème est précédée, dans la seconde version seule, de la mention explicative : *Multo post addit poeta.* Elle fut, comme on le voit, l'objet de nombreux repentirs, mais seulement dans les détails de vocabulaire; le perfectionnement réside surtout ici dans l'euphonie et le goût de l'allitération savante et qui fait réellement image, dont Louys usait magistralement à la fin de sa carrière lyrique : ainsi, *fluide et sauf* est nettement préférable à *inaccessible*; de même, *soir* à *jour*; de même, *univers* à *grandeur.* Le ton de prophétie par les astres est réellement atteint dans cette puissante orchestration.

XVIII

A (1) : *Et,* libre *de la mort, libre à travers l'espace,*
A (2) : *Délivré de la mort, du temps et de l'espace,*
A (3) : *Seul,* libre *de la mort ,du temps et de l'espace,*
A (4) : *Que,* libre *de la mort, du temps et...*
A (5) : *Seul,* libre *de la mort,* peut naître *dans l'espace,*
A(6),B: *Seul,* libre *de la mort, libre à travers l'espace,*
C : Libre des dieux, une onde éternelle peut naître
A (1) : *Le plus pur survivra* de celle [*mot biffé*] *que j'aimais,*
A (2) : *Le plus pur survivra* de l'urne *que j'aimais,*
A (3) : *Le plus pur survivra* des lèvres *que j'aimais,*
A (4) : *Le plus pur survivra* des ombres *que j'aimais,*
A (5) : *Le plus pur survivra* de l'ombre *que j'aimais,*
A (6) : *Le plus pur survivra* des formes *que j'aimais* (15),
B : *Revivra le plus pur* d'une heure *que j'aimais,*
C : Où moururent les jours qui murmurent : « J'aimais »,

(15) Ce vers fait suite, sur le dernier feuillet du ms. A (feuillet à l'encre noire et d'une plus grosse écriture, et qui doit être postérieur à la version B), à celui que j'ai numéroté A (5) dans l'énumération afférente au premier vers.

A (1) : *Puisque j'ai sur ton sein* (15) *dit à l'instant qui passe:*
A (2) : Si *la voix d'un seul vers dit à l'instant qui passe :*
A (3) : Si *la vertu d'un vers dit à l'instant qui passe :*
A (4) : Si *le souffle d'un vers...*
A (5) : *Car le poète seul dit à l'instant qui passe :*
A (6) : *Puisque j'ai sur ton sein dit à l'instant qui passe :*
A (7) : *Quand j'aurai sur ton sein dit à l'instant qui passe :*
A (8) : Si *le vers qui survit dit à l'instant qui passe:*
B : Si *le vers éternel dit à l'instant qui passe :*
C : Si le verbe au sang pur trouve aux sources de l'être
A (1) : « *Je te fais éternel. Reste jeune* à jamais. »
A (2) : « *Je te fais éternel, reste jeune* à jamais. »
A (3) : « *Reste. Sois éternel. Reste jeune* à jamais. »
A (4) : « *Attends! attarde-toi* [biffé]...
A (5) : « *Tu* [lacune] *reste et revis* [mot biffé] *survis* à jamais. »
A (6) : « *Retourne sur tes pas! reste en vie* à jamais [*ces* 5 *mots* [*soulignés et biffés*]. »
A (7) : « *Retourne sur tes pas, reste beau pour* jamais. »
A (8) : « *Je te fais éternel, reste beau pour* jamais. »
A (9) : « *Reste. Ris. Sois sauvé. Reste jeune.* A jamais. »
B : « *Reste. Ris. Sois sauvé! Reste jeune,* à jamais. »
C : Le battement du vers dans la vie à jamais.

Il serait trop long de reprendre et de commenter une à une toutes les modifications qu'a subies cette admirable strophe, dont la forme définitive est en effet... définitive. Quelques observations, toutefois, ne me paraissent pas inutiles, qui contribueront peut-être à faire suivre la progression de ce quatrain entre les premières ébauches et la version achevée. Je dois d'abord dire qu'à la réflexion le dernier feuillet du texte que j'appelle *A* me paraît postérieur à la rédaction du texte B (celui qu'a publié M. Sylvain Sauvage); il est formé des vers ici précédés des signes A (5), A (7), A (8) et A (9); le point important, c'est qu'on y lit pour la première fois les mots *peut naître,* dont le placement ultérieur à la rime du vers 1 déclenchera le suprême état de la strophe. Notons, d'autre part, que le mot *verbe,* dans l'oreille du poète, a succédé naturellement, par homophonie, au mot *vers,* plusieurs fois employé dans les leçons antérieures. — Soulignons

(15) Noter la réminiscence d'Hugo:
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli.

ensuite, pour le derniers vers, deux ressemblances avec deux autres pièces majeures de Pierre Louys : l'une, dans la version antépénultième (A, 9), avec le vers 1 de l'envoi d'*Isthi*.

Solitude à jamais. Et silence. Sois l'arbre

(coupes séparées par des pauses, suites de formules; l'autre, dans la dernière version (C), avec le vers du *Tombeau de Jean Second:*

Le battement du sein palpitait *dans* son *vers.*

Enfin, le dernier feuillet du texte A porte, après la mention *Fin du Pervigilium Mortis,* le texte des deux strophes d'envoi, datées du 16 juillet (16), cette remarque:

(et ça n'y est pas encore. Je voudrais le dernier vers plus souple, césuré au 8e, et l'avant-dernier *un peu* plus... thaumaturgie. Mais là, ce que je trouve l'est un peu *trop.*)

De fait, le dernier état connu du *Pervigilium Mortis,* et particulièrement ce que j'ai appelé l'envoi du poème, atteint en plus d'un lieu cette allure magique et surnaturelle que Louys voulait lui conférer.

Il me reste à transcrire, à la suite de cette analyse, qu'on trouvera peut-être trop minutieuse (et que je voudrais, *pour moi,* plus détaillée encore!), une strophe supplémentaire, complète mais très travaillée, que le poète a finalement éliminée, et dont, à vrai dire, je ne sais guère à quel endroit de la pièce elle eût pu trouver sa place logique. Comme précédemment, j'en reproduis vers à vers les transmutations successives :

L'horizon rouge, où coule, et [*biffé*] où roule un sourd tonnerre
L'horizon rouge, où coule, où court un sourd tonnerre,
Pour engloutir le jour s'ouvre et s'ém... [3 mots biffés, dont 1 illisible] *aux souffles du feu.*
Ciel obscur [2 *mots biffés*] Mais au plus pur du ciel la merveille [lunaire
De l'azur plus obscur la merveille lunaire

(16) Le millésime manque: ce doit être vers 1916-1917, aux temps de la *Poëtique.*

Se lève se reflète et s'élève [*ligne biffée*]
Reflète [*biffé*] s'élève et le reflète et renaît au ciel bleu
S'élève, se reflète [*ligne biffée*]
Emerge, le reflète et renaît au ciel bleu [*ligne biffée*]
Emerge avec le rêve [*ligne biffée*]
Emerge avec le ciel des rêves, le ciel bleu.

J'ai souligné les vers qui forment le quatrain, recopié presque sans ratures sur l'un des feuillets. Sur un autre se lisent les ébauches et tronçons non soulignés; sur un troisième enfin, ces autres essais, assez étranges :

Accoutume sa joue aux courbes du voussoir
Et contemple s'empourprer et vois [*ligne biffée*]
L'horizon rouge, où roule, où court un sourd tonnerre,
Gouffre, engloutir le soir.
Voit au dernier détour de l'Adour sanguinaire [*C. biffée*]
Souple et [*ici, mot illis. sous rature*] moulant sa joue.

Au-dessus de ces alexandrins, complets ou fragmentaires, on lit la mention :

(Non. Pas d'*ou* avant les deux derniers vers.)

On a remarqué, en effet, l'abondant emploi de cette diphtongue dans les deux premiers vers, alors que le troisième est construit sur la voyelle *u*. Les recherches verbales, je l'ai noté tout à l'heure, tenaient une grande place dans les préoccupations du compositeur-harmoniste que fut toujours Pierre Louys ; on se rappelle les sonorités, précisément en *ou*, mais accouplées à des nasales, du sixième vers du poème. Cette stance abandonnée est d'ailleurs un paysage pur, un fond de tableau, un décor à la Claude Lorrain; il n'eût guère convenu — et le poète s'en aperçut en définitive — à une scène que les deux protagonistes peuplent très suffisamment, qu'ils incarnent à eux seuls. Mais sa musicalité savante méritait qu'elle ne fût pas perdue.

§

Les commentaires qui précèdent — et qui n'ont aucune prétention exégétique — permettront, je l'espère, aux vrais admirateurs de Pierre Louys, « à ceux-là si

rares... », selon l'inscription votive d'Edgar Poe en tête d'*Eureka,* dont le maître se fût contenté de son vivant, de replacer à son rang et de donner son importance réelle à la poésie rythmée dans une œuvre plus grande en profondeur qu'en étendue. Ou je me trompe, ou, de jour en jour, ceux qui savent lire et comprendre, sans passion extérieure à l'œuvre d'art, s'apercevront que le pur styliste d'*Aphrodite* et de *Bilitis* fut d'abord et demeura, pour lui-même et les esprits proches du sien, poète dans toute la noble portée du mot. Ce païen, ce Grec alexandrin, ce prodigieux érudit de toutes les cultures antiques et modernes, dissimulait un croyant, un serviteur superstitieux, « thaumaturgique », comme il se plaisait à dire, de la Muse. A *L'Apogée,* à *Isthi,* au *Tombeau de Jean Second,* surtout au *Pervigilium Mortis,* qu'est-ce donc qui donne cette souveraine profondeur, fonction d'une harmonie consommée, cet impérieux accent de pérennité ? — La glorification du poème, seule œuvre digne de survivre à l'amour, qui est la vie, et de braver la mort, qui est l'oubli.

J'ai insisté plus haut sur la valeur d'une confidence voilée que l'amant-poète a fait sortir des lèvres de son inspiratrice :

> Les vers qu'entre nos bras nous fîmes l'un pour l'autre.

Ce vers, délicieusement simple, nous prouve qu'une fois au moins Pierre Louys connut sa correspondance, rencontra son reflet dans un être que nous pouvons malaisément concevoir comme une créature de son rêve, une Ligeia idéale. Peu nous importe si les indiscrets d'un avenir plus ou moins proche parviennent à lever ce voile. Un feuillet du premier manuscrit, peut-être parmi les plus récents, un de ceux où commencent à se former les deux strophes de l'envoi, révèle cette dédicace mystérieuse :

> A la mémoire de M.b. [*mot ou abréviation raturée et illisible*], vierge arabe [*mot biffé et surchargé du mot*] orientale.

Qu'est-ce que cela nous fait ? Celle qui provoqua la fièvre sacrée d'où jaillit la vaste symphonie, son nom peut et doit, sans dommage, rester à jamais dans la nuit. Il nous suffit que ces ténèbres aient connu, un jour, une heure, une minute peut-être, l'étincelle née du contact du verbe et de la vie, sans laquelle toute manifestation de l'homme n'est que gesticulation vaine ou indécent bavardage.

YVES-GÉRARD LE DANTEC.

L'AMIE DES HOMMES[1]

—

IV

— Hubert, parle-moi de ta jeunesse, parle-moi de la première femme que tu as aimée!

— Luce, je te répète que c'est toi.

— Tu as eu des aventures, des liaisons, raconte-les moi! Je veux tout savoir de ta vie passée.

— Elle n'offre rien qui mérite d'être évoqué entre nous, je t'assure.

— Tu l'as vécue, cette vie! Elle a été toi-même, tu n'as pas pu l'oublier complètement, il t'en reste quelque chose que je veux savoir. Tu étais jeune alors, ton être se formait sous certaines influences dont l'action se prolonge en toi. Comment saurais-je l'homme que tu es si je ne sais pas de quelles expériences il est né?

Il fit de la lumière et, appuyé sur un coude, se mit à observer Luce de près. Les traits ni les yeux de cette femme n'exprimaient le moindre tourment. Bien mieux, il parut à Hubert qu'elle riait ou du moins qu'elle venait de rire, et que son visage gardait un reflet d'hilarité. Il se trompait et il ne s'attarda pas dans son erreur, il l'écarta aussitôt, mais il eut le temps d'en être troublé.

— Pourquoi me poses-tu ces questions? dit-il. Si c'est par simple curiosité, à quoi bon?

— Tu ne me comprends pas! protesta-t-elle, et elle était sincèrement persuadée que seule l'amitié, la tendresse, l'amour pour ce grand garçon au cœur si extraordinairement pur, inspirait ses questions. Je voudrais te rendre service et en même temps te mieux connaître, comme je te l'ai déjà expliqué.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 875.

Il était de plus en plus décontenancé.

— Me rendre service?

— Eh oui! toutes ces femmes qui prétendaient t'aimer, je voudrais te prouver...

« Je voudrais te prouver qu'elles n'en voulaient qu'à ton argent », allait-elle dire, mais un scrupule l'arrêta; la grossièreté de l'insinuation lui parut à elle-même choquante, malgré la réelle bonne foi qui l'animait. Nul doute que Hubert n'eût été, en raison de l'immense fortune de son père, souvent circonvenu par des intrigantes, mais comment le lui faire admettre? C'était trop tard. C'était du passé. Mieux valait lui laisser ses illusions, à ce grand gosse! A moins pourtant qu'au contraire il ne fût préférable de lui ouvrir les yeux une fois pour toutes sur le machiavélisme et la vénalité foncière des femmes.

Indécise, elle se taisait.

— Je ne te comprends pas, dit-il, achève ta pensée. Qu'est-ce que tu voudrais me prouver?

— Que je suis ton amie, que tu n'as jamais eu, que tu n'auras jamais de meilleure amie que moi.

— Tu n'as pas besoin de me le prouver. J'en ai la certitude.

— Si! si! fit-elle d'un ton qui se ranima, c'est un devoir pour moi de te mettre en garde contre les pièges qui ont pu et qui peuvent t'être encore tendus. Si tu savais comme les femmes sont intéressées, comme elles sont viles! Aussi viles que sottes! Tu ne t'en es pas rendu compte, tu es tellement bon, tellement généreux! Tu vois tout en beau! Tu es un poète. Les femmes ne sont pas des poètes, elles! Oh! non, elles sont affreusement, mesquinement pratiques! Vraiment, tu ne t'en es jamais aperçu?

— Mon Dieu, oui, peut-être, quelquefois. Mais je me demande pourquoi tu me parles de cela ce soir, ce soir où nous ne devrions avoir de pensée que pour notre amour, où rien ne devrait exister en dehors de lui.

Il la reprit dans ses bras et elle se laissa faire.

Mais, au milieu de la nuit, elle quitta le lit qu'ils avaient choisi pour y dormir ensemble et s'alla coucher dans l'autre, à l'extrémité opposée de la chambre. Ses mouvements réveillèrent Hubert.

— Que fais-tu? Pourquoi t'en vas-tu? Je ne veux pas que tu me quittes ainsi! Reviens près de moi!

De nouveau, il fit de la lumière et, docile, elle vint le rejoindre. Il était trois heures du matin. Elle n'avait pas encore fermé l'œil. Il éprouvait pour sa part une lassitude invincible.

— Et toi?

— Moi aussi, dit-elle.

Ce n'était pas vrai, elle ne ressentait pas la moindre torpeur; plutôt une sorte de lucidité déréglée, qui faisait défiler devant ses yeux des images sans suite, d'une précision étrange. N'avait-elle pas de fièvre? Son pouls paraissait normal. Mais elle avait les nerfs à fleur de peau, le simple contact du drap l'aurait fait crier. Il remarqua qu'elle avait les mâchoires crispées :

— Ma petite Luce! Qu'y a-t-il?

Il fit le geste de l'embrasser, mais elle le repoussa et proféra très vite, en desserrant à peine les dents :

— Je t'en supplie, ne me touche pas!

Un long moment s'écoula; ils ne bougeaient ni l'un ni l'autre; de temps en temps, un coq chantait. Quand le jour se leva, elle sommeillait, le buste redressé sur l'oreiller, presque assise, tandis que Hubert, plié en deux, la tête enfouie à demi sous le drap, était replongé dans une innocente, une bienheureuse inconscience.

Le petit déjeuner pris, il descendit en pyjama chercher les cartes dans une sacoche de la voiture pour combiner une excursion, mais vers dix heures le ciel se couvrit, le temps se gâta et ils décidèrent de se remettre au lit. Luce ouvrit un roman policier, Hubert feuilletait le guide de l'Ardèche et de l'autre caressait les seins de sa maîtresse qui, un peu lourds, mais bien faits, étaient un des attraits qui lui plaisaient le plus en elle. Ce petit jeu dura plus longtemps que son ardeur n'eût voulu; Luce réussit à le prolonger en se dérobant à des atteintes plus directes. Comme il commençait de gronder méchamment, elle lui céda, non pas précisément de mauvais gré, mais sans bonté, sans espoir non plus, ce dont il ne s'aperçut point, trop fougueux qu'il était pour remarquer

combien l'harmonie de leurs sens était faible, combien douteuse.

Après le déjeuner exquis, lourd et copieux, encore que le fameux pâté de canard ne fût prévu que pour le lendemain, jour de marché, le temps ne permettant toujours aucune sortie, ils remontèrent dans leur chambre et se recouchèrent pour dormir. Ils tombaient de sommeil. A cinq heures, ils se firent monter du thé qu'ils prirent près de la fenêtre en regardant sur la place les allées et venues des passants et des voitures. Quelle paix! Quelle détente! Comme Paris était loin! Ils bénissaient cette grêle mêlée de neige qui les forçait à se tenir enfermés et augmentait ainsi leur impression d'isolement à deux, en dehors du monde, en dehors de la vie.

— Je ne croyais pas qu'un pareil bonheur fût possible, dit Hubert.

— Moi non plus, fit-elle.

— Ah! si j'en étais sûr! Si j'étais sûr d'être le premier à te faire connaître cette douceur! Hélas! tu en as aimé d'autres, à quoi bon me leurrer? Avec eux aussi tu as pris le thé à la tombée du jour, devant une fenêtre donnant sur la grand'place d'un village où de paisibles habitants vaquaient à leurs travaux; mais je te sens tellement à moi, ce soir, que je n'en souffre pas. Je n'ai aucune amertume, je suis trop heureux. Luce, je t'adore! Que puis-je faire pour te le prouver? Qu'es-tu disposée à accepter de moi? Ecoute, ajouta-t-il en essayant de lui glisser au doigt une bague qu'il venait de détacher de son annulaire, en souvenir de l'heure que nous sommes en train de vivre, prends ce brillant, nous le ferons monter à ton goût quand nous serons de retour à Paris.

C'était la première fois qu'il osait lui faire si directement l'offre d'un présent de cette importance.

— Non, mon chéri, refusa-t-elle en l'étreignant tendrement, c'est impossible.

— Et pourquoi?

— N'insiste pas, Hubert. C'est impossible parce qu'il n'entre pas dans mon caractère d'accepter des cadeaux semblables...

— Ton caractère? Fais-moi voir ce qui dans ton caractère est incompatible avec le port d'une bague offerte par ton amant.

Elle se défendit de ne pouvoir en dire davantage.

— Je ne suis pas une femme du genre de celles que tu as connues jusqu'à présent et qui n'ont pas dû attendre, évidemment, que tu leur offres des bijoux; elles ont bien su te les demander.

— Précisément, ton cas n'est pas le même.

— Non, Hubert, n'insiste pas. Je suis d'une génération, ou d'une catégorie de femmes, comme tu voudras, qui trouvent absurde et vaguement humiliant de porter des joyaux d'un trop grand prix.

— Tout est relatif, tenta-t-il encore d'objecter.

Mais elle se leva sans l'écouter et alla s'étendre sur le lit. Il avait de la rougeur au front et contemplait sa maîtresse avec un étonnement douloureux, ne pouvant croire qu'il l'eût réellement froissée et se demandant la raison de son attitude. Sans doute lui avait-il sans le vouloir rappelé quelque mauvais souvenir. Il alla, honteux, s'agenouiller au pied du lit et lui dit :

— Luce, pardonne-moi d'avoir été maladroit. Je vois bien que je t'ai peinée, mais comment aurais-je pu deviner qu'un geste si naturel et si spontané de ma part, inspiré par un sentiment si profond, serait pris par toi de cette sorte?

— Tu ne m'as pas peinée, mon chéri, répondit-elle, et elle caressait doucement ses cheveux longs et ondulés, je ne t'en veux nullement, je n'ai rien à te pardonner; au contraire, je te remercie de ta gentillesse, mais je ne puis porter cette bague.

Elle ne se voyait pas se présentant devant Trémy ou d'autres qui la connaissaient, avec cette petite fortune au doigt.

« Mais si j'aimais Hubert d'amour, se dit-elle, que m'importerait l'opinion des autres? » Elle se maudissait. Elle était découragée.

« Pourtant, songeait-elle, je ne suis pas un monstre. Il y a en moi une bonne volonté immense et des disponi-

bilités sentimentales intactes. J'ai le cœur honnête et fier, je ne me suis donnée à personne pour de l'argent. J'ai toujours cherché l'amour, l'accord, l'harmonie dans la clarté, la netteté. Je n'ai jamais été vile, je n'ai jamais été sale. Je suis ce qu'on appelle une femme propre. » Assurément, mais était-elle une femme normale? Sinon, quelle était sa tare? « De quel manque est-ce que je souffre? D'où vient mon déséquilibre? Cette inquiète recherche qu'a été ma vie aurait dû aboutir depuis longtemps. Pourquoi n'ai-je aimé personne? La sensibilité ne me fait pas défaut. J'aime les belles choses, les beaux livres, les beaux spectacles, la nature. Je crois avoir aimé assez mon père. Ai-je à me faire des reproches en ce qui concerne ma mère? Si je ne l'ai pas aimée, la faute en a été à elle. Je n'ai pas été une fille dénaturée... Je n'ai pas hérité de sa sécheresse. Non, non, je n'ai pas hérité de sa sécheresse! se répétait-elle avec force. Je ressemble plutôt à papa. Je ne suis pas faible comme lui, mais je suis bonne, c'est pour me défendre que je suis obligée de recourir à l'intelligence et à l'ironie. Les autres femmes auraient vite fait de me dévorer sans cela! Elles ne m'épargnent pas, les garces, les linottes! »

Sa pensée fit un tour et revint à l'idée de cette bonté qu'elle venait de s'attribuer. A quoi bon se faire illusion? Non, elle n'était pas bonne; être bonne, c'est consentir à être dupe, et être dupe, c'était la chose qu'elle redoutait le plus. Mais elle était tendre, il y avait en elle une immense tendresse inemployée. Cette considération lui plut beaucoup, elle s'y arrêta pour la fixer, la développer, s'y accrocher comme à une branche de salut. Elle était tendre, mais personne n'avait jamais su le comprendre, elle n'avait connu que des égoïstes, des mufles, des hommes de plaisir qui ne lui avaient demandé que de grossières caresses, qu'elle n'avait pas su satisfaire et qui l'avaient aussitôt rejetée à sa solitude quand elle ne s'était pas écartée la première par déception et dégoût. Mais cette tare, ce manque, cette lacune, cette lésion, elle ne savait quel nom donner à la cause du mal dont elle était bien obligée de constater l'existence et qui lui

était personnel, croyait-elle, comme est personnelle à chacun la forme de son nez, de sa main, quel nom exact lui donner? Le simple mot de frigidité lui faisait trop d'horreur pour qu'elle consentît à l'adopter, il évoquait trop crûment l'idée d'une malfaçon irrémédiable, dont en toute bonne foi elle ne se sentait pas atteinte. La conviction était en elle que ce qui lui avait manqué jusqu'alors, ç'avait été un amour soumis qui eût fait d'elle véritablement la proie d'un homme. Elle chercha d'un autre côté. Les hommes, elle les admirait, certes, mais, après tout, elle n'était pas physiquement attirée vers eux, ni eux vers elle; est-ce que les femmes, au contraire... Mais la simple image d'une femme en amour lui donnait la nausée et la faisait se détester d'appartenir à ce sexe odieux.

Elle se mit à récapituler toutes les raisons qu'elle avait d'aimer Hubert, dont la principale, celle qui les résumait toutes, était l'absolue loyauté de son cœur, reflétée jusque dans cette apparence physique en quelque sorte lumineuse, dans ses cheveux d'un blond doré, dans ses yeux bleus, dans sa peau dont rien ne déparait la pureté marmoréenne. Une âme d'ange dans un corps d'athlète, mais d'athlète un peu frêle, un peu mince. Elle l'eût moins aimé plus musclé; plus de muscle lui eût, semblait-il, enlevé de sa délicatesse, et la délicatesse était avec la loyauté ce qu'elle n'avait rencontré qu'en lui et qui à ses yeux le rendait incomparable. Cette délicatesse se reflétait dans son goût, qu'il avait fin, épris de rareté, et dans les petites aquarelles d'un achèvement, d'un déliement tout japonais, qu'on avait la plus grande peine à lui faire tirer de ses cartons. Luce ne les avait pu voir qu'une fois et, quand elle essayait de lui en reparler, Hubert s'empressait de lui fermer la bouche. Loyauté, délicatesse, modestie, élégance insoucieuse de soi qui dénonçait à la fois l'homme de sport et l'artiste, qu'avait-elle à demander de plus? Qu'il l'aimât avec une tendresse et une fougue qu'on ne lui avait jamais témoignées? Sur ce point comme sur les autres, il la comblait, et même, qu'il se montrât souvent ombrageux et jaloux, qu'il la blessât de ses soupçons, qu'il l'offensât de ses

reproches, cela ne faisait qu'ajouter à tous les motifs qu'elle avait de tenir à lui, car sa jalousie parfois injurieuse la faisait communiquer mieux que n'eût fait un amour entièrement confiant avec cette sphère des sentiments orageux et dévastateurs à laquelle elle avait toujours rêvé d'accéder. Il était le premier à avoir avec elle ces crises de méfiance douloureuse, inséparables de la passion. Il était son premier amant au sens pathétique du mot. Comment eût-elle de gaîté de cœur accepté de le perdre? Elle s'abusait donc quand, par un faux scrupule de franchise vis-à-vis d'elle-même, elle se croyait obligée de s'avouer qu'elle eût été indifférente à son infidélité et même à son départ. Elle en eût souffert certainement. Elle l'aimait! Et à cette pensée une vague la soulevait, il se faisait en elle une poussée de toutes les forces dont l'inertie l'avait rendue si malheureuse. La lucidité qu'elle gardait aurait dû la mettre en garde contre ce retour d'une illusion qui l'avait déjà déçue à tant de reprises; elle ne s'en avisa pas :

« Puisque je l'aime, se dit-elle, j'ai le devoir de faire en sorte qu'il ne se tourmente plus à mon sujet. Il me croit ténébreuse et fausse, il m'admire, il m'aime, mais il me prête de la coquetterie et de la duplicité, il entrevoit dans ma vie présente et passée des aventures, des intrigues, des complications, des compromissions inavouables. Eh bien! il saura la vérité! Je lui dirai qu'il peut m'aimer sans inquiétude pour le présent comme pour le passé, je lui dirai qui je suis, je l'aiderai à lire en moi et à mettre en fuite tous les fantômes contre lesquels il se débat. Il saura qu'une femme simple et instinctive vibre en moi, qui veut être, qui est à lui. Qu'ai-je été jusqu'à maintenant? Une femme éprise d'idéal, dont les passades n'ont été que des recherches superficielles du plaisir. Je lui dirai que je suis venue à lui plus neuve, plus malléable peut-être qu'une jeune fille ignorante. Je lui ferai comprendre quel besoin de franchise s'est emparé de moi depuis notre départ de Paris, et comme j'ai été gagnée par sa douceur; je lui dirai l'émotion reconnaissante que je lui en garde. Il semblait

si heureux quand il me raccompagnait et qu'après m'avoir quittée il revenait sur ses pas à grandes enjambées, comme un enfant ravi de ce petit larcin, pour m'embrasser une fois de plus, dans l'ombre de ma porte. Jamais, jamais personne n'avait agi ainsi avec moi! Je le lui dirai! Je lui dirai que mon cœur s'était fermé par orgueil, mais qu'il s'est rouvert pour lui comme une fleur sensible et palpitante, et qu'avec lui j'ai découvert la vie. Je lui dirai comment, après m'être entré les ongles dans les paumes pour résister à la tentation, j'ai cédé au besoin de lui caresser les tempes, les joues, et que, parce que je l'aime, je ne trouve plus grotesque le spectacle des couples blottis dans l'ombre, mains unies, regards extasiés, lèvres entr'ouvertes de désir. Qu'il sache qu'il n'a pas à être anxieux du passé. Qu'il sache la vérité, qu'il sache que je n'ai jamais connu le plaisir, et que j'y ai renoncé sans amertume! Qu'il sache que cette réserve dans l'étreinte, cette pudeur où il a peur de reconnaître je ne sais quel éloignement, n'est qu'une impuissance à éprouver le choc physique. Qu'il ne m'imagine plus pâmée dans d'autres bras, qu'il sache que je n'ai jamais connu cela! Qu'il ne craigne pas de me voir fuir vers d'autres aventures, d'autres expériences! Je renonce aux chances que me réservaient d'autres amours pour garder le sien, auquel je tiens plus qu'à tout. La seule chance qu'il me reste peut-être, je veux la courir dans ses bras! Mais qu'il sache qu'il m'importe peu au fond de n'être jamais une sensuelle! Etre son amie, sa seule amie, cela me suffit! Voilà ce que je dois lui dire puisque je l'aime et que je ne veux plus le voir souffrir. »

— Hubert!

— Luce, ma chérie, qu'y a-t-il? fit-il en se réveillant docilement.

— Il faut que je te parle... Non, n'allume pas, — et elle s'empressa d'arrêter sa main qui se portait déjà vers la poire électrique. Pour ce que j'ai à te dire, j'aime mieux l'obscurité. Ecoute...

— Je t'écoute, mais...

A sa voix elle le devina inquiet. Qu'importe! Elle irait jusqu'au bout, elle lui dirait tout, dût-il souffrir mille morts sur le moment. Quelle délivrance ce serait ensuite pour eux deux!

— Hubert, je vais te dire la vérité. Tu vas savoir quelle femme je suis. Ensuite, tu ne souffriras plus, nous nous aimerons en pleine franchise.

Si elle avait alors commencé sa confession, il ne l'eût pas empêchée de parler, il n'aurait pas eu la présence d'esprit de l'interrompre et peut-être l'opération qu'elle avait décidée, l'anesthésie légère d'un demi-sommeil mal dissipé l'eût-elle rendue moins douloureuse. En tous cas, il aurait fallu qu'elle parlât vite, qu'elle lui dît tout de suite : « J'ai eu des amants, beaucoup d'amants, j'ai cherché l'amour, je ne l'ai trouvé qu'avec toi », et tout le reste ensuite eût passé sans peine, mais elle crut devoir obtenir au préalable son consentement :

— Tu y consens, dis, Hubert, que je te dise tout? Tu le veux bien? Tu me promets de ne pas souffrir? Je te jure que ce que j'ai à te dire ne peut pas te faire réellement de la peine. Il n'y a rien, rien du tout...

Mais il se redressa brusquement, comme quelqu'un qui étouffe.

— Luce, prends garde! Tais-toi! Que se passe-t-il?

On eût dit qu'il était la proie d'un cauchemar. Le front moite, il prononçait des mots sans suite.

— Laisse-moi allumer...

— Non, non, chéri, non...

Elle passa les bras autour de son cou et le serra contre elle maternellement.

— Je suis ton amie, Hubert, ta grande amie. N'aie pas peur, abandonne-toi, écoute-moi, laisse-moi te parler.

— Mais enfin, fit-il en se raidissant davantage, que veux-tu me dire?

— Je veux te parler de moi.

— De toi?

— Je veux que tu saches quelle femme je suis, et comme tu as tort d'être jaloux du passé.

— Ton passé, j'aime mieux ne pas le connaître. Il

me ferait mal... D'ailleurs, poursuivit-il en se ressaisissant, je t'aime telle que tu es. A quoi bon!

— Justement, non, c'est une fausse Luce que tu aimes, ce n'est pas la vraie. La vraie Luce, tu peux l'aimer sans amertume et sans jalousie. Accepte que je te la fasse connaître, mon chéri!

Mais elle le sentit qui hochait la tête.

— Hubert, sois raisonnable! J'étouffe sous notre malentendu. Je n'en puis plus! Laisse-moi respirer. Laisse-moi me montrer à toi telle que je suis!

— Non, tais-toi!

— Mais c'est insensé! Comment peux-tu ne pas avoir besoin d'écarter de nous tout mensonge? Comment peux-tu vivre dans cette pénombre où nous nous cherchons à tâtons! Je te le répète, je n'en puis plus! Ecoute-moi! Je suis ton amie, Hubert! Ton amie!

— Je le sais, Luce, mais tu t'exaltes, tu perds la tête, comme l'autre nuit déjà. Tu as de la fièvre. Calme-toi! Nous causerons quand tu voudras, à la lumière du jour, les yeux dans les yeux, en pleine possession de nous-mêmes. Pourquoi ne dors-tu pas? Laisse-moi allumer que je regarde l'heure.

— Je ne veux pas que tu allumes! Il est trois heures du matin. J'ai eu le temps de réfléchir depuis que tu t'es endormi, mais je ne suis pas exaltée le moins du monde. Je sens que, si je ne te parle pas cette nuit, si je ne profite pas de ce moment où je vois clair en moi, en nous, jamais l'occasion ne se représentera. Demain le malentendu se refermera sur nos têtes, plus épais, plus opaque qu'auparavant, et je ne le veux pas, cela, je ne le veux pas! Je ne veux pas laisser échapper cette chance que j'ai ce soir...

— Quelle chance, ma chérie?

— Ah! je vois bien que tu ne peux me comprendre! s'écria-t-elle en se laissant retomber désespérée sur l'oreiller.

Et il y eut entre eux un court instant de silence.

Ce fut Hubert qui le rompit d'une voix très posée où se

faisait sentir une nuance d'autorité qui ne lui était guère habituelle.

— Luce, c'est à moi de te dire que je suis ton ami et que tu dois avoir confiance en moi. Tu crois que je ne te connais pas et que, ne te connaissant pas, je ne puis pas t'aimer. Du moins, tu prétends que j'en aime une autre qui n'est pas toi, et c'est toi que tu veux que j'aime. C'est cela, n'est-ce pas?

— Oui, mais il y a autre chose. Il y a que je ne veux plus que tu souffres à cause de moi. J'ai été méchante et coquette. Je me suis plu à t'entretenir dans l'erreur. Je m'en accuse.

— De quelle erreur veux-tu parler?

— Tu te figures que j'ai eu des passions avant de te connaître. Je te l'ai laissé croire. Tu te figures que j'ai aimé d'autres hommes plus que toi, mon mari notamment... Eh bien, c'est faux!

— Bien, Luce, bien, ma chérie, je te remercie.

— Mais tu n'as pas à me remercier! Qu'est-ce que tu vas encore chercher?

— Tu es bonne, tu es généreuse et tu m'aimes réellement, j'en suis sûr. Tu m'aimes tellement que ton passé est aboli entièrement dans ta mémoire. Je t'en sais un gré infini, mais écoute-moi à mon tour. Sais-tu bien pourquoi je t'aime, moi? Je t'aime pour le mystère qui t'enveloppe et pour cette fausse ironie qui dissimule une mélancolie si profonde, pour tout le rêve, pour toute la tristesse que je devine sous ton sens critique. Ne m'enlève pas la joie de la découverte et de l'espoir! Chaque soir, tu me sembles nouvelle. J'ai toujours peur de te perdre, car je ne possède et ne posséderai jamais le secret qui t'habite, que tu ignores sans doute toi-même et qui est fait de ta pudeur, de ta tendresse, de ta sensibilité. Parfois je t'ai crue en effet méchante et je t'ai détestée, mais l'heure d'après tu paraissais si malheureuse que je m'accusais d'avoir été injuste envers toi... D'autres jours, tu étais gaie, insouciante, et je souffrais de te sentir éloignée, détachée, répondant à tous avec esprit. Et puis, je devinais en toi et tes amis une franc-maçonnerie

intellectuelle dont je souffrais d'être exclu, mais soudain ton regard s'évadait, tes traits se détendaient, fatigués d'un trop long effort, et je t'accompagnais dans cette fuite de toi-même avec la conviction d'être le seul à m'en être aperçu. J'étais largement payé de mon tourment, mais ce tourment, je l'aime et je t'aime en lui et par lui. Tu renouvelles sans cesse en moi l'angoisse de la conquête et la terreur de la dépossession. Tu as fait de moi un amant un peu morbide qui recherche la souffrance et s'y complaît. Ah! quand je me représente ce que tu as été avec d'autres! Quand je vois tes lèvres se serrer sur les cris que d'autres ont su t'arracher et que je suis incapable de faire jaillir! Luce, Luce, c'est affreux! Mais mon malheur et mon amour ne font plus qu'un! Renonce à me rendre heureux! Si je ne souffrais plus, qui sait? je crois que je ne t'aimerais plus... Qu'est-ce que je viens de dire? Je perds la tête à mon tour! Luce, Luce, ne disons plus rien, taisons-nous! Une seule chose compte : que je t'aime, que je t'aime, que je t'aime! Le reste n'est rien! Peu importe quelle femme tu es! Celle que j'aime sera toujours plus vraie pour moi que celle que tu es ou que tu crois être...

— Tu as raison, fit-elle, redevenue calme. Non, je t'en supplie, laisse-moi, rendors-toi...

V

La vie de Luce et d'Hubert ne se modifia pas en apparence. Ils continuaient de se voir souvent. Il aimait plus encore qu'à leur départ pour les Cévennes son énigmatique maîtresse. Toujours secrète, elle n'avait rien trahi de la profonde déception éprouvée en cette nuit qu'elle appelait *la nuit des aveux manqués ou l'impossible franchise*. Elle en gardait l'amertume. Tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle voyait lui paraissait médiocre et gris. A l'*Aube*, sa situation s'était un peu modifiée, sa rubrique de mode s'était développée, on lui avait présenté une jeune dessinatrice, Suzanne Arbel, qui depuis lors l'accompagnait dans les maisons de couture. Leur première prise de contact n'avait pas été favorable : Suzanne avait

déplu à Luce. Petite, noiraude et sans grâce, sans charme, sans rien d'expressif, pareille à un pruneau huileux, elle avait avec cela des manières de garçon, un regard fuyant. Pourtant, la prévention de Luce tomba rapidement. Les figurines dessinées par Suzanne accusaient de la sensibilité, de l'esprit, parfois de la force, et surprenaient quand on les savait sorties des mains de ce petit animal antipathique. Peu à peu, les deux femmes se découvrirent des affinités. L'artiste méprisait profondément ses pareilles, elle les jugeait bêtes, prétentieuses, féroces, dépourvues de toute âme profonde, mues par le seul égoïsme, vénales et veules par nature.

— Comme vous les détestez! s'était écriée Luce.

— Ah! si c'était vrai! avait répondu Suzanne, et à partir de ce moment elle s'était dérobée.

Comme Luce, elle recherchait la société des hommes et fréquentait les petits restaurants du quartier Saint-Germain-des-Prés où elle présenta sa nouvelle amie à des camarades des Beaux-Arts. Elle aussi était considérée dans ces milieux comme un « copain », mais sans la nuance de respect dont Luce bénéficiait par compensation. Celle-ci ne tarda pas à deviner qu'elle en souffrait profondément. Son corps malingre, ses cheveux noirs plaqués en pinceau sur un front bas et têtu, n'intéressaient personne. Elle finit par avouer à Luce qu'extrêmement sensuelle elle aimait protéger les femmes, consoler les délaissées, les aider de tous ses moyens, sans oublier son argent de poche. Luce comprit et eut un sursaut de dégoût. Ainsi s'expliquait que, sans besoins personnels, Suzanne se préoccupât tant des mille détails de l'intimité féminine.

Cependant, Hubert se taisait, de plus en plus jaloux et encombrant, fatiguant Luce de ses reproches et de son désespoir, lui faisant grief de le délaisser pour sortir avec des élèves architectes dont il lui soulignait maladroitement les mœurs et l'esprit grossiers. Le seul résultat qu'il obtint fut de faire persister Luce dans des camaraderies dont elle se serait lassée d'elle-même assez vite. Elle s'ennuyait. Les rendez-vous avec Hubert man-

quaient d'imprévu. Elle lui en voulait de trahir une souffrance dont elle était la source, qu'il n'était pas en son pouvoir d'apaiser, et à laquelle, d'ailleurs, il lui avait avoué tenir autant qu'à son amour même. Puisqu'il se plaisait à souffrir, eh bien, qu'il souffrît! Mais qu'il lui fichât la paix! Elle ne ne l'aimerait jamais, elle en était maintenant certaine. Physiquement, l'expérience avait été concluante. Elle ne serait jamais une femme complète, l'amour lui laisserait toujours cette crispation d'un plaisir non dépensé. L'amitié d'Hubert ne l'intéressait pas non plus. Un fils de bourgeois sans avenir, sans ambition, sans fantaisie! Il ne savait ni être amant avec violence, ni agrémenter de piquant et d'imprévu son amitié intellectuelle. Un fils de banquier, artiste dans une certaine mesure, curieux d'art surtout, et resté au fond attaché à tous les préjugés de sa classe. Quelle différence avec Trémy! Que devenait-il, celui-là?

Un soir, Hubert et Luce dînaient dans un restaurant de la Halle aux Vins. Luce était agacée, il avait eu la maladresse de lui dire : « Changeons de place, il y a en face de moi une amie de ma sœur et son mari qui regardent tout le temps de notre côté. » Elle lui en voulait d'avoir souligné l'équivoque de leur situation sans plus de précaution qu'il n'en eût pris avec n'importe quelle « poule ». Il aurait dû sentir la différence!

Mais il était irrémédiablement bourgeois! Elle lui avait répliqué qu'il pouvait être tranquille, que son attitude à elle ne le compromettrait nullement, qu'elle ne risquerait pas de lui faire rater un beau mariage en affichant pour lui une passion éperdue...

« Encore une soirée de gâchée! » pensait-elle, mais aussi quel besoin de continuer à le voir? Il ne lui apportait rien, ni amour viril, ni tendresse fraternelle. Sa passion était devenue bêlante, exaspérante! Comme elle s'en voulait de ne pas avoir cette désinvolture qui protège les hommes normaux contre la faiblesse de s'attarder dans une liaison dont ils ont fait le tour!

— Tu ne dis rien, ma petite Luce?

— Attention, on peut nous voir, ne te rapproche pas tant!

— Ne sois pas méchante. Tu sais très bien que, si j'ai proposé que nous changions de table, c'est par horreur d'attirer sur ma vie privée l'attention de gens qu'elle ne regarde à aucun degré.

— Moi aussi, et c'est pourquoi je déteste les expansions en public.

Après s'être traîné lamentablement, le dîner s'acheva enfin. Luce prétexta une violente migraine pour rentrer directement chez elle, mais, dès que la voiture d'Hubert se fut éloignée, elle ressortit et gagna en taxi un bar de Montparnasse où elle savait retrouver Suzanne Arbel et un groupe d'amis. Au moins ceux-là étaient quelquefois drôles. Quand elle survint, la conversation était générale; on parlait peinture. Soudain, le nom de Barthélemy Trémy fut prononcé et ce n'est qu'après que Luce comprit pourquoi : une jolie fille brune, au teint mat, aux yeux noirs, venait d'entrer, habillée de velours beige et coiffée d'un béret assorti, son attirant visage s'encadrant d'un immense col de renard bleu. Elle était la maîtresse du directeur de la galerie Morsheim.

— Qui est-ce? questionna Luce en réprimant un tressaillement.

— Josette Lyris, lui dit quelqu'un, et on lui répéta, ce qu'elle avait fort bien entendu, que cette admirable personne était la maîtresse de Barthélemy Trémy, le directeur de la galerie Morsheim :

« Voilà donc celle qu'il aime! Voilà donc celle à cause de qui il ne m'écrit plus! »

— C'est la fille d'un de mes anciens professeurs de Saint-Louis, poursuivit son voisin. Nous étions tous amoureux d'elle, à la boîte. Elle se moquait bien des galopins de notre espèce. Nous prenions des leçons particulières avec son père, rien que pour l'approcher, mais inutilement.

Et Luce apprit que Josette Lyris avait commencé une licence de lettres, puis l'avait abandonnée pour faire de la peinture. Remarquablement douée, ambitieuse, on ne

s'étonnait pas qu'elle eût pris Trémy pour amant : il était en situation de la servir. Sans doute était-elle venue l'attendre dans ce bar, il n'allait probablement pas tarder à paraître.

— Dans ce cas, fit Luce qui se leva, je m'en vais.

Comme on s'efforçait de la retenir :

— Vous ne savez donc pas, lança-t-elle, que j'ai été mariée avec Barthélemy Trémy? Nous sommes restés bons amis, mais il me serait désagréable de le rencontrer ici. Suzanne, vous paierez mon jus d'orange. Au revoir !

Et elle partit.

Sous quel prétexte revoir Trémy? C'était urgent! Il avait besoin d'elle, le malheureux! Elle l'aiderait à percer le jeu de l'arriviste!

Hubert, il est vrai, lui avait fait jurer de ne plus retourner le voir, mais un tel serment arraché à force de pleurs et de supplications, quelle valeur avait-il? Pourvu que le jeune homme l'ignorât, elle était libre d'agir à sa guise et de voir Trémy aussi souvent qu'elle voudrait ; elle n'avait pas l'intention de redevenir sa maîtresse, ni lui son amant, n'est-ce pas?

— Vous en faites des cachotteries, lui reprocha Suzanne le lendemain. Pourquoi ne nous aviez-vous pas dit que vous aviez été la femme de ce Trémy?

— C'est que je ne voyais là rien qui pût vous intéresser beaucoup.

— Cela dépend! Si vous avez gardé des relations avec lui...

— Eh bien?

— ...et que vous puissiez me recommander pour une exposition... Moi aussi je fais de la peinture !

— Convenu, dit Luce, je vous présenterai à Barth, et si vous l'intéressez, ce dont je ne doute pas, j'obtiendrai qu'il fasse quelque chose pour vous, je vous le promets.

Luce se demandait avec une curiosité tout ensemble anxieuse et irritée la raison du plaisir qu'elle se promettait de revoir Barth. Lui-même, c'était certain, ne souhaitait nullement cette rencontre. Qu'en attendait-

elle donc? De constater que malgré tout elle lui restait indispensable? Mais comme c'était humiliant de se surprendre ainsi à faire continuellement son bilan sentimental! N'était-il pas possible de se donner entièrement et sans espoir de réciprocité? Que de fois elle avait accablé de son mépris les femmes qui ne se lançaient dans une nouvelle aventure qu'après en avoir minutieusement pesé les avantages et les risques, admirant au contraire les hommes plus naïfs, plus simples, d'une sensualité plus brutale et plus saine, qui désirent les femmes sans se soucier du profit qu'ils en tireront! Et voilà qu'elle-même, évaluant ce qui pouvait subsister de l'ancienne amitié de Trémy pour elle, s'apercevait qu'elle n'y tenait que pour la diversion! Quand elle avait connu Trémy, elle était sur une pente dangereuse, elle était inquiète du sort qui l'attendait. Ce n'était pas le vice, ce n'était pas l'amour du changement qui la faisait se donner et se reprendre si vite à ses amants, ce n'était pas la dégradante recherche d'une sensation inédite, c'était l'espoir d'une révélation éblouissante, définitive. Elle avait souvent ressenti la crainte d'être comparée à l'une de ces femmes qu'on se montrait avec mépris et qu'on interpellait familièrement, une de ces « bonnes filles » prêtes à se donner sans goût, et même sans besoin d'argent, au premier venu. Elle était menacée par cette déchéance. Son orgueil ne l'en aurait pas toujours préservée, et quels réveils auraient été les siens! L'arrivée de Trémy avait tout changé, il avait donné un but à sa recherche amoureuse, il lui avait, en s'intéressant à elle et surtout en l'intéressant à lui autant par ses défauts que par ses qualités, par sa faiblesse que par les ressources de son esprit, rendu le sentiment de sa dignité.

— Hubert aussi a besoin de moi, se disait-elle, aucun homme n'est assez fort, assez complet, pour se passer d'une femme sans en pâtir, et, à plus forte raison, aucune femme ne peut se passer d'un homme. La nature accepte parfois d'être trompée mais en fin de compte il faut toujours en revenir au couple. Je suis pareille à la plus stupide des petites femmes, j'ai besoin d'un homme.

Oui, mais avec Trémy, je sentais ma propre valeur, et j'appréciais tout ce qu'il m'enlevait d'inquiétude. Finis les dîners que j'avais l'impression de payer par un couchage! Finis les simulacres de plaisir où je me donnais si mal la peine de cacher ma déception! Ce qui me plaisait en Trémy, c'est ce qu'il m'avait apporté de définitif, de sûr, cette certitude d'une existence liée à la sienne, que l'ombrageuse passion d'Hubert m'a fait oublier un temps, mais qu'elle est incapable de remplacer.

Comment mettre l'ami plein d'intelligence et de fantaisie qu'avait été Trémy en regard de l'amant dolent, plaintif et toujours si correctement, si galamment empressé qu'était Hubert?

Tant pis! Elle refusait de perdre cette chance de bonheur. Elle avait consenti à prêter Trémy à d'autres; elle ne l'abandonnerait pas à une seule! Elle romprait avec Hubert, elle téléphonerait à Barth, elle le reprendrait à Josette Lyris.

VI

Elle dîna seule et rentra vers neuf heures rue de Verneuil, où Hubert devait venir la retrouver en sortant d'un dîner de famille. Elle se déshabilla et se mit au lit. A l'heure prévue, plutôt un peu en avance, il survint, splendide et ténébreux, dans un smoking à la dernière mode, et sans prononcer un mot, rejetant d'un seul geste la couverture, se mit à la couvrir de baisers. Mais elle pensait à Trémy, elle s'efforça de faire cesser ses caresses.

— Mon chéri, lui dit-elle, je suis très ennuyée de paraître vouloir revenir sur la promesse que je t'ai faite de ne plus revoir Trémy, mais tu vas être juge de la situation où je me trouve.

Elle le sentit immédiatement glacé.

— Suzanne Arbel, la petite dessinatrice que tu connais, a su par hasard que j'avais été mariée avec le directeur de la Galerie Morsheim. Elle m'a demandé de le lui présenter. Je ne pouvais pas lui refuser ce service... Pourquoi ne dis-tu rien?

— Je ne dis rien parce que tu ne me demandes rien.

Tu ne me poses pas de question. Tu m'annonces ton intention de conduire Mlle Arbel chez M. Trémy. Et c'est tout, du moins jusqu'à présent.

— J'ai dit que je te faisais juge du cas où me mettait d'une part la promesse que je t'ai faite...

— Le serment, rectifia-t-il.

— Promesse ou serment, pour moi c'est pareil, je me considère engagée par une promesse autant que par un serment.

— Et par un serment autant que par une promesse, ricana-t-il.

— Hubert, si tu le prends sur ce ton, je te prierai de me laisser.

— Continue, fit-il en s'asseyant près du lit.

— Je ne continuerai qu'à condition de te sentir dans d'autres dispositions. Avant même de m'avoir entendue, tu te raidis, tu te fâches, tu prononces des paroles blessantes. Prends garde !

— A quoi?

— A ma lassitude, à mon besoin de paix, de repos. Je suis très fatiguée, ajouta-t-elle, tu aurais dû t'en apercevoir.

— Oui, dit-il, fatiguée de moi. Je ne suis pas aveugle, va! Je me rends bien compte que tu fais effort pour me supporter. Ah, il est loin, notre beau voyage des Cévennes ! A Lyon, à Lamastre, j'avais cru, pauvre imbécile, que j'avais réussi à me faire aimer : je me suis bien trompé !

Cette façon directe d'aborder l'objet profond de leur malentendu la surprit. Il ne l'avait pas habituée à cela: quand il éclatait en reproches, ce n'était jamais qu'après que la discussion l'avait jeté hors de lui. Ce soir, il avait tout son sang-froid et déjà il lui reprochait de ne pas l'aimer. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Elle l'observa et le trouva bizarre, indéchiffrable et comme secrètement armé, lui toujours si abandonné, si ouvert !

— Voici donc, reprit-elle, la situation où je me trouve: je suis prise entre la promesse que j'ai faite et un de-

voir d'amitié à l'égard de cette petite. Ma recommandation auprès de Barthélemy Trémy peut lui être d'un très grand secours...

— Dans ce cas, il n'y a pas à hésiter.

— Il y a d'autant moins à hésiter, appuya-t-elle en feignant de ne pas remarquer le ton ironique de la riposte, que, comme je te l'ai déjà dit cent fois, mes rapports avec Trémy avaient perdu bien avant que je te connaisse tout caractère d'intimité, même simplement affectueuse.

— Je te crois, répondit-il, je n'ai aucune raison de ne pas te croire.

Elle allait lui dire : « Tu m'autorises donc à accompagner Suzanne Arbel à la Galerie Morsheim ? » lorsqu'il reprit d'un ton neutre :

— Au lieu d'y aller, pourquoi ne lui écrirais-tu pas ? Dans l'intérêt de cette jeune fille, une lettre de toi ferait autant d'effet qu'une visite.

Elle éclata, se redressa sur son lit, se martela les cuisses de ses poings :

— Oh! c'est trop fort! C'est trop fort! Ainsi, tu n'as pas confiance en moi, tu ne me crois pas, tu te figures que j'ai trouvé ce prétexte pour retourner voir Barth malgré la promesse que je t'ai faite!

— Non, répliqua-t-il sans se démonter, mais pourquoi ne pas te contenter de lui écrire?

— Pourquoi? Mais tu le sais bien! Parce qu'une lettre, si chaleureuse qu'elle soit, passe toujours pour être de complaisance, tandis que le fait de se déranger pour appuyer une recommandation indique mieux que n'importe quoi l'importance qu'on y attache.

— Je ne suis pas de ton avis. Tout est dans le ton, la manière. Une visite peut être interprétée comme un geste de pure forme, alors qu'une lettre, si l'on y met de la conviction, de l'accent...

— Inutile de discuter davantage, coupa-t-elle. Tu es buté, je te connais, tu n'en démordras pas. Tu es un malheureux. Veux-tu, s'il te plaît, me laisser reposer? Il est tard.

Par un réflexe d'homme bien élevé, il se leva brusque-

ment avec des mots d'excuse aux lèvres, mais ayant pris les doigts de sa maîtresse pour les baiser, il ne les lâcha point et considéra Luce avec une profonde mélancolie.

— Et tu dis que tu m'aimes? s'écria-t-elle, et elle se rejeta vers le mur, elle lui retira sa main.

Quelque temps auparavant, il se serait immédiatement mis à genoux pour implorer son pardon. Elle remarqua qu'il ne le fit point.

— Tu ne m'aimes plus! répéta-t-elle. Tu ne m'aimes plus!

Alors seulement il s'agenouilla, comme à contre-cœur, et murmura:

— Luce, pardonne-moi!

— Non, non! Tu m'as fait trop de peine!

C'était entre eux une sorte de leçon apprise, de scène réglée d'avance et que de part et d'autre ils jouaient mal.

— Luce, pardonne-moi et je m'en vais tout de suite, je te laisse dormir. Tu iras revoir Trémy quand tu voudras.

— Tu ne m'aimes plus!

— Vois comme tu es injuste, ma chérie! Par amour de toi je fais effort pour surmonter l'impression désagréable que me cause ton intention de revoir ton mari...

— Je ne le reverrai pas!

— Mais si, Luce, tu le reverras, il le faut, c'est pour toi un devoir d'amitié vis-à-vis de Mlle Arbel. Tu me l'as très bien expliqué.

— Tant pis pour Mlle Arbel! Elle se débrouillera sans moi.

— Luce, voyons, sois raisonnable! Vois comme je le suis moi-même.

— Cela t'est facile! Tu ne m'aimes plus!

— Luce!

Elle lui fit face et d'une main serrant sur sa poitrine son pyjama de soie blanche, de l'autre relevant les mèches d'un blond presque gris qui se tordaient comme des serpents devant ses yeux pleins de colère:

— Tu ne m'aimes plus! Et la preuve, c'est que, si tu m'aimais encore... Si tu m'aimais encore, Hubert,

serais-tu là, en smoking, au pied de mon lit, à me dire que tu es devenu raisonnable? Si tu m'aimais encore, est-ce que tu ne serais pas déjà dans mes bras?

Il voulut l'embrasser, mais elle le repoussa:

— Non, je n'accepte pas de caresses qui ne seraient pas spontanées! Inutile de te forcer!

Il enleva son smoking.

— Reste habillé! Je ne veux pas de toi ce soir! A aucun prix!

Allait-il insister? Le ridicule de sa position fit qu'il renfila prestement son veston.

— Bravo! approuva-t-elle, sarcastique. Voilà un amant à qui on n'a pas besoin de le dire deux fois. Quelle docilité dans la passion, quelle sagesse dans l'emportement!

Ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de partir; il le vit bien, mais: « Elle croira tout de bon que je ne l'aime plus, et elle souffrira. Je reste », et il se rassit, il alluma une cigarette.

— Je te prie de ne pas fumer, fit-elle. Si tu m'aimais encore, tu m'en aurais demandé la permission.

Il jeta sa cigarette et ne bougea plus, les mains croisées sous le menton, les yeux dans le vague.

— Oh! que tu m'agaces! lui lança-t-elle. Sais-tu de quoi tu as l'air ainsi? Tu as l'air d'une de ces grandes jeunes filles muettes et stupides qu'on aperçoit dans les coins des pensions de famille, en été, toujours inoccupées et toujours prêtes à suivre leur maman n'importe où! On a dû te le dire souvent, que tu avais l'air d'une jeune fille! Ce sont les êtres les plus hypocrites, les plus nuls qui soient! Si tu étais un homme, un homme vrai, il y a beau temps que tu m'aurais plaquée! Je t'insulte et tu restes là à me contempler sans réagir! Tu m'aurais plaquée comme ont fait les autres au bout de huit jours parce que la bête qui est en eux, oui, la bête, le mâle, ne trouvait pas avec moi l'assouvissement qu'elle cherchait! Mais toi, tu n'es pas un homme, tu es un être hybride et incertain, et sous ce rapport tu me ressembles, tu me ressembles par ce qu'il y a de femme en toi, par la mollesse et la servitude. Nous devrions

nous entendre, puisque, tout en nous ressemblant, nous sommes tellement dissemblables ! Pourquoi ne nous entendons-nous pas? Dis, Hubert, dis, Hubert, pourquoi ne nous entendons-nous pas? Pourquoi l'homme que je suis n'aime-t-il pas la femme que tu es? Tu fais l'étonné, tu écarquilles les yeux comme si tu ne t'en étais pas aperçu depuis longtemps! Mais cela crève les yeux, qu'il y a entre nous un malentendu fondamental. A Lamastre, tu l'as reconnu, tu m'as même dit que tu y tenais, que cela donnait pour toi à notre amour quelque chose de mystérieux et d'angoissant dont tu avais besoin! Est-ce vrai, est-ce bien ce que tu m'as dit? Ah! ne va pas le nier, à présent! Tu ne le nies pas, tu as raison... Eh bien, veux-tu que je te dise où tu en es maintenant? Après avoir vécu de ce malentendu, de ce mystère, de cette incompréhension, ton amour pour moi est en train d'en crever!

Il allait répondre: « C'est vrai », mais il se dit que, sinon sur le moment, du moins quand elle serait calme, cela lui ferait mal et il se tut. Il se dit que ce mot créerait entre eux de l'irréparable et que peut-être, dans l'état d'exaspération où elle était, elle en tirerait motif pour le chasser, pour cesser de le voir, pour rompre, et il avait encore peur de souffrir trop, il n'était pas assez sûr de ses forces. Il se tut.

— J'ai cru t'aimer, poursuivit-elle, et il est possible que je t'aie aimé réellement. Il est possible que je t'aime encore. Mais tu es trop femme! Je déteste les femmes. J'aurais voulu faire de toi mon ami, mais tu es de cette race féminine qu'on appelle la race des amants, des amants tendres, passionnés, collants...

Il se leva et fit quelques pas hésitants dans la pièce, regardant ses pieds comme s'il eût marché sur une planche étroite, au-dessus d'un abîme, et qu'il eût eu un peu de vertige. Il avait froid aux tempes. « Ce mot-là, se disait-il, je ne le supporterai pas. Il faudrait qu'elle m'en demandât pardon avec des sanglots et des supplications et elle n'est pas femme à le faire. Tout est fini. » Et il

se rapprochait lentement de la porte, mais ne paraissait pas s'en apercevoir.

— D'ailleurs, comme je te le disais tout à l'heure, tu ne m'aimes plus ! Malgré la grande part de féminité qu'il y a en toi, tu es tout de même assez masculin pour ne pas pouvoir te passer en amour d'une sensualité partagée. A ton insu ou non, je n'en sais rien, tu t'es mis depuis quelque temps déjà à te détacher de moi. C'était fatal! Au fond, vous êtes tous pareils, il vous faut des maîtresses chaudes, et je suis tiède, déplorablement tiède... Que tu aies commencé de te détacher de moi, je pourrais t'en fournir cent indices à peine perceptibles, qui te montreraient à quel point je suis bonne observatrice. Je ne perds jamais la tête, moi, c'est ma force! Mais à quoi bon? Ton attitude de ce soir doit suffire à t'éclairer sur toi-même. Tu n'as pas eu un cri, pas un élan! Tu n'es même plus jaloux! Ta protestation contre mon projet d'aller voir Trémy avec Suzanne n'a été qu'un réflexe d'habitude. Au fond, tu t'en fous!

Il venait d'ouvrir la porte et, le dos tourné à Luce, il tenait la tête basse, comme absorbé dans ses réflexions. « Si je m'en vais ainsi, se demandait-il, souffrira-t-elle ou ne souffrira-t-elle pas? » En un éclair le traversa l'idée de lui faire accepter, sans qu'elle sût que cela venait de lui, une grosse somme, mais n'était-ce pas impraticable?

Il dirigea la tête à demi de son côté:

— Je t'écrirai demain.

— C'est inutile! Je préfère que nous en restions là définitivement.

« Je ne serai pas une minute de plus un amant collant », se dit-il, se rappelant juste à temps l'épithète flétrissante.

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

G. Hainsworth : *Les « Novellas Exemplares » de Cervantès en France au XVII*e *siècle. Contribution à l'étude de la Nouvelle en France*, Libr. Honoré Champion. — Claude Aragonnès: *Madeleine de Scudéry, reine du Tendre*, Libr. Armand Colin. — *Contes de Fées du Grand Siècle* (Par Mme d'Aulnoy, Mlle Bernard, Mme de Murat, Mlle de La Force, le chevalier de Mailly). Avec introduction et notices par Mary Elizabeth Storer, Publications of the Institute of French Studies, Columbia University, New-York. — Sainte-Beuve: *Pages choisies de Port-Royal*. Introduction et notes par Maurice Allem.

Louis XIII ayant épousé l'infante Anne d'Autriche, et Elisabeth de Bourbon, sœur du roi, l'infant Philippe, prince des Asturies, l'Espagne devint à la mode à la cour de France et parmi les ruelles de la ville. Il est d'usage de dire que, vers le même temps, les gens de bel air s'éprirent d'amour tendre pour la langue et la littérature espagnoles. Ce propos, cependant, nous semble un peu aventuré. Les gens de bel air ne manifestaient pas tant d'enthousiasme pour le travail et pour la lecture. Il semble probable que, dans les milieux cultivés, avant les mariages espagnols, les enfants apprenaient, au cours de leurs études, la langue de Cervantès au même titre que la langue de l'Arioste. La seconde permettait de lire, dans les textes originaux, les œuvres des grands écrivains italiens et de faire, sans difficultés, le voyage classique dans les villes de la péninsule. La première était de grande utilité aux guerriers qui, chaque année, allaient combattre, aux frontières, les troupes de Philippe III.

On pourrait donner de nombreux exemples prouvant que l'enseignement de l'espagnol précéda la réconciliation provisoire de la maison d'Autriche avec la maison de France. Honoré d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée*, connaissait parfaitement cette langue, de même que le marquis et la marquise de

Rambouillet et beaucoup de leurs hôtes, Voiture et Chapelain en particulier, à des époques où la vogue de l'Espagne ne s'était pas encore produite.

M. G. Hainsworth, dans un ouvrage curieux, bien documenté et de fort bonne tenue littéraire, consacré aux **Novellas exemplares de Cervantès en France au XVII[e] siècle,** persiste cependant à croire que les mariages espagnols engagèrent puissamment seigneurs, dames et bourgeois à se plonger dans des grammaires et dictionnaires. Accordons-lui qu'après leur célébration, la société se montra simplement plus curieuse d'un pays dont elle ignorait tout, de ses mœurs et de sa littérature surtout, sans songer d'ailleurs le moins du monde à y faire pérégrination. Des raisons l'y engageaient. De nombreux hispanisants, jusqu'à l'heure peu goûtés, publiaient volumes sur volumes, tant de volumes que M. G. Hainsworth en compte plus de 400 entre les années 1600 et 1620.

Les traductions de romans espagnols semblent avoir connu, vers ce temps, la prédilection des lecteurs. M. G. Hainsworth, dans son étude, s'inquiète d'établir et de nous apprendre qu'elle fut en France la fortune des *Novellas exemplares* de Cervantès. Ces nouvelles, au nombre de douze, parurent, dans leur langue originelle, en 1613. Elles se composaient de trois récits réalistes et d'autres récits strictement romanesques, souvent un peu extravagants. En les publiant, leur auteur inaugurait un genre littéraire qui devait bientôt se répandre dans toutes les littératures du monde.

Les *Novellas* furent traduites et lancées en France en 1615 par deux petits auteurs aujourd'hui à peu près inconnus : François de Rosset et Vital d'Audiguier, sur lesquels M. G. Hainsworth apporte des renseignements de tous ordres d'un assez vif intérêt. Ces deux grimauds vivaient dans la pauvreté et tiraient leur subsistance de leurs translations de l'espagnol en français. Le second surtout prenait de grandes libertés avec le texte de Cervantès, car il trouvait « son style bizarre, extravagant et barbare », et, souffrant de ses redites et de son galimatias, les corrigeait à sa guise. Le premier, plus scrupuleux, donnait un mot à mot qui n'était pas toujours

très clair. Leur édition connut un assez beau succès, puisque, de 1615 à 1665, sept réimpressions en furent faites.

Les *Novellas* n'eurent point, malgré tout, en France, la renommée qu'y rencontra *Don Quichotte,* traduit en 1616 par César Oudin. M. G. Hainsworth nous montre qu'elles fournirent, à travers le temps, des sujets de pièces de théâtre à Hardy, Sallebray, Guérin de Bouscal, Georges de Scudéry, Rotrou et Quinault, lesquels transportèrent leurs pilleries sur la scène avec différentes variantes. Nos auteurs de romans ne pouvaient en faire des plagiats puisqu'elles étaient traduites. Ils s'en inspirèrent néanmoins et, sur leur modèle, donnèrent naissance à la nouvelle française. Il faut bien dire que, pendant tout le siècle, celle-ci ne présenta pas une grande originalité. Les écrivains qui y excellèrent, à part peut-être Charles Sorel et Donneau de Visé, manquaient le plus souvent d'imagination ou bien étaient contraints par le dénuement de produire vite; ils ne se donnèrent pas la peine d'inventer des sujets; ils allèrent chercher ces sujets dans les livres de confrères espagnols, comme Maria de Zayas; ils traduisirent, remanièrent, arrangèrent à leur gré les textes, en firent — Scarron en particulier — par la vertu de leur talent, des œuvres personnelles, souvent très supérieures aux originaux. Tous ces écrits, signés de Le Metel d'Ouville, de Boisrobert, de Segrais, supportent mal la lecture à cette heure. Bien rarement, parmi les innombrables nouvelles publiées dans les volumes du *Mercure galant,* en rencontre-t-on une, de-ci, de-là, qui arrête l'attention. Cervantès reste à l'origine de leurs publications. Au dire du sieur de Callières, « tous les auteurs de romans comiques, d'histoires amoureuses et de nouvelles galantes, le reconnaissaient pour leur maître.

M. G. Hainsworth a discerné, dans un passage de l'*Astrée,* l'influence manifeste de ce maître. Par contre, il ne semble pas avoir trouvé trace d'une telle influence dans les romans de **Madeleine de Scudéry,** bien que celle-ci connût l'espagnol et eût été, dans sa jeunesse, grande lectrice de toutes sortes d'écrits étrangers. Comment Madeleine de Scudéry fut-elle préservée de cette manie du plagiat qui se manifesta, tout au long du XVIIe siècle, chez la plupart des grands

esprits? Sans doute dut-elle cette originalité à son goût de peindre la société de son temps.

Mme Claude Aragonnès vient de consacrer un volume aimable, vivant et pittoresque à cette étrange demoiselle dont un chariot d'autrefois serait nécessaire pour contenir l'œuvre gigantesque. Nous ne nous étonnons pas de voir, dans ce volume, régner la sympathie; nous aurions été heureux d'y rencontrer plus de faits nouveaux.

Madeleine de Scudéry bénéficia, en son temps, d'une vogue analogue à celle d'un Edmond Rostand ou d'un Pierre Benoit. On attendait avec passion la suite de son *Grand Cyrus* et de sa *Clélie*; on en allait querir et on s'en disputait les feuillets à la porte de l'imprimeur. Mme de Lafayette, du fond de l'Auvergne où elle vivait alors auprès de son mari, faisait querelle à ses correspondants parisiens de les lui faire attendre.

Madeleine de Scudéry était une merveilleuse imaginative jamais à court de sujets et de phrases. Elle écrivait en galimatias, traçait des portraits d'une justesse relative, se préoccupait plutôt de louange que de vérité. Ses romans néanmoins sont pleins d'une vie idéalisée. On aurait grand tort de les juger ennuyeux. Nous avons lu avec beaucoup plus d'impatience, pour notre compte, la *Chartreuse de Parme* de Stendhal que la *Clélie*. Il faut croire d'ailleurs que les procédés romanesques de Madeleine de Scudéry, consistant à entremêler l'histoire d'un groupe social à vingt autres histoires d'autres groupes sociaux, étaient fort ingénieux, puisque M. Jules Romains vient de les reprendre dans ses *Hommes de bonne volonté*. La bonne demoiselle aurait-elle inventé, sinon l'unanimisme, du moins les méthodes littéraires de l'unanimisme avant son créateur actuel?

Novatrice et pleine d'un talent un peu lourd dans son œuvre, Madeleine de Scudéry fut également intéressante comme créatrice d'une ruelle unique dont Mme Claude Aragonnès examine les occupations puériles avec beaucoup d'intelligence et de soin. Cette ruelle ne ressemble, en effet, à aucune autre. La préciosité y régna-t-elle réellement ? Mme Claude Aragonnès le croit. En fait, il n'y fut jamais question que de subtiliser sur les sentiments. Madeleine de

Scudéry ne peut être rattachée à la société précieuse que pour avoir inauguré la « préciosité de sentiment ». On lui attribue d'ordinaire l'imagination de la Carte du Tendre. Tout au plus peut-on assurer qu'elle perfectionna en elle la géographie sentimentale existant depuis les temps anciens et remise à la mode, si nous ne nous trompons, par Tristan Lhermite.

Vers la fin de sa vie, Madeleine de Scudéry joua un rôle mal connu et que personne, pas même Mme Aragonnès, n'a mis en lumière. Elle fut une moraliste, une directrice de conscience, une éducatrice mondaine. Ses *Conversations* contiennent une part de sa doctrine de stimulatrice des âmes. Elle correspondait avec toute la terre, possédait une renommée européenne et avait même su acquérir la sympathie de Louis XIV qui n'aimait guère les « pousseurs de beaux sentiments ». Détail particulier: il existe un plagiat allemand de la Carte du Tendre transformée en carte militaro-galante.

Au temps où la vieille fille achevait sa vie, d'autres ruelles étaient nées qui semblent avoir été les rivales de la sienne. On y cultivait les **Contes de fées.** Charles Perrault, que des ignorants veulent absolument déposséder, à cette heure, de son génie de conteur, en était le patriarche, le guide, le conseiller. Toutes sortes de demoiselles disgraciées, mais illuminées de rêves (Mlle Bernard, Mlle Lhéritier, Mlle de la Force, etc...), de dames ayant rôti le balai, trempé dans des aventures picaresques ou criminelles, mais repenties, pardonnées, tombées dans la dévotion (Mme d'Aulnoy, Mme de Murat, etc...), en faisaient partie et écoutaient les admonitions du vieil académiste, lui soumettaient leurs évocations du pays féerique, supportaient avec délices ses corrections, collaboraient avec lui.

Mlle Mary-Elizabeth Storer a fait, avec beaucoup de talent et de savoir, dans une thèse de doctorat ès-lettres (1), l'histoire du groupe de Charles Perrault et de groupes parallèles. Aujourd'hui, dans un petit volume, publié par l'Université Columbia, elle nous donne un choix des contes de fées imaginés par les demoiselles et dames que nous nommons plus

(1) Mary-Elizabeth Storer: *Un épisode littéraire de la fin du* XVII[e] *siècle. La Mode des Contes de Fées.*

haut. Ainsi, celles-ci ne seront-elles pas tout à fait oubliées. Elles méritent d'ailleurs de figurer dans notre littérature pour avoir créé et fait florir un genre littéraire injustement dédaigné. Mlle Storer a accompagné ces Contes d'une intelligente introduction et de notices excellentes dans leur brièveté.

Soucieux de maintenir la gloire de Sainte-Beuve, dont il nous a donné, en l'abrégeant, une édition parfaite des *Lundis*, des *Portraits*, etc., M. Maurice Allem a tenté de résumer, à l'usage des lettrés, le **Port-Royal** du même écrivain. La tâche n'était pas aisée. On est, en effet, embarrassé de choisir des extraits dans une œuvre si liée dans toutes ses parties et où les pages d'anthologie abondent. A parcourir les deux volumes mis en circulation par le subtil éditeur, il nous est apparu que rien de ce qui semble essentiel du grand ouvrage n'y a été oublié. Non seulement le monastère, dans ses maisons des champs et de Paris, revit à nos yeux, mais encore nous apercevons dans leur relief toutes les figures sévères qui en assurèrent le prestige. M. Maurice Allem s'est préoccupé aussi de ménager une place aux doctrines des Messieurs, à leurs œuvres, à leurs polémiques, à leurs tribulations. Des notes savantes et nombreuses, une introduction consacrée aux circonstances dans lesquelles Sainte-Beuve conçut, documenta, écrivit son œuvre, enrichissent les textes qui nous sont présentés.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Henriette Charasson : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Ernest Flammarion. — Noël Ruet : *L'Anneau de Fer*, Editions de la Grive, Mézières. — Jeanne Sandelion: *Azur*. Edit. Jos. Vermaut. — Sylvain Bonmariage: *Ode à la Fontaine de Belhamme, suivie d'autres Poèmes*. Edition Littéraire Internationale. — Emmanuel E. Signoret : *l'Etrange Aventure*, Fernand Aubier.

Une mère humble et ardente rend hommage : « **Mon Seigneur et mon Dieu!** » s'écrie-t-elle, à l'exemple de saint Thomas, — à Lui dont elle tient tous ses dons, et ceux, suprêmes, du sacrifice et de la souffrance. Adonnée à la joie, heureuse de vivre entre le compagnon qu'elle s'est choisi et ses enfants, la crainte néanmoins habite son cœur, et partout, toujours est en elle présente la pensée de la mort. C'est cette ferveur confiante mêlée d'angoisse qui a sacré poète

Mme Henriette Charasson, et ses effusions sont des prières. Dieu est l'objet constant, et Jésus avec l'intercession de la Divine Mère et des Saints qu'elle révère, Jean l'Ineffable, Thomas qu'il faut convaincre, et le suave petit pauvre d'Assise, Dieu est l'objet constant de sa pensée. Elle lui rend grâce de ce qu'elle a reçu, c'est à lui qu'elle élève avec humilité le doute quand elle en est harcelée, sous la sagesse de sa volonté elle se courbe quand il lui inflige le deuil et la douleur. Qu'elle ait ou non compris les intentions divines, elle accepte, elle s'y conforme, elle s'emplit de reconnaissance. Néanmoins elle a peur ; non tant de n'avoir assez fait, puisqu'elle aura fait selon son pouvoir et avec toutes les énergies de son dévouement, mais de ce qu'il adviendra de ceux, les faibles, qu'elle chérit et qu'elle forme, lorsqu'elle sera partie, aura été rappelée, leur manquera. Certes, elle le sait, morte elle sera présente, veillera toujours, mais eux s'en rendront-ils compte, le sentiront-ils, éprouveront-ils le bienfait de sa vigilance ?

Les poèmes de ce livre se déroulent en stances de longs vers, bien scandés quoique non immuables dans leur mesure, à la manière rendue plus balbutiante, de Paul Claudel ou parfois plus spontanément imagée, selon la manière de Paul Fort. Que dis-je ? J'ai tort. La manière est personnelle, mais simplement avoisine ; elle tend à des buts qui ne sont pas les leurs. Une mère écoute, formule la pitié, l'amour, l'angoisse qu'elle porte en secret dans son cœur; le rythme s'impose, elle ne se l'est pas choisi, elle le fixe dans la forme où elle se sent toute l'âme palpitante.

Détacher un verset en citation ne prouverait rien, l'un s'engendre de celui qui précède, et détermine ce qui suit, la séquence est enchaînée. C'est un livre d'une nature qui ne saurait être autre qu'il n'est, un bréviaire de l'amour maternel d'une chrétienne fière de son destin et confiante en son Dieu. Chant d'église attendri, tremblant à la pensée du devoir, ferme au regard de l'affection humaine, familiale, un livre de foi et de la plus pure piété, aussi, par la flamme au cœur, un livre où se lève l'âme d'une femme.

Que Noël Ruet qui, encore jeune, nous a donné une dizaine, pour le moins, de recueils délicats et sensibles, ait songé à élever « à la mémoire de Marcel Ormoy qui fut l'ami et le

poète » l'offrande d'un choix d'entre ses poèmes d'autrefois les mieux réussis en y joignant une série d'inédits, ne saurait surprendre, car ce poète se distingue par la pureté de l'âme et la force sensible de ses affections profondes. **L'Anneau de Feu** est remarquable par la lucidité diaprée et le ton paisible et délicat de sa composition. Je m'arrête en particulier aux poèmes nouveaux de **La Ligne Verte** où s'expriment presque directement des sensations de vie toute rêveuse et active, des tristesses mais aussi en présence des mille prestiges de la nature un constant émerveillement. Noël Ruet se peut flatter d'être poète selon le cœur de Marcel Ormoy, de Philippe Chabaneix, de Louis Pize, mais chacun de ces beaux poètes a préservé sa personnalité, remarquable brigade, comme on eût dit au temps de la Pléiade, de poètes dont chacun s'affirme selon sa foi et ses élans propres et parmi lesquels si l'aîné, trop tôt et récemment disparu, est celui qui a donné de son talent la plus pleine mesure, nul des autres n'est indigne de lui être comparé, nul n'est moindre que ses pairs.

Azur, 1924-1934, un volume copieux : « Aimez l'or, l'argent et la flamme », conseille Maurice Barrès, et, selon la comtesse de Noailles, Jeanne Sandelion s'est écriée : « J'ai tant aimé l'azur qu'il a pénétré mon être et m'a fait un cœur de turquoise. » Si l'on avait à formuler un regret, c'est le trop d'abondance dont regorgent ces poèmes. On s'y perd un peu, tant ils renferment profusion de richesses et de lumières. Rien n'est refréné, rien n'est sacrifié dans l'expression ni dans l'élan des images. Nature brûlante et cœur regorgeant d'un poète à qui rien n'apparaît indigne d'être chanté ni superflu à moduler. Comment choisir ? Le monde est beau. Tout étincelle, regorge de couleur et d'éclat. Mme Sandelion est emportée par la force même de son enthousiasme. La maîtrise lui viendra, quand elle aura régularisé son essor. Je ne suppose pas, si l'auteur consent à refréner ce bouillonnement de l'inspiration qui l'emporte soudain et toujours vers le ciel, qu'il risque de se désoler, pour cela, dans des régions stériles et « où manque l'azur ». Au contraire, sans doute, il ne sera qu'épuré et de jour en jour plus splendide.

Par Sylvain Bonmariage, l'**Ode à la Fontaine de Belhamme suivie d'autres Poèmes** joint les images d'un bon-

heur puéril aux souvenirs les plus funèbres des amis durant la guerre disparus. Les « chroniques de Paris » ses autres poèmes, sans doute, sont animés de quelle malicieuse verve le plus souvent et imprégnés par instants d'une très tendre sentimentalité, d'une mélancolie osant à peine s'avouer. L'art de Sylvain Bonmariage se livre aux bons hasards de l'impromptu, je pense, mais avec quelle saveur primesautière quoique parfois surabondante il se prodigue, au plus grand plaisir de ses lecteurs, fût-ce, j'imagine, ceux mêmes qui n'ont point pris part ou en témoins assisté aux fastes des années heureuses, faciles et belles que sa lyre se plaît à évoquer, parmi les poètes insouciants, les peintres, les belles filles.

L'Etrange Aventure est bien celle que nous apporte M. Emmanuel E. Signoret. Fils d'un si admirable père, tout brasier exalté et qui enlève, le poète nouveau écrivit, en le seul hiver 1933-1934, soixante poèmes, déclare-t-il, dont il recueille en ce volume l'ensemble. Ils se répartissent en trois divisions : *Vies, Histoires, Pensées,* et une curieuse préface les précède.

La poésie témoigne même en des époques comme la nôtre, mercantile, d'une aspiration universelle à la rénovation d'un pouvoir de l'esprit. Tout sujet peut servir de thème, pourquoi exclure l'épique, le didactique et ne pas se plier à tous les tons, le familier, le soutenu ? Le poète extrait de la vie sa pensée et ne saurait s'abstraire des préoccupations de tous au haut de son imaginaire tour d'ivoire. La technique doit coïncider avec l'inspiration, lumière à la fois impérissable et caduque, astreinte à maintenir un équilibre délicat entre la musique et la peinture, entre le mouvement et le repos. « L'art des vers est un art secret, qu'on n'apprend que par la pratique et, comme tout autre art, avec beaucoup de peine et d'humilité. Toute notre ambition est d'avoir été un bon ouvrier. »

Ce succinct résumé de la pensée de l'auteur ne rencontrera, je pense, que l'assentiment des poètes et des lecteurs, s'il en est, qui se soucient encore de poésie. Mais quelque part il dit que l'important c'est l'exemple et non pas le précepte. Le surprendrai-je si sur ce point encore je suis, en principe, d'accord avec son sentiment ? Je m'étonne seulement que ses *exemples* apparaissent l'application étudiée de ses préceptes ;

il y a chez ce poète un naïf ou incoercible besoin de démonstration qui nuit à son élan lyrique. Je prends au hasard un sonnet, *Le Phare :*

On vole au plaisir, on est jeune et pas averti.
L'obstacle irrite cette fougue qui surabonde
Et rageusement s'attaque à ce qui ralentit
Sa course et voudrait, naïve, conquérir le monde...

N'est-ce point un professeur qui parle ? Où est l'élan, l'enthousiasme, la furie, l'extase ? Qu'est-ce qu'on gagne à disposer en vers et en strophes de tels propos, à les marquer de la rime ? Voilà ce dont je demeure déçu à la lecture de la plupart de ces poèmes. Non toujours, par bonheur, et quand l'émotion intervient, du cœur ou de l'intelligence, l'allure du vers est, par bonheur, tout autre. Voyez *Le Cimetière,* dont les strophes sont dédiées « à la mémoire de mon père, le poète Emmanuel Signoret », méditation, cette fois, plus sensible et troublante :

Morts lointains, vous me frôlez, je crois voir votre ombre
Pensive et légère...

Je donnerais pour une succession de vers tels que ceux-là (et où le poète verrait, plutôt qu'il ne *croirait voir* une ombre) tous les exercices plus ou moins réussis et bien vite futiles de la série intitulée *Le Cirque, Sur la Plage* ou le « didactisme » un peu lourd des sonnets philosophiques, *Pensées.* Je ne vois peut-être pas avec assez d'assurance, je *crois voir* qu'Emmanuel E. Signoret se méfie ; il craint de n'apparaître qu'un reflet de son père, et se dérobe par volonté à l'entraînement d'une inspiration débridée. Etait-ce un excès chez Emmanuel Signoret ? Ah ! qu'il est préférable à l'excès contraire, marcher, quand on est nourri, affolé de poésie, pas à pas, sans être étourdi d'enthousiasme et de vertige. Les plus grands apportent en leurs poèmes l'équilibre et la sérénité la plus puissante. Ils maîtrisent la force qui les emporte. Ceux-là sont rares, mais il est bon de songer à eux, toujours.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *La femme Dieu*, Ferenczi ; *Mon étrange plaisir*, Editions Baudinière. — Georges Duhamel : « *Chronique des Pasquier* » : *Vue de la Terre promise*, Mercure de France. — André Thérive : *Le troupeau galeux*, « *Chronique d'Antoinette Bourignon* », Grasset.

Quand M. Antoine Orliac entreprendra la seconde partie de sa *Cathédrale Symboliste*, je pense qu'il réservera une chapelle à sainte Rachilde ; mais je me demande comment il fera pour nous expliquer à la célébration de quel culte elle sera consacrée... Rien de plus difficile, il est vrai, que de définir le mystère dont s'enveloppe le génie de l'auteur de *Monsieur Vénus*, de *La Tour d'Amour* et de *L'Amazone rouge*. Mme Rachilde est païenne, sans doute ; mais c'est par Satan qu'elle se rattache au christianisme. Il faut prendre garde, toutefois, que Satan a quelque chose, avec elle, de ces dieux auxquels les Pères du Moyen Age assuraient qu'il emprunta volontiers leurs traits pour séduire et corrompre... Le diable apparaît moins à Mme Rachilde pareil à un mauvais ange qu'au divan Orphée, le charmeur de bêtes, et l'on sait comme elle aime nos frères inférieurs. A tout prendre, s'il ne fallait *grosso modo* caractériser son mystère, je dirais qu'il est non d'essence panthéiste, mais naturiste.

Il habite les ténébreuses sylves pullulantes et descend de ce ciel sous lequel il y a plus de choses que dans notre philosophie, pour parler le langage d'Hamlet. Mme Rachilde s'émeut *de* tout ce qui est, mais aussi *en* tout ce qui peut être au monde. Elle exalte la fantasmagorie des choses. Son paradis terrestre est une sorte de forêt vierge où règne l'androgyne primitif, où évoluerait librement Artémis, si la sœur nocturne d'Apollon ne souillait sa tunique du sang des fauves doux ou cruels... Tous ou presque tous ses drames procèdent de cette dualité, en les héros qu'ils animent, du principe mâle et du principe femelle. Ceux-ci sont au point crucial de la vie ; dressés comme des révoltés sur cette cime écumante que forment deux mers en se heurtant. Entre l'abîme d'en bas, et l'abîme d'en haut.

Mais lisez **La Femme-Dieu,** le dernier roman, le dernier *conte*, plutôt, de cet écrivain chez qui l'imagination est si puissante qu'elle élève la réalité au-dessus d'elle-même sans

jamais la déformer. Qu'y voyez-vous ? Une jeune fille, presque une enfant encore, qui vit en province dans un parc avec une biche, aussi familièrement que Diane avec ses lévriers. Parce qu'elle est née en France, elle est catholique, et pitoyable. Charitable, même. Son Christ, qu'elle sait qui est mort pour elle sur la croix, c'est le Christ-Soleil... Elle est fière, indomptable. Passionnément pure. Elle aime. Qui ? Faute de son confesseur, le frère coupable, croit-elle, de celui-ci... On veut la marier à un quinquagénaire. Mais elle le méprise, et ne consentira à devenir sa femme que de nom... L'étrange vierge! Quel désordre en elle, dans son harmonie, comme dans l'harmonie de la nature! Et si complexe... Si simple, à bien voir, pourtant. Mais l'esprit de l'homme gâte tout... C'est lui (un prêtre, en l'occurrence) qui cause l'irréparable. Je ne dirai pas comment. C'est un des attraits, non le moindre, du récit de Mme Rachilde, qu'il préserve son secret jusqu'au dénouement. On s'étonne d'abord. On s'irrite même. Puis on se dit : « Mais non... c'est dans l'ordre ; dans cet ordre qui rejoint l'inflexible logique de la folie. »

Une âme peut-elle conserver sa candeur dans un corps que la volupté plie aux rythmes les plus instinctifs de la danse ? Oui ; si l'histoire est vraie que nous conte, d'autre part Mme Rachilde sous ce titre : **Mon étrange plaisir.** Oui, si Léonard a eu un modèle quand il peignait son Bacchus, et si les Préraphaélites, quand ils *rêvaient* le Satan de Milton, lui ont bien attribué une beauté conforme à sa séduction perverse. Le héros du livre de Mme Rachilde est né en Roumanie, mais semble avoir le sang des Slaves du Sud dans les veines ; et sa confession (*Mon étrange plaisir* est écrit à la première personne) est l'histoire, ou la légende, d'une irrésistible vocation. Nel-Haroun, un nom digne des *Mille et une nuits*, est naïf de cœur et rusé comme un fauve. Il ne connaît que le dieu qui l'habite, et, dès l'âge de douze ans, lui commande de danser. Quel pittoresque, à la fois raffiné et simple, quelle poésie dans le détail de sa vie première ! Un mâle, certes! Mais à ce point envoûté par la grâce flexueuse de la femme que son ivresse est de l'incarner dans ses saltations. « Ayant cessé d'être un enfant » il n'est « pas heureux d'être un homme ». (Toujours le conflit dont je parlais

plus haut...) Il possède, du moins, le secret de la créature incomparable quand il mime ses attitudes... Une petite bergère qui dansait parmi ses chèvres, et qui s'est pendue, lui a-t-elle transmis son âme nostalgique? Deux amies, pour lesquelles il se roule et bondit comme une balle élastique, achèvent de le convertir au culte de la beauté musicale, par excellence. Il lui faudra se vêtir, un jour, de voiles et, sous le déguisement d'un subtil maquillage, évoquer les tourments de Vénus, devant les plus humbles témoins ou les plus primitifs, dans un bouge à Stamboul... Et c'est le réveil cruel. La révélation d'un désir dont la brutalité l'arrache à sa féerie... On lit le livre de Mme Rachilde comme on savourerait un sorbet à la rose, mais corsé d'on ne sait quelles épices et qui vous laisserait dans la bouche la sensation d'une brûlure.

Avec **Vue de la Terre promise,** le troisième volume de la « Chronique des Pasquier », les intentions de M. Georges Duhamel se précisent. La famille que l'on avait vue groupée autour de l'admirable maman Pasquier, rue Vandamme, d'abord, rue Guy-de-La-Brosse, ensuite, s'est retirée en banlieue, à Créteil où tint ses assises le groupe de l'Abbaye dont fit partie M. Duhamel, en ses jeunes années... Ce n'est pas encore la dissolution du « clan », mais on peut se rendre compte à bien des signes que, déjà, un profond travail s'opère en chacun de ses membres qui va les détacher les uns des autres. Ram — M. Pasquier père — a, enfin, réussi à passer ses examens ; et le voilà docteur, sans grande clientèle, mais avec une automobile (une des premières, s'il vous plaît, que l'on ait fabriquées). Il est vrai qu'il ne l'a pas payée. Sa conduite ni ses mœurs ne se sont améliorées, cependant. Il achète du terrain dans des conditions déplorables et continue, malgré ses cinquante-trois ans sonnés, de faire le fol. Il engrosse, notamment, une parente pauvre, que l'on héberge pour qu'elle aide à Mme Pasquier, et se fait humilier par ses fils. Il faut dire qu'il tourne au grotesque, ou le portrait qu'en trace M. Duhamel, à la caricature... Mais c'est la question d'argent, surtout, qui mine la famille, achève de gâter les rapports du père avec ses enfants et du studieux Laurent avec ses frères, l'antipathique Joseph, en particulier... Et Cécile ? demandera-t-on. La délicieuse musicienne, Cécile qui

s'était fiancée à Waldemar ? Eh bien ! elle n'épousera pas le balzacien personnage. On a deviné que l'exaltation du compositeur était suspecte. Adonné à la drogue, il devient fou, en effet, et dans un accès se suicide. Tant mieux pour la chère virtuose qui inspire à Laurent une admiration non sans analogie avec celle qu'éprouve René pour sa sœur Amélie, mais parfaitement pure (et désintéressée) à cause de l'horreur que lui causent les turpitudes du docteur Pasquier. Le volume s'achève par le départ du jeune biologiste pour Paris où sa destinée propre va commencer. Rompu le bloc familial, c'est le tour des personnalités d'être et de se développer indépendamment, selon leurs moyens. M. Duhamel qui est individualiste, comme on sait, croit que les caractères bien trempés survivent au naufrage de la famille dont moralistes et sociologues nous ont, à l'envi, célébré les vertus. Je n'ai point à dire s'il se trompe. En tout cas, sans jeter sur cette « cellule nationale » l'anathème de M. Gide, il ne se fait pas d'illusion quant à son caractère tutélaire. Quoique le père ait, ici, manqué à ses devoirs, quoiqu'il ait trop voulu sans suffisante puissance, M. Duhamel semble penser — l'exemple de Laurent nous donne à penser, du moins — que, même téméraire, même sans l'appui de la raison, l'effort des humbles pour s'élever n'est jamais vain. M. Duhamel a-t-il donc la mystique de l'instruction ? Non. Mais il a foi dans l'idéal. Son jeune héros qui lui ressemble, ou qui est lui à travers le voile de ce qu'il appelle « les mémoires imaginaires », nous réconcilie avec les hommes, malgré ses faiblesses — si sympathiques, d'ailleurs. Sympathique, le récit de M. Duhamel l'est tout entier, par la délicatesse de l'accent et de la couleur, la modération, le mélange d'indulgence et de lucidité ironique, mais sans amertume, de bonhomie lyrique et de familiarité raffinée. C'est proprement un charme.

« Une promenade militaire », c'est ainsi que le Duruy de ma jeunesse définissait la conquête de la Franche-Comté, sous Louis XIV. Et je me rappelle encore l'illustration qui montrait, dans cette histoire, le comte de Gramont pérorant avec des gestes de petit-maître devant les bourgeois de Dôle, rassemblés sur les remparts de leur ville, pour les convaincre de rendre celle-ci au Roi-Soleil. Ce qu'ils firent, paraît-il,

d'assez bonne grâce. Auparavant, les choses s'étaient passées de façon moins pacifique, à preuve le récit du sac et de l'incendie de Saint-Claude que nous fait M. André Thérive, en manière de prologue à sa chronique romancée d'Antoinette Bourignon : **Le troupeau galeux,** « Prologue en enfer », tout comme dans le *Faust* de Gœthe, et qui nous reporte en 1639, à la fin du règne de Louis XIII. M. Thérive n'aime point les soudards, et il nous le fait bien voir dans son évocation, digne de Callot, des horreurs commises, aux dépens des Jurassiens, par les hordes de M. de la Motte-Houdancourt, lieutenant royal. Il ne reste plus pierre sur pierre à Saint-Claude après le passage des furieux et ses habitants s'en vont, d'abord, sous la conduite de l'abbé Véry, chercher refuge en Suisse. Mais Genève les repousse. Ils échouent en Alsace et y refont, tant bien que mal, leur vie jusqu'au jour où une dame de Willerval leur offre des terres à cultiver en Flandre. L'abbé Véry les y conduit. Mais la dame est folle des suites d'une passion que lui inspira son frère. La mort ayant ravi le jeune homme à ses incestueux désirs, elle s'est adonnée à la plus malpropre des dévotions.

Une visionnaire — Antoinette Bourignon elle-même — l'inspire. On sait ce que Bayle a dit, dans son Dictionnaire, de cette fille, fortement imbue des doctrines de Jansen, et dont il cite d'édifiants extraits, car elle n'écrivit pas moins de vingt et un volumes. Douée d'une imagination délirante, mais affreusement laide, c'est à sa disgrâce physique qu'elle dut, sans doute, de sombrer dans l'hérésie au lieu de se jeter dans l'amour. Elle se croyait chargée d'une mission divine. Ayant, par hasard, échappé aux outrages d'un soldat, comme elle fuyait la demeure de ses parents, déguisée en homme, elle attribua sa chance à une grâce spéciale et se persuada d'avoir changé de sexe... Cela ne l'empêchait pas d'accoucher — spirituellement — de ses disciples. Elle professait, du reste, sur l'androgynat d'Adam, avant la faute, les idées les plus saugrenues et les plus dignes, il faut bien l'avouer, de justifier les théories de Freud... Les pauvres paysans de l'abbé Véry sont une proie pour l'illuminée qui a tout de suite distingué, parmi eux, un fort joli garçon, rusé, de surcroît, nommé Abel. Elle voit en lui le troisième Sauveur qu'elle attend, et l'emmène avec « le troupeau », à Lille.

Mais les Jésuites l'en font chasser, et la voilà bientôt errante, à la recherche de la terre promise... Je m'arrête. D'énumérer les péripéties de la chronique de M. Thérive m'entraînerait bien au delà du cadre de celle-ci. Et je n'ai pas fait mention de l'intendant de Mme de Willerval, un gaillard dont l'opportunisme a fourni à notre auteur les meilleurs traits de son récit. Je n'ai pas signalé, non plus, le curieux débat à la suite duquel les Pères décident l'expulsion des Flandres de la Bourignon, ni les mille diableries et extravagances que M. Thérive a décrites avec plus de malice encore que de pittoresque. Son livre est une réussite, et non seulement par le style qui reproduit à s'y méprendre celui du XVIIe siècle, mais par l'intelligence d'une des époques de notre histoire où l'inquiétude religieuse se manifesta avec tant d'âpreté. Cette inquiétude M. Thérive la partage-t-il ? Il n'y paraît pas, encore que l'on sache quel intérêt il porte à l'hérésie, en général, et singulièrement aux déviations de la mysticité. Il brasse avec trop d'entrain une matière trop riche pour qu'on puisse prononcer à son propos le nom de Voltaire. Mais il fait songer à France ; et à un France qui se souviendrait beaucoup de son maître Renan.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Goût du Risque, trois actes de M. A. Mortier, au Théâtre des Arts. — *Tessa*, pièce en trois actes de Margaret-Kennedy et Basil Dean, adaptation française de Jean Giraudoux, au Théâtre de l'Athénée. — *Le Chef*, pièce en quatre tableaux de Drieu la Rochelle, au Théâtre des Mathurins. — *Jeanne d'Arc*, de M. Saint-Georges de Bouhélier, au Théâtre de l'Odéon.

M. Alfred Mortier, dont l'activité théâtrale s'exerce habituellement sur les thèmes élevés de l'ordre tragique, vient de se divertir à composer un mélodrame, **Le Goût du risque**, et, en se divertissant, il nous a divertis par une suite d'aventures variées, imprévues et qui se tiennent assez loin de la gravité du réel pour ne point nous causer de trouble ni d'inquiétude.

Une belle espionne, des aventuriers, de l'amour et de la trahison, tels sont les ingrédiens que l'auteur de *Sylla*, de *Marius* et de *Penthésilée* a cette fois-ci brassés et mélangés. Cela fait songer au Sardou qui travaillait pour Sarah débutante. C'est une ingéniosité de même famille, un tour de main

de pareille adresse et Mme Germaine Laugier fait rendre à son rôle fatal tout ce qu'il contient avec une grâce dangereuse et délibérée.

Il ne faut pas voir dans le roman de Margaret Kennedy, que Jean Giraudoux vient de porter sur notre théâtre, **Tessa,** un simple conte sentimental destiné à faire rêver les personnes sensibles. A côté de détails et d'épisodes par lesquels il doit charmer le public le plus étendu, il expose un thème qui peut retenir l'attention des plus difficiles. En effet, tout en faisant une peinture pittoresque d'une admirable bohême, il aborde un sujet qui étonne bien des esprits et qui peut se résumer ainsi : Pourquoi les artistes ne peuvent-ils point vivre parmi les gens du monde et les bourgeois ? Pourquoi le monde constitue-t-il pour eux un milieu que l'on peut comparer à ce qu'est le siècle pour les religieux réguliers ? Quelle est la règle mystérieuse à laquelle ils se trouvent soumis par la fatalité de leur nature; qui leur impose le dérèglement et le désordre; au regard de laquelle la régularité ne mérite point de considération, mais semble une infériorité dont il faut s'écarter. Je ne le saurais dire, mais elle semble la condition d'une vie intérieure qui se flatte d'élévation et d'affranchissement. On dirait qu'au regard de ces êtres d'exception la liberté supérieure, je dirai même la liberté philosophique, ne peut exister que dans le désordre à la fois sublime et sordide où nous apparaît la famille Sanger, dont la petite Tessa est la plus séduisante fleur.

L'aimable comédie où nous la voyons se débattre contre l'ordre et mourir vaincue par lui ne nous apporte, pas plus que n'a fait le roman dont elle est issue, la solution de ce grave et troublant problème, mais elle en pose minutieusement les données et elle en décrit avec sollicitude les circonstances. Rien, en effet, n'est typiquement irrégulier, anticonformiste, opposé aux convenances bourgeoises ou mondaines comme la vie que l'on mène dans le châlet tyrolien où débute le roman de *Tessa.* Sanger, le père, compositeur génial, mais ivrogne, habite dans la musique comme un dieu dans un nuage. Ses enfants vagabondent dans une périlleuse liberté. Sa femme, la onzième paraît-il, de celles qui le ren-

dirent père, semble prête à suivre tous les caprices de son cœur, et le disciple favori qui vit dans la maison comme un enfant de plus, inconstant lui aussi et changeant, se trouve capable d'aimer et d'abandonner tour à tour chacune des femmes ou des filles qui peuvent passer à sa portée. Ces êtres savourent une sorte de bonheur parfait tant qu'ils demeurent dans leur univers particulier, mais dès qu'ils prennent contact avec la vie de tout le monde, des catastrophes s'abattent sur eux. Il est vrai que cette première prise de contact a lieu à la suite d'un événement qui par lui-même est une catastrophe, puisque ce n'est rien moins que la mort inopinée de Sanger.

Alors, les enfants Sanger entrent en rapport avec les éléments bourgeois de leur famille. On les met en pension. Ils vont dans le monde, la liberté leur est mesurée, sinon ravie, et ils en souffrent comme d'une blessure physique. Mais il y a pire. Voici que Lewis Dodd, le disciple aimé de Sanger, celui que les enfants considèrent comme un autre frère, épouse étourdiment une jeune fille du monde ; à partir de cet instant les conséquences que peuvent avoir l'opposition des caractères artiste et bourgeois apparaissent et le drame surgit. La petite Tessa comprend qu'elle aima toujours Lewis. Celui-ci est d'autant plus ému par ce sentiment que la vie qu'il mène lui convient moins. Il enlève Tessa ; mais la petite supporte malaisément des émotions si contraires et elle meurt, avant d'avoir pu constater l'inconstance de Lewis, qui regrette déjà l'action qu'il vient de commettre et qui voudrait pouvoir l'annuler.

Dans le nouvel Athénée de Louis Jouvet, cet ouvrage pathétique et comblé de significations secrètes a pris tout son sens. Les décors à eux seuls constituent des démonstrations psychologiques, et la façon dont s'opposent le chalet tyrolien, où la famille Sanger mène son étrange existence, et le salon anglais de la maison qu'habite Lewis marié, suffirait à élucider ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'ouvrage.

Ses autres mystères s'élucident grâce au jeu merveilleux des comédiens. On a tout dit sur Jouvet qui paraît se mouvoir dans une sphère où tous les rôles qu'il interprète sont tellement au-dessous de lui qu'il les traduit sans hésitation ni dif-

ficulté. Près de lui, Madeleine Ozeray exprime les malheurs de Tessa avec une grâce fragile et une beauté exsangue dont on demeure surpris. Elle fait comprendre ce que c'est qu'une ingénue fatale — emploi dont je ne suis pas sûr qu'il ait été si nettement défini avant elle.

Si M. Saint-Georges de Bouhélier avait autant d'esprit que M. Giraudoux, il aurait donné un numéro à la **Jeanne d'Arc** qu'il vient de faire représenter, et de même qu'un Amphitryon 38, nous aurions eu une *Jeanne d'Arc* 47 ou 203, suivant qu'on serait parvenu à recenser un plus ou moins grand nombre de pièces de théâtre, composées à dessein de relater l'existence terrestre de cette prodigieuse héroïne. Il est curieux de voir le nombre d'auteurs qui se sont acharnés à porter sur la scène un sujet si mal fait pour elle. A vrai dire, ils travaillent pour la plupart à l'intention des comédiennes qui, si la vie de Jeanne d'Arc n'est pas un sujet de pièce, trouvent du moins que Jeanne d'Arc est un rôle et naturellement un rôle pour elles. Elles doivent prendre un plaisir pervers à mettre tous leurs artifices en jeu pour traduire cette candeur sublime — et peut-être à cause de cela c'est toujours elles, et leur art et leur jeu qui nous intéressent essentiellement dans toute pièce consacrée à Jeanne d'Arc. J'ai vu de mes propres yeux le rôle de Jeanne d'Arc rempli par Mme Segond-Weber, par Sarah Bernhardt et par Mme Pitoeff. Le souvenir que m'a laissé Sarah Bernhardt est prodigieux. Ce n'était point dans la pièce de Sardou (1889), mais dans celle d'Emile Moreau (1909). Elle était alors déjà très vieille et malade. Elle ne pouvait plus marcher et sans doute devait-on, avant le lever du rideau, la planter debout sur la scène, au milieu d'un décor qui figurait le tribunal où elle comparaissait. Et là, sans se mouvoir, sans presque faire un geste, elle s'emparait impérieusement du public en prononçant un texte admirable constitué par les paroles authentiques de l'héroïne, telles qu'elles sont consignées dans le procès. Le théâtre m'a causé peu d'impressions si puissantes, et le génie d'une interprète me fut rarement si visible.

Mme Falconetti, qui est une très rare comédienne et qui s'est essayée déjà dans plusieurs rôles de Sarah Bernhardt,

vient d'avoir elle aussi le désir de jouer le rôle de *Jeanne d'Arc*, mais je m'explique difficilement qu'elle ait choisi pour cela une pièce de M. Saint-Georges de Bouhélier.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Boll : *Idées nouvelles sur l'électron, les piles, les dynamos, l'alternatif, l'induction, la radio, la télévision, les ultrasons;* Larousse. — Paul Berché : *Pratique et théorie de la T.S.F.*, 4e édition, Publications et éditions françaises de T.S.F. — Bernard Kwall : *Les bases physiques de la télévision*, Etienne Chiron. — Mémento.

Les progrès de la science et les réalisations de la technique se poursuivent avec un rythme accéléré, non sans retentir avec une brutalité inattendue, sur les fondements de la société contemporaine. D'une part, en effet, les sciences humaines (psychologie et sociologie), sont de plus en plus distancées, en même temps que leurs résultats essentiels sont candidement ignorés des hommes d'action. D'autre part, la méconnaissance de la partie la plus importante de l'activité actuelle entraîne une parfaite incompréhension des bouleversements sociaux, contre lesquels on préconise les remèdes les plus naïfs. La situation est particulièrement grave en France, où l'élite est surtout artiste et où la culture classique provoque un enthousiasme pour la forme, au détriment du fond: les rhéteurs y sont les maîtres de l'action, et les littérateurs, les rois de la pensée.

Nous contribuons nous-même, depuis de nombreuses années, à combler le fossé, qui s'est trouvé creusé entre la « mentalité littéraire » et la « mentalité technicienne », en écrivant des exposés accessibles au profane et où le spécialiste pourrait puiser des idées générales dans les domaines voisins du sien. Le petit ouvrage qui vient de paraître sous le titre **Idées Nouvelles** est le troisième et dernier d'une série, qui vise à populariser l'esprit et les résultats des sciences exactes: dans le premier (1), le plus général, nous nous appliquions à donner un aperçu des mathématiques, de la

(1) *Qu'est-ce que le hasard? l'énergie? le vide? la chaleur? la lumière? l'électricité? le son? l'affinité?* Cf. *Mercure de France*, 15 février 1932, pp. 138-139.

physique et de la chimie; dans le second (2), il s'agissait essentiellement de mécanique et d'optique; aujourd'hui, nous reprenons les plus importantes questions de l'électricité (3), où la théorie et la pratique se portent un mutuel secours et s'imbriquent inextricablement.

Ainsi que les deux autres ouvrages de la même série, *Idées nouvelles* se compose de chapitres indépendants, accompagnés de nombreuses figures au trait, qui fixent l'attention. Un premier chapitre sur l'électron et ses congénères fournit une « explication » de l'électricité au laboratoire et dans l'industrie. Ces principes sont concrétisés tout d'abord dans les appareils de mesure, puis dans les piles thermoélectriques, dans les piles chimiques et dans les accumulateurs. L'électrotechnique est représentée par une description moderne des moteurs, des génératrices et des transformateurs. Un chapitre traite en vingt-cinq pages de la radiophonie, sans pouvoir entrer dans les détails et en renvoyant le lecteur, pour plus ample information, au petit livre de Pierre David (4). Puis les phénomènes photoélectriques nous amènent à décrire le cinéma sonore et les essais de télévision (5). Enfin la piézoélectricité, qui sert de principe à la production des ultrasons et aux sondages sous-marins.

Nous avons signalé précédemment (6) le gros volume de Paul Berché, **Pratique et théorie de la T. S. F.;** une quatrième édition (949 pages, 907 figures) vient de paraître. Aux qualités indéniables sur lesquelles nous nous sommes étendu, il faut joindre la description de toutes les importantes nouveautés que l'auteur connaît fort bien. Je persiste à regretter qu'il ne se soit pas encore décidé à reprendre son exposé de l'électricité *classique* en le rajeunissant: il est inconcevable

(2) *Pour connaître la relativité, l'analogie, l'inertie, la gravitation, le choc, l'incandescence, la luminescence, la fréquence.* Cf. *Ibid.*, 15 octobre 1934, pp. 377-378.

(3) Sans faire double emploi avec notre manuel pratique, *L'électricité à la ville, à la campagne, en auto.* Cf. *Ibid.*, 15 février 1932, pp. 137-138.

(4) *Les radiocommunications modernes* (Baillière). Cf. *Ibid.*, 15 juin 33, pp. 666-668.

(5) On trouvera des compléments dans : René Mesny, *Télévision et transmission des images* (Armand Colin). Cf. *Ibid.*, 15 mai 1934, pp. 142-145.

(6) *Ibid.*, 15 janvier 1932, pp. 409-410.

que, dans une triode (7), par exemple, les électrons interviennent, quand ils sautent à travers le vide, et que leur rôle soit passé sous silence, lorsqu'ils se faufilent entre les atomes métalliques du filament...

Le physicien Bernard Kwall vient d'écrire un excellent ouvrage, **Les bases physiques de la télévision,** qui se situe à mi-chemin entre la vulgarisation et le traité technique. Il passe d'abord (8) en revue le phénomène de Kerr, les tubes à vide et la photoélectricité, puis il décrit les procédés actuels de transmission des images, sans omettre les récentes tentatives de télévision cathodique.

> Quelle que soit la voie future sur laquelle s'engagera la télévision, il semble hors de doute que c'est du côté de la physique qu'il faut chercher la réalisation du rêve audacieux de la vision à distance. Le progrès si attendu sera accompli, soit grâce à une meilleure connaissance des phénomènes déjà découverts, soit à la découverte de phénomènes nouveaux pouvant donner à la télévision une orientation toute différente de celle qu'elle a prise aujourd'hui (p. V).

Comme René Mesny l'indiquait déjà (9), il est incontestable qu'après de brillantes promesses, la télévision marque un temps d'arrêt.

MÉMENTO. — *L'Œuvre* public, tous les deux ou trois mois, des « Echos de la science », dirigés par Pierre Rousseau, dont on connaît l'incompétence en mécanique et en astronomie (10). Les « Echos » du 7 novembre traitent de physique, à propos de la *Conférence internationale* (Londres, 1er-6 octobre) : « La présidence était exercée par le grand physicien Lord Rayleigh ». Précision macabre, car, d'après l'Annuaire de l'Académie des Sciences, John

(7) A propos des lampes de T.S.F., Paul Berché préconise une terminologie inopportune. Sous prétexte que l'on emploie les mots tétraèdre, icosaèdre..., il fabrique les mots « pentaode », « octaode », etc..., sans s'apercevoir qu'il continue à dire (fort justement) *rayons cathodiques, cathode, anode* (et non : cataodiques, cataode, anaode). Un physicien soucieux de l'étymologie grecque ne peut écrire que *penthode, hexode, octhode.* (La terminologie géométrique n'a rien à faire ici.) Signalons d'autres imperfections : « par seconde » est inutile après *kilocycles* (p. 278). Personne ne parle de « masse » d'électricité (p. 204), de « suite de Moseley » (p. 206), etc.

(8) Une introduction de quinze pages résume des « généralités sur la physique moderne ». Au sujet des *nombres quantiques* (p. 21), il eût été préférable que l'auteur adoptât la notation la plus récente.

(9) Dans l'ouvrage cité plus haut.

(10) *Mercure de France*, 15 décembre 1932, pp. 622-623, et 15 avril 1933, pp. 424-425.

William Strutt, lord Rayleigh, né à Langford Grove, le 12 novembre 1842, est mort à Witham, le 30 juin 1919... Les explications de Pierre Rousseau ne valent pas mieux : « La radioactivité, rappelons-le (*sic*), n'est pas autre chose (re-*sic*) qu'un évanouissement progressif de la matière ». Or, la radioactivité est une explosion des noyaux atomiques, et la dématérialisation est un phénomène d'un ordre tout différent. Le grand physicien Ernest Rutherford n'a pas de chance : non seulement on le confond avec son compatriote Rayleigh, mais, dans une revue des constituants de la matière, on oublie le *proton*, mis en évidence en 1919 dans la première transmutation artificielle qui ait été réalisée. C'est, si l'on peut dire, de la bonne information.

Autre hérésie: « la cellule photoélectrique, recevant de la lumière, la transforme en courant électrique, et inversement (*sic*) ». L'accumulateur est un appareil réversible, mais non la photocellule. Pas plus qu'on ne transforme des chapeaux de feutre en lapins vivants, *en faisant machine arrière!*

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Jacques Bardoux: *Le Drame français: refaire l'Etat ou subir la Force*, Les Portiques. — Joseph-Barthélemy: *Essais sur le Travail parlementaire et le système des Commissions*, Delagrave. — Mémento.

Voici un livre de tout premier ordre : **Le Drame français: refaire l'Etat ou subir la Force,** de M. Jacques Bardoux. Tout Français devrait le lire, le méditer et l'approuver.

L'auteur appartient à un parti politique. Assurément. Son père, le ministre Agénor Bardoux fut, au temps de Thiers, un des organisateurs de la République conservatrice, et lui-même est resté fidèle à ses idées, et par lui on peut voir que le Centre gauche d'alors, dont il est de mode maintenant de se moquer, constituait, avec le Centre droit, les deux grandes forces vivantes et vivifiantes auxquelles se sont opposées des forces de destruction et de corruption malheureusement plus puissantes, l'Extrême droite et l'Extrême gauche. Aujourd'hui les masses penchent de plus en plus vers celle-ci, et quelques jeunes élites de plus en plus vers celle-là, mais la chose ne prouve pas que les Centres aient tort. Sans doute, ils ne recourent pas à l'émeute, à l'injure, ni même à la brigue et à l'intrigue; ils se contentent de faire appel à la science et à la conscience, ou seulement au bon

sens; et il serait bien vain de les traiter d'incapables et d'inertes puisque le pouvoir ne leur a jamais été confié; qu'on fasse appel à eux et alors on pourra, s'ils ne réussissent pas, les condamner; mais pour l'instant, que les bons Français reconnaissent que, seule, la République conservatrice est capable de refaire dignement la France.

Car c'est de refaire la France qu'il s'agit. Le régime sous lequel nous vivons n'est plus digne de ce beau nom, république, n'étant qu'une organisation de politiciens incapables de toute idée noble ou seulement saine. Régime abject. Ce mot prononcé, il y a un tiers de siècle, est encore exact. Il s'agit de créer enfin la République vraie, celle que nous ont successivement empêchés de bâtir les réactionnaires de 1873 et les révolutionnaires de 1879 et années suivantes jusqu'à aujourd'hui, et dont M. Jacques Bardoux nous dessine si louablement l'architecture.

Pour ceci, deux grandes œuvres à accomplir. Socialement, reconstituer les Elites en les délivrant de l'esclavage du Nombre. Politiquement, redresser l'Exécutif en le libérant de la domination du Législatif.

Le premier travail est, en un sens, le plus important, puisqu'il permettra d'assainir les caractères, sans quoi le second deviendrait vain parce que la machine politique, même nettoyée à fond, recommencerait vite à s'encrasser de la saleté politicienne. Donc, il faut, avant tout, purifier l'Ecole nationale.

Ce sont les politiciens qui ont faussé, souillé et détraqué notre Enseignement, non seulement à l'étage primaire, ayant transformé l'instituteur en agent électoral, mais aussi aux autres étages, la quantité de professeurs de lycée ou de faculté imbus de l'esprit politicien ayant déplorablement augmenté depuis 30 ou 40 ans. Qu'avec le régime abêtissant auquel sont soumis nos enfants et même leurs professeurs, la France ait été capable du splendide effort de la grande guerre, c'est ce qui est presque incompréhensible. Mais c'est justement parce que le fonds est excellent, car il ne faut pas juger nos instituteurs par quelques gueulards d'extrême-gauche, pas plus que leurs élèves par les tristes charlatans pour lesquels, une fois majeurs, ils votent, c'est pour cela,

dis-je, qu'il suffirait des quelques mesures prônées par M. Bardoux pour dématagraboliser les cervelles des nouvelles couches.

Quelles mesures? Refaire de l'Université régionale le centre animateur et vivificateur de la région. Créer l'unité corporative universitaire : plus de barrière entre les étages, les instituteurs assimilés aux professeurs de lycées et ceux-ci à ceux des facultés; plus de barrière entre les écoles officielles et les écoles libres, toutes à être subventionnées au prorata de leurs élèves; des Conseils de parents organisés auprès de chaque école élus pour six ans par les parents des élèves, se réunissant sous la présidence de l'instituteur et en présence du maire, et participant à la vie de l'école ou du lycée ou peut-être même de la faculté. L'instituteur ne pouvant plus, pas plus que le curé, devenir secrétaire de mairie et par conséquent agent électoral, du coup acquérant son entière indépendance à l'égard des politiciens. L'internat des lycées remplacé par l'hospitalité familiale dans des familles acceptées par l'Université. Tous les membres de l'enseignement dépendant, pour les nominations et sanctions, du Recteur de l'Université (et non du Préfet) nommé par le Président de la République sans contre-seing de ministre, et inamovible sauf démérite, les promotions ou révocations ayant d'ailleurs lieu avec toutes les garanties de justice désirables. Et l'enseignement, à tous ses degrés, ne se donnant pas pour but de gaver les enfants ou jeunes gens de connaissances livresques, mais de les adapter à la vie et de créer des élites à tous les degrés, chez les ouvriers comme chez les intellectuels. Quel admirable programme! et comment le cœur ne battrait-il pas du désir de le réaliser ?

Second travail, moins herculéen que le premier, mais non moins nécessaire. Délivrer l'Exécutif de l'emprise des politiciens élus qui remplissent les conseils municipaux, départementaux et nationaux. Comment y arriver?

Pour les conseils municipaux des communes rurales, ne rien bouleverser, faire confiance aux bons cultivateurs et à leurs maires, mais transformer le sous-préfet, actuellement simple rond-de-cuir invisible dans son cabinet et accessible

seulement aux visiteurs politiciens, en un inspecteur compétent, actif, consciencieux, animateur véritable.

Pour les conseils municipaux des communes urbaines, joindre un autre inspecteur, celui-ci envoyé par la Cour des Comptes, et cette dernière Cour munie d'une Chambre criminelle disposant de sanctions contre les dilapidateurs. Que la gabegie qui sévit si fâcheusement partout (ici l'auteur donne des exemples effarants de gestion de grandes villes socialistes du Midi) soit rigoureusement réprimée!

De plus, dans les bourgs et villes, les conseillers municipaux seraient pris dans le cadre des Métiers, ceux-ci formant dix corporations : Propriétaires, Journaliers agricoles, Commerçants, Employés, Industriels, Ouvriers qualifiés, Ouvriers non qualifiés, Ouvriers de transports. Professions libérales. Mères de famille.

Pour les conseils généraux, recrutement nouveau. Chaque conseil général se composerait des bureaux des Chambres d'agriculture, Chambres d'industrie et Chambres de commerce du département, augmentés des deux vice-présidents des nouveaux conseils cantonaux comprenant les maires et adjoints des conseils municipaux des cantons et les présidents et secrétaires des associations professionnelles. Les conseils d'arrondissements seraient supprimés.

Les préfets et sous-préfets cesseront d'être des agents électoraux. Ils seront subordonnés, dans chaque région économique, à un préfet régional qui aura le titre de Préfet gouverneur, aussi puissant dans le domaine administratif que le Recteur dans le domaine universitaire, et qui sera, comme lui, nommé par le Président de la République sans contreseing ministériel, et inamovible sauf démérite. Le Préfet régional qui, seul, sera Préfet, les préfets départementaux devenant simples sous-préfets de 1re classe, sera assisté d'un Conseil formé des présidents des conseils généraux et des présidents des chambres professionnelles. Il aura la haute main sur tous les services administratifs à l'exception des militaires, judiciaires, universitaires et financiers qui relèveront de leurs ministres respectifs.

Les citoyens auront trois recours au Conseil d'Etat, à la Cour des Comptes et à la Cour Suprême de justice (Cour

de Cassation si j'ai bien compris), contre toutes les décisions de l'autorité.

Pour la Chambre, vote obligatoire, avec représentation des minorités par le système des restes : 500 députés élus tous au premier tour, pour six ans. Le contentieux électoral donné au Conseil d'Etat. Un serment sera exigé des députés: fidélité aux libres lois de la République et à l'unité de la patrie; sinon, exclusion. L'auteur ne parle pas du Sénat, carence fâcheuse.

Le président du conseil des ministres sera l'Administrateur-délégué de l'Entreprise France. Il n'aura à gérer que la présidence du conseil transformée en vrai ministère supérieur, avec installation permanente, personnel de bureaucrates professionnels, et trois directions : Statistique générale, Presse, Affaires locales, les directeurs étant des fonctionnaires et non des parlementaires.

Les ministres au nombre de 8 seulement : Affaires étrangères, Défense nationale, Finances, Education, Hygiène, Production, Transports, Outre-mer. Supprimés l'Intérieur et la Justice. La Police rattachée à la Présidence du Conseil.

Chaque ministre, membre du Parlement, ayant à côté de lui un Sous-Secrétaire d'Etat permanent, fonctionnaire technicien et non parlementaire.

Au-dessus, enfin, le Président de la République, véritable souverain temporaire élu à la fois par le Parlement et par les Métiers, ayant trois prérogatives propres dispensées du contreseing ministériel : Droit de dissoudre la Chambre, Droit d'adresser des messages au parlement et au pays, Droit de nommer certains très hauts fonctionnaires, notamment les Préfets et les Recteurs. Auprès de lui, un secrétaire permanent de la Présidence auquel seraient rattachés ceux des ministères.

Tout cela se tient très bien, et, en principe, est très approuvable. Je ne discute pas les détails, car déjà l'exposé a été long. On comparera utilement peut-être les idées de l'auteur aux miennes que j'exposerai prochainement dans un livre : *Au pays des Leviers de commande.*

La place me manque, et je le regrette fort, pour parler dignement du très docte livre de M. Joseph Barthélemy :

Essai sur le Travail parlementaire et le système des Commissions. C'est une plaidoirie très judicieuse en faveur des Commissions qui font parfois de l'excellent travail; et les chefs de gouvernement politiciens qui rejettent sur elles la responsabilité de leurs propres fautes, ignorances ou incapacités, sont dans leur tort. L'auteur ne cache pas que, parfois, telle Commission, celle des Finances, empiète outrageusement sur le domaine de l'Exécutif et qu'elle a besoin d'être ramenée dans de saines limites. Mais ceci fait, elle aussi rendra de bons services.

Et voilà, je pense, une chronique substantielle! Joseph Barthélemy appartient à la même catégorie de bons citoyens que Jacques Bardoux, républicains conservateurs, et je m'honore de marcher avec eux. Nous sommes donc déjà trois. Et quatre avec vous, cher lecteur, qui ne pouvez qu'être de notre avis en tant qu'honnête homme intelligent. Quatre, mais c'est énorme! Il ne nous manque plus qu'à convertir le million de gens fanatiques et fanaticoïdes qui votent pour les socialistes et communistes, et le million de gens fripouilles et fripouilloïdes qui votent pour les radicaux-socialistes. Alors, le politicianisme cher à Stavisky étant muselé, nous aurons la victoire. Et ce ne sera pas trop tôt, car il n'est que temps. La France, ton café fout le camp! comme on disait déjà à Louis XV.

Mémento. — René Giraud: *Le Capitalisme et les forces nouvelles*, préface de Henri Clerc, L'Etat moderne, 35, rue Bonaparte. L'auteur a déjà publié deux ouvrages, *Vers une internationale économique*, et *Economie de l'Europe future*, que celui-ci complète. L'auteur n'a pas tort de dire que l'origine des maux dont nous souffrons est l'amour exagéré du gain, la cupidité jouissante; ce que nos pères appelaient l'avarice dans le sens avidité. Mais ce péché capital relève de l'éthique plus encore que de l'économique. Il y a, dans ce gros livre très bien présenté, beaucoup de sagesse; l'auteur voit très bien le danger que court la civilisation et la nocivité des orviétans socialistes, mais que donnerait la formule qu'il apporte: Elaborer avec le concours des techniciens et des usagers un programme d'organisation échappant à l'emprise directe des intérêts particuliers? L'économie libérale surveillée arriverait en somme à cela, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'Etat syndical et corporatif. — Guido Miglioli: *La collectivi-*

sation des campagnes soviétiques, Rieder. Autre son de cloche. L'auteur fait un éloge enthousiaste du communisme agraire. Il ne tait que deux choses. La première c'est que dans les plantations d'esclaves aussi on avait de grosses récoltes obtenues avec les procédés les plus perfectionnés; mais qui voudrait être réduit au sort des nègres d'autrefois? La seconde c'est qu'en dépit de ces résultats qu'on nous dit splendides, et qu'il faudrait vérifier, les pauvres diables de moujiks crèvent de faim, quand ils ne crèvent pas de fusillades, mitraillades ou misères dans les camps de déportation. Aucun espoir d'ailleurs que ces deux simples constatations fassent réfléchir les sectaires du bolchévisme: par définition, les fanatiques ne réfléchissent pas. — Mirkine Guetzevitch: *Le Régime parlementaire dans les constitutions européennes d'après guerre,* Alcan; et *Le néo-absolutisme corporatif Autriche et Portugal.* Jouve. Deux bonnes études sur lesquelles j'aurais à revenir. — *L'or du Rhône,* dans son dernier numéro, chiffre les dépenses auxquelles se montera l'aménagement du fleuve à un peu plus de 5 milliards! Autrefois, on les aurait demandés aux épargnants qui les auraient apportés avec joie, si l'affaire avait été bonne. Maintenant, on veut les imposer aux contribuables, grande idée d'un politicien nommé Léon Perrier! Aussi n'arrive-t-on à rien. Il y a dix ans qu'on fonde et refonde la Compagnie nationale du Rhône, et jusqu'ici, sauf erreur, aucun centime n'a été versé et aucun coup de pelle n'a été donné; peut-être faudrait-il commencer par en donner un à ladite Compagnie, qui n'est qu'un masque d'étatisme. — L'avant-dernier numéro de l'*Espoir français* s'intitule: « Les Socialistes contre la France »; le titre est juste, mais hélas! il n'y en a pas moins un million de nos compatriotes qui votent pour ces socialistes! Et le dernier numéro est consacré au roi-soldat Alexandre Ier de Yougoslavie; on ne pouvait pas prévoir, à cette date du 5 octobre, qu'en mettant le pied sur le sol français, ce souverain serait assassiné par une bande de terroristes, et avec lui le ministre Barthou, sans parler des autres victimes, tuées ou blessées, dans le voisinage. L'absence de précautions prises par la Sûreté générale (quand on en avait tant accumulées pour protéger un autre ministre, Chéron, contre les pommes cuites d'Alsace), est quelque chose de scandaleux; il faudrait purifier du haut en bas cette sentine. Protection de Stavisky jusqu'à son exécution pour lui fermer la bouche; assassinat du conseiller Prince, toujours pour lui fermer aussi la bouche (comment peut-on soutenir l'hypothèse du suicide?); hauts faits de Bonny et de Mariani, et maintenant permission d'assassiner un roi notre hôte, en vérité la mesure est comble! Le sage *Journal des Débats* énumérait, dans

son numéro du 11 octobre, les précautions, très simples, qui auraient dû être prises et ne l'avaient pas été (pourquoi?) et dans un article de Pierre Bernus intitulé « Le crime, instrument de la politique extérieure », notait que depuis longtemps les assassinats se commettent dans le même sens: Duca, Dollfuss, Alexandre, Barthou... Pas de danger qu'on assassine Hitler, Staline, etc. Et c'est vraiment à se demander si Albert de Belgique et Doumer de France n'ont pas été abattus par la même *Maffia!*

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le côté juridique de l'Affaire Prince (1). — L'hypothèse du suicide du conseiller Prince, regardé sur le terrain psychologique où je me cantonne, est donc plausible. Quel est le degré de cette plausibilité ? Je veux mettre le lecteur à même de le fixer sur l'échelle qui conduit la plausibilité du possible jusqu'au probable.

Durant les quelques semaines qui ont précédé sa mort, l'ancien chef de la section financière avait de bonnes raisons pour songer à disparaître. Bonnes, logiquement parlant, et d'autant meilleures qu'on lui accordera davantage le sentiment de l'honneur. Ces raisons, les a-t-il repoussées ou les a-t-il accueillies? Voyons-le agir à partir du 8 janvier.

Partir du 8 janvier, ce n'est pas admettre qu'avant cette date il avait l'esprit en repos : la tranquillité, depuis l'éclatement du scandale, ne l'habite plus, mais jusqu'ici il n'a été alerté que par lui-même.

§

Le 8 janvier sont réunis chez M. Dreyfus, premier président de la Cour d'appel, le procureur général, M. Donat-Guigue, le procureur, M. Pressard, et un conseiller, M. Gomien. De quoi s'agit-il? Du rapport Pachot-Cousin (l'existence des rapports Pachot-Gripois reste pour le moment ignorée ; elle le restera jusqu'au 30) et des dix-neuf remises dont Stavisky, depuis le 11 octobre 1929, bénéficie.

Pourquoi le Tribunal a-t-il continué à accorder ces remises alors que, le 4 juin 1931, le parquet était muni du rapport Pachot-Cousin ?

(1) Voyez *Mercure de France* du 1er novembre.

— Je n'en sais rien, dit le procureur. Demandons à Prince qui a reçu le rapport et auquel je me suis toujours fié touchant les affaires Stavisky.

On appelle le conseiller Prince. On lui montre le rapport. Il ne se souvient pas de l'avoir eu sous les yeux. « Revenez me voir si vous rappelez vos souvenirs », dit le premier président.

Il se retire. Il rentre chez lui. Dans quel état ? Nous le savons par un de ses familiers: M. Guèrithault:

Invité à dîner chez M. Prince [le 8 janvier], je suis arrivé avant qu'il ne fût rentré. Quand il a paru, quelques instants plus tard, je constatai que son visage était d'une grande pâleur. Il me serra la main d'une façon détachée et lointaine et resta quelques instants sans rien dire. Mme Prince lui demanda ce qu'il avait. A ce moment-là, sa colère, motivée par un sentiment très sensible d'indignation, éclata :

« Savez-vous quel est le responsable dans l'affaire Stavisky? Eh bien, c'est moi! Je vois qu'on veut tout me mettre sur le dos. Il m'est arrivé aujourd'hui quelque chose d'inouï. Je siégeais aux assises, lorsqu'un garçon est venu me dire en courant que le premier président voulait me voir. Je me suis rendu dans son cabinet et j'ai trouvé là réunis, comme en une sorte de tribunal : le premier président, M. Donat-Guigue, procureur général, M. Pressard, et M. (un autre magistrat dont j'ai oublié le nom). J'ai été très vexé de la façon dont j'ai été accueilli. Personne n'a eu l'idée de m'offrir un siège et j'ai dû moi-même avancer un fauteuil pour m'asseoir.

« Le premier président a été bien, le procureur général convenable, Pressard a été *grossier*. Pressard m'a demandé brusquement pourquoi je n'avais pas attiré son attention tout particulièrement sur un rapport Pachot, et presque aussitôt il m'a dit: « Je constate, mon cher ami, que vous manquez de réflexes. »

A ce moment, Prince, faisant un geste, m'a dit : « Je ne sais pas ce qui m'a retenu de lui flanquer deux gifles (2). »

Version en complet désaccord avec ce que rapportent les quatre témoins. Prince a été traité avec les égards que lui valaient son rang et la haute estime en laquelle on le tenait. S'il est vrai que l'on ne l'ait pas invité à s'asseoir, « c'est que nous étions tous debout ». L'idée que sa conduite pouvait

(2) « Mémoire à consulter » de la partie civile (*Le Temps* du 13 avril).

être répréhensible n'a certainement effleuré personne, et son ancien procureur, depuis longtemps son ami, ne s'est point départi de la douceur et de la courtoisie qui lui sont habituelles. « Très droit, très loyal, incapable de mentir, M. Prince était ému, mais M. Pressard ne se montra pas grossier pour lui; je ne l'aurais pas toléré (3). » La phrase aux réflexes a-t-elle été prononcée ? Si oui, ce que personne ne saurait dire, « le ton n'en fut pas agressif » (4).

En somme: ou bien les assistants ne disent pas la vérité, ou bien Prince imagine. Il imagine un Pressard grossier, le 8 janvier, comme il imaginera, touchant la scène du 1er février chez le garde des Sceaux, un Pressard effondré, pleurant, incapable. « Chez M. Penancier, M. Pressard m'a fait pitié. Il était seul, tout le monde lui tournait le dos. Il était dégonflé à tel point que, lorsqu'il m'a offert de me prendre dans sa voiture, cela m'a ennuyé de monter avec lui. Je suis parti à pied », raconte-t-il le 2 février à M. Caujolle. Prince imagine, comme il imaginera que le 1er février, avant de se rendre chez le garde des Sceaux, il a été reçu par le président du Conseil (5).

Mensonges, dans la bouche de ce magistrat dont ses chefs et ses pairs font un parangon de loyauté ? Non, mais mythomanie provoquée par le trouble de son âme et de sa cervelle. « *Savez-vous quel est le responsable ?... On veut tout me mettre sur le dos!...* » Qui donc l'accuse à cette

(3) Dépositions de M. Dreyfus devant la commission d'enquête (*Temps*, 20 avril).

(4) La scène a d'ailleurs été très courte, et la part qu'y a prise M. Pressard a été si faible qu'à cette question qu'on lui a posée à la Commission d'enquête: « Que vous a dit M. Gomien à ce sujet? » M. Donat-Guigue, le 18 avril (*Temps* du 20 avril), a répondu : M. Gomien ne se rappelait même pas que M. Pressard ait assisté à l'entretien.

(5) « Le 2 février au soir, je rencontrai M. Prince au Café de Flore. Je trouvai en lui un homme différent. Il était content. Il me dit qu'il avait été reçu par M. Daladier et il en paraissait même flatté : « M. Daladier m'a demandé des renseignements. Je lui ai répondu que j'avais des chefs et que je ne pouvais pas parler. Ensuite je suis allé chez M. Penancier avec M. Pressard (Audition de M. Caujolle, expert près le Tribunal de la Seine, le 13 avril. » *Temps* du 15 avril.)

« — Ni le 2 février, ni le 3 février, ni aucun des jours de ma vie, je n'ai vu M. le conseiller Prince, et aucun de mes collaborateurs ne l'a jamais ni convoqué, ni reçu. » (Audition de M. Daladier, le 18 avril; *Temps* du 20 avril.)

Le Mémoire de la famille Prince indique : « Le 3 février il était appelé chez M. Daladier, qui se crut le droit de l'interroger. » (*Temps* du 13 avril.) En réalité, c'est à la date du 1er février que Prince, de par ses déclarations à M. Caujolle, place cette visite imaginaire.

date du 8 janvier, et qui donc d'ailleurs l'accusera après cette date ? Personne que sa conscience. Sans elle, verrait-il *quelque chose d'inouï* dans un fait aussi normal que son appel chez le premier président ? Mais ce rapport Pachot-Cousin, nous savons aujourd'hui ce qu'il en a fait, et si, le 8 janvier, tout le monde l'ignore, le conseiller Prince ne l'ignore pas. Il sait que, recevant ce rapport le 4 juin 1931, il a attendu le 18 juin pour le transmettre à la police judiciaire, opération matérielle qui exigeait non quatorze jours, mais un instant, et que son « soit transmis » réclame des indications qui lui sont parfaitement inutiles: d'abord parce que le rapport Pachot-Cousin précisément les contient, ensuite parce que les rapports Pachot-Gripois, par lui mis sous le boisseau, les lui fournirent, voici dix-huit mois, de sûre et tout à fait claire façon (6). Et c'est pourquoi son imagination transforme l'innocent cabinet du premier président *en une sorte de tribunal* où il prend figure d'inculpé !

Cependant, la façon dont il réagit, le 8 janvier, devant le rapport Pachot-Cousin, permet de comprendre l'égarement dans lequel, à partir du 30 janvier, l'exhumation du rapport Pachot-Gripois le plonge ; cette angoisse que, si discrets qu'ils tiennent à être, les quelques intimes qu'il entretiendra de l'affaire Stavisky seront dans l'obligation de dévoiler.

§

Cet ensemble de renseignements qu'on appelle le rapport Pachot-Gripois et qui vinrent, en mars 1930, renverser comme un château de cartes la savante consultation d'octobre 1929 de notre as du droit pénal financier, qu'en dira-t-il lors de leur tonnante découverte ?

Qu'il n'y a pas fait particulièrement attention ; qu'il ne les a pas jugés dignes d'être communiqués à personne. « *Pas même celui portant une mention manuscrite de M. Pachot ?* » (7) lui demande l'un des avocats qui la veille, devant

(6) « Vérifier si le Cachard dont il est question [dans le rapport ci-joint] est bien le Cachard de la Banque du Poitou. Vérifier si Alexandre est bien Stavisky et si Cazenave est l'homme de paille de Stavisky » !!! — Voir (*Temps* des 9 et 10 novembre) la façon dont les inspecteurs Cousin et Louis ont accueilli, à son heure, ce soit-transmis que leur indicateur, le nommé Saunois, dit de Chevert, le 7 novembre dernier (*Temps* du 8), traitera sans ménagement de « calembredaine ».

(7) J'ai donné le texte de cette mention au *Mercure* du 1er novembre, p. 594.

la première chambre de la Cour d'appel où l'on plaidait l'affaire Stavisky-Hudelo jetèrent ces rapports dans le débat. « *Non, pas même celui-là* (8). » Et à l'un de ses meilleurs amis, le substitut général Carrive, qui siégeait à l'audience : « *On ne parle que du rapport Gripois; j'avoue que je ne me rappelle pas de façon précise ce qu'il est.* » L'ayant lu : « *Le rapport Gripois est bien ce que je pensais* (dira-t-il) ; *je ne comprends pas tout le battage que l'on fait à son propos. La section financière n'a rien à se reprocher* (9). »

Le même jour, 31 janvier, il ne fait aucune difficulté pour reconnaître, interrogé par son ancien procureur, qu'il ne lui a jamais remis le rapport ; qu'il ne lui a même pas dit l'avoir reçu, s'étant contenté de lui apprendre que, d'un entretien avec M. Pachot touchant la Foncière, il ne tirait aucun motif pour revenir, en 1930, sur ses conclusions de 1929. Puis il rédige, *chez lui*, une note qui expose que « l'enquête de 1929 (10) n'ayant fait apparaître aucune irrégularité dans la constitution de la société, dont le capital avait été versé, puisqu'il avait été employé à l'achat d'un titre de rente, il avait été décidé de ne donner aucune suite au rapport Pachot, tendant à de nouvelles investigations touchant la régularité de la Compagnie foncière ». Cette note, il la remet à M. Pressard, en présence de l'actuel chef de la section financière, M. Fontaine, dans des circonstances qui écartent absolument l'idée (bien légèrement admise par M. le premier président Lescouvé à un moment où, disons-le à sa décharge... relative, ce haut magistrat ignorait ces circonstances), l'idée qu'elle pourrait bien constituer un certificat de complaisance.

Le lendemain les voici « en parfait accord », M. Pressard et lui, dans le cabinet du garde des Sceaux. Celui-ci ayant commencé de lire la note :

(8) Déposition de M. Marcel Héraud le 18 avril, devant la Commission d'enquête. (*Temps* du 19.)

(9) Audition de M. Pressard (*Temps* du 13 avril). L'ancien procureur donne ici lecture d'une lettre que lui adressa spontanément M. Carrive le 4 mars 1934, lettre qu'il versa au dossier de la Commission.

(10) Prince n'a pas fait d'enquête en 1929, à moins que l'on n'appelle une enquête le fait d'entendre... et d'écouter l'ex-préfet de police Hudelo, président du conseil de la société cyniquement frauduleuse que dénonçait le ministère des Finances.

Hélas! ce n'est pas seulement en 1929 que le malheureux a entendu et écouté cet actif et puissant agent staviskyen.

M. Prince m'arrêta tout de suite pour dire : « Elle est de moi », et il ajouta : « Quand j'ai reçu le rapport Gripois, j'ai pensé que les conclusions de ce rapport étaient infirmées par les résultats de l'enquête »...

[J'étais] décidé à accorder une confiance entière aux paroles de M. Prince, dont je connaissais la réputation de loyauté...

...« Ce rapport, l'avez-vous remis à M. le Procureur ? » M. Prince me répondit : « Je n'ai pas remis le rapport à M. Fressard. »

J'insistai : « Matériellement et effectivement l'avez-vous remis à M. Pressard ? » M. Prince répondit encore : « Non ».

« Avez-vous parlé à M. Pressard de l'affaire Cazenave? » demandai-je encore ? M. Prince et M. Pressard me dirent qu'on n'avait jamais parlé de Cazenave... M. Pressard avait été averti que la constitution de la société était douteuse; puis, que l'information ne relevait pas d'irrégularité, mais que les renseignements fournis sur Stavisky étaient des plus défavorables (11)...

§

Pendant deux semaines au cours desquelles le conseiller Prince continue de bénéficier pour sa part du satisfecit délivré le 27 janvier, par le premier rapport de la Commission Lescouvé aux services financiers du tribunal, tandis que son ancien procureur s'est vu (je ne dirai point qu'il l'avait volé) relever de ses fonctions, cette version nette, précise et concordante ne changera pas. Cependant, le 14 février, M. Caujolle le trouve « de nouveau extrêmement agité ». J'ai fait des recherches, lui dit-il, et j'ai retrouvé deux lettres de Pressard qui démontrent d'une façon indiscutable que j'ai fait ce que j'avais à faire. M. Pressard m'a écrit : « *En ce qui concerne l'affaire Stavisky, ne faites rien sans moi. Je la suis personnellement.* »

Le 16 février : « ...Je ferai photographier ces lettres. La lettre de 1931, je m'en f... Celle de 1930, comme c'est ma seule décharge, j'y attache beaucoup d'importance. »

A M. Cauwès qui, le 15, le voit « préoccupé d'une façon angoissante », il apprend que la remise à son chef du rapport litigieux est maintenant certaine dans son esprit, mais il ne lui dit nullement posséder ces deux lettres de Pressard. Le lendemain, il lui annoncera, sans plus, qu'il a « retrouvé une lettre de M. Pressard dégageant sa responsabilité ».

(11) Audition de M. Penancier le 19 avril. (*Temps* du 21).

Le 15, il est allé « libérer sa conscience » auprès de M. Lescouvé, mais sans dire que son affirmation d'avoir remis les rapports Pachot-Gripois à son procureur soit appuyée par des (ou une), lettres de celui-ci. Il a chez lui « des documents, des notes » qui lui permettront de préciser ses dires ; cependant son émotion était si forte que le premier président crut « préférable de ne pas recevoir sa déclaration le même jour. Il fut entendu que M. Prince rentrerait chez lui, qu'il rédigerait une note et qu'il me la remettrait, le 18, avec les documents *dont il n'avait pas d'ailleurs précisé la nature* (12). » Combien de temps demandait donc cette note ? Un quart d'heure ? Une heure ? Le 18, Prince écrit à M. Lescouvé qu'il ne pourra, n'ayant pas encore pu consulter le dossier de la Foncière, rédiger cette note avant le mercredi 21.

A M. Bruzin, son ancien adjoint à la section, qu'il entretiendra longuement, le 14 février, de son retour de mémoire, et à nouveau le 16 février, il n'a « parlé de documents, ni de notes, ni de lettres ». Même abstention le 15 février lorsque, devant MM. Fontaine et Bruzin et le juge d'instruction Ordonneau, il exhale son ressentiment contre M. Pressard.

Quant au fait lui-même de la communication, il comporte dans sa bouche autant de versions différentes qu'il a eu de confidents. Le lecteur me permettra de le dispenser de les connaître.

Le 16 février, le conseiller Prince a chargé M. Caujolle de demander au chef de l'Identité judiciaire, M. Sannié, s'il serait disposé à lui photographier les deux lettres de Pressard.

Le 18, j'avertis M. Prince qu'il pourrait aller quand il voudrait à l'Identité judiciaire, et nous prîmes rendez-vous pour le mardi 20, à 6 heures 15.

§

Les deux lettres ont-elles existé ailleurs que dans l'imagination du destinataire ? Négligeons celle de 1931, puisque de celle-là, Prince s'en f... et qu'elle ne se rapporte point au rapport Gripois. Mais l'autre ? Est-il plus vrai qu'il l'ait reçue qu'il est vrai que le 1er février 1934 il ait, lui, été reçu par le président du Conseil ?

(12) Audition de M. le Premier Président Lescouvé, le 10 avril. (*Temps* du 12.) C'est moi qui souligne ce membre de phrase.

Son rapport de 1929, concluant au rejet de la plainte du ministre des Finances, déclarait que la société civile (Hudelo et Cie), dont la Foncière était flanquée, avait bien pu, dans sa constitution, violer certaines prescriptions de la loi du 19 décembre 1907, dont l'application ressortit au ministère du Travail, mais qu'il faudrait pour poursuivre de ce chef, un procès-verbal dressé par l'Enregistrement et une plainte du ministre du Travail. Le 26 mai 1930, un procès-verbal est dressé, que le parquet laisse tant dormir que, le 27 septembre, le ministère des Finances demande quelle suite ce provès-verbal a reçue.

Prince rédige un rapport le 18 octobre, rappelant qu'une plainte du ministre du Travail est indispensable (13). La chancellerie reçoit ce rapport et, sur ses instructions, le procureur général adresse, le 22 octobre, au procureur de la République, une note où il est dit : « En toute hypothèse ne rien faire sans m'en avoir référé. Avertir M. Prince. »

M. Pressard exécute l'ordre de son supérieur; il avertit Prince, toujours par note, suivant la pratique des parquets. Il y a 999 chances et une sur 1.000 pour que ce soit cette note dont l'ancien chef de la section financière, la baptisant lettre, ait fait état auprès de MM. Caujolle et Cauwès.

§

Je suis extrêmement loin de lui « mettre sur le dos » l'écrasante charge de ce « tout » que le côté parquetier de l'affaire de la Foncière constitue. Mais je ne suis pas ici en historien de la Foncière, j'y suis en psychologue du magistrat qu'a été Prince, et non pas précisément de 1929 à 1931, mais en janvier et février 1934 ; renseignant non pas sur les motifs qui ont déterminé le chef de la section financière à commettre les agissements dont le souvenir, en janvier et en février 1934, l'angoisseront, mais sur les motifs de cette angoisse. Qu'on lire (*Temps* du 20 avril) l'explication du procureur général, M. Donnat-Guigue, aujourd'hui conseiller à la Cour

(13) Est-ce exact? — Pas le moins du monde. Je suis affirmatif sur ce point, dont l'exposé ne peut trouver place ici.

Mais Prince a-t-il commis de bonne foi une erreur juridique difficilement admissible chez un juriste de sa taille? Ou bien faut-il voir dans cette affirmation répétée, et en parfait accord avec les désirs de la Chancellerie, un pur moyen dilatoire? Ne connaissant que les conclusions du rapport et non pas son argumentation, je ne puis me prononcer.

de Cassation, des raisons qui le conduisirent à confier à M. Prince le soin de procéder, touchant la plainte du ministre des Finances non pas à une enquête, mais à *une enquête très discrète*. Qu'on regarde, toujours renseigné — oh ! très discrètement — par ce même magistrat la triste cuisine ministérielle, voire interministérielle qui déterminera son « avertir M. Prince » du 22 octobre 1930. On verra que la Chancellerie, tout de suite alertée par Hudelo, avait le plus grand désir, en 1929, en 1930 et en 1931, que la Foncière ne fût pas inquiétée, et que le parquet général et le parquet de première instance n'ont pas contrecarré ce désir. Mais ce désir, c'est Prince qui l'exaucera, ou plutôt qui fournira les moyens qu'il soit exaucé. Il les fournira d'abord en pondant son savant rapport d'octobre 1929, après avoir poussé la très grande discrétion d'enquêteur que le parquet général lui recommande jusqu'au delà de la plus extrême limite. Il les fournira ensuite en 1930, en étouffant les rapports Pachot-Gripois. Il les fournira encore l'année suivante, en laissant dans l'ombre, autant qu'il lui était matériellement possible, le rapport Cousin. Il les fournira encore par ses rapports de 1930 et de 1931.

L'étouffement des rapports Pachot-Gripois a-t-il eu deux étouffeurs ? M. Pressard a-t-il vu et tenu ces documents ? Quoique l'on puisse penser de sa conduite générale au cours de l'affaire, l'examen des faits qui nous sont connus conduit un raisonneur équitable à ne pas répondre par l'affirmative.

M. Pressard a-t-il su, de Prince, que ces documents existaient et n'a-t-il pas voulu les voir ? S'est-il empressé de s'en remettre, sachant d'avance ce qu'ils contenaient, à son substitut, sous la condition qu'il serait entendu, en cas de danger, que lui, le procureur, avait ignoré leur existence ? La question est plus délicate, mais outre que son examen me conduirait loin, qu'ai-je besoin de me la poser? Que Prince, *sur ce point où sa responsabilité est le plus lourdement engagée*, ait agi seul ou avec la complicité plus ou moins formelle, plus ou moins tacite de son chef, qu'est-ce que cela changera à ce qui se passe dès février 1934, dans son âme ?

Dans l'hypothèse d'une collusion entre Pressard et lui, le fait qu'il se trouve dans l'impossibilité d'en apporter le moindre commencement de preuve, le fait qu'il garde « tout sur le

dos », ne pourrait que fortifier sa volonté — le cas échéant — de disparaître.

§

A ce malheureux — et j'appelle le conseiller Prince ainsi, avec une commisération sincère — a-t-on donné la mort, le 20 février, ou s'est-il donné la mort?

Le 19, la commission spéciale de la Cour de Cassation, présidée par M. Lescouvé, et qui, le 27 janvier, chargée de donner son avis sur la simple question des remises, a conclu que les services financiers du tribunal furent sans reproches, est chargée d'une nouvelle enquête.

Le garde des Sceaux lui adresse les rapports Pachot-Gripois « révélés par un récent incident d'audience, qui remontent à l'année 1930 et qui appelaient l'attention du parquet sur les agissements dangereux de Stavisky. La Commission devra rechercher les raisons de l'inaction du service financier qui, pendant de longs mois, n'a donné aucune suite aux rapports qui lui avaient été transmis. »

Le premier président adresse aussitôt au conseiller Prince une convocation pour le 21. Sa lettre se croise avec celle, datée du 18, où Prince déclare qu'il ne sera pas en mesure, avant le 21, d'envoyer la note promise par lui le 15.

Le second rapport de la Commission présidée par M. Lescouvé est daté du 27 février. Après le préambule d'usage, il s'exprime ainsi :

Un événement tragique a privé notre enquête d'un témoignage essentiel : le conseiller Prince qui, en qualité de substitut, était en 1930 chef de la section financière du Parquet de la Seine, a été frappé la veille même du jour où nous devions l'entendre. Les déclarations de ce magistrat de haute conscience auraient apporté, nous n'en doutons pas, une pleine lumière sur les faits que nous nous sommes efforcés d'éclaircir.

MARCEL COULON.

LES REVUES

Le Beau Navire: revue nouvelle; « fragment de Saint André », poème de son filleul, M. André Salmon. — *Les Marges* : quelques réponses à une enquête sur ce que feront les écrivains pendant la Révolution. — *Réagir* : les touches nasales et la guérison. — *L'idée libre* : combats de poissons. — Mémento.

Le beau navire, quel heureux titre pour une « revue de la

poésie »! Celle-ci, née le 10 novembre, 19, rue Bellier-Dedouvre, dans le 13e arrondissement de Paris, a pour rédacteur en chef M. Maurice Chapelan. Il a réuni pour son numéro initial MM. Fernand Mazade, André Salmon et Philippe Chabaneix. A leurs beaux poèmes est joint un essai de M. Yves-Gérard Le Dantec traitant de « Baudelaire maritime », en manière d'explication du titre donné au nouveau recueil. Nous nous associons très volontiers à ce souhait qui termine l'article de M. Le Dantec et fut une discrète hypothèse du Maître le plus justement orgueilleux — que *Le beau navire*

Aborde heureusement aux époques lointaines.

La plus curieuse collaboration à ce premier carnet de la revue est un « Fragment de Saint André », œuvre de M. André Salmon, dont tel est le début aux belles lignes et aux éclatantes couleurs :

André tu as échappé aux mercantis
Tu as par un miracle dernier échappé au culte des abrutis
Tu as échappé aux horreurs roses de Saint-Sulpice
Tu n'as jamais été un saint de Foire au Pain d'Epices
Tu es un grand saint à l'abri des dévotions spéciales
Et tu peux tout guérir sans te particulariser par la rage ou la [gale
Tant que je suis aise à me croire bien seul
Pour attendre de toi ces haillons de Ciel qui seront mon linceul
Tu as si peu de figures à l'église
Que pour atteindre à toi
Comme du plancher au toit
La prière vers toi doit monter en spirales
Vers ta vie éternelle au-dessus de la Croix où ton maître agonise
André tu as échappé au plâtre, au badigeon
Plus heureux, plus assuré en dignité, en noblesse, vraiment plus [heureux
Que tant de pauvres saints pour le Tir aux Pigeons
Outre qu'ils sont mangés des freux
André tu es resté tout nu
Et te voici tout nu resplendissant comme un Roi Mage
On ne fait que rarement commerce de ton image
De ton martyre, André, on tire peu de revenu
Tu n'es nulle part dans les boutiques
Et l'on n'a pas abusé de toi dans les basiliques

Soit en peinture
Soit en sculpture
A cause faut-il croire
De cette croix de gloire
Signe rafraîchissant
Et signe éblouissant
De toute la nature
André tu n'as pas écrit et tu n'as pas davantage combattu
Tu n'as osé ni pour les peintres ni pour les sculpteurs
Et tu ne favorises ni les héros ni les rhéteurs
Tu n'es pas devenu avec le temps un article avantageux de sacristie
Et le vent a porté ta parole partout et c'est ainsi que tu as [combattu

....

Le diable porte pierre
Dieu confond l'imposteur.
Un avare, un méchant, un farceur
Dans le tronc pour les âmes du Purgatoire
Avait mis un jeton d'une boîte à musique
Et les âmes alors se mirent à chanter
Avait mis un jeton d'une boutique à boire
Et la gueule du tronc vomit comme un ivrogne.

Le cardinal couché sous sa pierre latine
Sous les dalles rangées en ordre syntactique
Erigea dans l'azur blanc de la basilique
Un reflet améthyste.

Un Chinois converti devant la Sainte Table
Un va-nu-pieds dormant dans un confessionnal
L'orgue tenu par un comptable
Et cette chaisière ivre du Processionnal.

§

« Que ferez-vous pendant la Révolution? » Telle est l'étrange question posée par **Les Marges** (10 novembre). M. Eugène Montfort fait suivre les réponses de ses correspondants d'un « commentaire » où nous lisons :

En général, à nos correspondants l'idée de cette révolution n'est pas antipathique, l'époque actuelle inspire à tous un tel dégoût qu'on veut à tout prix en sortir. La situation, dans cette société, des écrivains et des artistes est si misérable, on les traite d'une façon si vile, qu'ils aspirent tous à un changement total de régime. Ils n'ont rien à y perdre, dit Gabriel Boissy, et avec lui beaucoup

d'autres. Mais ce qui domine chez la plupart, c'est la curiosité. Tout le monde veut voir cela. « Je resterai. Ce sera trop intéressant », affirme Pierre Dominique.

Certains se battront. Louis Bertrand prendra un fusil. André Billy vendra chèrement sa peau, à moins qu'il ne finisse par se débrouiller d'une façon ou de l'autre.

Il est curieux que M. Eugène Montfort, ancien combattant, n'ait pas attaché plus d'importance à ces lignes de M. André Billy :

Dans l'hypothèse ou le métier d'écrivain me serait rendu impossible, hypothèse, somme toute, fort vraisemblable, eh bien, je me résignerais à éplucher des patates et à manier le balai. J'ai été soldat! Je sais ce que c'est. On n'en meurt pas. Il est vrai que c'est très ennuyeux, mais j'ai confiance que pour moi cela durerait peu, je finirais bien par me débrouiller d'une façon ou de l'autre...

On sait que M. André Billy s'est débrouillé, se débrouille et se débrouillera. On admet difficilement qu'un écrivain de sa génération — celle de Charles Dumas, d'André du Fresnois, de Paul Drouot, d'Alain-Fournier, de Jean-Marc Bernard, de Guillaume Apollinaire, de tant de pauvres morts — puisse écrire, vingt ans après la déclaration de guerre:

J'ai été soldat! Je sais ce que c'est. *On n'en meurt pas.*

La conclusion de la réponse de M. Louis Bertrand est la juste réplique d'un homme de cœur à ce qui précède :

« Que ferez-vous pendant la Révolution ? »

Et d'abord c'est une honte pour nous qu'une telle question se pose — pour nous Français, ramollis par un siècle de bien-être, idiotisés par un autre siècle d'idéologies imbéciles et prêts à tomber, comme un troupeau d'hébétés, sous le knout de l'Internationale.

Ce qu'il y a à faire, si nous ne sommes pas décidément des lâches ?

— Prendre un fusil !... Et tout ce qui s'ensuit !

Et avec cela, tout mon mépris pour ceux qui ont la sottise de plaisantiner sur un tel sujet !

M. Léon Deffoux constate avec raison :

La Révolution n'éclatera pas : elle a éclaté le 2 août 1914 et n'a pas cessé de se développer depuis.

M. Guy Lavaud répond :

S'il y a la Révolution, cher ami, c'est bien simple : je foutrai le camp, comme tout le monde, d'ailleurs.

Ce « comme tout le monde » est, en vérité, d'un cocasse inouï. Son auteur doit, pour le moins, posséder son avion particulier et sur maints lieux de l'étranger des sources vives de revenus. D'ailleurs, M. André Lebey déclare :

Fuir serait... émigrer, donc une indignité, EN MÊME TEMPS QU'UNE SOTTISE.

M. Henri Pourrat fait une des plus jolies déclarations, en ces termes :

Se fera-t-elle, d'abord, et que sera-t-elle ?

Selon la réponse il faudra voir.

Ce que je ferai pendant la révolution ?

Pourquoi pas la révolution même ? Et peut-être la contre-révolution.

M. Jean Vignaud écrit :

Si cette révolution est faite au nom d'idées qui sont les miennes, je la soutiendrai jusqu'au bout.

Si elle est contre mes convictions, je l'attaquerai jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la prison et l'exil.

Vous voyez, c'est très net.

Il ressort des condamnations que M. Jean Vignaud risquerait d'encourir, que la Révolution qu'il combattrait aura supprimé ou n'appliquera pas la peine de mort. Ce sera donc une Révolution sèche. On a vu naguère la Terreur blanche.

§

Réagir (novembre) publie « Touches nasales et suggestion », par M. le Dr Hemmerdinger, qui raconte ce cas de clinique vétérinaire occasionnelle :

Ma fillette élevait deux petits lapins qu'on lui avait donnés. Elle les lâcha un jour dans l'herbe mouillée, et, comme les animaux ne sont guère plus raisonnables que les hommes, ils broutèrent à s'en rendre malades, et quelques heures après, avaient « le gros ventre » et la diarrhée.

Ceux qui ont élevé des lapins savent quelle est la gravité de cet accident, presque toujours mortel.

Ma fille, qui entend beaucoup parler de touches nasales, vient me trouver et me dit : « Papa, mes lapins sont malades : tu devrais leur faire une touche nasale ! »

Pourquoi pas ? L'opération fut faite séance tenante, et je dois avouer que ce ne fut pas facile. J'y parvins cependant, avec l'aide de deux infirmières !

Une heure après, ma fillette venait triomphalement m'annoncer: « Papa, ils ont fait des crottes dures ! »

Les lapins étaient guéris, et, comme on ne les lâcha plus dans l'herbe mouillée... ils vécurent des jours pleins de santé... jusqu'au jour de leur sacrifice.

Il serait aussi puéril ici de nier le succès des touches nasales, que d'attribuer la moindre part de ce succès à la suggestion.

La suggestion n'a pas plus de part à la guérison obtenue dans le cas ci-après ressortissant, lui, à la clinique médicale :

J'ai eu le bébé n° 263, âgé de sept mois, qui ne mangeait plus, ne grossissait plus, était grognon. Une touche nasale, une seule, et le bébé reprit le sein avec plaisir. Il a actuellement un an et continue de bien se porter.

§

L'idée libre (novembre) publie l'information que voici, sous le titre : « Barbarie universelle » :

COMBATS DE POISSONS

C'est là un nouveau spectacle qui, pour un peu que la mode s'en mêle, détrônera rapidement toute attraction du même genre, tels que combats de coqs, de rats et autres animaux. Un anglais, Mr. S. Clair Mac Kelwray, vient de présenter au Siam une catégorie de poissons élevés et sélectionnés tout spécialement pour le combat. Placés dans des aquariums, régis par des jeux de lumière, entourés de verres grossissants, soumis à un régime spécial, les futurs combattants ne sont séparés de leurs adversaires que par une légère cloison de papier parcheminé. Au jour du combat, la cloison est enlevée et les adversaires se précipitent l'un sur l'autre. La mort de l'un met parfois fin au duel. Mais souvent les adversaires se réfugient, après blessures, dans le fond de l'aquarium, attendant la venue du soigneur. Ce jeu a pris au Siam une grande extension et de nombreux paris sont chaque fois engagés sur des couleurs diverses.

Poussé par son cruel sadisme, l'homme (cet être prétendu « divin ») continuera-t-il longtemps encore à tourmenter les animaux — moins barbares que lui, généralement ?

MÉMENTO. — *La Bourgogne d'Or* (novembre) : « La vigne, le vin et les Poètes », anthologie « assemblée par le Dijonnais Henri Villemot » parce que « 1934 a donné aux vignerons beaucoup de bon vin » et parce que « leur mémoire gardera longtemps le souvenir de cette heureuse année ».

La Revue de Paris (15 novembre) commence la publication de « La Maison et la Mer » de Johan Bojer. — «Mme de la Briche », par le comte de Zurich. — « Jean Giraudoux », par M. Marcel Thiébaut.

La Revue de France (15 novembre): début de « Les colonnes d'Hercule », roman de M. Jean Damase. — « Paris, capitale étrangère », par M. E. Gascoin.

Europe (15 novembre): numéro spécial: « 1914-1934 », par divers, dont MM. Alain, René Arcos, J. R. Bloch, J. Duval, J. Guéhenno, M. Martinet et Charles Vildrac qui intitule son courageux article: « Du P. C. D. F. à l'ancien combattant ».

La Revue du XXe siècle (novembre): M. R. Francis: « Sur la Féerie ». — « Jeunesse déracinée », par M. B. de Rougemont.

La Revue des Vivants (novembre): « Franklin Roosevelt », par M. H. G. Wells. — Divers : « A quel prix la paix monétaire ? » M. H. de Jouvenel répond : « Nous sommes en guerre ».

La Vie économique et sociale (15 novembre): « Contrôle et nationalisation des banques », par M. A. Muller (revue belge).

La Flamme (novembre) : « Les amours des anges », par M. J. Honoré. — Poèmes par divers, dont Mme « Marthe Boissier (*lauréat du mois*) ».

La Revue Universelle (15 novembre) : « Souvenirs d'un journaliste », par M. Lucien Corpechot qui écrit noblement sur René Quinton.

La Nouvelle Revue (15 novembre): M. A. Dandelot: « La « Deux-Millième » de *Faust* à l'Opéra: Hommage des musiciens français à Gounod ».

Revue des Deux Mondes (15 novembre) : M. L.-A. Fouret : « Pédagogie hitlérienne ».

Cahiers du Sud (novembre) : « Paul Valéry et l'Idée fixe », par M. Joe Bousquet. — M. Jean Fiolle : « Responsabilité chirurgicale ».

Æsculape (novembre) : « Quelques reliques du corps d'Henri IV », par M. F. de Rilly.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Le dixième anniversaire de Gabriel Fauré. — Premières auditions de Brahms, Le Flem, Alexandre Tansman et Maurice Emmanuel. — Œuvres de Louis Abbiate. — Société des Concerts : Mme Hélène Pignari dans la Grande Fantaisie pour piano de Schubert. — Concert Colonne : M. Ph. Gaubert. — Concert Jeanne Evrard : M. Albert Roussel. — Société des Etudes Mozartiennes.

Dix ans ont passé depuis que **Gabriel Fauré** nous a quittés, et son nom depuis dix ans n'a fait que grandir. Pourtant cette gloire n'est point encore, il est sûr, à son apogée. Si Gabriel Fauré traverse victorieusement cette période funeste à tant de morts dont le renom se ternit dès qu'ils entrent au tombeau, si son œuvre demeure chaque jour plus vivante, et si l'on aperçoit mieux, à mesure que le temps passe, les raisons qui la font triompher de tout ce qui corrompt et de tout ce qui détruit, il s'en faut pourtant de beaucoup que l'on rende pleine justice à celui qui doit être considéré comme l'un des plus grands et des plus originaux parmi les maîtres. Mais cela n'est point pour nous surprendre: le génie de Mozart, auquel s'apparente si bien par sa pureté et par sa grâce le génie fauréen, c'est seulement le recul des années qui permit d'en mesurer la grandeur et d'en constater l'éclat. Pour ses contemporains, Mozart n'a été qu'un virtuose et rares furent ceux qui, dans le jeune prodige, reconnurent le musicien que l'histoire allait placer au même rang que Bach et Haendel. Mais Bach lui-même, que fut-il pour ceux qui le connurent ? On sait que, quand il s'agit d'obtenir que l'Etat prît à sa charge les funérailles de Fauré, le Ministre de l'Instruction publique ignorait tout du maître et qu'il fût le plus grand des musiciens français de son temps. Aujourd'hui, du moins, je veux croire que personne rue de Grenelle, et pas même le ministre, n'ignore plus l'œuvre de Gabriel Fauré. Mais il reste encore beaucoup à faire pour la mettre à sa vraie place et qui est la plus haute: l'étranger la connaît mal, et, sans doute parce qu'elle est spécifiquement française, la rabaisse volontiers. Ce doit être la tâche de nos chefs d'orchestre, dans les tournées qu'ils font, de jouer ces ouvrages magnifiques, — le succès obtenu par M. Gustave Bret, l'an dernier à Prague où il donna le *Requiem* est mieux qu'un exemple et un encouragement. Il montre ce qu'il convient de faire et comme il convient de

le faire. Tous les ans, la Société Bach donne le *Requiem* à l'Eglise de l'Etoile. Cette fois, à l'occasion du dixième anniversaire, cette manifestation quasi rituelle prenait un sens encore plus pieux. Aux Concerts Pasdeloup, non seulement M. Albert Wolff a donné du *Requiem* une exécution dont on peut dire qu'elle restera inoubliable, mais encore il a fait appel à Mme Marguerite Long qui, par la parole d'abord, en une conférence émouvante, puis, par une prestigieuse interprétation de la *Ballade,* a rendu au maître un magnifique hommage; à la Société des Concerts, le dimanche suivant, M. Philippe Gaubert donnait, lui aussi, avec une admirable *Neuvième,* un *Requiem* tout vibrant de sensibilité et d'émotion. Ici, Mlle Inès Jouglet, M. Rousseau et la chorale Félix Raugel; là, Mme Morère, M. Froumenty et la chorale Jean Pesneaud, en furent les interprètes pénétrés vraiment de la grâce fauréenne.

Sur des vers de Frédéric Hölderlein, **Brahms** composa en 1871 le *Schicksalslied* (« Chant de la Destinée »), qui porte le numéro d'opus 54. Sauf erreur, cet ouvrage n'avait jamais été donné à Paris et nous devons à M. de Freitas Branco d'avoir pu l'entendre, — entre le *Magnificat* de Bach et le *Psaume* de Florent Schmitt, dont l'orchestre Lamoureux, les chœurs de la Société des Etudes Mozartiennes et Mmes Blanc-Audra, Jacques Pierson, Fiszel, MM. Talba et Lottorf, solistes, ont donné une exécution splendide. Ce *Chant de la Destinée* est bien de la même veine que le *Requiem Allemand;* mais il est assez court, divisé seulement en deux parties, qui l'une et l'autre sont marquées de l'influence beethovenienne. Ce qui, en cette composition chorale, est bien personnel à Brahms, c'est la courbe de la ligne mélodique, c'est la poésie toute allemande de ces chœurs, c'est, jusque dans le pathétique, la *gemütlichkeit* de cette musique. Ainsi placée dans le programme, après le *Magnificat* de Bach et avant le *Psaume* de Florent Schmitt, elle faisait songer au mot de Nietzsche:

> Brahms ne crée pas dans la plénitude. Il nous touche aussi longtemps qu'il rêvasse intimement ou qu'il pleure sur lui-même; il devient froid dès qu'il veut devenir l'héritier des classiques.

La force et la plénitude, on les trouvait avant et après le *Chant de la Destinée.*

Le nom de **Paul Le Flem** n'apparaît guère souvent sur les programmes des Concerts. On déplore cependant cette discrétion chaque fois qu'il est permis d'entendre quelque ouvrage du compositeur d'*Aucassin et Nicolette;* la pièce symphonique intitulée *Pour les Morts,* et dont les Concerts Colonne ont donné le 3 novembre la première audition à Paris, a été jouée en Amérique sous la direction de Vincent d'Indy, puis en de nombreuses villes de province. Pourquoi a-t-il fallu que des mois et des années s'écoulent avant que nous l'entendions, alors que la moindre œuvrette de certains adolescents nous est servie à peine éclose? Remercions M. Paul Paray d'avoir inscrit *Pour les Morts* à son programme. On ne constate point sans tristesse le demi-ostracisme dont souffrent des artistes comme Paul Le Flem, et c'est à peine une consolation que l'on trouve en se disant que la valeur de leurs œuvres leur promet une belle revanche. On aimerait que les contemporains ne laissent pas toujours à la postérité le soin de réparer les erreurs et les injustices.

La partition de *Pour les Morts* fut achevée au lendemain de la guerre. L'architecture en est noblement simple et la douleur s'y manifeste d'une manière d'autant plus éloquente que son expression est précisément dépourvue de toute rhétorique, de toute éloquence. Deux thèmes lui servent de support. Leur développement et l'orchestration dégagent une émotion profonde; un chant confié au cor rappelle la Bretagne. Et cette évocation de la terre natale est d'une mélancolie, d'un charme triste et d'une poésie qui révèlent un artiste d'un goût très sûr, un musicien accompli et, au vrai sens du mot, un poète. Le succès de cette belle œuvre a été vif; reste à souhaiter qu'on nous permette bien vite de la réentendre.

A l'Orchestre Symphonique de Paris, M. Pierre Monteux a donné *Deux Moments Symphoniques* de M. **Alexandre Tansman;** le premier est une pastorale, et si l'on y trouve quelques dissonances que d'aucuns jugeront inutiles, l'auteur y sait montrer par d'autres moyens et les meilleurs son originalité. Le second est un *scherzo* qui mérite vraiment son nom, et qui badine et qui babille, et qui prouve de cent manières agréables l'invention rythmique et mélodique de l'auteur en même temps que son habileté, son métier. Mais il y a davan-

tage encore dans ces deux mouvements: ce charme que les mots ne peuvent définir, qui n'appartient qu'à la musique et qui fait la valeur des pages destinées à durer.

Il faut remercier M. Alfred Corto d'avoir consacré un de ses concerts privés de l'Ecole Normale à **M. Maurice Emmanuel.** Le cas de ce compositeur est surprenant: si l'on avait été juste envers ses ouvrages, il occuperait aujourd'hui une place de tout premier rang, alors qu'un petit nombre de gens avertis est seul à savoir son mérite. Et ce n'est point que ses ouvrages soient hermétiques et destinés, par leur genre et leur facture, à demeurer incompris de la plupart des auditeurs; c'est que la malchance s'est acharnée sur lui dès le Conservatoire: tout son malheur vient de ce qu'il fut, dès l'école, fort en avance sur les idées de ses contemporains, c'est qu'il eut, dès un âge où d'autres, — où presque tous les autres — en sont au rudiment, une vraie et forte personnalité, et que, d'autre part, son érudition (qui est considérable), loin de l'alourdir et de le tourner au pédantisme, fournit à son esprit une infinité de moyens d'expression qu'il sut rajeunir et si bien assimiler qu'il les fit siens en leur imprimant sa marque. Chez lui, le savant s'est mis au service d'un artiste véritable et sincère. Et tout cela donne à sa musique un attrait singulièrement fort. Nous avons, durant deux heures, subi le charme en écoutant ces compositions si variées, depuis la *Sonate pour violoncelle et piano,* composée en 1890, et qui fut une des causes de la fulmination prononcée par Delibes et interdisant au jeune séditieux de prendre part au Concours de Rome. Qu'elle est charmante, cette sonate! Dans son larghetto, elle nous fait une confidence que nous plaignons Delibes de n'avoir point comprise. Elle nous montre que Maurice Emmanuel était alors déjà ce qu'il est aujourd'hui, non seulement un grand musicien, mais un homme de cœur, — qualité sans laquelle il n'est d'ailleurs pas de grands musiciens. Et quelles délicieuses pièces que ces deux *Danses Françaises* pour orchestre de chambre, que ces *Sonatines pour piano,* que cette admirable *Sonate pour clarinette, flûte et piano,* et puis aussi que ce *Finale alla Zingarese,* pour orchestre à cordes, deux pianos et deux petites flûtes, souvenir d'un voyage sur le Danube, évocation précise

et rêveuse qui eût enchanté Liszt. Il semble impossible de montrer plus de variété — variété d'inspiration, variété de moyens d'expression — ni plus de maîtrise. Des concerts comme ceux-là sont un vrai réconfort. Le succès a été magnifique, et il convient de dire que l'orchestre, conduit par M. Frederik Goldbeck avec autant d'autorité que de souple précision, que les solistes, M. et Mme Paul Bazelaire, Mlle Yvonne Lefébure, MM. Cortet, Gromer, Cahuzac, Mlles Nadine Desouches et M. Rudiakoff, avaient pleinement mérité les bravos et les rappels qui suivirent chacun des morceaux.

§

M. Philippe Gaubert étant invité par M. Paul Paray à conduire son œuvre nouvelle (*Inscriptions pour les Portes de la Ville,* et dont je me borne aujourd'hui à dire qu'elle est fort belle, en remettant à une quinzaine moins chargée un compte rendu plus détaillé), ce fut M. Henri Rabaud qui monta au pupitre de la Société des Concerts. De belles exécutions de la *Symphonie en mi bémol* de Mozart, du *Deuxième concerto brandebourgeois* de Bach, du *Songe d'une Nuit d'été,* de Mendelssohn (dont M. Rabaud nous a rendu, on ne saurait trop l'en remercier, le duetto des Elfes, très joliment chanté par Mlles Candès et Bardy), l'ont fait acclamer. Mais le principal attrait de la séance résidait dans l'inscription au programme de la **Grande Fantaisie** pour piano de Schubert, que, sous le nom de *Wanderer Fantaisie,* Liszt transcrivit pour piano et orchestre. A juste titre, cette œuvre passe pour l'une des plus brillantes et des plus difficiles qui soient. Mais elle n'est point seulement un exercice de virtuosité: elle est, comme on dit, pleine de musique, et tout le romantisme des lieder de Schubert semble se résumer dans le thème du Voyageur qui fait le fond de cette pièce, et que le piano, naturellement, expose et commente. Schumann voyait dans cette Fantaisie un « chef-d'œuvre de fécondité et de variété ». Mme **Hélène Pignari-Salles** l'a interprétée avec une flamme simplement admirable. J'ai déjà eu l'occasion de dire que cette jeune pianiste est une des meilleures de l'heure présente. Le succès qu'elle vient de remporter aux Concerts du Conservatoire la place au plus haut rang. Impossible d'imagi-

ner un jeu plus complet et qui unisse mieux des qualités de force, de puissance, à une séduction, à une délicatesse, à une sensibilité et à un charme merveilleux.

C'est une œuvre de réparation qu'ont entreprise Mmes Marcelle Bousquet, Simon-Gérard, Michaela Sweerts, France Vernillat, Madeleine-J. Vuillermoz et M. J. Dorfman en faisant entendre un choix d'œuvres du regretté **Louis Abbiate.** Celui-ci, en effet, n'a pas été seulement un des violoncellistes virtuoses les plus réputés, mais aussi un compositeur de mérite. Il a laissé une œuvre considérable, et à peu près inconnue: les *Sonates* pour piano, pour violoncelle et piano, la *Suite pour harpe,* les mélodies qui nous ont été données l'autre soir montrent qu'il y aurait grande injustice à tenir dans l'ombre des ouvrages qui méritent une place dans la vie musicale. Il faut rendre hommage aux artistes qui ont entrepris de nous les faire connaître.

Je dois remettre à une quinzaine moins chargée les comptes rendus du très beau concert de la **Société des Etudes Mozartiennes** et du **Concert de l'Orchestre féminin** de Paris qui donna, en première audition, une *Sinfonietta* de M. Albert Roussel, dont j'enregistre simplement aujourd'hui le vif succès.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

André Parrot : *Villes enfouies,* Edition « Je Sers ». — Ed. Bauer : *Destins de Neuchâtel,* Editions de la Baconnière.

Le volume de M. André Parrot, **Villes Enfouies,** nous apporte de très intéressants renseignements sur trois campagnes de fouilles en Mésopotamie. On sait que ce pays fut surtout une des régions les plus civilisées de l'histoire ancienne, et l'on en a rapporté pour nos musées de précieux vestiges.

Les moyens actuels de locomotion rendent beaucoup plus facile l'accès de ces vieilles contrées. Le voyageur partit de Damas et gagna Bagdad en auto, soit 860 kilomètres, qu'il eût été autrefois beaucoup plus laborieux de franchir : il y fallait en effet une trentaine de jours. Le premier contact avec la Mésopotamie, si l'on arrive par la voie du désert de Syrie, est une déception ; car, entre Felludjah et Bagdad, il n'y a

guère que du sable. Il ne saurait en être autrement ; pour que cette terre de soleil et d'alluvions soit un Eden, il faudrait comme autrefois lui prodiguer l'eau. C'est l'espoir qui anime le nouvel Etat d'Iraq dont le « ministère de l'Irrigation » est un des plus importants. L'arrivée du voyageur à Babylone lui donne aussitôt une impression de désolation dans un cadre de verdure. Des temples, des palais, des portes monumentales sont complètement en ruines ; la prédiction des vieux prophètes d'Israël s'est réalisée.

Si l'on s'aventurait sans guide dans ces décombres, on passerati sans s'en douter à côté d'une des choses les plus célèbres : la fameuse « Tour de Babel » que l'on n'a pu situer exactement qu'en 1899.

M. André Parrot, arrivé au pays de Sumer, nous raconte son installation plutôt précaire et comment la pluie, bienfaisante en général dans ces contrées, peut cependant être bien gênante pour les archéologues.

Il y a cent trente ans, un Français, Michaux, rapportait d'un voyage en Perse une pierre noire, soigneusement polie et couverte d'inscriptions. C'était le premier monument babylonien, vraiment important, connu alors (1800) dans toute l'Europe.

Depuis, en 1841, deux autres Français, Flandin et Coste, ramenèrent de Perse une importante documentation et cet exemple fut suivi par nombre d'explorateurs de divers pays. Trois puissances surtout sont à l'œuvre en Basse-Mésopotamie : l'Angleterre, qui explore l'ancienne ville d'Uv ; l'Allemagne, qui opère à Uru, et la France, qui a fait à Lagash (Tello) sa vingtième et dernière campagne.

Tello est un ovale désertique de quatre kilomètres sur trois, situé à mi-chemin du Tigre et de l'Euphrate. On peut voir au musée du Louvre les trésors qu'en ont arrachés vingt campagnes de fouilles. Quand tout marchait à plein rendement, quinze équipes, de vingt ouvriers chacune, étaient réparties sur un chantier d'une superficie d'environ huit cents mètres carrés. On peut, rien que par cette citation, se rendre compte de l'importance de ces travaux. Chaque trouvaille est accompagnée, pour l'ouvrier qui la remet, d'une récompense qui varie selon l'importance de l'objet : 0,40 pour une figurine ; 7 ou 8 francs pour un cylindre, etc.

Les villes antiques de Mésopotamie, de Syrie ou de Palestine ont été édifiées de telle façon qu'elles se recouvrent l'une l'autre et qu'en fouillant méthodiquement on peut retrouver toutes les civilisations qui se sont succédé sur le même site. Il faut exercer une vigilante surveillance sur le chantier, car les ouvriers ne se font pas faute de s'approprier les objets de valeur. On lira dans le volume, à ce sujet, des histoires véritablement étonnantes. Des pages intéressantes sont consacrées aux Bédouins, à leurs mœurs et coutumes, etc.

Ensuite, M. André Parrot nous parle des fouilles de Senkerch, où malheureusement des pillards ont opéré méthodiquement avant nous et ont réalisé un butin considérable. Malgré cela, il reste beaucoup à exploiter, et des trouvailles de valeur inestimable viennent d'être faites : bijoux d'or, vases ornementés, tablettes couvertes d'inscriptions, etc., et il est à prévoir que les pioches mettront à jour bien d'autres choses encore. Des chapitres traitent également des fouilles anglaises dans la ville d'Uv et de leurs brillants résultats ; un essai psychologique nous initie à la vie des Sumériens, à leurs croyances et coutumes.

Des illustrations accompagnent le volume de M. André Parrot qui est beaucoup mieux, on peut le dire, qu'une curiosité.

§

Il s'agit, avec le volume de M. Ed. Bauer, d'une réédition (d'ailleurs revue et augmentée selon la formule) des **Destins de Neuchâtel,** ouvrage consciencieux et qui nous initie à la vie de ce coin de la Suisse. La lecture de la préface indique qu'il y sera surtout question de politique. On sait en effet que la Suisse elle-même, qui devrait être un pays tranquille, est, depuis quelques années surtout, en proie à des luttes de doctrines tout comme les grands Etats de notre planète, où semble souffler un vent de démence.

Depuis que l'Empire romain l'a cédé aux Barbares, depuis que la noble cité d'Avenche, dévastée par les invasions germaniques et désertée par son évêque, s'est réfugiée sur le sommet de la colline, abandonnant aux orties son forum et son théâtre, depuis le temps où la reine Berthe filait dans son royaume de Bourgogne, le microscome neuchâtelois a toujours existé. Mieux, il a subsisté, telle une minuscule bouée qui danse inlassablement à la crête des lames.

Tout autour de cette miniature d'Etat situé entre la Thièle, le lac et le Jura, bien des créations humaines se sont écroulées, depuis dix siècles. Neuchâtel a pu échapper à ces bouleversements et maintenir son indépendance. De l'époque romaine, la région conserve un assez grand nombre de vestiges; les Burgondes y commirent des déprédations, mais s'y fixèrent et exploitèrent le sol; la prospérité de la région débuta vers le XIIe siècle avec les Comtes. Le château et la collégiale qui dominent la ville doivent être attribués à Ulrich II, qui mourut vers 1191. La façade du château est ornée d'une admirable galerie romane dont les tympans sont décorés de palmettes, rosaces, damiers, etc. Vers le XIVe siècle, l'influence bourguignonne remplaça l'influence allemande; on en trouve trace dans les restaurations de l'église où l'ogive vient en donner témoignage. La révocation de l'édit de Nantes sous Louis XIV eut pour effet d'élever une barrière infranchissable à la frontière du Jura, ce qui jeta le pays dans les bras de la Prusse. Nous arrêtons là ces considérations historiques en renvoyant au volume pour plus amples informations.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une source de « Madame Bovary ». — Il est surprenant qu'elle ait échappé jusqu'ici à la sagacité des innombrables biographes de Flaubert. Maxime du Camp n'est certes pas un auteur qu'on lit pour lui-même. La postérité a mis au pilon les bouquins de cet immortel polygraphe. Si elle n'a pas oublié son nom, il le doit à celui qu'il jalousa, pendant sa vie, et desservit après sa mort. C'est *en fonction* de Gustave Flaubert que les érudits, critiques ou compilateurs, consultent encore ses « Souvenirs » littéraires, si sujets à caution. Naguère, à la suite de M. Fernand Vandérem, quelques amateurs s'avisèrent de feuilleter deux très médiocres romans du « sieur du Camp » (1), — mais si distraitement qu'ils ne s'aperçurent pas que le fameux début de *Madame Bovary* est directement inspiré d'un souvenir de classe conté

(1) Voyez: *En marge de l' « Education Sentimentale ».* — *Une fausse identification: les Marges*, 10 juillet 1932.

par ledit « sieur » dans le *Livre Posthume* (2), pp. 33-34, paru en librairie en 1853.

LE LIVRE POSTHUME

Comme j'étais perdu dans mes réflexions, de grands cris se firent entendre et je levai la tête. Par la porte de la cour, un enfant venait d'entrer. Il était vêtu en Grec, et s'était réfugié dans un coin pour fuir la foule des écoliers qui se ruaient sur lui. Un sentiment de curiosité me souleva et me poussa de son côté ; j'arrivai et je pénétrai au milieu du groupe.

— Comment t'appelles-tu ? disait-on au nouveau venu.

— Je m'appele Ajax, répondit-il. Un immense éclat de rire accueillit ce nom qui semblait singulier.

— De quel pays es-tu ?

— De Chypre !

Les hourras recommencèrent.

Qu'est-ce que fait ton père ?

— Il est drogman au consulat de France.

A ces mots, la rumeur devint immense. Se nommer Ajax, être né à Chypre, avoir un père drogman (mot incompréhensible pour des enfants) semblait une telle monstruosité que le malheureux en porta la peine immédiate. On l'entoura, on le bouscula, on le poussa jusqu'à lui faire crier grâce ! On lui jeta son fez par terre, on lui tira les cheveux on le frappa à coups de pied, on dansa devant lui en chantant sur

MADAME BOVARY

Nous étions à l'Etude, quand le proviseur entra, suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva comme surpris dans son travail...

Resté dans l'angle, si bien qu'on l'apercevait à peine, le *nouveau* était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ et plus haut de taille qu'aucun de nous tous :

— Levez-vous, reprit le professeur, et dites votre nom.

Le nouveau bredouilla d'une voix bredouillante un nom inintelligible.

— Répétez.

Le même bredouillement de syllabes se fit entendre, couvert par les bruits de la classe.

— Plus haut ! cria le maître, plus haut.

Le *nouveau,* prenant alors une résolution suprême, ouvrit une bouche démesurée et lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu'un, ce mot : *Charbovari.*

Ce fut un vacarme qui s'élança d'un bond, monta en *crescendo* avec des éclats de voix aigus (on hurlait, on trépignait, on répétait : *Charbovari, Charbovari*), puis qui roula en notes

(2) *Le Livre posthume, mémoires posthumes recueillis et publiés,* par Maxime du Camp. Paris, 1853, réimprimé en 1876, sous le titre : *Mémoires d'un Suicidé.*

l'air du rappel : — Il est né à Chypre ! — Il s'appelle Ajax ! — Son père est drogman !

L'enfant pleurait et se débattait. Il avait peur de tous ces impitoyables démons. Un implacable sentiment de justice blessée me jeta devant lui à sa défense. J'attaquai à coups de poings le premier qui s'approcha ; Ajax me soutint de son mieux et la mêlée devint générale. Le résultat fut qu'au bout de deux minutes, j'eus le visage en sang et que les beaux habits d'Ajax étaient mis en pièces.

Un pion accourut, sépara les combattants et me tint à peu près ce langage : « Vous paraissez avoir des habitudes turbulentes, Monsieur, mais je ne vous permettrai pas de tyranniser vos camarades. Vous serez en retenue demain et vous me copierez dix fois le verbe: « J'ai-tort- de - vouloir - faire - le - fier-à-bras ». Ça vous apprendra à vous tenir tranquille. »

isolées, se calmant à grand'peine, et parfois qui reprenait tout à coup, sur la ligne d'un banc où saillissait encore çà et là, comme un pétard mal éteint, quelque rire étouffé.

Cependant, sous la pluie des pensums, l'ordre peu à peu se rétablit dans la classe et le professeur parvenu à saisir le nom de Charles Bovary, se l'étant fait dicter, épeler et relire, commanda tout de suite au pauvre diable d'aller s'asseoir sur le banc de la paresse au pied de la chaire. Il se mit en mouvement, mais avant de partir hésita :

— Que cherchez-vous ? demanda le professeur.

— Ma cas,... fit timidement le *nouveau,* promenant autour de lui des regards inquiets.

— Cinq cents vers à toute la classe ! ! !, exclamé d'une voix furieuse, arrêta, comme le *quos ego,* une bourrasque nouvelle. — Restez donc tranquilles, continuait le professeur indigné et s'essuyant le front avec son mouchoir qu'il venait de prendre dans sa toque: Quant à vous, le *nouveau,* vous me copierez vingt fois le verbe *ridiculus sum.* Puis d'une voix douce : Eh ! vous la retrouverez votre casquette, on ne vous l'a pas volée.

C'est bien la même scène, mais transposée et recreéée.

L'entrée dans l'Etude du *nouveau* provoque la même curiosité que celle du Grec dans la cour, le nom de Charles Bovary déchaîne la même hilarité que le nom d'Ajax, l'un et l'autre sont houspillés, celui-ci perd sa casquette au milieu

du charivari et celui-là son fez dans la bagarre, enfin Bovary, tout comme Jean Marc (Maxime Du Camp) se voit infliger un pensum.

L'épisode n'est donc pas un souvenir personnel de Flaubert, et *Madame Bovary* eût commencé tout autrement, si Maxime Du Camp n'avait pas publié le *Livre Posthume*. Il faut dire à la louange de Maxime qu'il ne se vanta jamais d'avoir inspiré Flaubert. Mais sa discrétion fut sans doute voulue, la comparaison étant nettement à son désavantage.

AURIANT.

LETTRES ANTIQUES

André Thérive : *Anthologie non classique des anciens poètes grecs*, Paris, Corréa. — André Bellessort : *Athènes et son théâtre*, Paris, Perrin. — Mémento.

Je ne crois point trahir la pensée d'André Thérive, ni aller à l'encontre du but qu'il se proposa, en affirmant que l'ouvrage qu'il intitula **Anthologie non classique des anciens poètes grecs** est avant tout le fruit d'un passe-temps consacré, par un esprit critique et averti, à la recherche et à l'intelligence des sources et des premiers essais du classicisme grec. Cette *Anthologie* n'est donc « non classique » que dans la mesure où elle se compose d'une réunion de textes, plus ou moins fragmentaires, que l'on n'a point pour habitude de faire figurer aux programmes courants.

Les spécialistes sont seuls à les connaître, et c'est faire œuvre utile que de les mettre à la portée d'un plus large public. La plupart, en effet, des textes qu'elle comprend, sont d'une époque fort ancienne, et d'une inspiration très diverse. Le choix s'étend des ritournelles enfantines où se complurent les premiers chants de la poésie populaire, jusqu'aux hymnes mystiques des sectes dites orphiques. En outre, à côté de pièces assez longues et d'un texte assez sûr, figurent en ce recueil de minces fragments de poèmes tronqués, d'une lecture difficile et d'un sens incertain. André Thérive a eu le beau courage d'en essayer la traduction. Le plus souvent, son effort est heureux; et, s'il lui arrive, comme dans le premier des fragment orphiques qu'il traduit, sous le titre, un peu hasardeux peut-être, de *Confession de l'initié,* d'appeler fils de la *Terre* celui qu'il faudrait dénommer fils de la *Lune,* cette

méprise ne doit point nous porter à mal augurer de l'exactitude de la traduction, des nombreux autres fragments qui ont un sens moins hermétique, une inspiration d'un ordre plus précis et d'un ton plus familier. Le but de cet ouvrage, André Thérive nous l'indique: c'est de prouver que, sous tous les climats et à toutes les époques, les démarches du lyrisme ont été les mêmes, et c'est à quoi tendent certaines comparaisons de ces poèmes anciens avec la poésie la plus moderne, que l'on trouve dans les courtes notices qui précèdent la traduction des fragments qui figurent en cette *Anthologie*. L'auteur voudrait aussi que ce présent recueil aidât « à ruiner ce préjugé littéraire et académique » d'un classicisme uniquement inspiré par la sérénité, la raison, le bon goût et le bonheur de vivre. Certes, le génie grec n'a manqué ni de sérénité, ni de raison; il a su connaître le bon goût et exalter la joie de vivre. Mais l'intelligence de son point de perfection est rendue plus sensible par la connaissance des différentes étapes de sa glorieuse ascension vers les cimes.

M. André Bellessort a eu l'excellente idée de réunir en volume le cours qu'il professa à la Société des Conférences sur **Athènes et son théâtre.** Les dix conférences de l'orateur sont devenues les dix chapitres du livre de l'écrivain. Le but de cet ouvrage est de « rappeler à ceux qui jadis les avaient lues ou parcourues, les grandes œuvres du théâtre grec; en donner une idée vivante à ceux qui les ignorent ou qui se proposent de les étudier; mettre à la portée d'un plus grand public que celui des humanistes quelques-unes des acquisitions ou des conjectures les plus plausibles de l'érudition contemporaine; rapprocher enfin de nous ces figures qui, depuis deux mille cinq cents ans, s'imposent à l'imagination et ont symbolisé pour tant d'esprits le tragique de l'existence ». Ce noble but, M. André Bellessort l'a atteint avec autant d'attrait que de facilité. Sa vaste culture, sa connaissance variée des différentes littératures dramatiques, son sens critique averti et ses qualités d'orateur qui font de lui un esprit en permanent contact avec la vie et la pensée des hommes, l'ont avec bonheur prédisposé à sa tâche et agréablement secondé. Son livre se lit avec un intérêt soutenu. S'il n'apprend rien de bien nouveau aux spécialistes du théâtre grec, il est tou-

tefois suffisamment documenté pour reprendre avec fruit, à la lumière surtout des plus récents travaux de l'érudition française, un sujet dont s'étaient déjà doctement occupés les Patin, les Paul de Saint-Victor, les Allègre, les Decharme et les Couat.

L'ouvrage débute par une évocation de ce que fut Athènes au temps de Périclès, car ce fut au cours des cent ans qui marquèrent le siècle de Périclès que grandit, s'épanouit et régna la tragédie grecque. L'atmosphère de cette ville constituait un milieu éminemment propice à l'éclosion du poème tragique. Les dramaturges n'avaient qu'à choisir dans la vie et à porter sur la scène les jeux dramatiques qu'ils y apercevaient au gré des circonstances.

Que de contrastes dans cette Athènes, écrit avec un sens si humain M. André Bellessort: une ville laide, basse, étroite, malsaine, nauséabonde, autour d'une cité divine qui est un miracle du génie; les hommes trouvent à peine une place où dormir ; les dieux ont des autels de marbre et d'or, et le même dieu a souvent plusieurs temples; — une populace emportée, changeante, passionnée et, comme dirait Bossuet, aussi agitée que la mer où s'est jouée sa fortune; et des orateurs dont l'éloquence, précise jusqu'à la sécheresse, a la netteté du contour des montagnes, la limpidité de l'air ; — un courage, une décision, un patriotisme qui ont fait pâlir l'Asiatique; et chez la plupart de ces grands hommes, un goût invétéré, odysséen, de la ruse intelligente, l'admiration de la belle ruse comme les gens de la Renaissance ont eu celle du beau crime; — une fantaisie romanesque, une imagination fastueuse et dramatique, le souci de la galerie;... et un art sans emphase, fait de mesure, de noblesse et de simplicité, une conception de la beauté intellectuelle exprimée dans toute sa pureté par le monument ,la statue, le livre; — une ingratitude qui envoie mourir en exil tant de grands artistes et d'hommes d'Etat; et les descendants du libéral Cimon, encore honorés dans la ville, cinq cents ans après sa mort; — une théogonie parfois charmante, mais bien plus souvent monstrueuse, des légendes atroces, des croyances barbares, des serpents entretenus par l'Etat, le rôle considérable de la divination; et les plus beaux romans de la philosophie, éblouissants et familiers ,le sens de l'universel, l'étude de l'âme humaine et des lois qui la conduisent, l'alliance de la beauté des formes et de la beauté morale, Socrate débutant comme sculpteur, dont Pausanias vit encore aux Propylées la statue des Trois Grâces; — de hautes vertus militaires, un coup de barre

prodigieux dans les destinées du monde occidental; et une politique insensée qui mène au désastre; — une décadence interminable, mais cent ans dont les siècles ont plus ou moins vécu et vivent encore, cent ans qui ont contribué, plus qu'aucune autre période historique, à faire de nous des hommes avant que le Golgotha en fît des chrétiens.

Des pages de cette force ne sont pas rares dans le livre de M. André Bellessort. Toutes pourtant ne sont pas aussi justes, et nous comprenons difficilement, par exemple, que l'éminent auteur ait pu penser que les théâtres de plein air des Grecs n'aient pu offrir que des « conditions défavorables » aux représentations dramatiques. Si M. André Bellessort avait assisté aux reprises des *Suppliantes* d'Euripide et du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, que nous offrit récemment le théâtre de Delphes, il se serait rendu compte de tout ce qu'apportent à l'évocation dramatique le concours du soleil, la pure limpidité d'un ciel vibrant de lumineux silence, l'acoustique et l'optique si savamment calculées pour satisfaire les oreilles et les yeux de plusieurs milliers de spectateurs attentifs. Nous aurions aussi plus d'une réserve à faire sur le chapitre intitulé : *Les dieux et le sentiment religieux.* Il nous est impossible, par exemple, de souscrire sans broncher, à la phrase suivante, écrite à propos des dieux considérés comme personnages agissants de la tragédie grecque: « Les plus sinistres criminels de nos mélodrames ne seraient que des apprentis à côté de ces maîtres d'horreur! » Au lieu d'écrire que « du fond de la tragédie des *Bacchantes* s'exhale comme l'odeur d'un festin de cannibales », l'auteur aurait mieux fait de ne point citer, sur la foi d'une traduction erronée, toute une partie d'un chœur qui, rapportant à Dionysos les rites des Bacchantes, en arrive à faire que ce dieu se dévore lui-même en se mangeant sous l'espèce d'un chevreau sacrifié! Il me semble que M. André Bellessort aurait été plus juste dans son jugement sur les dieux et sur les fables tragiques, s'il s'était souvenu, en écrivant son livre, de la définition de la tragédie et de son but moral que nous donne Aristote : l'art de susciter la crainte et la pitié pour arriver à s'en purifier, c'est-à-dire à retrouver la mesure en corrigeant l'excès, et l'équilibre que donne, dans la vie positive, la possibilité d'avoir déjà dominé, par des émotions préa-

lablement provoquées, les états tragiques que le destin nous réserve.

Mémento. — L'éminent auteur de *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure,* M. Jérôme Carcopino, vient de publier un remarquable ouvrage intitulé: *Points de vue sur l'impérialisme romain.* Si la plupart des chapitres n'entrent pas dans le corps de cette présente chronique, nous nous permettrons toutefois de signaler ici l'avant-dernier chapitre de ce livre: *Ce que Rome et l'empire romain doivent à la Gaule.* Le lecteur y trouvera quelques très sûrs aperçus sur ce que les Lettres latines doivent à l'intelligence et à la sensibilité des Gaulois.

MARIO MEUNIER.

LETTRES ROMANES

Paul-Louis Grenier: *La dame à la licorne,* Ed. Occitania, Toulouse, Paris. — Clardeluno: *En velhant lou Mort,* Ed. Calendau, Montpellier. — Henri Mouly: *Mas espingadas,* P. Carrère, Rodez. — Calelhon: *Al fial de las Sazons,* P. Carrère. — *Cartabèu de la Nacioun Gardiano,* Imp. de la Presse, Montpellier. — Roumanèto: *Enfanço,* Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — André Gourdin: *Raconte de cassaire,* Ed. dou Porto-Aigo. — Marie-Antoinette Boyer: *Lou secret de Casau,* Ed. dou Porto-Aigo. — Auguste Bénazet: *Taritatous,* Salingardes, Villefranche-de-Rouergue. — Jean Bessat: *Un jujamen bèn rendu,* Imp. F. Berthier, Arles. — Revues: *Les Archives de Trans-en-Provence, Calendau, Les Heures rouergates, Marsyas.* — Adrien Frissant.

Seize chants constituent **La Dame à la Licorne,** ouvrage de tout premier plan qui retrace la merveilleuse histoire du prince Djem (Zizim), jeune sultan déchu, d'une grande beauté, poète délicat et précoce, fils de Mahomet II, conquérant de Constantinople. Djem vécut de 1482 à 1489 en France, et notamment dans la tour construite spécialement pour lui, en deux ans, à Bourganeuf, de longues années de quasi-captivité.

M. Paul-Louis Grenier s'est inspiré, pour son ouvrage, des fameuses tapisseries de la dame à la licorne, qui, selon une tradition légendaire, auraient été commandées à un maître tapissier d'Aubusson pour orner les appartements réservés à Djem, à Bourganeuf. Ces tapisseries, qui restèrent longtemps au château de Boussac, sont maintenant au musée de Cluny. Une autre opinion, aujourd'hui admise, est que ces tapisseries seraient postérieures de plusieurs années à la mort du prince, et ne seraient qu'une réplique de celles qui existaient en la tour de Bourganeuf.

Une notice d'une vingtaine de pages sur le prince Djem, avec des notes bibliographiques ; un avertissement concernant la graphie de la langue employée par l'auteur (le limousin littéraire, un des quatre grands groupes de dialectes d'oc, avec l'occitan, le catalan et le gascon), et enfin seize chants très beaux font de la *Dame à la Licorne,* une œuvre très complète. Au reste, l'auteur, Limousin de la Creuse, est un chartiste et a été conservateur de la bibliothèque et des archives de Limoges. De plus, M. P.-L. Grenier est un linguiste remarquable et enfin, pour tout dire, un artiste dans le sens le plus large du mot. Qu'on en juge par cet extrait (Ch. III. — La Dame) :

...Quora la Dama tôcha un ôrgue ont lo rosàri
de sos pensars degrana sos refranhs;
quora dins son miralh, qui sembla un reliquàri,
fai mirar l'unicôrn à l'uelh feroge e clar,
lo terrible unicôrn, amic de la colomba,
qu'una vierja, cridant son nom quand lo ser tomba,
pôt sola adomenar...

(...Tantôt la Dame touche d'un orgue où le rosaire — de ses pensées égrène ses refrains; — tantôt dans son miroir, qui semble un reliquaire, — elle fait se mirer la licorne à l'œil farouche et clair, — la terrible licorne, amie de la colombe, — qu'une vierge, criant son nom quand le soir tombe, — peut seule dompter...)

En velhant lou Mort est une très bonne comédie en deux actes, écrite dans le dialecte rude de la région déjà montagneuse du Haut-Biterrois, qu'habite Clardeluno. Cette comédie a paru en plusieurs numéros de *Calendau,* qui a eu l'heureuse idée de faire un tirage à part. A la scène, ces deux actes à six personnages doivent avoir beaucoup de mouvement et je crois que c'est davantage une farce, dans le sens du moyen âge, qu'une comédie. Ceux qui connaissent les œuvres de Clardeluno seront de mon avis : n'a-t-elle pas, en 1927, publié *l'Imagier,* long poème moyenâgeux d'une grande délicatesse, où aucun détail n'a été laissé au hasard, ce qui suppose, de la part de l'auteur, des connaissances approfondies et un sens artistique remarquable ? On ne sent rien d'artificiel dans *En velhant lou Mort,* et le langage des personnages, qui est celui de Clardeluno, est savoureux. *Escriveto* et *Lous Enmascoments e lous Sounges,* poèmes ; *Las Gentilhos,* comédie en un

acte, sont les autres œuvres de Clardeluno, dont le talent s'affirme à chaque nouvelle production.

M. Henri Mouly a groupé une soixantaine de courts récits, sous le titre **Mas espingadas,** qu'on peut traduire à peu près par « Mes courses folles » ou « Mes cabrioles ». Le dialecte rouergat employé est simple et pur ; on n'y trouve pas de mots français travestis, comme dans les œuvres de l'abbé Bessou, par exemple. L'auteur, qui a déjà écrit *Al cant de l'Alauzeto* et un très bon livre, *Rajols d'antan,* a encore fait de nets progrès dans son dernier ouvrage et l'on est tout heureux de retrouver sous sa plume des souvenirs rustiques qui ne laisseront pas indifférents ceux qui ont eu une jeunesse ou tout au moins une enfance paysanne : escapades, légères maraudes, baignades, histoires d'animaux, fêtes de Pâques et de Noël, tout cela est scrupuleusement noté dans *Mas espingadas* et, je l'ai dit, dans une langue simple, pure et naturelle. Il y a beaucoup de sincérité et d'émotion dans le livre de M. Mouly qui s'avère comme un des meilleurs et peut-être le meilleur prosateur du Rouergue. A noter que *Mas espingadas* est suivi d'un petit glossaire fort utile.

Choisir un pseudonyme est, je pense, un acte essentiellement féminin : *L'Aubanelenco, Clardeluno, Roumaneto,* etc., cachent des personnalités que j'aurais mauvaise grâce à dévoiler. J'ai à parler aujourd'hui de *Calelhon* et de son très joli recueil de poésies : **Al fial de la Sazons.** *Calelhon* veut dire « Petite Lampe » (1) : c'est un beau nom. A Rodez, où l'on a déjà beaucoup d'*estrambord,* on a dit de la poétesse qu'elle était « la comtesse de Noailles du Midi » : c'est peut-être un peu prématuré, mais Calelhon est responsable de cet enthousiasme, au reste de bon aloi. Les vers du recueil, légers et clairs, constituent une suite de chansons douces qui se terminent par *Al fial de la Sazons.* long poème solidement bâti. Il faudrait tout citer, du livre, mais je crois que *A la néu* (A la neige), *Requesta al polit Mai* (Requête au joli mai), *Matin d'Estiu* (Matin d'été), sont parmi les meilleurs morceaux et aussi *Lo Vèla de Flora* (Le voile de Flore) :

(1) Le *caleth* est une lampe à huile en cuivre, dont on se servait encore au siècle dernier en Rouergue et en Auvergne (où l'on prononce *tzaguir*) et qui a émigré de la plupart des maisons vers les boutiques des antiquaires.

Aqui, per Flora la bèla,
que la plueja teisa un vèla.
Com une teiseira fada
la fina pluèja d'abrial,
de la nivol à la prada,
estira, estira son fial.

E l'espôu sauta e redòla;
Son veni-vai agradiù,
dins l'espandi que tremòla,
teisa un vèla d'argent viù.

(Voici, pour Flore la belle, — que la pluie tisse un voile. — Comme une ourdisseuse fée — la fine pluie d'avril, — du nuage à la prairie, — étire, étire son fil. — Et la navette saute et roule; — son agréable va-et-vient, — dans l'étendue qui tremble, — tisse un voile d'argent vif.)

Je me rappelle nettement cette image des aiguilles de la pluie tissant le vert tapis de la prairie : ne la doit-on pas à M. Albert Pestour, à qui Calelhon a dédié des vers et pour qui elle semble avoir beaucoup d'admiration ? Mais je ne vois dans cette rencontre qu'une réminiscence, certainement inconsciente, qui honore à la fois la poétesse et le poète.

Nul n'ignore *La Nacioun Gardiano,* fameuse école félibréenne, dont toutes les manifestations sont empreintes de grandeur. La réputation des *gardians* a dépassé la Provence et même les frontières françaises. Le *Flourilège de la Nacioun Gardiano,* paru en 1932, constitue une anthologie de premier ordre. Un annuaire manquait ; il existe maintenant : c'est le **Cartabèu de la Nacioun Gardiano** (n° 1), qui, en une belle langue, relate les manifestations de la Société, de 1930 à 1933, et donne les noms des membres du conseil (M. Jean Bérard est capitaine d'honneur, et M. Alphonse Arnaud, capitaine de la *Nacioun Gardiano*), des cavaliers et des membres adhérents.

C'est un bel et bon petit livre, que **Enfanço,** par Roumaneto: quarante pages divisées en deux parties, *La founfôni de l'oustau* et *La magnanarié de Champ-Long.* Roumaneto parle avec amour de la maison et de la famille. Il y a beaucoup de choses délicates, subtiles, même, et l'on prend plaisir à lire *Enfanço,* une enfance que tous les Méridionaux ont vécue et dont

le lecteur, en passant, se souvient. Je retrouve cette vieille berceusee :

Sant som vène, vène vite! — Sant som, — vène, vène bon! — Lou sant som vou pas veni, — Lou pichoun vou pas dormi.

« Saint sommeil, viens, viens vite! — Saint sommeil, — viens, viens bien! — Le saint sommeil ne veut pas venir, — Le petit ne veut pas dormir.),

que l'on chante ainsi à Vaison et seulement avec de légères variantes en Haute-Auvergne : identité de toutes les tendresses maternelles...

Il y a dans *Enfanço,* quantité de passages qui rallument délicieusement le souvenir : si ce petit livre n'avait que ce seul mérite (il en a bien d'autres), il aurait déjà une grande raison d'être.

Comme on sent dans **Raconte de Cassaire,** que M. André Gourdin a la passion de la chasse! Dès l'avant-propos, il défend les chasseurs, en général, et ceux du Comtat, en particulier :

Se saup que desempièi qu'aquéu gusas de Daudet nous a galeja, passan tòuti pèr visa li casqueto e tua li parpaioun.

(On sait que depuis que ce « gueux » de Daudet nous a moqués, nous passons tous pour viser les casquettes et tuer les papillons.)

C'est en connaisseur que M. Gourdin parle de la caille, du perdreau (le rouge et le gris), du lièvre (1), etc., et son petit livre est bien agréable et instructif.

Lou secret de Casau est un curieux livre, plein de mystère. Est-ce un long poème en prose, une chronique, un roman? Je crois qu'il participe de tout cela. On respire les parfums de la mer et des îles d'Hyères, on voit les Saintes-Maries, on sent l'agitation des ports de la Ciotat et de Marseille. Le livre est tout fleuri de chansons, vieilles, peut-être, comme la Provence elle-même :

Soun tres fiho de la Ciéutat
Qu'an fa nouveno à Nosto-Damo.
Bello Vierge courounado!...

(Sont trois filles de la Ciotat — Qui ont fait neuvaine à Notre-Dame. — Belle Vierge couronnée!...)

(1) Il est curieux de remarquer que *lèbre* (lièvre) est féminin dans tous les dialectes d'oc.

et cette chanson de mousse :

Soun tres veissèu dedins Marsiho
Que van parti pèr Portugal.
N'an bèn resta sèt an sus l'aigo
Sènso terro pousqu'abourda.
Quand i'a sèt an que soun sus l'aigo
Lou pan, lou vin, tout a manca.
N'an tira à la courto paio
Quau sara lou proumié manja...

(Sont trois vaisseaux dedans Marseille — Qui vont partir pour le Portugal. — Ils sont bien restés sept ans sur l'eau — Sans terre pour aborder. — Quand il y a sept ans qu'ils sont sur l'eau — Le pain, le vin, tout a manqué. — Ils ont tiré à la courte paille — Qui sera le premier mangé...)

qui a peut-être inspiré l'auteur de *Il était un petit navire,* que tous les jeunes enfants de France ont peu ou prou chanté.

Le riche vocabulaire de Mlle Marie-Antoinette Boyer et son style très personnel ajoutent encore aux mérites du livre qui semble bien les réunir tous.

Sous le titre **Taritatous,** M. Auguste Bénazet a réuni une douzaine de saynètes en dialecte rouergat, où les gens du menu peuple de Villefranche-de-Rouergue sont finement observés par l'auteur, Villefranchois lui-même. *Taritatous* se lit sans peine et est très amusant.

En Languedoc, plus qu'ailleurs peut-être en France, tout finit par des chansons, même **Un jujamen bèn rendu,** amusante comédie en un petit acte, œuvre de M. Jean Bessat, félibre majoral, où un juge de paix a une façon toute méridionale de rendre la justice et de mettre d'accord, en les faisant chanter (au sens noble du terme), deux couples de *masiers* qui paraissaient pourtant irréconciliables.

Les Archives de Trans-en-Provence ne sont pas entièrement à la portée du grand public et c'est dommage : de très intéressants articles paraissent dans cette revue, que je crois trimestrielle. Il y a, à Trans-en-Provence, un centre d'études liguro-provençales, auquel on doit des recherches sur quelques termes provençaux d'origine ligurienne, latine ou grecque, et notamment sur les expressions *aqui* (là), *eici* (ici) et *aqueou* (celui-là). Ces recherches ne sont pas du domaine de la fan-

taisie et ont même donné lieu à des commentaires de la qualité de celui-ci : « Le ligure forme le fond de la langue provençale ; il s'est enrichi de mots grecs, de mots latins et de mots empruntés à d'autres langues et il a survécu aussi bien sous les Romains que sous les souverains français. Et cette explication que nous nous efforçons de faire admettre est exactement ce que ses traditions, ses connaissances et son bon sens et son intuition dictaient, il y a cent ans à un bon Provençal, sinon à un érudit. »

Une paraphrase de *La Coumunioun di Sant*, par M. Marius Jouveau, un article de M. Pierre Azéma sur Pierre Devoluy, marquent le numéro d'août de **Calendau.** MM. Léon Teissier, P. Fontan, et Pierre Azéma parlent, dans le numéro de septembre, de *Catalanisme et Occitanisme;* M. René Farnier, bien qualifié pour cela, donne un article sur le centenaire de Joseph Roux. Dans le numéro d'octobre, M. Marius Jouveau donne un article sur Taven ; Farfantello, un poème : *A la Reino Susano ;* M. Jean Rebier, une chanson : *La lenga d'Aur.* Il faut ajouter à tout cela de vivantes chroniques, suivies très régulièrement, sur les livres, les revues et journaux, la *Nacioun Gardiano,* etc. *Calendau* va boucler sa deuxième année et déjà il tient la tête des revues de langue d'oc.

Les Heures Rouergates donnent de plus en plus des articles et des poèmes en dialecte rouergat : on ne peut que les encourager.

Marsyas a publié dans son triple numéro d'août-septembre-octobre, de biens jolis poèmes d'Escriveto.

Adrien Frissant est mort. Journaliste, il s'est surtout occupé du *Provençal de Paris,* mais il n'a jamais négligé de servir la cause félibréenne et on retiendra de lui ce geste noble : au début de l'hiver de 1890, en compagnie de deux autres jeunes gens, en hommage au Rhône, il jeta dans ses eaux des exemplaires dédicacés de *Plou e Souleio* et de *Babalis.* Si certains lui ont reproché une trop grande indépendance, il faut aussi se rappeler cette phrase d'Adrien Frissant :

Se quàuquis-un, dins lou Felibrige, noun veson qu'uno bello reneissenço literàri, nàutri ié vesèn tout un pople que, soute l'aflat d'un engèni, se dreisso pèr recounquista si liberta mescouneigudo.

(Si quelques-uns ne voient dans le Félibrige qu'une belle renaissance littéraire, nous autres y voyons tout un peuple qui, sous l'influence d'un génie, se dresse pour reconquérir ses libertés méconnues.)

Cela ne manque pas de grandeur.

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Robert de Saint-Jean: *La vraie Révolution de Roosevelt;* Grasset. — Napoléon III jugé par la diplomatie anglo-russe.

Le livre de R. de Saint-Jean sur **La vraie Révolution de Roosevelt** vise à nous présenter Roosevelt, ses principaux collaborateurs et ses réformes d'une façon si vivante qu'on puisse trouver de la ressemblance entre ses descriptions et « de petites photos de l'Aigle bleu ». Il y a brillamment réussi. Il a d'ailleurs borné ses observations à ce qu'on peut voir de Washington et de New-York.

Il commence par nous décrire un *radio-prêtre*, Charles E. Coughlin, curé d'une paroisse de Détroit, serviteur zélé de la petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et agitateur démagogue; cent secrétaires dépouillent son courrier et vingt-cinq postes de radio transmettent ses discours. C'est un ennemi des banquiers, son refrain est : « Roosevelt ou la ruine. » M. Roosevelt a beaucoup de défenseurs de ce genre; même certains de ses adversaires croient habile de le soutenir; il a l'allure, les gestes, l'esprit d'entreprise que ses compatriotes attendaient de lui.

M. Roosevelt, infirme pour toujours des suites d'une attaque de paralysie infantile qu'il subit en 1921, est un professeur de patience et d'énergie. Il a dit un jour : « Quand on me demande si le peuple américain triomphera de la crise, je réponds qu'il vaincra s'il en a la volonté. » Mais M. Roosevelt n'est pas seulement un travailleur énergique, c'est aussi un homme gai et aimable. « Son art consiste à rendre familiers les problèmes, à traiter les ministres et les fonctionnaires, quels qu'ils soient, avec une désinvolture cordiale, mais sans vulgarité. On sent chez les hommes de presse, sceptiques par profession, un respect réel pour lui. » M. Roosevelt, d'ailleurs, « se sert largement de la publicité

et personne, même parmi ses adversaires, ne lui refuse une sorte de génie dans l'art de se servir de cette arme». Dans sa manœuvre, il est secondé par sa femme, sa fille (Mrs Curtiss Dall) et son fils Elliot. Mrs Roosevelt, surtout, prodigue ses efforts dans ce but. Aucune des *first ladies* qui l'ont précédée ne s'était jamais mise en lumière comme elle : on l'a surnommée Eleanor Je-suis-partout.

Pour le seconder, M. Roosevelt a su choisir une équipe d'hommes habiles : le général Hugh S. Johnson (le «sorcier de l'Aigle Bleu», l'organisateur de la National Reconstruction Administration, qui fixa son salaire annuel à 6.000 dollars, ce qui fit dire qu'il en faisait plus qu'on ne le payait); Henry Morgenthau (le ministre des finances, qui débuta par de petites erreurs, si bien que le président fut bon prophète quand il lui dit : «Tu as si mal commencé que la suite ne peut être que bonne»); le professeur Warren (le Sherlock Holmes de l'or); Harold Ickes (le ministre de l'intérieur qui, célébrant l'autorité de l'Etat, a dit : «Nous ne sommes plus un gouvernement de laisser-faire; nous voulons que les richesses de la nation soient exploitées au profit de tous; les injustices sociales vont disparaître»); Henry Agard Wallace (qui a dit : «La majorité d'entre nous dépense tout son argent avant d'avoir satisfait ses besoins, tandis qu'une minorité satisfait ses besoins sans réussir à épuiser ses ressources... Ou bien nous porterons le fer dans la plaie, ou bien le capitalisme sera condamné à mort aux Etats-Unis»), Rexford Cruz Tugwell (l'assistant de Wallace, aussi «socialiste» que lui suivant ses ennemis), Miss Frances Perkins (en réalité Mme Wilson), ministre du Travail, dont le sérieux est tel qu'un membre du Congrès déclara un jour : «Je respecte profondément ce ministre, mais je ne voudrais pas l'épouser», etc., etc...

M. de Saint-Jean constate que l'Amérique,

mieux informée qu'on ne le croit des choses de notre continent, incline plus que jamais à se tenir à l'écart des complications possibles (inévitables, pensent même ceux qui, comme Frank Simonds, désespèrent de notre sort). ...Ceux qui, en France, essaient encore de faire garantir la sécurité française par les Américains s'amusent à pêcher la lune... Depuis le défaut de paiement de

1932, le Français passe pour manquer de parole, pour manquer de cœur aussi, on pense à lui comme à un monsieur qui vendrait père et mère et cacherait son porte-monnaie sous un matelas... [D'ailleurs,] M. Roosevelt a montré en plusieurs occasions une bonne volonté qui confirme la réputation d'ami de la France qu'il avait avant d'entrer à la Maison Blanche; il a fait écarter ou corriger certaines propositions du Sénat; mais sait-on qu'en décembre 1932, alors qu'il n'était encore que président-élu, il a empêché M. Hoover de flétrir publiquement, dans un manifeste au pays, notre manquement? A l'égard de l'Allemagne hitlérienne, les esprits demeurent réservés; certes, Hitler a été pendant quelque temps notre meilleur agent de propagande, bien que nous n'ayons pas regagné le terrain qu'il a fait perdre à son pays... Le prestige de l'Angleterre doit avoir un peu diminué depuis que M. Neville Chamberlain a refusé d'affecter l'excédent de son budget au paiement de la dette anglaise, mais jusque-là, ce prestige était demeuré très grand.

M. de Saint-Jean termine son livre en constatant que M. Roosevelt « a réveillé l'idéalisme américain », mais il n'ose affirmer que « cette révolution psychologique se poursuivra lorsque la révolution économique, ainsi que les choses semblent l'annoncer, se ralentira ».

ÉMILE LALOY.

§

Napoléon III jugé par la diplomatie anglo-russe. — Le baron Philippe Brounnov avait été ambassadeur de Russie auprès de la cour de Saint-James de 1840 à 1854. Très anglophile, comme un de ses illustres prédécesseurs, le comte Simon Vorontsof, sincèrement désireux de maintenir les bonnes relations entre son pays et le Royaume-Uni, le baron Brounnov était très au courant non seulement de la politique du cabinet anglais, mais encore de celle de la France de Napoléon III. Sur ce dernier point, le diplomate russe était renseigné d'une façon très précise par l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, Henry Wellesley Cowley, le futur premier lord Cowley qui, durant un court séjour à Londres, au mois de février 1853, avait communiqué à son collègue russe une sorte d'aide-mémoire extrêmement sagace sur l'empereur des Français et son gouvernement.

Actuellement, grâce aux recherches qu'avait entreprises

M. E. Howard, voici quelques années, aux archives de l'ambassade de Russie à Londres, et qu'il vient de publier dans *The English Historical Review* (juillet 1934), nous sommes en mesure de connaître aussi bien le contenu des dépêches du baron Brounnov à son ministre, comte Nesselrode à Saint-Pétersbourg, que l'aide-mémoire que le diplomate russe tenait de son collègue anglais.

Voici quelques-unes de ces dépêches et quelques extraits de l'aide-mémoire de lord Cowley, dont la saveur n'échappera pas, certes, à nos lecteurs.

Dépêche du baron Brounnov du 24 janvier (5 février n. s.) 1853:

...Le règne de Louis-Philippe, pacifique au début, constitutionnel à l'intérieur, inspirait à l'Angleterre une confiance qu'elle a bien méritée. Les hommes qui influaient alors sur la politique du cabinet français possédaient l'estime personnelle de lord Aberdeen [premier ministre anglais]. Il ne regrette point d'avoir adopté, à cette époque, envers la France, le système d'une *entente cordiale*.

Sous les circonstances actuelles, ce système ne pourra plus être le même. L'Empereur français est pour l'Angleterre un sujet de très grave appréhension et de méfiance. Il [lord Aberdeen] n'a aucune sympathie pour le régime de Louis-Napoléon et nulle estime pour sa personne. Il [lord Aberdeen] lui accorde sans nul doute des qualités qui le placent fort au-dessus de l'opinion qu'on s'était formée de lui au début de sa carrière. Mais ses qualités, selon l'avis du Premier Ministre, sont dangereuses. Elles exigent du gouvernement de Sa Majesté britannique une vigilance constante. De plus ,elles lui imposent l'obligation de se tenir préparé à tout événement, afin de ne pas être pris au dépourvu, faute du moyen de répression.

Le même jour, le baron Brounnov envoyait à son ministre un nouveau message dans lequel il agitait le spectre d'une guerre franco-anglaise:

Les journaux anglais rendent compte du mouvement organisé par Mr. Cobden pour démontrer à l'Angleterre qu'il convient à sa sûreté de rester sans armes en présence de la France (1).

(1) Nous reproduisons littéralement le texte français du baron Brounnow : ce français diplomatique est assez imprécis. Dans le passage en question, il veut dire évidemment que l'Angleterre peut se dispenser de s'armer sans que sa sécurité soit compromise.

J'ai hâte de dire à Votre Excellence que ce mouvement ne produit pas le moindre effet. La nécessité de renforcer le système défensif du pays est généralement sentie dans tout le pays. Sous l'influence de ce sentiment, le gouvernement de Sa Majesté britannique persistera dans ses armements.

On peut se demander, à la lecture de ces dépêches, comment il s'est fait qu'un an et quelques mois après, ce n'est plus d'un conflit armé franco-anglais qu'on pouvait parler, mais bel et bien d'une guerre où la France et l'Angleterre étaient alliées contre la Russie. Mais évidemment c'était là une de ces surprises que les diplomates réservent de temps en temps au monde ébahi. Quoi qu'il en soit, le baron Brounnov dut quitter l'Angleterre en 1854 et resta en disponibilité jusqu'à 1856, date où il fut nommé second plénipotentiaire russe au Congrès de la Paix de Paris.

Détachons enfin de l'aide-mémoire de lord Cowley les lignes suivantes:

Personne n'a de l'influence sur Napoléon. Ses ministres sont nuls. C'est ce qui rend fort difficiles les rapports à Paris. Napoléon entretient une correspondance privée avec ses principaux agents à l'étranger. Il leur transmet directement des instructions dont son ministre des Affaires étrangères ignore le secret. Il en résulte des contradictions en tous sens.

...M. Drouyn de l'Huys est sans crédit, timide devant Napoléon et incapable de soutenir un discours sérieux avec lui. Il a gâté tout à fait sa position depuis qu'il a donné et retiré deux fois sa démission.

Je n'ai pas beaucoup de confiance en M. de Morny. On ne peut compter sur lui que dans le cas où il est intéressé à empêcher une fluctuation qui lui soit défavorable à la Bourse. Au fond, c'est là le mobile qui fait agir les hommes publics en France. Ils sont tous lancés dans les spéculations industrielles et financières. Voilà la seule raison que j'aie d'espérer le maintien de la paix. Une secousse violente, imprimée à l'Europe, réagirait sur la fortune privée de tous les agioteurs dont se compose aujourd'hui le gouvernement français.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

L'Ile de Pâques, sommet spirituel. — Une mission franco-belge est partie, en juillet, pour l'île de Pâques, dans

l'espoir de « percer l'énigme que posent à la science les vestiges d'une civilisation disparue ». Espérons que cette mission ne s'enlisera pas dans le matérialisme pur, et qu'elle se laissera guider par l'inspiration spiritualiste, faute de quoi son voyage serait stérile.

On sait, depuis Loti, ce qu'est *matériellement* l'île de Pâques : une île perdue dans le Pacifique austral, aux antipodes de la Vallée de l'Indus, sur la route déserte où nul bateau ne passe, hors ceux qui vont de Santiago du Chili en Australie, par la traînée d'îles qui ont nom Touamotou, Samoa, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides. Elle a été découverte le 6 avril 1722, par Mynheer Jacob Roggeveen, amiral hollandais.

Mais cette île a quelque chose de stupéfiant pour l'humanité présente, qui s'obstine à faire remonter la race humaine à l'origine de ses seuls souvenirs : tout autour du littoral veille un cordon de sentinelles pétrifiées, géantes statues de lave, dressées face à la mer, comme si les hommes qui les ont sculptées les avaient chargés de surveiller l'océan sur tout l'horizon. Elles sont plusieurs centaines, aux tailles variées, atteignant jusqu'à dix mètres de hauteur, que nulle tempête n'a couchées, et qui perpétuent cette garde autour d'une île dépourvue de tout intérêt matériel : trois volcans dont la lave a fourni leur matière, sans sources, sans végétation; — cette couronne étrange de statues grandioses, hiératiques, écrasantes, veille inutilement sur une terre déserte, stérile et désolée.

Il faut donc chercher dans le domaine supra-matériel l'énigme de l'île de Pâques. J'ai montré, dans un de mes ouvrages (*Planètes et Destins*) que sur tous les lambeaux restés en bordure du plus récent effondrement (celui qui a englouti l'*Atlantide*), on retrouve le Svastika ou croix gammée; en particulier dans le Gondwana (Indes), dans les débris européens de l'Atlantide (pays basque, îles Açores), dans l'effondrement de l'Amérique Centrale (pays des Aztèques et des Incas, ceinture des îles Revilla, Clipperton, Galapagos). Ainsi, le svastika est la « croix religieuse » de cette époque pré-diluvienne; de même, après l'effondrement futur, l'humanité qui se remettra à pousser vers les hauteurs

le rocher de Sisyphe, retrouvera, sur les lambeaux non engloutis, la croix du Christ. Le Svastika doit exister sur l'île de Pâques; ce qui ne veut évidemment pas dire que la mission actuelle doit l'y découvrir à coup sûr.

En outre, les statues pascuanes ne sont pas les seuls vestiges de civilisation retrouvés dans cette île; on y recueille des tablettes d'une écriture inconnue, mais cependant très voisine de celle des tablettes de l'Indus, rapportées par sir John Marshall de Mohengo-Daro et de Harappa. Ceci fait déjà apparaître cette île comme un lambeau des continents de l'époque du Svastika, car voici déjà deux documents communs aux Indes et à l'île antipode : *le signe religieux* (non encore découvert dans l'île même, mais retrouvé aux îles Galapagos, relativement voisines), et *l'écriture*. Or, n'oublions pas que tout semble confirmer l'existence d'une langue universelle à l'époque pré-diluvienne; j'ai dit, dans l'ouvrage déjà cité, et bien des Basques le savent, qu'il y a une parenté lointaine, mais indiscutable, établie par l'identité radicale d'au moins 200 mots de fond, entre le japonais et le basque, cette survivance miraculeuse, en pleine civilisation latine, d'une langue qui semble étrangère à la terre même.

Il sera curieux, quand un nouveau Champollion aura permis de traduire les tablettes de l'Indus et de l'île antipode, de constater que les consonnes basques et japonaises s'accommodent tout particulièrement de cette écriture... Mais ceci est une autre histoire.

Du point de vue spiritualiste et astrologique, et pour des raisons que je ne puis développer dans un article, voici ce qu'il faut penser de l'île de Pâques :

Cette île est un sommet de l'ancien continent, un « Mont-Ararat » resté émergé, dans l'affaissement de ce continent pré-diluvien. Elle jalonne la route terrestre qui allait de l'Amérique, pays des Aztèques et des Incas. jusqu'à l'Inde, pays des survivants de l'antique sagesse, à travers les poussières d'îles actuelles, et l'Australie.

Les statues de lave, qui datent de l'époque où le point vernal était dans le Lion (environ 11.000 ans avant Jésus-Christ), surveillaient des horizons terrestres, et non marins; ou tout au moins les rivages des horizons étaient-ils très

éloignés! L'affaissement très lent a respecté ici les constructions humaines, parce que ce sommet était au centre de la zone qui s'immergeait. L'île de Pâques était ainsi un des plus hauts sommets de la terre, et les hommes y avaient édifié le temple de la Pensée humaine, au plus près du ciel.

La mission franco-belge rapportera une riche moisson si, s'inspirant de l'ère prédiluvienne, elle aborde les recherches avec un esprit «religieux», au sens large et éternel. Sinon, les forces spirituelles qui mènent le monde pourront l'entraver; on sait combien de victimes déjà ont payé de leur vie, dans les tombeaux des Pharaons, des recherches menées avec l'esprit de profanation. Déjà, le chef de la mission de l'île de Pâques est mort avant l'action, en arrivant au Chili, «frappé de congestion» ont dit les journaux. Espérons que c'est bien un cas fortuit, et non une révolte du supra-terrestre contre une entreprise prématurée. Car ce n'est que vers 1940 que l'élan spiritualiste annoncé par le cours des astres sera favorablement accueilli en haut, et que de telles expéditions seront secondées et guidées avec bienveillance. En tout, il faut que «les temps soient venus».

DOM NÉCROMAN
Ingénieur Civil des Mines.

CONTROVERSES

La musique et le phonographe. — Le numéro de novembre 1934 de *l'Edition musicale vivante* contient un article de M. Emile Vuillermoz, destiné à réfuter (du moins son auteur le croit) mon étude sur la *Musique et le Phonographe*, parue dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1934.

Ayant déclaré que « la puérilité » de mon argumentation pouvait le « dispenser de toute riposte », M. Vuillermoz riposte néanmoins — ce qui revient à changer bien rapidement d'idée — et exhale sa fureur en cinq pages, par respect, affirme-t-il, pour les lecteurs du *Mercure de France*. S'il respecte à ce point « l'excellente revue d'Alfred Valette », il devrait tout d'abord écrire Vallette avec *deux l*, puis ne pas ignorer que, le *Mercure* étant bi-mensuel, il ne faut pas parler de «*son* numéro *d'Octobre*».

Je le connaissais déjà pour styliste discutable et naguère

j'avais noté de lui cette phrase (*Candide* du 29 octobre 1931):

Sous cette forme, des œuvres d'une certaine légèreté, comme le galop *Sans-Souci* et la polka *Moulinet* de Strauss... *acquérirent* une finesse de ligne et une allégresse nerveuse tout à fait exceptionnelle.

Dans sa diatribe, il emploie ce néologisme: « l'auditorium d'un disquaire » (sic). La sympathie des lexicographes n'est pas *acquérie* à ce musicacographe.

Mais voici qu'il ne sait pas lire! J'avais écrit en substance :

Le phonographe est de la musique « en conserve », le public l'apprécie de même que, en matière alimentaire, il aime les conserves toutes cuites et prêtes à être servies.

M. Emile Vuillermoz conclut:

L'idéal gourmand de M. Moufflet, réservant sa convoitise pour les conserves alimentaires, est de ceux qui jugent un homme et une sensibilité.

Ai-je écrit que je fais partie de ce public qui aime les conserves? Tout le contexte crie le contraire. M. Vuillermoz me range dans la catégorie des gens que je blâme. Il « rougit » d'avoir à me répondre sur ce point, sur une « pareille niaiserie ». Ouais! Ce qu'il appelle niaiserie constitue précisément un détail sur lequel il est d'accord avec moi!

Mon « factum » contient, « miraculeusement réunis », tous les « *clichés* », tous les « *truismes* » utilisés contre le phonographe. « Pas un seul ne manque à l'appel. Ils sont tous là « rangés en bon ordre ». Factum, clichés, truismes, c'est ainsi qu'on appelle, rapetissés à la mesure de la polémique, le travail et les arguments de l'adversaire. S'ils sont *tous* là, ces arguments, en bon ordre et miraculeusement... Hé, monsieur Emile! Savez-vous que voilà une façon de compliment?

Allons plus loin! Sont-ils tous *contre* le phonographe? Ai-je condamné tout, *en bloc,* comme l'insinue mon contradicteur?

Relisant mon article, je constate que j'ai dit :

Le phonographe, comme l'imprimerie, charrie pêle-mêle *le beau* et le laid, l'erreur et la *vérité.*

Reconnaissons que les éditeurs font de louables efforts pour mettre sur disques des œuvres de la plus haute qualité! Les fervents du culte d'Euterpe auraient mauvaise grâce à se plaindre : on a pensé à eux.

Des personnes douées de bonnes intentions travaillent à favoriser la production de disques intéressants, et irréprochables du point de vue technique... On peut voir là un espoir de garantie contre la médiocrité envahissante.

J'ai dit que, dans le catalogue d'une de nos plus importantes maisons, on compte 187 pages réservées à la musique de valeur contre 141 consacrées aux danses, jazz-band, etc... « La proportion est bonne », ai-je constaté.

J'ai dit encore que le disque peut rendre des services à titre documentaire et comme moyen *auxiliaire* de pédagogie.

En vérité, toutes ces dernières lignes pourraient trouver place dans les articles des collaborateurs habituels de *L'Edition Musicale vivante.*

Puisque M. Vuillermoz n'en a pas soufflé mot et a préféré écrire que je condamnais *tout, en bloc,* ne pourrais-je point, à mon tour, « mettre en doute sa délicatesse, son tact et sa bonne éducation? »

Voici maintenant quelques erreurs et confusions de M. Vuillermoz:

J'avais écrit:

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...
Je veux sentir le *jeu humain,* variable, vivant, etc...

Alors, s'écrie M. Vuillermoz, il faut mépriser les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, parce qu'on peut les voir plusieurs fois? Pardon! Je parle de musique. L'expression *jeu humain* — impliquant l'image du mouvement dans la durée — le montre bien, qui ne saurait convenir à un tableau ni à une statue. Si l'on veut établir un parallélisme *approximatif* entre les arts plastiques et la musique, on sentira, en l'occurrence, le « jeu humain » à l'état statique, en comparant les différentes façons dont un même artiste a traité, en plusieurs œuvres, le même sujet; la Crucifixion, la Maternité, le Moulin à eau, jeux de lumière et d'ombre, effets de neige, etc...

J'avais cité ce mot de Lenormand: « Cet orchestre jouait

avec une horrible perfection », mot relatif, disais-je, à un orchestre *radio-électrique*. Reproduisant ma phrase, M. Vuillermoz oublie cet adjectif, ce qui lui permet de triompher en forçant l'effet.

Libre enfin à M. Vuillermoz de qualifier de *directe* l'impression de beauté à recevoir de certaines *interprétations* photographiques de paysages et de monuments. La simple propriété des termes m'empêche d'admettre une conciliation quelconque entre l'idée exprimée par l'adjectif *direct* et un mot qui commence par le préfixe *inter*. S'il y a quelque chose *entre* moi et la réalité (*inter*position, *inter*médiaire, *inter*calation), je ne vois pas *directement* la réalité. Le vulgaire dit: « C'est joli *comme* photographie »; style populaire, mais idée exacte.

En janvier 1933, j'ai publié dans la *Grande Revue*, un article sur la *littérature sportive*, qui m'a valu les fureurs des journaux sportifs; on m'a accusé de faire œuvre anti-démocratique, de jeter le ridicule sur les plaisirs du peuple. Voici que j'ai mis le pied sur un autre nid de guêpes; celles-ci tirent l'aiguillon, c'est dans l'ordre; une autre levée de boucliers se produit: on me reproche de ne point savoir apprécier les jouissances d'une espèce d'élite!

J'aime la musique avec un fervent respect. Depuis nombre d'années, j'ai assisté aux concerts dominicaux, aux séances de la Nationale et de la Société Bach; j'ai applaudi Colonne et Chevillard, Risler et Pugno, Ysage et Ricardo Vinès. Ce sont des états de service! Le 10 novembre 1934, encore, salle Gaveau, j'écoutais le Psaume XLVII de Florent Schmitt (pour la quatrième fois; la première, ce fut, à la S. M. I., vers 1910), et j'appréciais vivement l'excellente analyse qu'en donnait le programme, reproduisant un article du *Temps*, en date du 24 mars 1922, paru sous la signature... de M. Vuillermoz précisément. Quand je trouve que M. Vuillermoz a raison, je le dis.

Que l'amour de la musique soit donc écarté de toute cette controverse!

J'aime le concert. Je n'aime pas la musique enregistrée. Que diable; c'est mon droit! C'est mon droit aussi de dire pourquoi!

Pour l'avoir proclamé, j'ai été injurié par M. Vuillermoz, pris à partie par MM. Dominique Sordet (*Candide*), Bernard de Vaux (*Radio-Magazine*), Gabriel Timmory (Poste de Radiodiffusion coloniale).

Voici pourquoi: dans mon «factum», j'ai décoché quelques traits à Messieurs les critiques « phonographiques ». Ah! si j'avais oublié ces excellents confrères, pour ne m'en prendre qu'aux marchands et aux acheteurs de disques! Si sur 24 pages (M. Vuillermoz dit 28; il ne compte pas mieux qu'il ne lit), je m'étais abstenu de leur en réserver une, leur bile eût été moins échauffée.

J'en trouve encore l'explication dans une sorte de psychose. Les amateurs de phonographe réclament, pour la musique enregistrée, la première place.

> Le disque, dit M. Vuillermoz, fixe dans la vie la minute la plus accomplie du talent d'un virtuose, l'expression la plus fidèle de la pensée d'un auteur...

Et M. Sordet:

> C'est un *incomparable* excitant de l'intelligence et de la sensibilité (1).

En définitive, qu'ai-je fait, grands dieux? Tout est bien combiné: l'industrie phonographique se développe, les disques ne se vendent pas trop mal, la clientèle se montre satisfaite. Composée d'une élite et d'une majorité vulgaire, elle écoute en paix une musique enregistrée qui, peu à peu, pour le discophile intégral, et bientôt inconscient, suffit à tout, remplace tout. Psychose! Mystique!

Sacrilège! Anathème! donc, le gêneur qui survient du de-

(1) Les esprits intransigeants et absolus font toujours de l'irritabilité psychopathique dès qu'on n'est pas tout à fait de leur avis .En revanche, leur satisfaction dégénère en hypertrophie grandiloquente. Je songe ici aux gigantesques coups d'encensoir assénés à M. Toscanini par M. Vuillermoz (*Excelsior* du 19 novembre 1934). Pour rédiger ses articles M. Vuillermoz disposerait-il, pour tout matériel, de deux caisses de superlatifs, les laudatifs et les péjoratifs? Mais, c'est toujours d'outrance qu'il s'agit dans son cas, outrance par système ou par tempérament. Dire que M. Vuillermoz qualifie de trouvaille le *glissando* des cors imaginé par M. Toscanini dans le Scherzo de la Neuvième! Au concert du 16 novembre 1934, où j'étais, ce *glissando* m'a horripilé six ou huit fois. Pourquoi cette faute de goût au milieu d'une interprétation si admirable à d'autres égards? Admirer ce détail, cette vulgarité digne d'un orchestre américain, cela vous « juge un homme et une sensibilité ». Lorsque je trouve que M. Vuillermoz a tort, je le dis.

hors, criant: « A sa place, le disque! A son rang, la musique enregistrée! A son rang *d'auxiliaire.* L'expression la plus directe, la plus accomplie, la minute incomparable, c'est au concert qu'on la trouve (2), devant un orchestre, bien dirigé, après répétitions faites en présence (si possible) de l'auteur! » Ce gêneur trouble la béatitude d'un cénacle, dévoile les mystères d'une confrérie de toxicomanes.

O discophiles intégraux! Si vous n'êtes pas les ennemis de la musique, n'en seriez-vous pas les maladroits amis?

ANDRÉ MOUFFLET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Albert Champdor: *Palmyre.* Préface de G. Peytavi de Faugères. (Coll. *Orient,* n° 12); Edit. V. Attinger. 15 »

Pierre Francastel: *La Pologne pittoresque.* Avec 235 héliogravures; Arthaud, Grenoble. » »

Fernand Maurette: *Tour de Pacifique;* Hachette. 12 »

Art

Alfred Leroy: *Histoire de la peinture française au XVIIIe siècle. 1700-1800. Son évolution et ses maîtres.* Avec de nombr. reproductions; Albin Michel. 20 »

Histoire

René Derville: *Napoléon II. 1811-1832;* Hachette. 15 »

Charles Chesnelong : *L'avènement de la République. 1873-1875,* mémoires publiés par son petit-fils; Perrin. 15 »

Petre V. Hanes: *Histoire de la littérature roumaine.* Préface de Mario Roques; Leroux. 15 »

(2) Comparant l'impression donnée par les concerts Toscanini de novembre 1934 à l'audition directe et à la T.S.F., M. André Cœuroy écrit (*Gringoire* du 23 novembre 1934) :

« A l'audition directe, quand, par sa présence, Toscanini nous fait *participer* au concert, tout cela se tient, s'organise et se sent vivre. A l'écoute, c'est un ahurissement continu. »

Mais voici l'aveu de M. Vuillermoz lui-même:

Excellent élève de Willy, M. Vuillermoz écrit (*Candide* du 22 novembre 1934) que la Neuvième doit être jouée, non seulement avec chœurs, mais avec cœur. Il ajoute : « ...Le *pectus* joue ici un rôle essentiel. Et Toscanini a *une façon d'effleurer du doigt son sein gauche,* comme s'il s'agissait de faire naître un son harmonique d'un violoncelle, qui nous prouve qu'il accepte volontiers le combat sur ce terrain. »

Voilà M. Vuillermoz sensible à l'aspect complémentaire *visuel* de la musique, à la mimique et au magnétisme personnel du chef d'orchestre. Je m'en félicite pour lui. Mais le plus parfait des disques montrera-t-il jamais à M. Vuillermoz cette vision, qui l'enchante, de Toscanini effleurant son sein gauche?

Linguistique

Jacques Damourette et Edouard Pichon: *Des mots à la pensée: Essai de grammaire de la langue française.* Illustré de 20.000 exemples. (Coll. Les Linguistes contemporains); L. d'Artrey, 17, rue La Rochefoucauld, Paris. 4 volumes. 500 »

Littérature

Festus Avienus: *Ora maritima*, édition annotée, précédée d'une Introduction et accompagnée d'un Commentaire par A. Berthelot. Avec 6 cartes; Champion. 10 »

Joseph Buché: *L'école mystique de Lyon, 1776-1847. Le grand Ampère, Ballanche, Cl. Julien Bredin, Victor de Laprade, Blanc Saint-Bonnet, Paul Chenavard.* Préface de M. Edouard Herriot; Alcan. 25 »

Marcel Crouzet: *André Theuriet en Poitou;* Imp. Vanin, Saint-Gaudens. 5 »

Serge Evans: *Leur jeunesse: Michelet, Renan, Taine;* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »

M. Guillard de Champris: *Les écrivains classiques.* (*Histoire de la littérature française* sous la direction de J. Calvet, tome IV). Avec 24 planches h. t.; J. de Gigord. 60 »

J. K. Huysmans : *Les meilleurs textes.* Introduction de René Dumesnil. Avec un portrait; Desclée de Brouwer. 15 »

J. K. Huysmans: *Œuvres complètes.* Tome XVIII: *Les foules de Lourdes;* Edit. G. Crès. » »

Jean Ladoux : *Canson Carladeza* (*Chansons du Carladis*), texte occitan et traduction française; Estamparia del Miejor, Béziers. » »

Alphonse de Lamartine: *L'âme de la nature* (une œuvre méconnue de Lamartine), avec 7 vignettes de l'époque, suivie de *Les Coteaux de Lamartine*, par A. Mabille de Ponchéville; Coll. les Electeurs de Lamartine, Imp. Barbez-Denys, Bergues-Saint-Winoc. » »

Florise Londres: *Mon père;* Albin Michel. 15 »

Littérature enfantine

L. Bourliaguet: *Quatre du cours moyen ou les joyeux gangsters de la Mardondon.* Dessins de l'auteur; Edit. Bourrelier. 7 »

Marcelle Vigneron: *Pimprenelle et Mafouinette.* Illust. de Jacqueline Duché; Edit. Bourrelier. 10 »

Hermynia Zur Mühlen: *Ce que disent les amis du petit Pierre* suivi de *La Muraille magique, Les Trois Amis, Le cheval de fiacre, Le drapeau rouge, Le Pont,* traduits de l'allemand par André Girard. Avec 5 dessins et image de Mathieu Rosianu; Edit. Sociales internationales. 12 »

J. Schlisler-Poncet : *Les cigales chantent.* Illust. de Galland; Colin. 9 »

Philosophie

Henri Delacroix: *L'enfant et le langage;* Alcan. 12 »

Politique

Antonin de Mun: *Dictature ou Parlement;* Alcan. 12 »

Poésie

André Payer: *Parabole du jet d'eau;* Le Divan. » »

Marie-Louise Vert: *Refoulement;* La Caravelle. 6 »

Questions militaires et maritimes

Marcel Souriau : *De la baïonnette à l'épée.* Préface du Maréchal Lyautey; Figuière. » »

Questions religieuses

P. Réz Garrigou-Lagrange : *Le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel. Naturel et Surnaturel;* Desclée de Brouwer. 20 »

A. D. Sertillanges O. P.: *Les mystères de la foi.* Avec 8 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

Roman

Barthélémy Aillet: *Un voilier passa;* Edit. de la Revue des Indépendants. 12 »
Maurice M. Bessy: *Gueule de soleil;* Fasquelle. 12 »
Marguerite Bourcet: *Ils appelèrent la tempête...;* Edit. Mariage et famille. 12 »
Maxime Gorki: *La mère,* traduction d'après le manuscrit par Serge Persky. Préface de Victor Margueritte et *Un entretien avec Anna Zalomova,* l'héroïne de ce roman par S. Orlov; Edit. Sociales internationales. 12 »
Elie Ilf et Eugène Petrov: *Un millionnaire au pays des Soviets,* traduit du russe par Victor Llona et P. Stavzov; Albin Michel. 15 »
J. W. Jessé-Ascher: *Apocalypse;* Tallandier. 12 »
Louis Lecoq: *Pascualette l'Algérien;* Albin Michel. 15 »
Adolphe Lousberg : *Odette ma voisine;* Edit. Albert. 15 »
Jeanne Ramel-Cals: *Les femmes imprudentes;* Fayard. 12 »
Barnaby Ross: *La tragédie de Z,* traduit de l'anglais par Guy d'Arval. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »
Gœsta Rybrandt: *Monsieur Gobb en personne,* traduit du suédois par André Linder. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »
Saint-Floris: *Le roman de l'éléphant;* Berger-Levrault. 10 »

Sciences

Georges Bohn: *Vertébrés inférieurs. (Poissons, batraciens, reptiles.) (Leçons de zoologie et biologie générale,* VI); Hermann. 15 »
L. Brillouin: *L'atome de Thomas-Fermi et la méthode du champ « self-consistent ». (Exposés sur la théorie des quanta,* V); Hermann. 12 »
L. Brillouin: *Les champs « self-consistents » de Hartree et de Fock. (Espoirs sur la théorie des quanta,* IV); Hermann. 10 »
Louis de Broglie: *Une nouvelle conception de la lumière. (Exposés de physique théorique,* XIII); Hermann. 12 »
Théophile Cahn: *Analyse des mécanismes chimiques chez les êtres vivants;* Hermann. 8 »
Irène Curie et F. Joliot : *L'électron positif. (Exposés de radioactivité et de physique nucléaire,* II); Hermann. 10 »
J. Genard: *Fluorescence des vapeurs dans le champ magnétique. (Spectres de fluorescence moléculaire.) (Exposés de magnéto-optique,* I); Hermann. 12 »
M. Haïssinsky: *Les radio-colloïdes. (Exposés de radioactivité,* IV). Hermann. 9 »
Havelock Ellis : *Les Caractères sexuels physiques secondaires et tertiaires. (Etudes de Psychologie sexuelle,* XVII). Edition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep; Mercure de France. 20 »
C. Heymans et J.-J. Bouckaert: *La sensibilité réflexogène des vaisseaux aux excitants chimiques. (Exposés de biologie générale,* III); Hermann. 9 »
Alfred J. Lotka: *Théorie analytique des associations biologiques. (Exposés de biométrie et de statistique biologique,* IV); Hermann. 14 »
J. A. de Loureiro: *Problèmes de l'hygiène alimentaire;* Hermann. 8 »

Sociologie

Barthélemy de List: *La paix créatrice. Histoire des principes et des tactiques de l'action directe contre la guerre. I: Caractère de l'action directe. L'avènement de l'idée de la paix créatrice. II: L'action directe religieuse pour des motifs strictement religieux;* Marcel Rivière, 2 vol. 35 »
André Tardieu: *La réforme de l'Etat. Les idées maîtresses de « L'heure de la décision »;* Flammarion. 5 »
Docteur Robert Teutsch: *Le féminisme;* Malfère. 15 »
René Verrier: *Roberty. Le positivisme russe et la fondation de la sociologie.* Avec 2 dessins à la plume de Jean Lebedev et Samson Flexor, 4 clichés de Paul Adam, un autographe; Alcan. 18 »

Edward Westermarck : *Histoire du Mariage; (Etudes de sociologie sexuelle, I : La promiscuité primitive. La valeur de la virginité).* Traduit de l'anglais par A. Van Gennep. Mercure de France. 24 »

Sports

Gaston Chérau: *Chasses en plein air en France.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Varia

Almanach Vermot 1935. Nombr. illust.; Vermot, 38, rue Gay-Lussac, Paris. 7 »

Docteur O. Laporte: *Les maladies de la peau du chien. Comment les distinguer. Comment les traiter. Comment les prévenir;* Edit. de L'Eleveur, 8-10, rue de la Bienfaisance, Paris. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale ordinaire. — Prix littéraires. — Du stéréoscope au cinéma en relief. — Le saule de Musset. — A propos des sources de Gabriele d'Annunzio. — Le problème de la perle d'Othello. — Les Juifs et l'arc de Titus. — Accent indésirable. — Sur la rectification de M. Gian Galleazzo Severi. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Société anonyme du Mercure de France: Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, le jeudi 27 décembre prochain, à dix-huit heures.

§

Prix littéraires. — Le « prix du Récit historique » (12.000 francs) fondé par l'*Intransigeant,* a été attribué au manuscrit de M. Louis Garros: *Les derniers feux,* et le prix Albert Ier (10.000 fr.) à M. Robert Vivier pour son roman *Folle qui s'ennuie.*

§

Du Stéréoscope au Cinéma en relief. — Le 30 janvier 1861, un rapport était présenté à la « Société d'encouragement pour l'industrie nationale » par le vicomte du Moncel, sur des appareils stéréoscopiques qui sont ainsi décrits :

M. Benoist, artiste lithographe très distingué, élève de M. Daguerre, a soumis depuis longtemps à votre jugement plusieurs dispositions particulières de stéréoscopes qui permettent à cet instrument: 1° de fournir à volonté deux grossissements différents d'une même épreuve stéréoscopique, 2° de donner par une combinaison mécanique très simple les effets de mouvement des corps sans leur faire perdre l'apparence du relief.

Ces appareils, qui ne furent pas mis en exploitation, ne constituaient-ils pas, voilà plus de soixante-dix ans, la première des recherches qui aboutira — prochainement sans doute — au cinéma en relief, toujours à l'étude ?

Le saule de Musset. — Le 6 juin 1857, Paul de Musset, qui habitait alors 8, rue des Pyramides, adressait au Préfet de la Seine la requête suivante, dont nous possédons un brouillon de sa main et qui, croyons-nous, n'a jamais été reproduite :

Monsieur le Préfet,

Alfred de Musset, dont la mort prématurée cause, en ce moment, une émotion si profonde et si générale, est né à Paris, en 1810. Comme la plupart des grands poètes, il ne laisse point de fortune. Dans une élégie touchante que tout le monde connaît, il a exprimé le vœu suivant :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Afin de pouvoir répondre au désir formulé dans ces vers, je prends la liberté de m'adresser à vous, Monsieur le Préfet, — au nom de la famille et des amis d'Alfred de Musset — pour obtenir la concession gratuite, au cimetière de l'Est, d'un terrain de cinq ou six mètres carrés, espace rigoureusement nécessaire pour l'érection d'un tombeau modeste accompagné d'un saule pleureur.

Le poète si justement regretté n'est pas seulement une des gloires de la France, il est aussi un enfant de Paris, et j'ose espérer que sa ville natale voudra bien accorder à l'un des esprits les plus aimables et les plus aimés de notre siècle une dernière demeure digne de lui.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma haute considération.

P. DE MUSSET.

La lettre de Paul de Musset ne toucha sans doute pas les fibres sensibles du baron Haussmann ou des bureaux saisis de la requête, car le poète resta inhumé dans une « concession conditionnelle » de la 51e Division jusqu'au 23 mars 1858, date à laquelle Paul de Musset qui, le 29 décembre précédent, avait acquis de ses deniers, dans l'allée principale du cimetière, une concession perpétuelle de 3 m. 38, où se trouve aujourd'hui le monument, fit transporter le corps de son frère.

Quant au droit de planter un saule, il ne l'obtint que neuf ans plus tard, le 9 février 1867. La Direction des Affaires municipales accorda l'autorisation de faire « planter le saule au-devant d'une sépulture abandonnée située derrière la sépulture de Musset dans le passage de un mètre qui la sépare des tombes de la ligne précédente. Il est bien entendu que ce saule devra être supprimé à la première réquisition de l'administration ».

Le « feuillage éploré » allait donc enfin ombrager cette tombe comme le voulait l'auteur de *Lucie*? Que non! Pas si vite. Pendant plus de quarante ans, tous les saules plantés à cet endroit dépérirent et moururent en très peu de temps. Ils ne s'accommodaient pas, dit-on, du voisinage d'un cèdre; et, de fait, c'est seulement après la mort de ce dernier que le saule de Musset put croître et embellir jusqu'aux proportions qu'on lui voit aujourd'hui. — L. DX.

A propos des Sources de Gabriele d'Annunzio.

Monsieur le Directeur,

L'article de Lucien Duplessy sur ce qu'il appelle les sources de Gabriele d'Annunzio et qu'a publié le *Mercure* du 15 novembre, est d'un ton tout à fait juste et d'une appréciation très judicieuse. D'autres critiques, il m'en souvient, n'ont pas eu cette lucidité, et ils se sont mis à crier au plagiat.

Des critiques français, bien entendu; car en Italie, la question a été étudiée il y a déjà longtemps et dans un autre esprit. Il y a vingt-cinq ans, dans une série d'articles qu'il publia dans sa *Critica*, Benedetto Croce releva minutieusement, on peut dire vers par vers et ligne par ligne, les réminiscences, les rapprochements littéraires et artistiques dont il était possible de retrouver des traces sûres dans l'œuvre de d'Annunzio. Benedetto Croce en a cité un nombre considérable, plus d'un millier certainement; encore ne se flattait-il pas d'avoir tout découvert.

Ce qui frappe, c'est l'éclectisme de ces réminiscences. Elles vont depuis des opéras comme le *Prophète*, jusqu'aux drames lyriques de Wagner; depuis Cicéron jusqu'à la poésie italienne du XIIIe siècle; depuis les préraphaélites jusqu'à Tolstoï, depuis Shakespeare jusqu'à Nietzsche. Cette position esthétique est nette : c'est celle de l'imitation classique qui contraste avec l'esprit d'originalité romantique dont nous sommes fortement imbus en France. Du moins aujourd'hui. Que dirait-on en effet si un auteur dramatique contemporain faisait représenter un drame signé de lui et qui serait une imitation aussi évidente d'une œuvre étrangère que le fut le *Cid* de Corneille? L'affaire irait certainement devant les tribunaux.

Les classiques mettaient leur originalité dans l'expression. Ainsi d'Annunzio qui est, par son style, un classique. Peut-être le dernier classique italien. Ce qui l'a distingué des autres auteurs italiens de la même époque, c'est qu'il n'est pas resté comme eux dans l'imitation de la littérature italienne, mais qu'il a usé de toute la culture européenne, et avec des procédés extrêmement variés. Il a donc été, un moment, le point sensible du raffinement de cette culture. Les Italiens lui en ont su gré; car il a ainsi fait cesser un certain confinement où se trouvaient les lettres italiennes depuis plusieurs siècles. C'est avec lui qu'elles ont recommencé à frayer très largement avec l'étranger.

Il serait très intéressant de fixer les limites de l'éclectisme de d'Annunzio. La littérature française a eu sur lui une influence certainement prépondérante; mais surtout Hugo parmi les romantiques, puis tous les Parnassiens, et parmi les prosateurs, Flaubert, Maupassant et Zola. Bref, ceux qui eurent une forme nette et une

expression appuyée. On trouverait très peu de traces de la littérature neuve. Dans le *Triomphe de la Mort*, un développement évident de la *Rapsode Foraine*, de Tristan Corbière, et des thèmes inspirés par Barrès, auquel Nietzsche l'avait sans doute conduit. Les symbolistes l'ont à peine touché.

Agréez, etc.

PAUL GUITON.

§

Le problème de la perle d'Othello. — Nous avons reçu la lettre suivante du colonel Godchot, directeur de *Ma Revue:*

Monsieur le Directeur du *Mercure de France,*

Je venais de lire dans votre numéro du 15 novembre dernier la curieuse discussion sur « le choix entre *Indian* et *Judean* » du fameux vers (p. 212-213), quand me tomba sous les yeux le récit d'une croisière du Capitaine de Vaisseau Duperré, à bord de la *Bellone,* sur la côte orientale d'Afrique, pour tâcher de découvrir un récif dangereux, que les Anglais nommaient la *Bosse de l'Indien* et les Français la *Bosse Juif*: ce qui semble bien indiquer la confusion que l'on faisait entre les deux mots Indian-Judean.

Simple curiosité à signaler à MM. Foat et Mandin si vous le jugez bon.

Avec mes salutations,

GODCHOT.

§

Les Juifs et l'arc de Titus.

La Haye, le 24 novembre 1934.

Mon cher Directeur,

Je viens de lire, avec beaucoup de retard, dans le numéro 869 (1er septembre) du *Mercure,* l'intéressant article de M. Kadmi-Cohen sur le « Revisionnisme juif ». J'y trouve ceci:

> ...Aucun Juif n'est jamais passé sous l'Arc de Triomphe dressé à Rome à la gloire de Titus. Quand les armées italiennes défilèrent sous cet Arc de Triomphe, après la victoire de 1918, les soldats juifs, qui en faisaient partie, rompirent les rangs et contournèrent l'Arc: passer sous lui eût été l'acceptation d'une défaite vieille de 1.848 ans(et, par là, une véritable trahison nationale. (Page 229.)

C'est pittoresque, mais... Les soldats juifs n'eurent pas l'occasion de rompre les rangs pour contourner l'Arc de Titus, pour la simple raison que les troupes italiennes ne passèrent point sous cet Arc.

Elles n'auraient pas pu y passer. L'Arc de Titus est à l'intérieur de l'enceinte payante (à cette époque) du Forum Romain, et se trouve, comme tout le monde le sait, sur un chemin qui (tel celui dont nous parle, dans le même numéro du *Mercure,* Mme Renée Frachon) ne va nulle part. En outre le passage sous l'Arc est

plutôt malaisé, non seulement parce qu'il est étroit, mais aussi parce que, du côté du Forum, il est élevé de deux ou trois gradins assez hauts sur le terrain environnant.

Le passage étroit, les trois marches, les Juifs quittant les rangs, les loustics non-juifs les imitant histoire de rire, vous voyez d'ici la débandade!

Agréez, etc.

ADRIANO MONACO.

§

Accent indésirable. — Nous avons raconté, jadis (1), comment, dans sa maturité, Georges Clemenceau avait supprimé de son nom l'accent aigu dont il s'était jusque-là fort bien accommodé.

L'édition originale du *Pèlerin passionné* offre un autre accent, plus indésirable encore, puisqu'il constitue une véritable faute d'orthographe: fidèle à son accent, Jean Moréas a substitué un accent aigu à l'accent grave que comportent *pèlerin* et *pèlerinage*.

Que Léon Vanier, dont la culture était médiocre, ne s'en soit pas aperçu, cela n'a rien d'étonnant. Mais, à l'imprimerie, le correcteur, ou à son défaut le prote, aurait dû corriger la faute, alors qu'il l'a laissée passer et que, détail plus amusant, les rédacteurs de catalogues la corrigent, et ont tort, car la fiche du volume, pour conserver son aspect typographique, devrait porter la mention: *Le Pélerin passionné* (*sic*). — P. DY.

§

Sur la rectification de M. Gian Galleazzo Severi.

Monsieur le Directeur,

Il y a des prénoms qui entraînent après eux un nom déterminé; et Gian Galleazzo est de ceux-là. En le prononçant et en l'écrivant, on pense aux Visconti. Je n'en dois pas moins des excuses à M. Gian Galleazo Severi, qui est un jeune auteur, tout en lui faisant remarquer que le mal a été limité, puisque son nom figure correctement dans le sommaire placé en tête de la chronique incriminée. C'est le plus important, car ce sommaire est reproduit dans les tables, et il est cité par les bulletins bibliographiques.

Je vous prie, etc.

PAUL GUITON.

§

Le Sottisier universel.

La guerre de Sécession avait commencé le 12 avril 1861 par le bombardement du fort Sumter par les Sudistes. On sait qu'elle avait éclaté sur la question de l'esclavage, les Etats du Nord étant partisans de son maintien et les Etats dû Sud de son abolition. — *Lettres de Prosper Mérimée à la comtesse de Boigne*, note du commentateur, p. 152.

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er décembre 1924, pp. 572-574.

Jean Segond rapportait récemment comment, le jour du vendredi saint 1918, étant présent à Saint-Germain-l'Auxerrois, une intuition subtile l'enleva de la première place par lui choisie et où la Bertha l'eût immanquablement tué. — *La Psychologie et la Vie*, novembre 1934.

Les femmes qui gardent, malgré leurs courtes chevelures, ces courtes idées que leur reprochait Schiller au temps des cheveux longs. — *Le Journal*, « Propos », 18 novembre.

Le journal date de l'invention de l'imprimerie; il apparait dès le début du dix-septième siècle et, immédiatement, il remplace la nouvelle manuscrite, la longue relation que l'on se passait de main en main, et souvent sous le manteau. — *Le Quotidien*, 27 novembre.

Il bondissait en jets perpétuels... plus haut, toujours plus haut, tel le danseur de Banville. — *L'Ordre*, 8 octobre.

Les membres de l'Académie des Sciences ont désigné à la presque majorité leur vice-président pour 1935. C'est M. Paul Perrin. — *L'Œuvre*, 4 décembre.

Mme Henriette Célarié fait paraître les « Fioretti » de saint François de Sales. — *Le Temps*, 4 décembre.

Voici venir Mlle Cotillon; les yeux encore bouffis de sommeil, elle apparaît néanmoins dans une resplendissante beauté. Sa chevelure rousse, bouclée, semble vouloir manifester une certaine émotion en nous apercevant. — *Paris-Soir*, 29 novembre.

Mais *Le Cid* en 1897!!! Or, j'ai souvenance des trois principaux rôles. D'abord, Mounet-Sully dans le rôle de Don Diègue. Il rugissait. Quand il hurlait : « Rodrigue, as-tu du cœur? », on tremblait de fauteuil en fauteuil, ainsi qu'à l'approche d'un cyclone. — *La Province*, Rennes, 28 novembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

HISTOIRE DU MARIAGE (*Etudes de Sociologie sexuelle, I, La Promiscuité primitive, La valeur de la Virginité*), par Edward Westermarck, professeur de sociologie à l'Université de Londres, traduit de l'anglais par Arnold van Gennep. Volume in-8 carré, 24 fr.

LES CARACTÈRES SEXUELS PHYSIQUES SECONDAIRES ET TERTIAIRES (*Etudes de Psychologie sexuelle*, XVII), par Havelock Ellis, membre d'honneur de l'Association royale médico-psychologique de Grande-Bretagne, édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par Arnold van Gennep. Volume in-8 carré, 20 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

1934

—

CCXLIX N° 855. — 1er FÉVRIER

CCL N° 856. — 15 FÉVRIER

CCL N° 857. — 1er MARS

CCL N° 858. — 15 MARS

CCLV N° 871. — 1er OCTOBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1934

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	853-CCXLIX — 5-256	1er mai	861-CCLI — 449-672	1er sept.	869-CCLIV — 225-448
15 janv.	854-CCXLIX — 257-512	15 mai	862-CCLII — 5-224	15 sept.	870-CCLIV — 449-672
1er févr.	855-CCXLIX — 513-768	1er juin	863-CCLII — 225-448	1er oct.	871-CCLV — 5-224
15 févr.	856-CCL — 5-224	15 juin	864-CCLII — 549-672	15 oct.	872-CCLV — 225-448
1er mars	857-CCL — 225-448	1er juill.	865-CCLIII — 5-224	1er nov.	873-CCLV — 449-672
15 mars	858-CCL — 449-672	15 juill.	866-CCLIII — 225-448	15 nov.	874-CCLVI — 5-224
1er avril	859-CCLI — 5-224	1er août	867-CCLIII — 449-672	1er déc.	875-CCLVI — 225-448
15 avril	860-CCLI — 225-448	15 août	868-CCLIV — 5-224	15 déc.	876-CCLVI — 449-704

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA REVUE DE LA QUINZAINE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES

1934

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination ; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
	—
1er et 15 janvier, 1er février	CCXLIX
15 février, 1er et 15 mars	CCL
1er et 15 avril, 1er mai	CCLI
15 mai, 1er et 15 juin	CCLII
1er et 15 juillet, 1er août	CCLIII
15 août, 1er et 15 septembre	CCLIV
1er et 15 octobre, 1er novembre	CCLV
15 novembre, 1er et 15 décembre	CCLVI

ANTHROPOLOGIE

1er Juin : Dr George Montandon : *La Race, les Races; Mise au point d'ethnologie somatique*, 24 pl., cartes, graphiques, fig.; Payot, 8°. — A. Savoret (Ab Gwalwys) : *A propos de la Question aryenne*, Paris, Heugel, pet. 8°. — Georges Landowski: *Le Racisme et l'Orchestre universel*, Alcan, in-16. — **15 Septembre** : L. S. B. Leakey: *Adam's Ancestors, an Up-to-date Outline of what is known about the Origin of Man*, London, Methuen and Co, in-18, ill.

ARCHEOLOGIE

15 Janvier : Louis Réau : *Vienne*, Laurens. — Henri Stein : *L'Hôtel-Dieu de Beaune*, id. — **15 Février** : Pierre M.-L. Héliot : *Le Château de Boulogne-sur-Mer*, Laurens. — A. Foltzer : *Les Hôtels des Monnaies de Bayonne*, Editions du « Courrier » de Bayonne. — **15 Mars** : Jean Bonnerot : *Autun et le Morvan*, Laurens. — Georges Durand : *L'Eglise de Saint-Riquier*, id. — **15 Avril** : Abbé Joseph Walter : *La Cathédrale de Strasbourg;* Laurens. — Docteur Louis Calmels : *De Carmaux médiéval à Monesties Combefa et au Néo-Carmausin;* Imprimerie P. Carrère, à Rodez. — Mémento. — **1er Juin** : L'Abbé G.-A. Simon : *L'Abbaye de Saint-Wandrille*, Laurens. — Jean Bonnerot : *Avallon*, idem. — Mémento. — **1er Juillet** : Jeanne Lejeaux : *Sculpture religieuse*, Bloud et Gay. — Patrice Colmet-Daage : *La Cathédrale de Coutances*, Laurens. — **15 Juillet**: ORIENTALISME. — Les fouilles de Tell-Asmar et de Hafaje (Irak), Tell-Hariri et Doura-Europos (Haute-Syrie), Kashan (Perse). — **15 Août**: M. Marion : *Histoire du Berry et du Bourbonnais*, Boivin. — Fernand Benoît : *La Camargue*, Laurens. — **15 Septembre**: Marie-Louise Berger : *Mes Espagnes*, Hachette. — Maurice Dumolin : *Le Château de Bussy-Rabutin*, Laurens. — **15 Octobre**: Edmond Spalikowski : *Le Havre*, Editions Maugard, Rouen. — Emile Espérandieu: *L'Amphithéâtre de Nîmes*, Laurens. — **15 Novembre**: Norbert Casteret: *Dix ans sous Terre*,

Perrin. — Daniel Desbordes: *Saint-Gondon*, Imp. Jeanne-d'Arc, à Gien. — **15 Décembre:** André Parrot: Villes enfouies, Edition « Je Sers ». — Ed. Bauer: *Destins de Neuchâtel*, Editions de la Baconnière.

ART

1er Mars: Le Salon des Indépendants. — **15 Mars:** L'estampe japonaise moderne et ses origines. — L'art suisse contemporain. — **1er Avril:** « Gauguin et ses amis. » — « Artistes de ce temps. » — Les nouveaux timbres-poste. — **1er Mai** : Petit Palais : Artistes de ce temps. — Mémento. — **15 Mai** : Utrillo (Galeries Georges Petit). — Le Groupe de la Nouvelle Galerie Simonson. — **1er Juin** : Le Salon des Artistes français et de la Société Nationale. — **15 Juin** : Le Salon des Tuileries. — **1er Juillet** : Galerie Georges Petit: La sculpture contemporaine en France. — Hôtel de Rohan: Exposition d'art religieux moderne. — Grand-Palais: Le Salon des Décorateurs. — Mémento. — **1er Août.** Rétrospective Emile Alder: galerie Georges Petit. — Exposition Maxa Nordau: galerie Georges Petit. — Exposition des Femmes-Artistes Modernes: Maison de France. — Exposition Paul-Emile Colin : galerie Pelletan. — Rétrospective Jules Chéret : galerie Charpentier. — Exposition des Boursiers de voyage : Ecole des Beaux-Arts. — Les Concours pour le prix de Rome: Ecole des Beaux-Arts. — **15 Août** : Musée d'ethnographie: Exposition du Sahara. — A propos de l'Exposition de 1937. — **15 Novembre** : Cent ans de portraits français: galerie Bernheim Jeune. — Le Salon populiste : Galerie Barreiro. — Peintures et sculptures : Galerie Carmine. — **1er Décembre:** Le Salon d'Automne.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Walter Franck : *Neue Akten zur « Affäre Dreyfus »*; Berlin, G. Stilke. — Nadiéjda Kroupskaïa : *Ma vie avec Lénine;* Payot, 1933. — **15 Janvier** : Ministère des Affaires étrangères... Origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français... 1re série, tome IV;* A. Costes. — G. B. Sliozberg: *Dorévoluzionny stroï Rossii* (L'organisation politique de la Russie prérévolutionnaire), « Maison du Livre étranger ». Paris, 1933. — Mémento. — **1er Février** : Frank H. Simonds: *L'Amérique peut-elle rester isolée?* Editions Excelsior. — Marcel Ribardière: *U. R. S. S. 1933. Impressions politiques et économiques,* Théo Brugière, Malakoff, Paris, 1933. — *Du premier au deuxième plan quinquennal.* Bureau d'éditions, Paris, 1933. — **1re Mars:** Maurice Pujo: *Les Camelots du Roi;* Flammarion. — Georges Suarez: *Profils de rechange;* Editions Excelsior. — Paule Herfort: *Chez les Romains fascistes;* la Revue Mondiale. — Antonio Aniante: *Italo Balbo, Maréchal de l'air;* B. Grasset. — Gioacchino Volpe: *L'Italie en marche;* Nouvelles Editions latines. — G.-D. Alexandre de Russie: *Quand j'étais grand-duc,* Hachette. — Emile Pagès : *Campagne de Misère. Sibérie 1919,* Berger-Levrault. — **15 Mars** : Georg Bernhard: *Le suicide de la République allemande;* Rieder. — Fernand de Brinon: *France-Allemagne* (1918-1934); Grasset. — A. Antonucci: *La liquidation financière de la Guerre et la Reconstruction en Europe centrale;* M. Giard. — Lucien Lehman : *Wilson, apôtre et martyr;* G. P. Maisonneuve. — **1er Avril** : Léon Daudet: *Vers le Roi;* B. Grasset. — Gustave Méquet: *Les leçons du plan quinquennal;* Félix Alcan. — **15 Avril** : Jean Jaurès: *Œuvres, textes rassemblés et annotés par Max Bonnafous. VI: Etudes socialistes. II 1897-1901;* Rieder. — Jules Isaac: *Un débat historique: le problème des origines de la guerre;* Rieder. — Léon Trotsky: *Histoire de la révolution russe,* tome III. (La révolution d'octobre), traduction de Maurice Parijanine, Ed. Rieder. — *Journal intime de Nicolas II* (juillet 1917-juillet 1918), traduit du russe par M. Bénonville et A. Kaznakov. Ed. Payot, Paris, 1934. — **1er Mai** : J. Meuvret: *Histoire des pays baltiques*; Armand Colin. — Princesse Catherine Radziwill: *Alexandra Féodorovna, la dernière Tsarine,* traduit de l'anglais par Olga Georges; Payot, 1934. — Gilbert Maire: *Raspoutine* (Collection Les Grands Illuminés), Ed. Excelsior. — Gaëtan Duwez : *Russie 1917...* Nouvelle Société d'Edition, Bruxel-

les. — **15 Mai** : Charles Benoît: *Souvenirs;* Plon. — Armand Charpentier: *Historique de l'affaire Dreyfus;* Fasquelle. — Mémento. — **1er Juin:** André Tardieu: *L'Heure de la décision;* E. Flammarion. — René Dupuis et Alex. Marc: *Jeune Europe;* Plon. — Heinrich Man: *La Haine: histoire contemporaine d'Allemagne;* Gallimard. — Abel Hermant: *Mme de Krüdener, l'amie du tsar Alexandre Ier* (1764-1824); Hachette. — **15 Juin:** Leland Stowe: *Hitler, est-ce la guerre?* Gallimard. — Stephen Graham: *Sarajevo, le crime de la St-Vitus;* Gallimard. — Ludwelle Denny: *L'Amérique conquiert l'Angleterre;* Gallimard. — Raymond Recouly: *L'Amérique pauvre;* Les Editions de France. — Jean-Michel Renaitour: *Les deux Amériques;* Nouvelles Editions Latines. — Albert Mousset: *Paradoxes sur le passé, le présent et l'avenir de l'Europe;* Figuière. — Léon Trotsky: *Ma Vie* (nouvelle édition en un volume), Rieder. — **1er Juillet** : V. Bohet: *L'Europe en face de l'Amérique;* L'Eglantine, Bruxelles et Paris, collection « Equilibres ». — Konrad Heiden: *Histoire du national-socialisme;* Stock. — Mémento. — **15 Juillet** : B. M. E. Léger: *Les opinions politiques des Provinces françaises,* Librairie universitaire Gamber. — Hans Beimler: *Au camp d'assassins de Dachau,* Bureau d'éditions. — Henri Béraud: *Vienne, clef du monde;* les Editions de France. — Marcel Barrière: *Guillaume II et son temps;* Editions du Siècle. — L. Mitsitch: *Après Saraïévo;* Aux Arènes de Lutèce. — Edouard Herriot: *Orient,* Hachette. — **1er Août** : Maurice Paléologue: *Un grand tournant de la politique mondiale;* Plon. — Léon Trotsky: *Histoire de la Révolution russe.* Tome IV. *La Révolution d'octobre.* Traduction de Maurice-Parijanine. Les Editions Rieder, 1934. — **15 Août:** Daniel Halévy: *La République des Comités, essai d'histoire contemporaine de 1895 à 1934,* Grasset. — Staline: *U. R. S. S., Bilan 1934;* Denoël et Steele. — **1er Septembre** : Jérôme et Jean Tharaud: *Vienne la Rouge;* Plon. — **1er Octobre** : Henri Allizé: *Ma Mission à Vienne;* Plon. — Egidio Reale: *L'Italie;* Delagrave. — Pierre Lyautey: *Révolution américaine,* Hachette. — Herbert Tingsten: *Les pleins Pouvoirs;* Stock. — Henri de Montfort: *Les nouveaux Etats de la Baltique,* avec une préface de Charles Dupuis, membre de l'Institut. Pedone, éditeur, 1933. — **15 Octobre** : S. Erckner: *L'Allemagne, champ de manœuvre;* E. S. I., 24, rue Racine. — Baron Beyens: *Quatre ans à Rome,* 1921-1926; Plon. — Joseph Santo: *Le Tocsin sur la Cité;* l'Auteur, 131, rue de Vaugirard. — Pierre Daye: *Léopold II,* A. Fayard; *La Jeunesse et l'Avènement de Léopold III,* B. Grasset. — Mémento. — **1er Novembre:** *De Weimar au chaos;* Nouvelle Revue Critique. — Francesco Nitti: *L'Inquiétude du monde;* Denoël et Steele. — Marc Elmer: *Enquête sur la France en danger;* Attinger. — Georges Suarez : *Les Heures héroïques du Cartel;* Grasset. — Jacques Augarde et Emile Sicard: *Yougoslavie,* préface d'Alexandre Millerand, Editions des Portiques, 1934. — **15 Novembre** : André Chevrillon: *La menace allemande hier et aujourd'hui;* Plon. — Ernst Erich Noth: *La tragédie de la jeunesse allemande;* Grasset. — G. Becker: *Vive la Pologne!* Figuière. — **** :*France d'abord;* Emile-Paul. — **1er Décembre:** Ministère des Affaires étrangères... *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 1re *série... Tome V (23 février 1883-9 avril 1885)*; Impr. Nationale. — Henry Massoul; *La leçon de Mussolini. Comment meurt une démocratie. Comment naît une dictature,* Mercure de France. — **15 Décembre:** Robert de Saint-Jean: *La vraie Révolution de Roosevelt;* Grasset. — Napoléon III jugé par la diplomatie anglo-russe.

BIBLIOTHEQUES

15 Juillet : Les Bibliothèques Municipales de Paris vues à travers la Statistique. ,

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : *L'encyclopédie belge* (La Renaissance du Livre. — Les Revues: *Le Rouge et le Noir, Rex, Equilibres.* — André Baillon : *Pommes de Pin* (La Nouvelle Société d'Editions). — Julia Frezin: *La Dîme;* Georges Linze: *Danger de Mort* (Anthologie). — Mémento. — **1er Mars:** Louis Delattre : *Les Pieds Nus,* Office de Publicité. — Charles Plis-

nier : *L'Enfant aux stigmates.* — Maurice Gauchez : *Le baron des Robaux,* Editions Labor. — Auguste Vierset: *De Venise à Gênes par Rhodes et Tripoli,* Editions de Belgique. — Mort du poète Emile van Arenberg. — **1er Mai** : *Le prélude à l'amour,* de René Golstein, La Renaissance du Livre; et le problème de la diffusion des livres belges. — Hubert Collye: *Bretagne,* Nouvelle Société d'Editions. — Hubert d'Ydevalle: *Le Marché reste calme,* Rex. — Mémento. — **1er Juin** : La hausse des valeurs littéraires belges. — Charles d'Ydewalle: *Enfances en Flandre,* Nouvelle Société d'Editions. — Hubert Krains: *Au cœur des Blés,* Thone, Liège. — Maurice des Ombiaux: *Liège à la France,* Editions de Belgique. — Les écrivains disparus: Fernand Neuray, Justin Sauvenier. — Mémento. — **15 Juillet** : L'histoire en Belgique. — Les livres: Edmond Glesener: *L'ombre des Sapins,* Renaissance du Livre. — Léon Paquot-Pierret: *Flèches au cœur,* Le Thyrse (Bruxelles). — Baron Firmin Van den Bosch: *Sur le Forum et dans le Bois sacré.* Durendal. — Une pénible polémique à propos de la mort d'Hubert Krains. — **1er Septembre** : La littérature albertine depuis le 17 février 1934. — Thomas Braun: *Thrène pour la mort du Roi,* L'Edition Universelle. — Paul Werrie: *La légende d'Albert Ier, Roi des Belges,* Casterman. — Qu'est-ce que plagier? — Edmond Vandercammen: *Naissance du Sang,* Les Cahiers du Journal des Poètes. — **15 Octobre** : Lucien Christophe: *Le pilier d'airain,* Renaissance du Livre. — Maurice des Ombiaux: *Au repos des artistes,* Les Editions de Belgique. — J.-M. Jadot: *Apéritifs,* L'Expansion Coloniale. — Pierre Maes: *Un ami de Stendhal: Victor Jacquemont.* Desclée De Brouwer. — **1er Décembre:** Pierre Daye: *Aspects du Monde,* Renaissance du Livre .— Paul Champagne: *Hainaut, mon beau pays,* Rex. — René Vaes: *Aimer,* Les Editions de Belgique. — Julia Frézin: *Le Viatique,* Les Editions de Belgique.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Mars : Publication de l'Ecole des Parents, dirigée par Mme Vérine: *L'Enfance. L'Adolescence. La Jeunesse. L'Education sexuelle. Le Noviciat du mariage. La Formation et la conquête de la personnalité.* Editions Spes. — **15 Juillet** : Jean-Bernard: *La Vie de Paris 1932;* Lemerre. — Raymonde Allain: *Histoire vraie d'un prix de beauté (Miss France 1928)*; Nouvelle Revue Française. — **1er Octobre:** Ernest Raynaud: *La Police des Mœurs,* Malfère. — Joseph Kessel: *Stavisky, l'homme que j'ai connu,* Nouvelle Revue Française.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

1er Mars : Le Mouvement littéraire et artistique en Afrique du Nord. — **1er Octobre** : Existe-t-il un accent algérien?

CHRONIQUE DE ROUMANIE

1er Août : La « Semaine du Livre ». — L'initiation à la lecture et l'école. — L'Etat et les Editeurs. — Le quarantenaire de la « Bibliothèque pour tous ». — Une nouvelle maison d'éditions: La Fondation Royale pour la Littérature. — Mémento. — **1er Novembre** : Un homme de lettres représentatif: M. César Pétresco, grand prix de l'Académie et prix national de littérature. — Mémento.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

15 Février : Par monts et par vaux. — La Suisse romande vue de Bucarest. — Le souvenir de Louis Dumur. — Edmond Humeau: *Axonométrique romande:* Paris, Desclée, De Brouwer et Cie. — **15 Mars:** Denis de Rougemont: *Le Paysan du Danube;* Lausanne, Payot et Cie (« Les Cahiers Romands », deuxième série, n° 9). — Georges Méautis: *Maternité* (Même collection, n° 10). — Alexandre Cingria: *Souvenirs d'un peintre ambulant* (Même collection, n° 11). — Hugo Marti: *L'Intermezzo Roumain* (même collection, n° 12). — **1er Juillet** : C.-F. Ramuz: *Farinet ou la fausse monnaie,* Paris, Grasset. — C.-F. Ramuz: *Taille de l'homme;* Lauzanne, Editions d'Aujourd'hui. — Mémento.

CONTROVERSES

1er Janvier : « L'Homéopathie ou la Médecine sensible au cœur. — **15 Janvier** : Une lettre sur l'affaire Nuger. — Contre le principe d'Hitler. — **1er Février** : Fashoda et la guerre de 1914. — **1er Mars** : La Révision du Procès Baudelaire. — **1er Avril** : Le mouvement flamingant. — **1er Mai** : A propos de l'Homéopathie. — **15 Mai** : Le Mouvement flamingant. — **1er Septembre** : Troignes ou troupes? — **1er Octobre** : La Conquête de l'air. — **15 Novembre** : Le problème de la perle d'Othello. — **1er Décembre**: La musique et le phonographe. — **15 Décembre**: La musique et le phonographe.

ECHOS

1er Janvier : Prix littéraires. — Les Amis de la prononciation française du latin. — Une rectification. — La documentation des romans de guerre de Louis Dumur. — Observations pour le 1er janvier ou les curiosités du calendrier. — Pour la bonne cause. — Sottises, lapsus, coquilles, etc. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Janvier**: Mort d'Abel Chevalley. — Une lettre du docteur Martiny sur l'homéopathie. — Stefan George et les jeunes revues de 1892. — Les Amis de la Prononciation française du latin. — La société Chateaubriand. — Lettres de Dickens. — Parmentier au Champ-de-Mars. — Les légendes qui ont la vie dure. — Simple rapprochement. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Février** : Prix littéraires. — Mort de Sébastien-Charles Leconte. — Mort de Raymond Clauzel. — A propos du « Droit de relief ». — Les douze lettres d'Hugues Rebell. — A propos de la naissance de Jehan Rictus. — Les Amis de 1914. — Autour du prix Nobel. — A propos de jumeaux. — Une lettre de Mme Louise Faure-Favier à propos d'une sottise. — Errata. — Le Sottisier universel. — **15 Février** : Un buste à Léon Deubel. — Une lettre de M. C. Spiess à propos de l' « Histoire physiologique de l'Homme ». — A la Société Huysmans. — Le soixante-dixième anniversaire d'Edward Munch. — « William Busnach, juif ». — Les Amis de la Prononciation française du latin. — La Correspondance de Victor Hugo. — Stérilisation. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France. » — **1er Mars**: La légende du Régulus breton. — Paul Bonnetain et Sarah Barnum. — La Tour de Babel. — Un théâtre pour les aveugles. — De la mévente des livres. — Date de naissance de deux vocables : fricoteur et grognard. — Veuillons ou vouions? — Le Sottisier universel. — **15 Mars** : A propos de Paul Adam. — Félix Fénéon et Duranty. — Sur Madagascar. — Paul Bonnetain et « Sarah Barnum ». — Sur le mariage de Choderlos de Laclos. — La France jugée par M. Sieburg. — Le modèle de la « Nana » de Manet. — Folklore. — Le Sottisier universel. — **1er Avril**: Mort de Victor Barrucand. — Sur Madagascar. — L'opérette et le Théâtre de la Gaité. — Napoléon et Musset à la Bibliothèque Nationale. — Le Sottisier universel. — Publications du Mercure de France. — **15 Avril** : Mort d'Eugène Morel. — Un buste à Léon Deubel. — Paul Bonnetain et « Sarah Barnum ». — A propos des mémoires de « Pipe-en-Bois ». — La croix du dôme des Invalides. — L'histoire telle qu'elles l'écrivent. — Le Sottisier universel. — **1er Mai** : L'Idole de Dagon et le chanteur Elleviou. — Degas collaborateur de Ludovic Halévy. — Une curieuse lettre de Mme Rossini (Olympe Pélissier). — Les fossés du Champ-de-Mars. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Mai** : Prix littéraires. — Des chiffres inédits sur la Commune au Père-Lachaise. — Le mari de Louise Colet. — Précocité politique. — Un précurseur du « Sottisier universel ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin** : Mort d'Albert Erlande. — Mort d'Hubert Krains. — Prix littéraires. — Quelques précisions sur le ténor J.-B. Krebs. — L'histoire telle qu'ils l'écrivent. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Prix littéraires. — Une cérémonie à la mémoire de Leconte de Lisle. — Un prix Albert 1er. — A propos des

bibliothèques publiques. — L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté. — Sur un tableau des lettres au xxe siècle. — Le souvenir de Charles Derennes. — Mlle Braunerova, belle-sœur d'Elémir Bourges. — Léthal ou létal. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : Prix littéraires. — L'assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — Balzac, Flaubert et Maupassant. — Un Marchenoir qui n'est pas Léon Bloy. — Une source de Nana. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet** : Le prix Moréas 1934. — Le chevalier ou la chevalière d'Eon? — Pascal et « ces trognes armées... ». — Les sources de « Nana ». — Eau de Javel ou eau de Javelle? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Août** : Prix Jean Moréas. — A propos des bibliothèques publiques. — *Œdipe-Roi* jugé par un romancier naturaliste. — Sur les « Prédictions astrologiques ». — L'invention du mot « laborantine ». — Un moribond: l'imparfait du subjonctif. — Une rectification de M. Ernest Raynaud. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Août** : Le plus inconnu des méconnus. — Un buste à Léon Deubel. — A propos du dixième aniversaire d'Henry Céard. La première forme d'*Une belle journée*. — Une autre source ignorée de *Nana*. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Mort de Marcel Ormoy. — A propos de Louise Colet. — Monselet, l'orange et le palmier. — Bonaparte et les Juifs. — L'invention du mot « laborantine ». — Alexandre Dumas et la loterie. — Une lettre du « Masque de fer ». — Arthur Rimbaud et « la Comédie de la Mort ». — Le château en Autriche. — Sur la disparition de la « Petite Ceinture ». — Le Sottisier universel. — **15 Septembre**: La loterie des lingots d'or. — Un journal de Mlle Mars, en 1843 et 1844. — Jules Lemaître et Georges Ohnet. — Une lettre inconnue de Chateaubriand. — Bibliographie de Charles Nodier et de Noël et Chapsal. — Eau de Javel, ou eau de Javelle? — Les drôleries du Dictionnaire. — Une lettre sur le drapeau en berne. — Rectification. — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Liszt et la Dame aux Camélias. — Le problème de la perle d'Othello. — L'invention du mot « laborantine ». — Arthur Rimbaud et la *Comédie de la Mort*. — Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : Mort d'Edmond Barthélemy. — Les Amis de Théo Varlet. — Jules Barbey d'Aurevilly admiré par Georges Ohnet. — L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté. — A qui et combien Alexandre Dumas a-t-il vendu « La Dame aux Camélias », — Le portrait de Baudelaire, par Deroy. — « Là-Bas » sera-t-il interdit en Angleterre? — A propos d'Emile Hennequin: Edgar Poë et Mallarmé. — Une autre lettre sur le drapeau en berne. — Comme le singe du fabuliste. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre** : Le dernier article de Louis Barthou bibliophile. — A qui et combien A. Dumas fils a-t-il vendu « La Dame aux Camélias »? — Louis Desprez jugé par Maurice Barrès. — Un témoignage contre d'Assas. — Un juron oublié d'Henri IV. — Un moribond: l'imparfait du subjonctif. — Liszt et la Dame aux Camélias. — Les mots qui se répètent. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre** : « L'An Mille », d'Edmond Barthélemy. — L'affaire des vitraux de Fécamp. — L'origine des « Frères Zemganno », de Goncourt. — Huysmans sera-t-il interdit en Angleterre? — Sur le sonnet des voyelles, de Rimbaud. — Reproche au christianisme. Une réponse de M. C. Mauclair à un article de M. Hughes. — Une rectification de M. G. G. Severi. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre**: Prix littéraires. — Prix Jean Moréas. — Un mémorial en Ardenne à Guillaume Apollinaire. — Un buste à Léon Deubel. — Réponse de M. Raynaud à un article de M. Hughes. — Louis Desprez et Henry Becque. — Quel est ce d'Assas? — Le chevalier d'Assas et la phrase contestée. — Les premières éditions de *La Dame aux Camélias*. — Les mots qui se répètent. — Drame au théâtre et dans la vie. L'imparfait du subjonctif et la blanchisseuse. — La Hague et la Hougue. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Société anonyme du Mercure de France : Assemblée géné-

rale ordinaire. — Prix littéraires. — Du stéréoscope au cinéma en relief. — Le saule de Musset. — A propos des sources de Gabriele d'Annunzio. — Le problème de la perle d'Othello. — Les Juifs et l'arc de Titus. — Accent indésirable. — Sur la rectification de M. Gian Galleazzo Severi. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ENSEIGNEMENT

1er Juillet : Henri Bouchet : *L'individualisme de l'Enseignement. — L'individualité des enfants et son rôle dans l'éducation*, Alcan. — Elisabeth Huguenin : *Education et culture d'après Kerschensteiner*, Flammarion.

ETHNOGRAPHIE

1er Février : Le P. Arthur Segers : *La Chine; Le Peuple, sa Vie quotidienne et ses Cérémonies*, 5 fascicules in-4°, Anvers, de Sikkel et Paris, Leroux, 160 pl. en héliogravure. — S. M. Shirokogoroff : *Social organization of the Northern Tungus*, Shanghaï, The Commercial Press, 4°, cartes et ill. dans le texte. — E. A. H. Blunt : *The Caste System of Northern India*, Londres, Milford, Oxford University Press, 8°. — **1er Avril** : *Gudmund Schütte : Our Forefathers, the Gothonic Nations, a Manual of the Ethnography of the Gothic, German, Dutch, Anglo-Saxon, Frisian and Scandinavian Peoples*, traduit du danois par Jean Young, Londres, Cambridge University Press, 2 vol., 8°, ill. — S. M. Shirokogoroff : *Ethnological and linguistical aspects of the Ural-Altaïc Hypothesis*, Peiping (Pékin), The Commercial Press, extrait du *Tsing Hua Journal*, 8°. — **15 Juillet** : Dr. J. Wisse : *Selsbstmord und Todesfurcht bei den Naturvölkern*, Zutphen (Pays-Bas), W.-J. Thieme, 8°. — Sir James George Frazer : *The Fear of the Dead in Primitive Religion*, Londres, Macmillan, 8°. — Sir Charles Bell : *The Religion of Tibet*, Londres, Humphrey Milford, Oxford Clarendon Press, nombr. pl. et cartes, 8°. — Lama Kasi Dawa Samdup, Dr. W.-Y. Evans-Wents, Marguerite La Fuente : *Bardo Tödol, Le Livre des Morts Tibétain ou les Expériences d'après la mort dans le plan du Bardo*, Adrien-Maisonneuve, pl. et fl., 8°. — **1er Octobre** : Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethonologie de Paris : tome XVIII, Dordillon, *Dictionnaire de la langue des Iles Marquises, a., Français-Marquisien;* tome XX, Robert Ricard : *La « Conquête » spirituelle du Mexique, Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523 à 1572*, gr. 8°, ill. — Docteur Louis Rollin : *Les Iles Marquises*, Paris, Société d'Editions Géographiques, maritimes et coloniales, 8°, ill. — A. C. Eugène Caillot : *Histoire des Religions de l'Archipel Paumotu, avec des Tableaux de la Société indigène et des traditions anciennes*, Leroux, 8°, ill. — Paul Descamps : *Etat social des Peuples sauvages*, Payot, 8°, ill. — **1er Novembre** : Henri Berr : *En marge de l'Histoire Universelle : les problèmes de l'Histoire; les origines humaines; les premières civilisations; le miracle grec, l'aube de la science*. La Renaissance du Livre (Bibliothèque de Synthèse historique, « l'Evolution de l'Humanité », série complémentaire), in-16.

FOLKLORE

15 Février : Paul de Laget : *En Portugal*, Editions Occitania, 47 pl., 8°. — A. Santos Graça : *O Poveiro, Usos, costumes, tradiçoes, lendas*, chez l'Auteur, Povoa de Varzim, pet. 8° ill. — Fernanda de Matos Cunha : *Notas etnograficas sobre Barcelos*, Porto, Université, Institut d'Anthropologie, 8°, ill. — Gustavo Barroso : *As Colunas do Templo*, Rio de Janeiro, Editions de la Civilisation Brésilienne, in-18, ill. — Du même : *O santo do Bréjo*, Rio, Editions Renascença, in-18. — Enrique de Gandia : *Historia critica de los mitos de la Conquista américana*, Buenos-Aires, J. Boldan et Cie, 8°. — Edouard Montet : *Le Conte dans l'Orient musulman*, Paris, Leroux et Genève, Georg, in-18. — M. Lahy-Hollebecque : *Le Féminisme de Schéhérazade, la révélation des Mille et Une Nuits*, Editions Radot, in-18. — **15 Mars** : Archer Taylor : *The Proverb*, Cam-

bridge, Mass., E.-U. Harvard University Press, 8°. — W. R. Halliday: *Indo-European Folk-tales and Greek Legend,* Londres, Cambridge University Press, in-18. — O. V. de L. Milosz: *Contes Lithuaniens de Ma Mère l'Oye,* Chiron, 8°, ill. — R. D. Jameson: *Three Lectures on Chinese folklore,* Peiping (Pékin), North China Union Language School, 8°. — **15 Mai :** *Bulletin du Comité du Folklore Champenois,* 9, rue de l'Arsenal, Châlons-sur-Marne, 14 fascicules, juillet 1930-décembre 1933, 8°, ill. — *Comité du Folklore Mâconnais,* rapports ronéographiés, cartes. — E. Violet: *Autrefois en Mâconnais.* Mâcon, Renaudier, 8°. — Du même: *Des Histoires du Terroir Mâconnais,* Mâcon, Renaudier, 8°. — Du même: *Le Patois de Clessé-en-Mâconnais,* Paris, E. Droz, 8°. — Du même: *La Ferronnerie populaire du Mâconnais et de la rive bressane de la Saône,* Tournus, Amis des Arts et des Sciences, 8°, ill. — Comité de Folklore de la Creuse, *Volume du Centenaire de la Société des Sciences Naturelles et archéologiques,* Guéret, Lecante, 8°. — Bulletin du Comité: *Notes de Folklore, ibidem,* 8°. — Marguerite-Marie du Muraud: *Dans les Pas des Anciens,* Limoges, Guillemot et de Lamothe, in-18 jésus. — *Le Pays Comtois,* n° spécial: *Le Folklore franc-comtois,* Besançon, 49, rue Bersot, 4°, ill. — Ulysse Rouchon: *La Vie paysanne dans la Haute-Loire;* Le Puy-en-Velay, Société des Etudes locales, 8° ill. — *L'Art populaire en France,* tome V, Paris et Strasbourg, Istra, 4°, ill. — **15 Juin:** Chanoine J.-M. Meunier: *La vie de saint Alexis, poème français du* XIe *siècle, texte du Manuscrit de Hildesheim, traduction littérale,* etc., E. Droz, 8°. — Elie Golenistcheff-Koutousoff: *L'Histoire de Griseldis en France au* XIVe *et au* XVe *siècle,* E. Droz., 8°. — J. Viscardi : *Le Chien de Montargis, Etude de Folklore juridique,* Domat-Montchrestien, 8°. — Narciso Garay: *Tradiciones y Cantares de Panama,* « sorti des Presses de l'Expansion Belge », photos, pl. en coul., musique notée. 4°. — Georges Bonneau: *Yoshino,* I *L'Expression poétique dans le Folklore Japonais,* 3 vol.; II, *Le Kokinshu,* 3 vol., Geuthner, 8°. — **1er Septembre :** A. K. Hamilton Jenkin : *Cornwall and the Cornish, the story, religion and folklore of the Western Land, London,* J. M. Dent and Sons, in-18, ill. — Du même : *Cornish Homes and Customs,* London, J. M. Dent and Sons, in-18, ill. — **15 Novembre :** Jacques Daurelle : *Vence et ses Monuments d'après les Archives,* Vence, Editions de la « Vieille Provence », 4°, ill. — Sylvain Commeau : *Folklore de la Région de Fours (Nièvre);* Nevers, impr. Fortin, 8°. — Section Nivernaise de la Ligue de l'Enseignement : *Recueil de Chants populaires du Nivernais,* 2 fasc. parus, Nevers, impr. Fortin, 8°, ill., musique notée. — A. Desforges : *Publications diverses sur le Nivernais.* — Bourgeois, Deffontaines, Looten, De Croocq, Dewachter, De Poncheville, etc. : *Flandre Notre Mère en douze tableaux;* Bibliothèque du *Lion de Flandre,* publiée par le Vlaamsch Verbond voor Frankrijk, t. I. Bailleul, A. Fischeroulle, 8°, cartes.

GEOGRAPHIE

15 Mars: Le régime et l'utilisation du Rhône. — Charles Darwin's *Diary of the voyage of H. M. S. Beagle,* edited from the MS by Nora Barlow, 1 vol. in-8°, Cambridge, University Press, 1933. — Mémento. — **15 Juin:** M. Zimmermann: *Etats scandinaves. Régions polaires boréales* (tome III de la *Géographie Universelle*), 1 vol. in--8°, Paris, A. Colin, 1933. — Th. Lefèvre: *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales,* 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1933. — **15 Août:** Raoul Blanchard: *L'Amérique du Nord (Etats-Unis, Canada et Alaska),* 1 vol. in-8° A. Fayard et Cie, 1933. — Mémento. — **15 Octobre:** Emm. de Margerie: *La Géologie* (extrait de *La Science française,* p. 199-267), nouvelle édition, Paris, Larousse, s. d. [1934]. — Société de Biogéographie: *Contribution à l'étude du peuplement zoologique et botanique des Iles du Pacifique,* 1 vol. in-8° de 288 p., Paris, Paul-Lechevalier et fils, 1934. — B. Z Milojevic: *Littoral et îles dinariques dans le royaume de Yougoslavie,* 1 vol. in-8° de 226 p., 56 fig., 24 phot., 1 carte, Belgrade, Imprimerie Nationale, 1933. — **1er Décembre :** Jules Sion : *La France méditerranéenne* (1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, 1934). —

Les ressources minérales de la France d'outre-mer (Publications du Bureau d'Etudes géologiques et minières coloniales), 2 vol. in-8, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1934. — Mémento.

HISTOIRE

1er Février: Georges Lefebvre: *La Grande peur de 1789*, Armand Colin. — Marquis de Roux: *Le Restauration*, Arthème Fayard. — Edouard Clavery: *Les archives de Miranda en cours de publication au Vénézuéla*, Librairie de l'Amérique latine. — Mémento. — **1er Juillet:** Camille Jullian. — *Mémoires du Général Hugo*, Préface et Notes par Louis Guimbaud. Collection « Jadis et Naguère », dirigée par Edmond Pilon. Editions Excelsior. — J.-L. Claparède : *L'Enseignement de l'Histoire et l'Esprit international*. Nouvelle Edition. Préface de Michel Lhéritier. Les Presses Universitaires de France. — Mémento. — **1er Octobre:** Jérôme Carcopino: *Points de vue sur l'Impérialisme romain*, Le Divan. — A. Kleinclausz: *Charlemagne*, Hachette.

HISTOIRE DE L'ART

15 Avril: Art byzantin chez les Slaves. — **1er Septembre:** Le *Chardin* de M. Wildenstein. — La *Peinture en France* de M. Paul Jamot. — Le sculpteur Jacques Sarrazin. — **1er Décembre :** Louis Réau : *Histoire de l'Expansion de l'Art français*, 4 vol. in-8°, H. Laurens, Paris, 1933. — Pierre de Nolhac : *Peintres français en Italie*, 1 vol., Plon, « Editions d'art et d'histoire », Paris, 1934.

HISTOIRE DES RELIGIONS

1er Mai : Sir James George Frazer : *The Worship of Nature;* vol. I, Londres, Macmillan, in-8°. — Raffaele Pettazoni: *La Confession des Péchés*, trad. de l'italien par R. Monnot; 1re partie, t. I et II, Leroux, in-18. — Edward Westermarck: *Early Beliefs and their social influence*, Londres, Macmillan, in-8°. — Emile Dermenghem: *La vie de Mahomet*, collection: Le roman des grandes existences, Plon, in-18. — **1er Octobre:** *Alfred Loisy: Le Mandéisme et les Origines chrétiennes*, Paris (Nourry), 1934.

LETTRES ALLEMANDES

15 Février: La Mort de Stefan George. — Enid Lowry Duthie: *L'Influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne. Les « Blätter für die Kunst », 1892 à 1900;* Paris, Champion. — Gœthe: *Faust, deuxième Partie*. Traduit et préfacé par Henri Lichtenberger; Paris, éditions Montaigne. — **1er Août :** René Loti: *Histoire de la « Culture »allemande*, Paris, Librairie Félix Alcan. — Edmond Vermeil: *L'Allemagne. Du Congrès de Vienne à la Révolution hitlérienne*, Paris, Editions de Cluny. — René Lauret: *Le Théâtre allemand d'aujourd'hui*, Paris, Librairie Gallimard. — Ernest Jünger: *La Guerre, notre mère*, traduction française par Jean Dahel. Paris, Albin Michel, éditeur. — **1er Novembre:** *Mélanges Henri Lichtenberger*. Hommage de ses élèves et de ses amis. Paris, librairie Stock. — Gœthe: *Pandora*, traduit et préfacé par Henri Lichtenberger. — Roger Ayrault: *La Légende de Heinrich von Kleist*, Paris, librairie Nizet et Bastard. — Roger Ayrault: *Heinrich von Kleist*, même éditeur.

LETTRES ANGLAISES

1er Mai: *Le « colonel » Arthur Lynch*. — J.-B. Priestley: *English Journey;* Heinemann et Gollancz. — Henry Simpson: *Lauds and Loves*, avec une préface par Gilbert Frankau, Sach. — **1er Juin:** Le rêve des poètes. — A. E. Housman: *The Name and Nature of Poetry*, Cambridge University Press. — Humbert Wolfe: *Romantic and Unromantic Poetry*. Arrowsmith. — G. Laurence Groom: *Grecian Nocturne*, The Scholartis Press. — Une Exposition d'art britannique. — Roger Fry: *Reflection on British Painting*, Faber. — **1er Août:** La Saison. — Spectacles. — Le pu-

blic britannique et le public français. — Troupes françaises. — Noël Coward: *Conversation Piece, A Romantic Comedy*, Heinemann. — Ethel Mannin: *Men are unwise*, Jarrolds. — World et Mr Vernon Bartlett. — La *Wine and Food Society* et la revue gastronomique *Wine and Food*. — **1er Octobre:** J. A. Spender: *Fifty Years of Europe*, Cassell. — J. A. Spender: *These Times*, Cassell. — J. A. Spender: *A short History of our Times*, Cassell. — St John Ervine: *If I were Dictator*, Methuen. — Julian Huxley: *Il I were Dictator*, Methuen. — G. Ward Price: *In Morocco with the Legion*, Jarrolds. — W. B. Yeats: *The Resurrection*, et *The King of the Great Clock Tower*, Abbey Theatre.

LETTRES ANGLO-AMERICAINES

1er Novembre: Peter Neagoe: *Americans abroad*, Service Press La Hague. — Ezra Pound: *Active Anthology*, Faber and Faber, Londres. — Louis Zukofsky: *An Objectivist Anthology*, Le Beausset, Var. — Stanley Burnshaw: *André Spire and his poetry*, The Centaur Press. — Mémento.

LETTRES ANTIQUES

15 Juin: *Les Vers d'or Pythagoriciens*, édités avec une introduction et un commentaire, par Peter Cornelis van der Horst, 1932. — Sénèque: *Lettres à Lucilius*, t. I, II, III, texte latin et traduction nouvelle de François et Pierre Richard. Classiques Garnier. — Aristote: *Métaphysique*, traduction nouvelle en deux volumes avec notes, par J. Tricot. Librairie philosophique J. Vrin. — **15 Décembre:** André Thérive: *Anthologie non classique des anciens poètes grecs*, Paris, Corréa. — André Bellessort: *Athènes et son théâtre*, Paris, Perrin. — Mémento.

LETTRES BRESILIENNES

1er Février: Gustavo Barroso: *O Santo do Brejo*, Renascença Editora, Rio, et *Mythes, Contes et Légendes des Indiens*, Ferroud, Paris. — Herman Lima : *Garimpos*, roman, et *Tigipio*, contes, Civilisaçâo brasileira. — Araujo Lima: *Amazonia*, éditorial Alba. — *In Memoriam de Felippe d'Oliveira*, Rio, 1933. — Mémento. — **15 Août:** Dante Costa: *Feira Desigual*, Editorial Duco à Rio. — F. Mangabeira Albernaz: *O Homem e a Mulher*, éditions A. Luva, Bahia. — José Lins do Rego: *Doidinho*, éditions Ariel, à Rio. — Marques Rebello: *Tres Caminhos*, id. — Jorge de Lima: *Poemas escolhidos*, Adersen, éditeurs, Rio. — Benjamin Lima: *Esse Jorge de Lima*, id. — Francisco Karam: *A Hora espessa*, Ariel, id.

LETTRES CANADIENNES

15 Mai: Albert Pelletier: *Egrappages*, Editions Albert Lévesque, Montréal, 1933.

LETTRES CATALANES

1er Octobre: Une enquête de la *Revista*. — Joan Maragall: *El Hecho y el Derecho*. — Thomas Garcès: *Notes sobre Poesia*. — Pere Coromines: *Pina, la italiana del Dancing*. — Fondation Bernat Metge: *Lettres de Pline le Jeune à Trajan*.

LETTRES CHINOISES

1er Janvier: Dr Bonnet-Lemaire: *L'acuponcture chinoise;* Editions Adyar. — Agnes Smedley: *Chinese destinies;* Vanguard Press. — Princess Der-Ling: *Imperial Incense;* Dodd, Mead. — Edgar Snow: *Far Eastern front;* Harr-Schmith et Rob-Haas. — **1er Mars:** Ou Itai: *Le Roman chinois;* les Editions Vega.

LETTRES DANOISES

15 Mars : Edv. Lehmann : *Grandtvig*, Jespersen et Pio, Copenhague.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Mars: Julio Camba: *La Ciudad automatica*, Calpe. — Alberto Guillen: *Poetas Jovenes de America*, Mario Aguilar, Madrid. — Miguel de Unamuno : *San Manuel Bueno Martir y tres Historias Mas*, Calpe. —

Jaime Brunet: *Fogatas de Invierno*, Editorial Liberty, San Sebastian. — Edgardo Garrido Merino: *El Hombre en la Montaña*, Calpe. — Cesar Slio: *En Torno a una Revolucion*, Idem. — *Religion y Cultura*: El Escorial. — Mémento. — **15 Septembre** : Lucien-Paul Thomas: *Don Luis de Gongora*; (Renaissance du Livre); *Les Conceptions dramatiques en Espagne* (Conférence). — *Alfombras Antiguas Españolas*, Sociedad Española de Amigos del Arte). — *Noreste* (Saragosse). — *Léviatan* (Madrid). — *Estudios* (Valencia). — *Religion y Cultura* (El Escorial). — *La Revista de Occidente* (Madrid). — Mémento.

LETTRES HINDOUES

1er **Septembre:** Zacharias: *Renascent India* (en anglais), George Allen and Unwin, Londres. — Mulk Raj Anand: *The Golden Breath* (en anglais), John Murray, Londres. — V. Sitharamayya : *Igina Kavi Kavya drishti* (en Canarais), Bangalore. — Revues: *The Aryan Path* (Bombay), *Triveni* (Madras).

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

1er **Février:** Georges Pillement: *Les conteurs hispano-américains* (Delagrave). — Enrique Amorim: *La Carreta* (Ed. Triangulo, Buenos-Ayres). — Juan Filloy: *Estafen!* (Edition de l'Auteur, Buenos-Ayres). — Fernandez-Moreno : *Cordoba y sus sierras* (Edit. Rosso, Buenos-Ayres). — Armando Tagle: *Estudios de psicologia y de critica*, tome I (Edition de l'Auteur, Buenos-Ayres). — **15 Juin:** Jaime Torres Bodet: *Estrella de Dia*, Calpe. — José Eustasio Rivera : *La voragine*, Rieder. — Juan P. Ramos: *La vuelta de las horas*, Viau y Zona, Buenos-Ayres. — Manuel Ugarte: *El dolor de escribir*, C. I. A. P. — MM. Fragueiro-Olivera: *Hoy*, Edition de l'Auteur, Buenos-Ayres. — Cesar Tiempo : *Sabation argentino*, Amigos del Libro Rioplatense, Buenos-Ayres.

LETTRES HONGROISES

1er **Avril:** Le roman social. Louis Kassak: *La colonie de vacances*, Editions Panthéon. — Aaron Tamasi: *Abel dans la ville*, Editions Genius. — Le roman psychologique. Renée Erdös: *Port tranquille*, Editions Revai. — Tibor Köves: *Images sculptées*, Editions Panthéon. — Désiré Kosztolanyi: *Du berceau jusqu'à la tombe*. Editions de la revue Nyugat. — François Molnar: *Les anges musiciens*, Editions Athenaaum. — Le roman utopique. Michel Babits: *La pilote Elsa ou la Société parfaite*, Editions de la revue Nyugat. — Marcel Benedek: *Fais ce que voudras*, Editions Dante. — Le roman historique. Zsolt Harsanyi: *Parle, veilleur, parle*, Editions Singer et Wollfner. — Irène Gulacsy: *Le capitaine de Kallo*, Editions Singer et Wollfner. — Cécile de Tormay: *Le Cygne de Csalloköz*, Editions Genius. — **15 Septembre:** *La journée du livre*. — *Les rééditions*. Jokai: *Le Roi Midas*, Ed. Revai; André Ady: *Poèmes réunis*, Ed. Athenaeum; François Molnar: *Les gamins de la rue Pal*, Ed. Franklin. — Les écrivains des provinces détachées: Ladislas Mécs : *Anthologie*, Ed. Athenaeum; Charles Koos: *Le constructeur du pays*, Ed. Erdelyi Helikon. — Trois histoires de la littérature. Jules Farkas: *Histoire de la littérature hongroise*, Ed. Kaldor; Antoine Szerb: *Histoire de la littérature hongroise*, Ed. Erdelyi Helikon; Michel Babits: *Histoire de la littérature européenne*, Ed. Nyugat. — Les romans: Tersanszky: *Marcel Kakuk parmi les Révoltés*, Ed. Nyugat; Alexandre Marai: *Les Confessions d'un Bourgeois*, Ed. Panthéon; André Komor: *S. A.*, Ed. Panthéon; Michel Földi : *La Vierge en révolte*, Ed. Athenaeum; François Körmendi : *L'Heureuse Epoque*, Ed. Athenaeum; Eugène Farkas : *Eda*, Ed. Csokonai; Nicolas Szentkuthy: *Prae*, Ed. des Presses Universitaires; Louis Nagy: *Kiskunhalas*, Ed. Nyugat. — Jean Foti: *Le miroir de Narcisse*, Ed. Kaldor.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Nino Salvaneschi : *Consolazioni*, Corbaccio, Milan. — Piero

Misciatelli: *Caterina Vannini*, Treves, Milan. — **Alfredo Panzini**: *La Bella Storia di Orlando Innamorato e poi Furioso*, Mondadori, Milan. — **Bruno Cicognani**: *Il Figurinaio*, Vallecchi, Florence. — **Camillo Antona Traversi**: *Vita di Gabriele d'Annunzio*, Vallecchi, Florence. — **Armando Meoni**: *Creare*, Mondadori, Milan. — **Domenico Scifoni**: *Fantasmi*, Laziale, Rome. — Gianna Manzini: *Boscovivo*, Treves, Milan. — Pia Rimini: *Il Diluvio*, Campitelli, Rome. — Lorenzo Gigli: *Vita di Gobineau*, Bompiani, Milan. — Lauro de Bosis: *Icare*, traduction française par A.-Ferdinand Herold (hors commerce). — **15 Mars**: Poètes. — Paolo Buzzi: *Il Canto Quotidiano*, La Prora, Milan. — Corrado Pavolini: *Patria d'Acque*, Vallecchi, Florence. — Giuseppe Ungaretti : *Sentimento del Tempo*, Vallecchi, Florence. — Umberto Saba: *Tre Composizioni*, Treves, Milan. — Francesco Chiesa: *La Stellata Sera*, Mondadori, Milan. — Giuseppe Zoppi: *Mattino*, La Prora, Milan. — Pietro Mastri: *Ultimi Canti*, Treves, Milan. — Giuseppe Villaroel: *Il Cuore e l'Assurdo*, La Prora, Milan. — Maria Borgese: *La Collana di Asfodeli*, La Prora, Milan. — Mercede Mundula: *La Collana di Vetro*, Formiggini, Roma. — Raffaello Sabatelli: *Natura ed Anima*, Floch, Mayenne. — Arturo Foà : *Per me e per voi*, Lattes, Turin. — Sandro Baganzani: *Noi, i Morti e la Primavera*, Cabianca, Vérone. — Angelo Josia: *Serenata alla Primavera*, Academia, Roma. — Eugenio Treves: *Evocazioni*, Degli Orfini, Gênes. — Ugo Zannoni: *Le Litanie della Strada*, Jacchia, Vicenza. — Andrea Felice Oxilia: *Il Ritorno*, Tempo della Fortuna, Roma. — Giuseppe Fabbri: *Rapsodie Africane*, Bartolozzi, Milan. — **15 Mai** : Alberto Viviani: *Gianfalco*, Barbera, Florence. — Ardongo Soffici: *Taccuino di Arno Borghi*, Vallecchi, Florence. — Attilio Vallecchi: *Ricordi e idee di un editore vivente*, Vallecchi, Florence. — Pietro Mignosi: *Problema del romanzo italiano*, Vita e Pensiero, Milan. — G. A. Borgese: *Poetica dell'Unità*, Treves, Milan. — Jaurès Busoni: *Interpretazioni*, Insegna del Libro, Florence. — Angelo Frattini: *E per Signorine*, Corbaccio, Milan. — Franco Di Napoli: *Da Eva a mia figlia*, Cressati, Tarante. — G. B. Colonna et E. Chiorando: *Il Processo dei Cenci*, Mondadori, Milan. — **15 Juillet**: Giuseppe Rensi: *Passato, Presente, Futuro*, Cogliati, Milan. — Giuseppe Rensi: *Motivi spirituali Platonici*, Gilardi e Noto, Milan. — Giuseppe Rensi: *Le Ragioni dell'irrazionalismo*, Guida, Naples. — Tommaso Gallarati Scotti: *La Vita di Fogazzaro*, Mondadori, Milan. — Luigi Tonelli: *Dante e la Poesia dell'ineffabile*, Barbera, Florence. — Auro d'Alba: *Ofelia*, Mondadori, Milan. — Giuseppe Zoppi: *Quando avevo le ali*, Eroica, Milan. — Cipriano Giachetti: *I Giorni dell' Elba*, Mandadori, Milan. — Raffaele Ciampini: *La fine del Maresciallo Ney*, Mondadori, Milan. — Leo Ferrero: *Angelica*, Rieder, Paris. — **1er Octobre**: Nicola Moscardelli: *La Vita ha sempre ragione*, Vallecchi, Florence. — Bino Sanminiatelli: *Arnaccio*, Vallecchi, Florence. — Silvio Salvagno: *Ombre sul Sole*, Vallecchi, Florence. — Mario Mascardi: *Innanzi il Giorno*, Vallecchi, Florence. — Galeazzo Severi: *Chiaroscuro*, Vallecchi, Florence. — Felice Orsini: *A Vent'anni*, Vallecchi, Florence. — Luigi Bartolini: *L'Orso*, Vallecchi, Florence. — Alfredo Fabietti: *Festa in Famiglia*, Vallecchi, Florence. — Massimo Lely: *Stagioni al Sirente*, Vallecchi, Florence. — Marise Ferro: *Barbara*, Mandadori, Milan. — Ercole Rivalta: *La Comedia Eterna*, Campitelli, Foligno. — Mercede Mùndula: *Sardegna*, Nemi, Florence. — Cilly: *Sinfonie Alpestri*, Psiche, Rome. — **15 Novembre**: Raffaele Calzini: *Segantini, Romanzo della Montagna*, Mondadori, Milan. — Nino Salvaneschi: *Il Tormento di Chopin*, Corbaccio, Milan. — Giuseppe Villaroel: *Amarsi a Viareggio*, Ceschina, Milan. — Diego Valeri : *Fantasie Veneziane*, Mondadori, Milan. — Giovanni Comisso: *Storia di un Patrimonio*, Treves, Milan. — Pietro Mignosi: *Gioia d'Agave*, Studio editoriale moderno, Catane. — Aldo Mayer: *Prima, La Republica della Verità*, Cappelli, Bologne. — Lionello Fiumi: *Poesie Scelte*, La Prora, Milan. — Augusto De Benedetti: *Pages Choisies*, La Jeune Académie, Paris.

LETTRES JAPONAISES

1er Juin: Le roman du « réveil national ». — **Mandchoukouo**. — Es-

prit constructif. — Kenzo Kai : *Sakura no Kaori*, Tokyo. — Dr James A. B. Scherer : *Manchukuo. A bird's-eye view*; Hokuseido Press, Tokyo. — Bulletin de la Maison Franco-Japonaise, Tokyo.

LETTRES NEO-GRECQUES

1er Janvier : Ant. Chalas : *Ta Satyrika Gymnasmata tou Kosti Palama kai i sokratiki paradosis*; Ant. Chalas, édit., Istambul. — Costis Palamas : *I Poïtiki mou*; Kollaros, Athènes. — Th. Xydis : *To ergo tou Porphyra*; Athènes. — Strati Myrivilis : *De profundis*; Flammarion, Paris. — Thr Castanakis : *I Phyli tôn Anthropôn*; Kollaros, Athènes. — Ang. Terzakis : *Desmôtes*; Mavridis, Athènes. — Th. Scarimbas : *To theio Tragi*; Mavridis, Athènes. — Nikita Randos : *Poïmata*; Pyrsos, Athènes. — C. Emmanuil : *Omili o Narkissos tou P. Valéry*; « Kyklos », Athènes. — Nik. Kavvadias : *Marabou*; « Kyklos », Athènes. — Mémento. — **15 Avril :** Louis Roussel : *L'Hellénisme de Jean Moréas*; Ed. du Feu, Aix-en-Provence. — Costis Palamas : *Kapoiôn Nekrôn i Zoï*; Dimitrakos, Athènes. — Costis Palamas : *Dionysios Solomos*; « Pyrsos », Athènes. — N. Poriotis : *Evripidou Iôn*; Hestia, Athènes. — D. Sarros : *Ichneutai Satyroi*; Dimitrakos, Athènes. — M. Tsirimôkos : *Dekastikha kai Vilaneles*; Dimitrakos, Athènes. — Mémento. — **15 Août** : Diglossie. — Petros Vlastos : *Greek Bilingualism and some parallel cases*; Hestia, Athènes. — Louis Roussel : *Grammaire descriptive du Roméique littéraire*; Ed. de Boccard, Paris. — Timou Malanou : *O Poïtis K. P. Kavafis*; Govostis, Athènes. — Thr. Castanakis : *Mystiria tis Rômiosynis*; Hestia, Athènes. — G. Théotokas : *Argô*; Pyrsos, Athènes. — Tatiana D. Stavros : *Ekeino pou émeinan*, Athènes. — Taki Dimopoulos : *O Dithyrambos tou Rodou tou Sikélianou*; Kyklos, Athènes. — Mémento.

LETTRES POLONAISES

15 Septembre : Académie des Lettres de Pologne. — Commémoration de « Pan Tadeusz ». — Traduction de *Pan Tadeusz* par Paul Cazin. — Michel Choromanski, *Médecine et Jalousie*. Traduit par le comte Jacques de France de Tersant et J.-A. Teslar (Malfère, 1934). — Michel Choromanski : *Opowiadania dwuznaczne* (Contes équivoques), Varsovie, Geb. et Wolff, 1934.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Le Portugal vu de l'Europe. — M. Texeira Gomes : *Inventario de Junho*; « Seara Nova », Lisbonne. — Visconde de Vila-Moura : *Dôr errante*; Ed. Maranus, Porto. — Vila-Moura : *O Incendio*; Ed. da Região duriense, Porto. — Maria Portugal-Dias : *A Casa Alheia*; Livraria universal, Lisbonne. — Dr Americo Pires Lima : *Na côsta d'Africa*; Ed. Patria Gaia-Portugal. — Suzanne Jeusse : *Uma Viajem maravilhosa*, Lisbonne. — Jayme Camara : *De San Lourenço*; Funchal. — Eduardo Brazão : *Historia Diplomatica de Portugal*, volume II; Rodrigues, Lisbonne. — Leandro Carré Alvarellos : *Diccionario Galego-Castelan*; Ed. Lar, La Corogne. — Mémento. — **1er Juillet :** Antonio Sergio : *Ensaios*, tomo IV; Seara Nova, Lisbonne. — Augusto da Costa : *Crepusculo dos Deuses*; Imp. Ottosgrafica, Lisbonne. — F. Alves de Azevedo : *Problemas do Seculo 20*; Paulo Guedes, Lisbonne. — Eduardo Brazao : *Portugal no Congresso de Utrech* (1712-1715); Lucas, Lisbonne. — Artur Augusto : *Romance de Inès de Castro*; Ed. Momento, Lisbonne. — Antonio Ferro : *Salazar*; Empresa nacional de Publicidade, Lisbonne. — Mémento. — **15 Novembre :** Teixeira de Pascoaes : *São Paulo*; Tavares Martins, Porto. — Antonio Cid : *Santo Antonio e o Franciscanisma*; Imp. da Universidade, Coimbre. — Ruy Sant'Elmo : *Mà Sorte*; Sà da Costa, Lisbonne. — José Augusto : *Hellada, frizas gregas*; Ed. Momento, Lisbonne. — Antonio Botto : *Ciume*; Ed. Momento, Lisbonne. — Oliveira San-Bento : *O Clamor das Sombras*; Papelaria Micaelense, Ponta Delgada (Açores). — Silva Lino : *Tristeza das Coisas*; O Commercio, Porto. — Antonio Porto : *Inde-*

finidamente; Simoes Lopes, Porto. — Luis Pedro : *Acronios;* Lisbonne. — Mémento.

LETTRES ROMANES

15 Avril: Sully-André Peyre: *Choix de Poèmes*, Editions Marsyas, Mûrevigne, Aigues-Vives (Gard). — Pierre Azéma: *Mistral pouèto epi*, Editions Calendau, 1, rue de Vallat, Montpellier. — Pierre Azéma: *Rabelais en Terro d'O*, Editions Calendau. — Escriveto: *Pouèmo*, Editions Marsyas. — Georges Reboul: *Sènso Relàmbi*, Editions Marsyas. — Revues: *Calendau, Les Heures rouergates, Aquitania, La Revue des Pays d'Oc, La Revue occitane, Le Feu*. — *Les Amis de la Langue d'Oc*. — Edmond Lefèvre. — Joseph Fallen. — André Sourreil. — Louis Delhostal. — **15 Septembre:** L'Aubanelenco: *Li Desiranço*, Mari-Lavit, Montpellier. — Jean Bessat: *Li Conte de Mèstre Jan*, Roumanille, Avignon. — Chanoine Imbert : *La Bounia de Mistral*, Bonne Presse du Midi, Vaison (Vaucluse). — François Jouve: *Lou Papo di fournié*, Edicioun dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Georges Estève: *L'Ort Ensouleia*, Editions de la revue « Le Feu », Aix-en-Provence. — Louis Rouquier: *La Bounéto de Bépou*, II, G. Peyre, Paris. — *L'Armana prouvençau*, Lib. de Roi René, Aix-en-Provence. — *L'Armana marsihés*, Louis Charbonnel, Marseille. — *Lou Bartavèu*, Macabet frères, Vaison. — *Cartabeu de Santo-Estelle*, Louis Béchet, Vaison. — Revues: *Les Heures rouerguates, Le Feu, Marsyas, Calendau*. — De diverses manifestations. — Alcide Blavet. — **15 Décembre:** Paul-Louis Grenier: *La dame à la licorne*, Ed. Occitania, Toulouse, Paris. — Clardeluno: *En velhant lou Mort*, Ed. Calendau, Montpellier. — Henri Mouly: *Mas espingadas*, P. Carrère, Rodez. — Calelhon: *Al fial de las Sazons*, P. Carrère. — *Cartabèu de la Nacioun Gardiano*, Imp. de la Presse, Montpellier. — Roumaneto: *Enfanço*, Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — André Gourdin: *Raconte de cassaire*, Ed. dou Porto-Aigo. — Marie-Antoinette Boyer: *Lou secret de Casau*, Ed. dou Porto-Aigo. — Auguste Bénazet: *Taritatous*, Salingardes, Villefranche-de-Rouergue. — Jean Bessat: *Un jujamen bèn rendu*, Imp. F. Berthier, Arles. — Revues: *Les Archives de Trans-en-Provence, Calendau, Les Heures rouergates, Marsyas*. — Adrien Frissant.

LETTRES RUSSES

15 Février: Lébédenko: *Tiajoly divizione*, Ed. des Ecrivains de Léningrad, 2 vol., 1933. — Tikhonof: *Klinki i tatchanki*, Ed. des Ecrivains de Léningrad, 1932. — Cholokhof: *Podniataïa tsélina*, Ed. « Fédératsia », Moscou, 1933. — Léonof : *Skoutarevsky*, Ed. « Soviétskaïa Literatoura », Moscou, 1933. — Pavlenko : *Barikady*, même éditeur, Moscou, 1933. — **15 Mai :** Benjamin Goriély : *Les poètes dans la révolution russe*. Librairie Gallimard, 1934. — **1er Juillet :** M. Hofmann, en collaboration avec G. Lozinski et C. Motchoulski : *Histoire de la littérature russe* (depuis les origines jusqu'à nos jours), Payot. — Mémento. — **1er Septembre:** Inna Lubimenko: *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fascicule 261), Librairie ancienne Honoré Champion, 1933. — Prosper Mérimée : *Etudes de littérature russe*, t. I et II (*Œuvres complètes de Prosper Mérimée*), Librairie ancienne Honoré Champion. — **15 Octobre:** Volotskoï · *Khronika roda Dostoïevskago* (« La chronique de la famille de Dostoïevsky »). Moscou, 1933. — Modeste Hofmann et André Pierre: *La vie de Tolstoï*, N. R. F., Paris, 1934. — Mémento. — **1er Décembre :** Jules Legras : *L'âme russe*, Flammarion, Paris, 1934. — Alexis Tolstoï : *Piotr pervyï* (Pierre Premier), édit. « Ogiz Guikhl ». Léningrad, 1934. — Mémento.

LETTRES SUEDOISES

1er Avril: Sigfrid Siwertz: *Selambs, Det stora Varahuset* (*Le grand Magasin*), *Enflanör* (*Un flâneur*), *Lördagskvällar* (*Samedis soirs*), *Mälarspirater* (*Les pirates du Mälar*), Stockholm, Bonnier. — Arthur Möller: *Eros*

i malbrottet (Eros dans la mue), *Passion*, *Det vita Djuret (l'Animal blanc)*, *Kroppens Komedier (Les Comédies du Corps)*, Stockholm, Bonnier. — **1er Septembre:** Deux dames aristocrates. — Marika Stiernstedt: *Landshövdingens dotter (Fille du Préfet)*, *Von Snekenströms*, *Ulla-Bella*, *Fröken Liwin*, *Mitt och de mina (Le mien et les miens)*, *Adjö, min gröna ungdom (Adieu, ma belle jeunesse)*, Albert Bonnier, Stockholm. — Annie Akerhielm: *Riktiga människor (Hommes véritables)*, *Flickorna Suell (Les demoiselles Suell)*, *Ett gammalt slott (Un vieux château)*, *Norrbys pa Borregard (Les Norrby du château Borregard)*, *Klyftan utan bro (L'abime sans pont)*, *Mödrar och döttrar (Mères et filles)*, *Tiberius*, *Romare (Des Romains)*, Alb. Bonnier, Stockholm.

LINGUISTIQUE

15 Juillet: O. Bloch avec la collaboration de W. von Wartburg: *Dictionnaire étymologique de la langue française;* Presses Universitaires, tome II (L-Z).

LITTERATURE

1er Janvier: Jean Royère: *Le Musicisme sculptural;* Messein. — Benjamin Fondane: *Rimbaud le Voyou;* Denoël et Steele. — Henri Strentz: *Gérard de Nerval;* Nouvelle Revue Critique. — Fernand Fleuret: *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire;* Mercure de France. — Noël Bureau: *Cirque*, préface de Henri Hertz; Editions de la Girafe. — **15 Janvier:** S. Wilma Holsboer: *Histoire de la mise en scène dans le théâtre français de 1600 à 1657*. Ouvrage orné de trente-deux planches hors texte, E. Droz. — Marcel Paquot: *Les Etrangers dans les divertissements de la cour, de Beaujoyeulx à Molière* (1581-1673). Contribution à l'étude de l'opinion publique et du théâtre en France, Bruxelles, Palais des Académies. — Marion E. Chevalier: *Les Aventures et le Mariage de Panurge* (1674), par Pousset de Montauban, Les Belles-Lettres. — Théophile de Viau: *Pyrame et Thisbé*, publié par J. Hankiss, Strasbourg, Heiss. — **15 Février :** Pierre Champion: *La Vie de Paris au Moyen-Age. L'Avènement de Paris.* Avec une gravure hors-texte, Calmann-Lévy. — *Aucassin et Nicolette*, traduit du roman d'oïl par Marcel Coulon, Calendal, Nîmes. — Rutebeuf: *Le Miracle de Théophile*. Transposition de Gustave Cohen, professeur à la Sorbonne, Delagrave. — Elie Golenistcheff-Koutousoff: *L'Histoire de Griseldis en France au* XIVe *et au* XVe *siècle*, Libr. E. Droz. — Mémento. — **1er Mars:** Georges Duhamel: *Remarques sur les Mémoires imaginaires*, Mercure de France. — Henri Mazel: Théâtre, tome II, *Le Khalife de Carthage*, *l'Hérésiarque*, Mercure de France. — Maurice Martin du Gard: *Les Soirées de Paris*, Flammarion. — Alfred Mortier: *Quinze ans de Théâtre*, 1917-1932, Messein. — Antoine: *Le Théâtre* (Tome II), Librairie de France. — **15 Mars:** *Correspondance de P. Marin Mersenne, religieux minime*, publiée par Mme Paul Tannery, éditée et annotée par Cornélis de Waard avec la collaboration de René Pintard, tome I, 1617-1627, Gabriel Beauchesne. — Georges Lizerand: *Le duc de Beauvilliers*, 1648-1714, Société d'édition « Les Belles Lettres ». — **1er Avril:** Jacques Nanteuil: *Ferdinand Brunetière*, Librairie Bloud et Gay. — Henri de Régnier: *De mon temps*, Mercure de France. — René Martineau: *Léon Bloy et « la Femme pauvre »*, Mercure de France. — **15 Avril:** Henri Malo: *Les Chroniques du Château de Chantilly*, Pierre Roger. — Victor Hugo: *Ruy Blas*. Edition classique avec des extraits de la Préface de Cromwell. Notices et notes critiques de Maurice Levaillant, Delagrave. — *Œuvres complètes de Prosper Mérimée publiées sous la direction de Pierre Trahard et Edouard Champion. Mosaïque*, texte établi et annoté avec une introduction de Maurice Levaillant. Avec huit fac-similés hors-texte. Libr. Honoré Champion. — **1er Mai:** Lucien Fabre: *Le Ciel de l'Oiseleur*, Gallimard. — André Rousseaux: *L'Art d'être Européen*, Editions du Siècle. — Hubert Fabureau: *Stéphane Mallarmé*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Jean Tortel: *Jalons* (Esthétique), La Phalange, Editions Messein. — Edouard Krakowski : *Le Retour au culte des Héros*, Victor Attinger. — **15 Mai:** Georges Lecomte:

Gloire de l'Ile-de-France, la Renaissance du Livre. — *Œuvres complètes de Madame de Lafayette, la Princesse de Clèves*. Texte établi et présenté par Albert Cazes (Collection les Textes Français), Société « Les Belles Lettres ». — **1er Juin:** René Gros et Gonzague Truc: *Tableau du XXe siècle;* Les Lettres; Denoël et Steele. — René Dumesnil: *La publication des soirées de Médan;* Edgar Malfère. — Auriant: *Aventuriers et originaux;* Gallimard. — André Devaux : *Armand Godoy;* Editions des Portiques. — Sadia Lévy: *Les Sensations d'un Egorgé;* Editions des Portiques. — **15 Juin:** Jean Bruyère: *Histoire littéraire des Gens de Métier en France*, Jouve. — Etienne Huyard: *Les Premières Amours du Grand Roi*, Editions Delmas, Bordeaux. — Mémento. — **15 Juillet:** Samuel Rocheblave: *Vauvenargues ou la Symphonie inachevée*, Editions « Je sers ». — G. Saintville: *Recherches sur la famille de Vauvenargues*, J. Vrin. — G. Saintville: *Quelques notes sur Vauvenargues*, J. Vrin. — G. Saintville: *Lettres inédites de Vauvenargues et de son frère cadet*, Les Belles Lettres. — G. Saintville: *Autour de la mort de Vauvenargues d'après un dossier conservé aux Archives Nationales*, J. Vrin. — G. Saintville: *Le « Vauvenargues » annoté de la Bibliothèque Méjanes*, Giraud-Badin. — **1er Août:** André Gide: *Pages de Journal* (1929-1932), Librairie Gallimard. — Georges Duhamel: *Discours aux Nuages*, Editions du Siècle. — Léon Daudet: *Les Idées en Armes*, Editions du Siècle. — Charles Maurras: *Dictionnaire politique et critique établi par les soins de Pierre Chardon*, fascicules 23, 24 et 25, à la Cité des Livres. — **15 Août:** *Correspondance (1724-1728) de Valbonnais avec Mgr Passionei, nonce du Pape*, présentée et publiée par Marius Riollet, Grenoble, Impr. Allier. — *Les plus belles pages du Prince de Ligne*. Avec un portrait. Notice de Charles-Adolphe Cantacuzène, Mercure de France. — Jean Lorédan: *La grande misère et les voleurs au XVIIIe siècle, Marion du Faouët et ses « associés ». 1740-1770*. Libr. Perrin. — Alex Coutet: *Jean Calas roué vif et innocent*, publication du Musée du Désert en Cevènes. — C. Van Heyden de Lancey: *Coup d'œil sur deux figures curieuses de la Vie parisienne au XVIIIe siècle. Jean Ramponneau, cabaretier, et Charlotte Renyer, veuve Curé... la « Muse limonadière »*, Edit. de la Revue des Indépendants. — **1er Septembre** : Aurel: *Opinions morales et esthétiques. I. La vie et ses rongeurs*. Albert Messein. — Edmond Pilon: *Dans le Buisson des Lettres, Portraits et Souvenirs*. Albert Messein. — Gérard-Gailly: *Autour de Gustave Flaubert, Les véhémences de Louise Colet*, Mercure de France. — Mario Turiello: *Ab imo pectore*, un livre précieux. — **15 Septembre:** *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome vingtième, Armand Colin. — Noëlle Roger: *Jean-Jacques, promeneur solitaire*, Flammarion. — Marguerite Reichenburg: *Essai sur les lectures de Rousseau*, Philadelphie. — Pierre Grosclaude: *Jean-Jacques Rousseau à Lyon*, Lyon, Impr. Bosq frères, M. et L. Riou. — Mémento. — **1er Octobre:** H. de Ziégler: *Louis Dumur (L'Homme et l'Œuvre)*, *Revue mensuelle*, Genève, et *Mercure de France*, Paris. — André Ferran: *L'Esthétique de Baudelaire*, Hachette. — Charles Poulain: *Charles Baudelaire et l'Ecole Normande*, Firmin-Didot. — Cahiers Jacques Doucet: *Baudelaire*, textes inédits commentés par Yves-Gérard Le Dantec, Université de Paris. — **15 Octobre:** Lieutenant-colonel Henri Carré: *La Duchesse de Bourgogne. Une princesse de Savoie à la cour de Louis XIV*, 1685-1712, Libr. Hachette. — P.-E. Schazmann: *La comtesse de Boufflers*. Avec deux portraits hors-texte, Fernand Roches. — A Fauchier-Magnan: *Les Dubarry. Histoire d'une famille au XVIIIe siècle*, Libr. Hachette. — **1er Novembre:** André Breton: *Qu'est-ce que le Surréalisme?* René Henriquez, Bruxelles. — André Breton: *Point du jour*, Gallimard. — Alexandre Arnoux: *Poésie du Hasard*, Grasset. — Tristan Derème: *Le Poisson rouge*, Grasset. — Georges Guy: *La chimère enlisée*, Editions de la Lucarne. — Georges Guy: *Miniatures*, Editions de la Lucarne. — **15 Novembre :** Pierre Martino: *Stendhal*, Boivin. — Paul Arbelet: *Trois Solitaires (Courier, Stendhal, Mérimée)*, Gallimard. — Luigi-Foscolo Benedetto: *Indiscrétions sur Giulia*, Le Divan. — Stendhal: *La Chartreuse de Parme. Lamiel*. Préfaces, Bibliographie et notes par Henri Martineau, Bibliothèque

de la Pléiade. — *Œuvres complètes de Stendhal. La Chartreuse de Parme.* Texte établi et présenté par Pierre Jourda, Société Les Belles Lettres, 2 vol. — 1er **Décembre :** Charles Régismanset : *Préceptes de philosophie contemporaine,* Doin. — Louis Lavelle : *La Conscience de Soi,* Grasset. — Maurice Barrès: *Mes Cahiers, tome huitième,* 1909-1911, Plon. — **15 Décembre:** G. Hainsworth: *Les « Novellas Exemplares » de Cervantes en France au XVIIe siècle. Contribution à l'étude de la Nouvelle en France,* Libr. Honoré Champion. — Claude Aragonnès: *Madeleine de Scudéry, reine du Tendre,* Libr. Armand Colin. — *Contes de Fées du Grand Siècle* (Par Mme d'Aulnoy, Mlle Bernard, Mme de Murat, Mlle de La Force, le chevalier de Mailly). Avec introduction et notices par Mary Elizabeth Storer. Publications of the Institute of French Studies, Columbia University, New-York. — Sainte-Beuve: *Pages choisies de Port-Royal.* Introduction et notes par Maurice Allem.

LITTERATURE COMPAREE

1er **Janvier:** Prof. Johan Nordström: *Moyen Age et Renaissance,* Stock. — Prof. Floris Delattre: *Le Roman Psychologique de Virginia Woolf.* — Félix de Grand'Combe : *En croyant aux Roses,* Presses Universitaires de France. — Cicely Hamilton: *Modern France,* Dent, Londres. — Raymond Las Vergnas: *Thackeray, l'Homme, le Penseur, le Romancier.* — Raymond Las Vergnas: *Le chevalier Rutlidge, « gentilhomme anglais »* (1742-1794), Champion. — Paul Dottin: *L'Angleterre, nation continentale,* Tallandier.

LITTERATURE DRAMATIQUE

1er **Février:** Henri Mazel: *Théâtre,* 1890-1897 (tome I) Mercure de France. — Victor-Emile Michelet : *Théâtre* (tome premier), Editions Pythagore.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

1er **Janvier:** E. Daufès: *La Garde indigène de l'Indochine,* D. Séguin, Ed. Avignon. — Colonel F. Bernard: *A l'Ecole des Diplomates,* Les Œuvres représentatives. — Maréchal Bugeaud: *Le peuplement français de l'Algérie,* Société d'Editions Géographique, Maritime et Coloniale. — Magali: *Sultans de Toggourt,* Librairie Orientaliste Paul Geuthner. — Maurice Le Glay: *Chronique Marocaine,* Berger-Levrault. — Henry-Louis Dubly: *Lyautey le Magicien,* Mercure de Flandre, Lille. — René Pottier et Saad Ben Ali: *La tente noire,* Les Œuvres représentatives. — Comtesse de Jumilhac: *Ethiopie Moderne,* Berger-Levrault. — O. de Labrouhe: *Chez les Pygmées,* Berger-Levrault. — Colonel Jean Charbonneau: *On se bat sous l'Equateur,* Charles Lavauzelle. — L. Gara: *Chasse et capture du gros gibier dans l'Est Africain,* Plon. — Joseph Delmont: *La capture des grands fauves et des Pachydermes,* Plon. — **15 Mars:** Office Algérien d'Action économique et touristique: *Bulletin économique, Alger.* — Robert Randau et Abdelkader Fikri : *Les Compagnons du Jardin,* Edit. Domat-Montchrestien. — J. Brévié: *Discours prononcé par le gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française à l'ouverture de la session du Conseil du Gouvernement.* — *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises,* Imp. du Gouvernement, Brazzaville. — Alfred Durand: *Les derniers jours de la cour Hova, l'exil de la reine Ranavalo,* Ernest Leroux. — *La Revue de Madagascar.* — *Discours prononcé le 6 novembre 1933 par M. P. Pasquier, gouverneur général de l'Indochine,* Impr. d'Extrême-Orient, Hanoï. — Paul Chack: *Hoang-Tham, Pirate,* Les Editions de France. — Alexandre Grimal: *Contes des mers lointaines,* Edit. René Debresse. — Mariano H. Cornéjo: *La lutte pour la paix,* Félix Alcan. — **15 Avril:** Albert Flament: *Le Voyageur sans bagages,* Flammarion. — Mony Sabin: *La Paix au Maroc,* Jules Tallandier. — Jane Valriant: *Labyrinthe d'Emyrne,* La Caravelle. — Odette Arnaud: *Mer Caraïbe,* Denoël et Steele. — 1er **Juillet:** Commandant Moukbil Bey: *La Campagne de l'Irak et Le Siège de Kut-el-Amara,* Berger-Levrault. — Denise Moran: *Tchad,* Gallimard. — Marius-Ary Leblond: *Madagascar, Création française,* Plon. — Georges Le Fèvre:

La Croisière Jaune. Expédition Citroën Centre-Asie, Plon. — **1er Décembre :** Emmanuel de Lévis-Mirepoix : *Le Ministère des Affaires Etrangères*, Société Anonyme des Editions de l'Ouest, Angers. — Maurice Larrouy : *Antoine et Cléopâtre*, Le Masque. — Marc Le Guillerme : *Femmes Voilées*, Fasquelle. — Victor Forbin : *Le « Pipe-Line » sous les murs de Ninive*, Baudinière. — Michel Leiris : *L'Afrique fantôme*, Gallimard. — Jean D'Esme : *L'Ile Rouge*, Plon. — Ch. de la Roncière : *Le Flibustier mystérieux*, Editions du Masque. — Marius-Ary Leblond : *La Kermesse noire*, Editions Jean Crès. — Louis Malleret : *L'exotisme indochinois dans la Littérature française depuis 1860*, Larose. — E. Daufès : *La Garde indigène de l'Indochine, de sa création à nos jours*, D. Seguin, Avignon. — André Touzet : *L'Economie indochinoise et la grande crise universelle*, Marcel Giard. — Jean Ajalbert : *Sao Van Di* (Gallimard). — Reine Beurnier : *Antilles*, Editions Jean Crès. — Marie-Thérèse Gadala : *Nouveau Monde, impressions d'Amérique*, Société Française d'Editions. — R. Parry : *Tahiti*, Gallimard. — Jean Dorsenne : *C'est la Reine Pomaré*, Editions de France.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier: Léon Binet*: Scènes de la vie animale*, N. R. F. — Marcel Roland: *Eros au jardin ou l'Amour chez les insectes*, Editions Rieder. — G. Bohn : *Leçon de Zoologie et de Biologie générale;* I, la Cellule et les Protozoaires; Actualités scientifiques, Hermann. — **15 Janvier:** Georges Urbain et Marcel Boll: *La science, ses progrès, ses applications*, avec de nombreux collaborateurs; tome II: *Applications et théories actuelles*, Larousse. — Mémento. — **1er Février:** G. R. de Beer: *Embryologie et Evolution*, traduit par Jean Rostand, Am. Legrand. — Marcel Prenant: *Adaptation, Ecologie et Biocœnotique*, Exposés de Biologie écologique, Hermann. — Dr Curt Thesing: *La Sexualité dans l'Univers*, traduit de l'allemand; Collection d'études sexologiques, Editions Montaigne. — **15 Février:** *Le Magnétisme*, rapports et discussions du sixième Conseil de physique Solvay, Gauthier-Villars. — Jules Lemoine et Auguste Blanc: *Traité de physique générale et expérimentale* (tome III : Electricité générale), Eyrolles. — Mémento. — **1er Mars:** Camille Vallaux: *Mers et Océans*; Bibliothèque générale illustrée, Editions Rieder. — Jean Rostand: *Les Problèmes de l'Hérédité et du Sexe*, même Bibliothèque. — G. Bohn: *Reproduction, Sexualité, Hérédité;* Hermann. — **15 Mars:** Adrien Foch: *Mécanique des fluides*, Colin. — Adrien Foch: *Acoustique*, Colin. — Georges Bruhat: *Cours de mécanique physique*, Masson. — **1er Avril:** *Biotypologie:* Bulletin de la Société de Biotypologie. — J. M. Laky et H. Laugier: *le Travail Humain*, Revue trimestrielle, Conservatoire des Arts et Métiers. — Henri Mangin-Balthazard: *Valeur clinique des ongles;* Préface du docteur Léon Mac-Auliffe; la Renaissance moderne. — **15 Avril:** Georges Dupont: *La valence chimique*, Delmas, Bordeaux. — Georges Allard: *Mécanique quantique et chimie*, Hermann. — Eugène Cattelain: *Pour comprendre la chimie moderne*, préface de l'abbé Théophile Moreux, Doin. — Mémento. — **1er Mai:** E. Téchoueyres: *A la recherche de l'unité;* les aspirations de l'âme hindoue et les tendances de la science occidentale contemporaine; Travaux de l'Académie nationale de Reims. — **15 Mai:** René Mesny: *Télévision et transmission des images*, Colin. — Pierre Hémardinquer: *La télévision et ses progrès*, préface d'André Blondel, Dunod. — **1er Juin:** G.-H. Roger et Léon Binet: *Traité de Physiologie normale et pathologique;* tome I, Physiologie générale; Masson. — Jean Roche : *Nature, Origine et But de la Vie*, Nouvelle philosophie biologique claire et concrète, Editions de la « Revue mondiale ». — **15 Juin:** Du nouveau sur l'hydrogène. — Eugène Darmois: *Un nouveau corps simple: l'hydrogène lourd.* Collection des « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Suzanne Veil: *Les isotopes de l'hydrogène et leur séparation effective*. « Revue Scientifique », du 24 mars 1934. — Paul Pascal: *Isohydrogène*, dans *Traité de Chimie minérale*, tome XII, Masson. — Ernest Rutherford: *Le nouvel hydrogène*, « Scientia », de mai 1934. — Mémento. — **1er Juillet :** Dr Naamé: *L'Idée directrice;* L'Evolutionnisme dans saint Augustin; Introduction

du Dr Ch. Fiessinger; Vigot. — M. Prenant: *La Vie, L'Evolution des espèces et le Marxisme*; Cahiers de Contre-enseignement prolétarien. — **15 Juillet:** Moritz Schlick: *Les Enoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*, traduction d'Ernest Vouillemain, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Gaston Bachelard: *Le nouvel esprit scientifique*, Alcan. — **1er Août:** Charles Nicolle, en collaboration avec René Leriche, Robert Debré, Pasteur Vallery-Radot: *L'expérimentation en médecine;* Leçons du Collège de France; Alcan. — **15 Août:** Arthur Eddington: *L'univers en expansion*, traduction Jacques Rossignol, Hermann. — **1er Septembre:** L. Verlaine: *Psychologie comparée ou la Physiologie du comportement;* Cahiers de la Centrale du P. E. S. de Belgique. — *Le Jardin des Bêtes*, hebdomadaire consacré à tous les animaux. — **15 Septembre:** Jacques Duclaux: *Traité de Chimie physique appliquée à la biologie*, tome I, Hermann. — Marcel Boll: *L'atomistique* (Les atomes et les molécules, structures électroniques, capillarité et osmose, les colloïdes, la catalyse), Collection « Hippocrate », Le François. — Pierre Lecomte du Noüy: *Méthodes physiques en biologie et en Médecine*, J.-B. Baillière. — **1er Octobre:** S. Métalnikov: *Rôle du système nerveux et des facteurs biologiques et psychiques dans l'immunité:* Monographies de l'Institut Pasteur (Masson). — Georges Bohn: *Associations Fonctionnelles et milieu intérieur;* Leçon de Zoologie et Biologie générale, V. Hermann. — **15 Octobre:** Marc Privault: *Les rayons X au laboratoire, à l'hôpital, à l'usine*, J.-B. Baillière. — Pierre Daure: *Introduction à l'étude de l'effet Raman, ses applications chimiques*, Editions de la Revue d'Optique. — Marcel Boll: *Pour connaître la relativité, l'analogie, l'inertie, la gravitation, le choc, l'incandescence, la luminescence, la fréquence*, Larousse. — **1er Novembre :** *Le Passé et l'Avenir de l'Homme*, d'après quelques livres récents et une conférence de l'Union rationaliste. — H. Vignes: *Les Prématurés*, Masson. — Z.-M. Bacq: *Hormones et Vitamines*, Actualités Scientifiques, Hermann. — **15 Novembre :** Rudolf Carnap : *La Science et la métaphysique devant l'analyse logique du langage*, traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Marcel Lallemand: *Le transfini (sa logique et sa métaphysique)*, Desclée de Brouwer. — Maurice Fréchet: *L'arithmétique de l'infini*, Hermann. — **1er Décembre :** Raymond Rollinat : *La Vie des Reptiles* de la France centrale; 11 planches en quadrichromie, 24 planches en héliogravure; Delagrave. — Le Docteur A. Magnan : *le Vol des Insectes;* 1er volume d'une série intitulée : la Locomotion chez les animaux; Hermann. — **15 Décembre :** Marcel Boll : *Idées nouvelles sur l'électron, les piles, les dynamos, l'alternatif, l'induction, la radio, la télévision, les ultrasons;* Larousse. — Paul Berché : *Pratique et théorie de la T.S.F.*, 4e édition, Publications et éditions françaises de T.S.F. — Bernard Kwall : *Les bases physiques de la télévision*, Etienne Chiron. — Mémento.

MUSEES ET COLLECTIONS

1er Janvier: Au musée de l'Orangerie: exposition de dessins et aquarelles de paysagistes français du XIXe siècle. — Au Musée d'ethnographie: création d'une salle de préhistoire exotique et exposition d'art préhistorique de l'Afrique du Nord. — Au musée Galliéra: exposition historique de l'aérostation et exposition du papier peint. — Au Petit-Palais: exposition des souvenirs de l'aviation. — Au Musée des Arts Décoratifs: exposition « Trente ans de gravure, 1900-1933 ». — Au Muséum d'histoire naturelle: exposition des papillons de la collection Frühstorfer. — La radiodiffusion des conférences du Musée du Louvre. — Mémento. — **1er Février:** L'Exposition Hubert Robert au Musée de l'Orangerie. — L'exposition de la Musique française du Moyen Age à la Révolution. — **1er Avril :** Au Musée des Gobelins: exposition de tapis et tapisseries d'Orient de haute époque. — Au Musée des Arts décoratifs: exposition de « l'Estampe japonaise moderne ». — Au Musée du Jeu de Paume: exposition de « l'Art suisse contemporain ». — Au Musée des Baux-Arts de la ville de Paris: expositions Odilon Redon, Paul Signac et Ernest Chaplet. — Au Muséum d'histoire

naturelle: le musée Pompon; exposition des Animaliers contemporains. — La réouverture du Musée du Louvre réorganisé. — **1er Mai:** La réorganisation du Musée du Louvre: les nouvelles salles. — Exposition à l'Ecole des Beaux-Arts. — **1er Juin** : Au Musée des Arts Décoratifs: exposition des « Artistes français en Italie ». — Au Musée de sculpture comparée du Trocadéro et à la Sainte-Chapelle: exposition de « la Passion dans l'art français ». — Exposition d'art religieux à l'hôtel de Rohan. — Exposition de manuscrits enluminés au Musée Condé à Chantilly. — **15 Août** : Au Muséum d'histoire naturelle: exposition de l'art animalier à travers les âges. — Au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris : exposition des Le Nain et des richesses bibliophiliques de la collection Dutuit; acquisition d'un Corot. — Au Musée de l'Orangerie: exposition La Fayette. — Au Musée Galliera: exposition du Verre, de la Mosaïque et de l'Email. — Au château de Maisons: exposition des Jardins français du XVIIIe siècle. — A la Manufacture de Sèvres: exposition de la Vie française illustrée par la céramique. — Au Musée Condé à Chantilly: nouvelle exposition. — **15 Octobre:** Au Musée d'ethnographie: les nouvelles salles d'Asie et d'Océanie; expositions temporaires; l'exposition du Sahara. — Nécrologie: Edmond Pottier.

MUSIQUE

1er Janvier: A propos de la manifestation de la Salle Pleyel: la crise des Concerts Symphoniques. — Concerts divers. — M. Frederik Goldbeck et M. Gil Marchex. — **15 Janvier:** Opéra: reprise d'*Hamlet*. — Moulin-Rouge: première représentation de *Victoria et son Hussard*. — Société des Etudes Mozartiennes. — Premières auditions: MM. Ferroud, Grovlez et Lévy. — Concerts divers: Mme Croiza; Mme Aline Van Barentzen; Foyer de la Musique Russe; Concert de musique suisse. — A la Société des Amis de Berlioz. — L'Exposition de la Musique Française à la Bibliothèque Nationale. — A propos de la Radiodiffusion. — **1er Février:** Concerts de l'Ecole Normale: Premières auditions: Œuvres de MM. Guy Ropartz, Templeton Strong, Darius Milhaud. — Concerts Pasdeloup: M. D.-E. Inghelbrecht; Concerts Lamoureux: M. Michel-Maurice Lévy. — MM. Philippe Gaubert et Tomasi. — Reprise du *Jardin sur l'Oronte* à l'Opéra. — Le cinquantenaire de *Manon*. — **15 Février:** Concerts Siohan: Albert Roussel, *Psaume LXXX*. — Concerts Lamoureux: Georges Dandelot, *Concerto pour piano et orchestre*. — Concerts Pasdeloup: MM. Alfred Bruneau, Philippe Gaubert, Dupérier; Mme Marjorie Lawrence. — Concerts Colonne, Florent Schmitt: *Cinq Motets*. — M. Désiré Defauw à l'O. S. P. — Les Cours-Conférences de M. Emil Sauer. — **1er Mars:** Opéra: première représentation de *Perkain*, drame lyrique en trois actes de M. P.-B. Gheusi, d'après une légende basque de M. Pierre Harispe, Musique de M. Jean Poueigh. — Reprises de *l'Heure espagnole*, de M. Maurice Ravel, du *Prélude Dominical*, de M. Guy-Ropartz, et de *la Korrigane*, de M. Ch.-M. Widor. — Premières auditions: *Trio pour hautbois, clarinette et basson*, de M. P.-O. Ferroud. — *Trois préludes* de M. Barraud. — *Concerto di Camera*, de Mlle H. Roget. — *Naïve*, chanson à quatre voix de M. Florent Schmitt. — *Deux Mélodies* de M. Louis Aubert. — **15 Mars:** Orchestre Symphonique de Paris: Premières auditions d'ouvrages de MM. Albert Roussel, Darius Milhaud, Marcel Delannoy, Henry Barraud, Alfredo Casella, Daniel Lazarus. — Concerts Colonne: M. Gustave Samazeuilh. — Concerts Poulet: M. Marcel Labey. — Concerts Lamoureux: M. Pierre Vellones. — Triton: MM. P.-O. Ferroud, Jean Rivier, Filip Lazar, Serge Prokofieff. — Stavisky et la musique. — **1er Avril:** Société des Concerts: Premières auditions d'ouvrages de MM. Maurice Emmanuel et Jacques Ibert. — Concerts Pasdeloup: M. Henri Tomasi. — Concerts Colonne: M. Guy Ropartz. — Société Nationale : M. Guy Ropartz (quatuor Calvet); M. Jean Rivier; Mme Hélène Pignari-Salles. — M. Henry Expert et la « Chanterie de la Renaissance ». — **15 Avril:** Théâtre de l'Opéra: Reprise du *Don Juan* de Mozart, version française nouvelle de M. Adolphe Boschot; première représentation de *La Princesse lointaine*, de M. G.-M. Witkowski. — Premières auditions aux concerts: MM. Tomasi, Larman-

jat, Emmanuel Bondeville, Tibor Harsanyi. — **1er Mai**: Opéra: première représentation de *La Princesse lointaine*, pièce en quatre actes d'Edmond Rostand, adaptation lyrique et musique de M. G.-M. Witkowski. — Concerts Siohan: *Cinq Chorals*, de M. Charles Koechlin. — Société des Concerts: M. Victor Cœur. — L'opérette et le théâtre de la Gaîté. — **15 Mai:** Gabriel Pierné: *Giration*, divertissement chorégraphique. — Robert Casadesus: *Sonate pour alto et piano; Quintette à cordes*. — Concert du Triton. — A propos de la Radiodiffusion: premier concert de l'Orchestre national. — **1er Juin:** Opéra: Premier spectacle des « Ballets de Mme Ida Rubinstein »: *Perséphone*, poème de M. André Gide, musique de M. Igor Strawinsky, chorégraphie de M. Kurt Jooss. — *Diane de Poitiers*, scénario de Mme Elisabeth de Gramont, musique de M. Jacques Ibert, chorégraphie de M. Michel Fokine. — *La Valse*, poème chorégraphique de M. Maurice Ravel, chorégraphie de M. Michel Fokine. — A propos de *Don Juan*. — Le « Groupe de Mai » à Strasbourg. — Le « Carillon » à Genève. — **15 Juin:** Opéra : Deuxième spectacle de Mme Ida Rubinstein: *Sémiramis*, action lyrique et chorégraphique en trois tableaux, poème de M. Paul Valéry, musique de M. Arthur Honegger. — Concert de la Société des Etudes Mozartiennes. — Le Quatuor de M. Henri Martelli. — **15 Juillet:** Alfred Bruneau. — Opéra: première représentation de *Rolande et le Mauvais Garçon*, opéra en cinq actes de M. Lucien Népoty, musique de M. Henri Rabaud. *La Vie de Polichinelle*, ballet en deux actes, livret de Mme Claude Séran, musique de M. Nabokoff. — Opéra-Comique: première représentation de *Marie l'Egyptienne*, mystère en trois épisodes de Claudio Guastalla, traduction française de M. Jean Chantavoine, musique de M. Ottorino Respighi. — Reprises d'*Angélique*, farce en un acte de Nino, musique de M. Jacques Ibert, et de *Reflets*, ballet en un acte de M. Florent Schmitt. — Concerts Wanda Landowska à Saint-Leu-la-Forêt. — Le prix Blumenthal à M. Pierre-Octave Ferroud. — Une lettre de M. Bravard. — **1er Août:** Opéra: première représentation de *La Vie de Polichinelle*, ballet en deux actes et six tableaux, livret de Mme Claude Séran, musique de M. Nicolas Nabokoff, chorégraphie de M. Serge Lifar. — Ballets russes: premières représentations des *Imaginaires* (musique de M. Georges Auric), de *Choreartium* (musique de Brahms), d'*Union Pacific* (musique de M. N. Nabokoff). — Concerts Siohan: *Le Roi David*, de M. A. Honegger, et le *Psaume*, de M. Albert Roussel. — Le *Groupe de Mai* de Strasbourg. — **15 Août:** Triton: Œuvres nouvelles de MM. Marcel Delannoy, Henri Barraud, Marcel Mihalovici. — Concerts divers: *Cinq chants laotiens*, de M. Henri Tomasi; Deux trios à cordes, de M. Jean Françaix et Jean Rivier. — *Liturgie comtadine*, de M. Darius Milhaud. (Concert de Mme Marie-Thérèse Holley.) — **1er Septembre:** Musique et Théâtre: A propos d'une lettre de M. Bravard. — La situation de l'Opéra-Comique. — **15 Septembre:** T. S. F., « équipement national » et « théâtre d'Etat ». — **1er Octobre:** Questions de programmes. — **15 Octobre:** Le théâtre lyrique contemporain. — **1er Novembre:** Le centenaire de Boieldieu. — Musique et Radio. — **15 Novembre:** Premiers concerts de la saison: Hommage à Alfred Bruneau. — Première audition du *Chant Symphonique* de M. Serge Prokofieff. — Reprise de *Sigurd* à l'Opéra. — **1er Décembre :** Opéra : reprise de *L'Etranger*, de Vincent d'Indy; *Rayon de Lune*, ballet de Mme Carina Ari sur la musique de *Thème et Variations*, de Gabriel Fauré; M. Paul Paray conduit *Siegfried*. — Porte Saint-Martin : première représentation de *Fragonard*, de M. Gabriel Pierné. — Gaîté-Lyrique : reprise de *Coups de Roulis*, d'André Messager; Trianon-Lyrique, reprise de *Véronique*, d'André Messager. — **15 Décembre:** Le dixième anniversaire de Gabriel Fauré. — Premières auditions de Brahms, Le Flem, Alexandre Tansman et Maurice Emmanuel. — Œuvres de Louis Abbiate. — Société des Concerts: Mme Hélène Pignari dans la Grande Fantaisie pour piano de Schubert. — Concert Colonne: M. Ph. Gaubert. — Concert Jeanne Evrard: M. Albert Roussel. — Société des Etudes Mozartiennes.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Septembre: A propos de deux lettres inédites à Camille Pissarro.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Janvier: La légende du Régulus breton. — **1er Juillet:** Jacques Cartier. — **15 Octobre:** Un ami de Baudelaire: M. Ancelle, beau-père d'un fils du duc de Berry.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

15 Janvier: Avant la projection sur l'écran: « Madame Bovary », mise en pièces et 7 tableaux, par William Busnach. — **1er Février:** J.-K. Huysmans et Georges Rodenbach. — **15 Février:** Quatre ébauches d'Apollinaire. — **1er Avril:** Une version nouvelle d'un poème de Rimbaud. — **15 Avril:** Louise Colet et les Pachas. — **1er Mai:** Alfred Jarry et les huissiers. — **15 Mai:** Quelques sources ignorées de « Nana ». —**1er Juin:** La Fontaine et l'hygiène. — **15 Juin:** Les cendres de Giacomo Leopardi. — **1er Juillet:** A propos d'une erreur littéraire. — **15 Juillet:** Racine et les Colbert. — **15 Août:** Le mouvement des traductions. — **1er Octobre:** Un critique oublié: Emile Hennequin (documents inédits). — **15 Novembre:** Encore l' « Index translationum ». — **15 Décembre:** Une source de « Madame Bovary ».

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

15 Novembre: Kurt Jäckel: *Richard Wagner in der französischen Literatur*, Priebatsch (Breslau). — Charles Bouvet: *Nouveaux documents sur les Couperin*, Pierre Bossuet.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier: R. Villate: *Foch à la Marne;* Lavauzelle. — Général Piarron de Mondésir: *Souvenirs et Pages de Guerre*, Berger-Levrault. — **15 Mars:** Louise Thuliez: *Condamnée à mort;* E. Flammarion. — Roger Pelletier: *Captivité;* Tallandier. — Général Janin: *Ma mission en Sibérie* (1918-1920), Payot. — **1er Avril:** Drieu La Rochelle: *La Comédie de Charleroi;* Gallimard. — Paul Voivenel: *Avec la 67e division de réserve, I;* Toulouse, éditions de l'Archer. — Joseph Varenne : *L'Aube ensanglantée;* Editions de la Revue mondiale. — **1er Mai:** R. Poincaré: *Au service de la France. X. Victoire et Armistice, 1918;* Plon. — **1er Août:** Jacques Péricard: *Verdun*, Libr. de France. — G. Mordacq: *Le Drame de l'Yser. Surprise des Gaz, 1915*, Edit. des Portiques. — Col. Herbillon: *Le Général A. Micheler, d'après sa correspondance*, Plon. — V. Amiral Docteur: *Carnet de Bord*, Nouv. Société d'Editions. — Sir Basil Thomson: *Le Service secret allié en Grèce*, Editions de la Nouv. Rev. Critique. — Ed. Delarge: *La Guerre sous les mers*, Grasset. — E. Hashagen: *En route vers l'Ouest*, Plon. — **15 Août:** Camille Bloch: *Les Causes de la guerre mondiale;* Paul Hartmann. — Dr Franz Lipp: *Kriegsschuld-Kriegsende*, Strasbourg, Sebastian Brant-Verlag. — Blanche Maupas: *Le Fusillé;* Maison Coopérative du Livre, 6 *bis*, rue de l'Abbaye. — **1er Novembre:** Lloyd George: *Mémoires de guerre;* A. Fayard. — Georges Clémenceau: *Discours de guerre;* Plon. — Léon Savadjian: *Les origines et les responsabilités de la guerre mondiale*, Revue des Balkans, 71, rue de Rennes. — Pierre Renouvin: *La crise européenne et la Grande Guerre* (1914-1918); Alcan. — Pierre Desgranges: *Au service des marchands d'armes;* A. Redier. — De Rerva: *Feuillets d'un carnet de campagne;* Figuière. — Mémento.

PHILOSOPHIE

15 Janvier: Léon Wencelius: *La Philosophie de l'art chez les néoscolastiques de langue française*. Alcan, 1932. — Henriette Gally: *Ruskin et l'esthétique intuitive*. Vrin, 1933. — J. Segond: *Le problème du génie*. Flammarion, 1930. — Charles Nicolle: *Biologie de l'invention*. Alcan, 1932. — Lionel de Fonseka: *De la vérité dans l'art*. Libr. des Lettres et des Arts, 1930. — Camille Spiess: *Eros ou l'histoire physiologique de l'homme*. Colombes, Athanor, 1932. — Correspondance: D. Duvillé, *L'art du tracé*

rationnel de la lettre. — **1er Mars:** Stefan Sweig: *Freud.* Stock, 1932. — Sigmund Freud: *L'avenir d'une illusion.* Denoël et Steele, s. d. (1932). — *Essai de psychanalyse appliquée.* Gallimard, N. R. F., 1933. — R. et Y. Allendy: *Capitalisme et sexualité.* Denoël et Steele, 1932. — **1er Avril:** François Arouet: *La fin d'une parade philosophique: le Bergsonisme.* Les Revues, 1929. — Jacques Maritain: *La philosophie bergsonienne, Etudes critiques.* Libr. Valois, 1930. — V. Jankelevitch: *Bergson,* Alcan, 1931. — André Metz: *Bergson et le bergsonisme.* Vrin, 1933. — Emile Rideau: *Les rapports de la matière et de l'esprit dans le bergsonisme;* — *Le Dieu de Bergson,* Alcan, 1932. — Roger-E. Lacombe: *La psychologie bergsonienne; étude critique, Ibid.* 1933. — **15 Mai:** Félicien Challaye: *Nietzsche;* Mellottée. — *La vie de Frédéric Nietzsche d'après sa correspondance,* textes choisis et traduits par Georges Waltz, avec une préface biographique. Rieder, 1932. — Ernst Bertram: *Nietzsche, essai de mythologie;* traduit de l'allemand par R. Pitrou; *ibid.,* 1932. — **15 Juin:** Amédée Vulliod: *Aux sources de la vitalité allemande,* Rieder, 1931. — Louis Reynaud : *L'âme allemande,* Flammarion, 1933. — André Fauconnet : *Etudes sur l'Allemagne,* 1re série, Alcan, 1934. — Georges Lakhovsky: *Le racisme, ibid.,* 1934. — **15 Août:** Dr Minkowski: *Le temps vécu.* Collection de l'évolution psychiatrique, Paris, 1933. — Dr René Allendy: *Essai sur la guérison,* Denoël et Steele, 1934. — **1er Novembre:** Maurice Blondel: *La Pensée.* I. *La genèse de la pensée et les paliers de son ascension spontanée.* Alcan, 1934. — Louis Lavelle: *La présence totale.* Paris, Editions Montaigne, 1934. — Auguste Valensin: *Balthazar, Deux Dialogues philosophiques, suivis de commentaires sur Pascal, ibid.,* 1934. — Yves Simon: *Introduction à l'ontologie du connaître.* Desclée De Brouwer. 1934.

LES POEMES

1er Janvier: Pierre Morhange: *La Vie est unique,* Gallimard. — Fernand Dauphin: *A l'unisson du monde,* « Le Divan ». — Maurice Postel: *Les Allégresses,* « éditions Corymbe ». — Claude de Fréminville: *Adolescence,* « Amis de la Poésie ». — Jean Follain: *La Main Chaude,* R. A. Corréa. — Armand Got: *L'Arc en Fleur,* Bourrelier et Cie. — Roger Lafon: *Florilège pour l'Enfant Morte,* « Nouvelle Revue Critique ». — Alfredo Gangotena: *Absence,* chez l'auteur, à Quito. — **15 Janvier:** Thérèse Aubray: *Battements,* « Editions des Cahiers Libres ». — Rosita Girardot: *Toi...,* Figuière. — Diane de Cuttoli: *La Houle des Jours,* « La Revue Mondiale ». — Marie-Rose Michaud-Lapeyre: *Conscience,* Emile-Paul Frères. — Germaine Arel: *Le Roseau Bleu,* « La Caravelle ». — Germaine Blondin: *Au Clair de Lune,* R.-A. Corréa. — Noële Milliès: *Quelques Vers,* « Les Cahiers de Jeunesse ». — Jeanne-Yves Blanc: *Corbeille de Septembre,* « Les Gémeaux ». — Emilia Cuchet Albaret: *Le Message de la Cité,* Fischbacher. — Jeanne-Charles Normand: *Ne laissant que notre ombre...,* « le Rouge et le Noir ». — Madeleine Champion: *Au Rythme des Heures,* « l'Action Intellectuelle ». — **1er Février:** Fernand-Demeure: *Couleur d'Amour,* « éditions de la Guiterne ». — René Derville: *Feuilles Mortes,* « Mercure Universel ». — Charles-Philippe Forestier: *Images dans le Temps présent,* Gabriel Beauchesne et ses fils. — André Guibert-Lassalle: *Au Cartel des Tendresses,* René Debresse. — Jacques Saisset: *Poèmes,* « éd. du Prisme ». — Fernand Marc: *Nomenclature,* « éditions Sagesse ». — Théo Martin: *Voyage dans ton cœur,* « aux éditions septimaniennes ». — Pierre Trahard: *Les Jours sans ombre,* Boivin. — Jean Suberville: *Dans la Fosse aux Lions,* Maurice d'Hartoy. — **15 Février:** Henri-Erasme Anger: *Si le vent se taisait...,* Impr. de l'Ouest, Rennes. — André Berry: *La Corbeille de Ghislaine,* Firmin-Didot. — Georges Bonneau: *La Femme à la Faucille; Sept petits Poèmes d'Eté; l'Ile Heureuse; Six Grains de Sable du Sablier,* Messein. — Jacques Chantal: *Influences,* Guiauchain, Alger. — René Le Scieller: *Pendant que les Abeilles chantent...,* « chez l'auteur ». — Henri Prat: *Les Flambeaux,* « Revue moderne des Arts et de la Vie ». — Raoul Rebour: *Farandole des Soirs Dorés,* René Debresse. — René Rivière: *Sphinx,* « Nouvelles Editions Argo ». — Max Robbe: *Le*

Forçat, Messein. — Pierre Soc: *L'Arbre,* Grasset. — Taldir: *Choix de Poèmes,* Figuière. — Paul Voyle: *Les Fièvres de la Terre,* « Le Triangle ». — **1er Mars**: Charles Péguy: *Les Tapisseries: Eve,* Gallimard. — Marie Batilliat: *Poèmes,* Fasquelle. — René Guilleré: *Funiculaire,* Messein. — Jules de Montmorot: *Sonnets Italiens,* 2 tomes, René Helleu et, à Rome, Léo S. Olschki. — Jean Bordeaux: *Amitié des Choses,* Messein. — **15 Mars**: Théo Varlet: *Florilège de Poésie Cosmique* (1905-1930), « Mercure Universel ». — Robert-Edward Hart: *Guirlandes pour l'Automne,* The General Printing and Stationery Cy. Ltd, Port-Louis (Ile Maurice). — **1er Avril:** Charles Baudelaire: *Les Fleurs du Mal,* « l'Artisan du Livre ». — Charles Baudelaire: *Œuvres Complètes, Petits Poèmes en Prose,* « Société des Belles Lettres ». — Jules Laforgue: *Les Plus Belles Poésies de Jules Laforgue,* « L'Artisan du Livre ». — Henri de Régnier: *Airs pour l'Echo,* Chamontin. — Henri Arbousset: *Le Domaine de l'Aube,* « Editions Betelgeuse ». — **15 Avril:** Patrice de La Tour du Pin: *La Quête de joie,* « La Tortue ». — Philéas Lebesgue: *Les Miroirs du Temple,* Heugel. — Philéas Lebesgue: *Choix de Poèmes,* Figuière. — **1er Mai:** Yves-Gérard Le Dantec: *Ouranos;* Cahiers de la Quinzaine. — Jeanne Marvig: *Le Livre du Poète;* Editions du Travail, Toulouse. — Marthe Boissier: *Le Voyage de Psyché;* Editions de la Revue des Poètes. — Marc-Georges Mallet: *Pervigilium Veneris;* La Presse à Bras. — Louis-Carle Bonnard: *Poèmes pour Clymène;* Lemerre. — Abel Doysié: *Le Jazz d'Orphée;* Edgar Malfère. — Charles d'Eternod: *Calanques;* Le Divan. — **15 Mai:** Tristan Klingsor: *Choix de Poèmes,* Figuière. — Raymond Jacquet: *L'Amour avec des Pincettes,* « à la Jeune Parque ». — Lise Deharme: *Cahier de Curieuse Personne,* « Editions des Cahiers Libres ». — **1er Juin :** François Porché : *Vers,* Flammarion. — Jean Hytier: *La Cinquième Saison,* « les Cahiers du Sud ». — André Turquet: *Mimétisme,* A. Lemerre. — Jean Réande: *Inquiétude,* Georges Courville. — **15 Juin:** Emile Sicard: *Le Vieux Port,* « Cahiers du Sud ». — Raymond Christoflour: *La Rose et l'Ombre,* « Editions des Portiques ». — Pierre Moussarie: *Boules de Naphtaline,* « Editions de la Bouteille à la Mer ». — Louis Parrot: *Misery Farm,* J. Marciteau, Poitiers. — Albert Tustes: *L'Estavelle du Cœur,* « les Terrasses de Lourmarin ». — Yves Bescou: *Rythmes Inactuels,* « l'Action Intellectuelle ». — Jean Bucheli: *Malgré le Vœu de Pénélope...,* « la Caravelle ». — André Guibert-Lassalle: *Pavanes Nocturnes,* René Debresse. — Th. Griva: *Quarante et un Quatrains,* Kauffmann, Athènes. — Ali-Bert: *Anthologie des Poètes Néo-Classiques, tome deuxième,* Albert Messein. — Yvonne Ferrand-Weyher: *La Vigne d'Omar Kheyam,* « au Pigeonnier ». — Arsène Yergath: *Scarabées,* Victor Attinger. — **1er Juillet:** Yanette Delétang-Tardif: *Confidences des Iles,* Corréa. — Céline Arnauld: *La Nuit rêve tout haut,* « Collection des D. I. de l'Esprit Nouveau ». — Aragon: *Hourra l'Oural,* Denoël et Steele. — Donatien Robert: *Une Idylle à Montparnasse,* Floury. — Jean Laurent: *A la Clarté du Rêve,* Messein. — A.-M. Firpi: *Ramilles Cyrnéennes,* « éditions de la Revue du Languedoc ». — **15 Juillet:** Robert Houdelot: *Fugue un peu triste,* « La Presse à Bras ». — Henry Dérieux: *Le Regard sur le Monde,* « Bibliothèque des Marges ». — *Ballade de la Belle qui viendra,* « Les Argonautes ». — **1er Août:** Jules Supervielle: *Les Amis Inconnus,* Gallimard. — Xavier de Magallon: *Les Bucoliques de Virgile,* « les Editions Nationales ». — **15 Août:** Georges Bonneau: *La Couronne tressée,* Vanier-Messein. — Alphonse Métérié: *Cophetuesques,* Cahiers de la Quinzaine. — Jean Amrouche: *Cendres,* Editions de Mirages, Tunis. — Guy Chastel: *Vigiles,* au Pigeonnier. — Henri Puvis de Chavannes: *Le Visage de la Terre,* Messein. — Joseph Dulac: *Cantilènes du Temps perdu,* la Caravelle. — Jacques-Louis Aubrun: *Séguedilles,* la Guiterne. — Albert Duvaut: *Belles de Jour et Belles de Nuit,* Lemerre. — Henri de Clavières: *Bigorres,* Roumégoux, Savenay. — Jules Carpentier: *Poèmes du Moghreb,* la Jeune Académie. — **1er Septembre:** Cécile Périn: *Dicté par une Ombre,* « le Divan ». — Violette Rieder: *Les Fiancées,* « éditions du Trident ». — Charle-Auvrey: *Météores,* « la Caravelle ». — Renée Jardin: *Comme la Mer,* Corréa. — Jeanne Blin-Lefebvre: *Le Cœur Exagéré,* « Société Littéraire du Maine ». — **15 Septembre:** André Piot:

Chœur des Jeunes Hommes, Floury. — **1er Octobre:** Alphonse Séché: *Un Petit Tour d'Eternité*, Malfère. — Pierre-Jean Jouve: *Sueur de Sang. Nouveaux Poèmes*, « éditions des Cahiers Libres ». — Fernand Marc: *Chansons Nouvelles*, « éditions Sagesse ». — Fernand Marc: *Deux Poèmes*, « éditions Sagesse ». — Christian Dédeyan: *Journal crié dans la Nuit*, Corréa. — Jean Rousselot: *Poèmes*, « les Cahiers de Jeunesse ». — René Guiraud: *Simplement*, Messein. — **15 Octobre:** A.-P. Garnier: *L'Elégie Normande*, « aux dépens de l'auteur et en sa Librairie ». — Maurice-Pierre Boyé: *Elégies Romanesques et Champêtres*, Jean Naert. — Jean Romann: *Rimes et Bulles*, « la Jeune Académie ». — Carlos de Radzitzky: *Harmonika Saloon*, « Journal des Poètes ». — Henri Labat: *Regards*, Lainé et Tantet, Chartres. — Roger Richard: *La Halte Ensoleillée*, René Debresse. — **1er Novembre:** Albert Schneeberger: *Voix dans le Monde*, Mercure Universel. — Marie Chevalier-Villers: *Les Tendresses*, Alph. Lemerre. — Auguste Martin: *Journées*, Libr. Centrale et Universitaire, Lausanne. — Claire de Saint-Remy: *Les beaux Mois de l'Eté*, les Œuvres Représentatives. — Louis Manot: *La Clairière dans la Vie*, René Debresse. — Adrienne Revelard: *Paysages*, Terres Latines. — Louis Bauguion: *Cœur au zénith*, Edit. des Cahiers Libres. — Jean Bach-Sisley: *Jeux de Disques*, Ed. du Salon des Poètes de Lyon et du Sud-Est. — Raoul Hautier: *Réconciliations*, s. n. d'éditeur. — Ilarie Voronca: *Poèmes parmi les Hommes*, Journal des Poètes. — Ilarie Voronca: *Patmos*, Cahiers Libres. — René Meurant: *Naissance de la Révolte*, Journal des Poètes. — **15 Novembre:** Charles Grolleau: *L'Etoile et le Cyprès*. Desclée De Brouwer et Cie. — Armand Godoy: *Du Cantique des Cantiques au Chemin de la Croix*, Grasset. — Ernest Gaubert: *Sainte Estelle*, Bernard Grasset. — André Blanchard: *Invectives*, éditions du Trident. — Jean-Joseph Rabearivelo: *Presque Songes*, s. n. d'éditeur, Tananarive. — Charles Melaye: *Les Stances d'Outre-Tombe*, de Jean Moréas, « à l'enseigne de la Belle-Etoile ». — Charles Corm: *La Montagne Inspirée*, « La Revue Phénicienne », Beyrouth. — **1er Décembre :** Sébastien-Charles Leconte : *Les Bijoux de Marguerite*, Alphonse Lemerre. — Gilbert Charles : *Les Signes de la Nuit*, « Le Divan ». — André Payer : *Parabole du Jet d'Eau*, « Le Divan ». — Colonel Godchot : *Elégie écrite dans un cimetière campagnard*, traduit de Thomas Gray, « chez l'auteur ». — Albert Flory : *Le Livre de la Mort*, « au Pigeonnier ». — **15 Décembre:** Henriette Charasson: *Mon Seigneur et mon Dieu!* Ernest Flammarion. — Noël Ruet: *L'Anneau de Fer*, Editions de la Grive, Mézières. — Jeanne Sandelion: *Azur*, Edit. Jos. Vermant. — Sylvain Bonmariage: *Ode à la Fontaine de Belhamme, suivie d'autres Poèmes*, Edition Littéraire Internationale. — Emmanuel E. Signoret: *l'Etrange Aventure*, Fernand Aubier.

POETIQUE

15 Février : Henri Bremond : la poésie et la poétique. — Tome Xe de l'Histoire Littéraire du sentiment religieux en France: *La Prière et les prières de l'Ancien Régime* (Bloud et Gay, éd., 1932). — **15 Novembre:** La presse et la poésie. — André Rousseaux: *Où va la poésie?* — Enquêtes sur « *le plus beau vers de la langue française* » et sur « *la plus belle strophe de Victor Hugo* ». — M. André Thérive, les poètes et la poésie. — Mémento.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er Janvier: La police des mœurs au Conseil municipal. — **15 Février:** La Préfecture de Police et le scandale Stavisky. — **15 Avril :** René Faralicq: *Sur les pas sanglants...* (Editions de France). — **15 Mai:** Gaston Faralicq: *Trente ans dans les rues de Paris*, Librairie académique Perrin. — **15 Juillet:** Jacques Peuchet: *Les Secrets de la Police, de Louis XIV à Louis-Philippe*, Librairie Gallimard. — **1er Septembre:** Guy de Passillé: *Madame Lafarge* (Emile-Paul, Edit.). — Marcelle Tinayre: *Château en Limousin*, roman vrai (Flammarion). — **15 Octobre:** Max Frantel: *Caserio*, Emile-Paul.. — **15 Novembre:** Dr Léon Bizard: *La Vie des filles*, Grasset.

PREHISTOIRE

1er Janvier: M. C. Burkitt: *The old Stone Age, a study of palæolitic times, Cambridge*, University Press, pet. 80, nombr. ill. et cartes. — Morin-Jean: *Les Artistes préhistoriques*, étude critique, 24 pl., Laurens, pet. 8°. — **15 Janvier:** Nouvelles découvertes d'inscriptions glozéliennes hors de Glozel. — **1er Mars:** Maurice Busset: *Gergovie, Capitale des Gaules et l'Oppidum du Plateau des Côtes*, Delagrave, pet 8°, ill. de photos et de plans. — **15 Avril:** M. Louis: *Le Néolithique*, Nimes, Larguier, 8°, nombr. ill. — Emile Metzger: *Les Sépultures chez les Pré-Germains et les Germains des âges de la Pierre et du Bronze*, Nourry, 8°. — J. Holland Rose: *The Mediterranean in the Ancient World*, Londres, Cambridge University Press, in-18, ill. — **15 Août:** Dr Pierre Roffo: *Sur deux gisements paléolithiques des environs d'Alger*, Extr. de la Revue Africaine, Alger, 8°, ill. — M. A. Do Paço: *O Paleolitico do Minho*, Paris, Nourry, 8° ill. — J. R. Dos Santos : *As pinturas prè-historicas do Cachao da Rapa*, Porto, Institut d'Anthoropologie de l'Université, 8°, ill. — Dr G. Contenau: *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens*, Paris, Payot, 8°, ill. — Georges Drioux: *Cultes indigènes des Lingons, Essai sur les traditions religieuses d'une cité gallo-romaine avant le triomphe du christianisme*, Paris, Picard, et Langres, Impr. Champenoise, 8°, ill. — Mémento. — **15 Octobre:** M. Wilman: *The Rock-Engravings of Griqualand-West and Bechuanaland, Sauth-Africa*, Kimberley, Al. McGregor Memorial Museum; et Cambridge (Grande-Bretagne), Deighton Bell et Cie, 4°, LXX pl. et grande carte. — E.-F. Gauthier et Maurice Reygasse: *Le Monument de Tin-Hinan*, Extr. des *Annales de l'Académie des Sciences coloniales*, tome VII, 1934, Paris, Société d'Editions géographiques Maritimes et Coloniales, 4°, XVI planches.

PSYCHOLOGIE

1er Février: Georges Dumas: *Traité de psychologie*, I, II et III; Alcan, 1930-1933. — **1er Septembre:** *L'Année psychologique*, 2 vol. 1932, Ed.-F. Alcan. — E. Augier: *Mécanismes et Consciences*, F. Alcan, 1934. — F. Alengry: *Psychologie descriptive et appliquée*. Librairie d'Education Nationale, 1933. — *Journal de psychologie*, nov.-déc. 1933, Alcan.

PUBLICATIONS D'ART

1er Février: François Fosca: *Daumier*, Librairie Plon. — *L'Art des origines à nos jours*, tome II, 1.000 reproductions, Librairie Larousse. — Pierre du Colombier: *Les Arts* (*Tableau du XXe siècle*), Denoël et Steele. — Fernande Olivier: *Picasso et ses amis*, préface de Paul Léautaud, Librairie Stock. — **1er Novembre**: *Auguste Rodin* (*sculptures*), 42 photos inédites de Sougez, Editions Tel. — *Rodin* (*dessins*), préface de Georges Grappe, *30 fac-similés héliogravure*, Editions Braun et Cie. — *Léonard de Vinci*, Editions Tel. — *Maillol* (*sculptures*), préface de René Jean, Editions Braun et Cie. — *Degas* (*pastels et dessins*), préface d'Albert André, Editions Braun et Cie. — Paul Jamot: *La peinture en France*, Librairie Plon. — Alfred Leroy: *Histoire de la peinture française* (*1800-1933*), Albin Michel. — Mémento.

QUESTIONS ECONOMIQUES

1er Février: L'avenir des réseaux ferrés.

QUESTIONS JURIDIQUES

15 Janvier: Moralité, Race, Famille, dans le Code pénal italien et dans le Code pénal français. — **15 Février:** Un mot sur l'Affaire Stavisky. — Le Code pénal italien et les délits contre la Famille. — Inceste, bigamie, adultère, concubinage. — L'exercice, en Italie et en France, du métier de souteneur. — L'assistance familiale et l'abandon de famille. — De l'abus des expertises mentales. — Folklore juridique. — Salomon et le Président Magnaud. — **1er Juin:** *Notre législateur, notre opinion publique et notre*

législation pénale ou de la loi Avinain à la loi Paul Meunier en passant par l'affaire Stavisky. — **15 Septembre:** Fernand Payen, ancien bâtonnier: *Le Barreau; l'Art et la Fonction,* Grasset. — Mémento. — **1er Novembre:** Le côté juridique de l'Affaire Prince. — **15 Décembre:** Le côté juridique de l'Affaire Prince.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Février: Camille Vallaux: *Géographie générale des mers,* in-8, Alcan. — Jean Thiry: *Rôle du Sénat de Napoléon dans l'organisation militaire de la France impériale,* in-8, Berger-Levrault. — C. Mercer: *Journal de la Campagne de Waterloo,* in-12, Plon. — M. de Tascher: *Journal de campagne d'un cousin de l'impératrice* (1806-1813), in-12, Plon. — Mémento. — **15 Septembre:** Général Mordacq: *Les Leçons de 1914 et la prochaine guerre.* Flammarion. — Général Loizon: *La manœuvre d'aile et la manœuvre défensive,* Berger-Levrault: *La fin de la Nation armée,* id. — Ch. de Gaulle : *Vers l'armée de métier,* id. — Cte de Lignières : *Souvenirs de la Grande Armée,* Edit. Roger. — F. Guittard: *Souvenirs du Premier Empire,* Edit. Guittard. — G. Pastre: *La défaite d'Armide, Iéna,* Berger-Levrault. — M. Dupont: *Nos vieux Houzards,* id. — Henry d'Estre: *Bourmont* (Plon). — W. Sérieyx: *Le général Fabvier,* Tallandier. — V.-A. Salaün: *La Marine française, de 1870 à nos jours,* Edit. de France. — Claude Farrère: *Histoire de la Marine Française,* Flammarion. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Janvier: Gaston Gaillard: *La fin d'un temps,* Editions Albert. — Victor Monod: *Dieu dans l'Univers,* Fischbacher. — Joseph Turnel: *La Papauté,* Rieder. — Charles Richet: *La grande Espérance,* Editions Montaigne. — Gilbert Maire : *William James et le pragmatisme religieux,* Denoël et Steele. — Abbé Félix Klein: *La vie humaine et divine de Jésus-Christ, Notre-Seigneur,* Bloud et Gay. — Mémento. — **1er Mars:** S. Debré: *L'humour judéo-alsacien,* Editions Rieder. — Pierre Hirsch: *De Moïse à Jésus,* la Renaissance du Livre. — Edmond Fleg: *Jésus raconté par le Juif Errant,* Nouvelle Revue Française. — Victor Giraud: *La vie tragique de Lamennais,* Félix Alcan. — A propos de Voltaire. — Mémento. — **15 Mai:** Alfred Loisy: *La Religion d'Israël, La Naissance du Christianisme;* Emile Nourry. — Marcel Granet: *La pensée chinoise;* La Renaissance du Livre. — Denis Saurat: *Histoire des Religions;* Denoël et Steele. — Henri Roger: *Les Religions révélées;* les Œuvres Représentatives. — M. Postel: *La Correspondance Fraternelle.* — Mémento. — **15 Août:** Mgr Grente, évêque du Mans: *Fléchier,* Flammarion. — Victor Poucel: *Les choses nous parlent ou les entretiens dérobés,* Bloud et Gay. — *Le révérendissime Père Adrien Borrelly, abbé de Saint-Michel-de-Frigolet,* 1838-1901, Aubanel Fils Aîné, Avignon. — *La Revue Carmélitaine,* Desclée De Brouwer, Paris.

LES REVUES

1er Janvier: *Revue parlementaire:* Fachoda, lointaine origine de la guerre de 1914; la politique de M. Gabriel Hanotaux remplacée par celle de Delcassé. — *La nouvelle revue française:* Fagus, vu par M. Paul Léautaud. — *La nouvelle revue:* la danse en pays basque. — Mémento. — **15 Janvier:** *Esprit:* Notes de Mme Andrée Viollis sur l'Indochine ou: comment par la barbarie de quelques fonctionnaires et la stupide méconnaissance des droits de l'indigène, la France se fait haïr en Asie et court le risque d'en être chassée, si elle ne corrige pas les méthodes abominables de son administration. — *La Revue de Paris:* La Chambre 40, à l'Amirauté britannique, et la défense contre les sous-marins allemands. — *La Revue des Vivants:* Positions de combat de l'Ordre nouveau ou le rébus d'un nouveau groupe de réformateurs. — Mémento. — **1er Février:** *L'Etudiant catholique:* Henri Bremond, le premier écrivain français catholique « de manière absolument pure ». — *Les Œuvres Libres:* témoignages de Jules Claretie sur ses confrères de l'Académie française. —

Revue des Deux-Mondes: souvenirs de Ludovic Halévy: Napoléon III au théâtre; l'impératrice Eugénie tutoie Edmond About; les Prussiens de 1867 vus par Prévost-Paradol. — Mémento. — **15 Février:** *Revue Bleue:* son rajeunissement au seuil de sa 72e année; débuts de Brunetière et la cause de sa rupture. — *La Revue Française de Prague:* Souvenir de Fagus, par M. André Castagnou. — Rencontre de poètes: *l'Elite,* poème ancien de Jehan Rictus; la *Revue des Poètes*: poésie de M. Pierre de Nolhac. — *Naissance: la Revue Dix.* — Mémento. — **1er Mars:** *La Nouvelle Revue Française:* le comte de Gobineau: une lettre inédite de Mme Cosima Wagner à M. Robert Dreyfus; M. Abel Bonnard et l'amateurisme de Gobineau; notes inédites de Gobineau. — *Les Amitiés,* un poème de M. Roger Bodart. — *Marsyas:* vers d'une fillette de neuf ans. — Naissances: *Réagir; l'Homme Réel; Centre-Sud; Heures Quercynoises.* — Mémento. — **15 Mars:** *Europe:* lettres de guerre de D.-H. Lawrence: le peuple de Cornouailles peu belliqueux; l'écrivain et son devoir social; arguments pour les objecteurs de conscience; nécessité de la solitude. — *Æsculape:* la grossesse de Néron, d'après une compilation anonyme, d'après Jacques de Voragine et d'après un évêque éthiopien. — Mémento. — **1er Avril:** *Dante:* fragments d'une « épître au roy sur la victoire de Fontenoy », inspirée par Mme de Pompadour et signée de sa main au bas d'une belle copie. — *L'Appel des Muses:* une dame, officier d'Académie, groupe des versificateurs; un sonnet, un sixain t quelques lignes de prose, de M. Albert Garenne. — *Le Divan:* extraits de deux très beaux poèmes de Mme Marie-Louise Boudat. — Mémento. — **15 Avril:** *Europe:* M. Romain Rolland et Malwida von Meysenbug. — *Le Trésor des Lettres*: Elémir Bourges en 1872 et en octobre 1914. — *Les Marges:* Poèmes de M. Tristan Klingsor. — L'émeute du 6 février et les revues. — Mémento. — **1er Mai:** *La Revue Universelle:* Barrès: notes sur Briand et sur Jean Moréas. — *Le Revue de Paris:* M. Paul Morand, le roman policier et le goût de la mort. — *Réargir:* le bel hommage de M. Maurice Maeterlinck au roi Albert Ier. — *Les Amitiés:* un poème de M. Jean Tersanne. — Mémento. — **15 Mai:** *La Muse Française:* un sonnet de M. Ernest Raynaud; le souvenir de Sébastien-Charles Leconte et ses conseils au poète. — *Les Marges:* Guillaume Apollinaire évoqué à Carthage. — *Revue des Deux-Mondes:* le désert de lave en Irak, l'exploitation du pétrole, la curiosité inquiète de l'Orient. — Naissance: *Grandgousier.* — Mémento. — **1er Juin:** *La Kahena:* renseignements sur la vie et la mort de Marius Scalési, grand poète de langue française, et deux poèmes admirables de ce « maudit ». — *La Revue de France:* inédits de Lamartine: un essai sur l'architecture et deux strophes sur Dieu et la nature. — *Commune:* Chant anonyme de prisonniers chinois. — Mémento. — **15 Juin:** *La Revue universelle:* jeu de chiffres et prophéties. — *La Nouvelle Revue:* Un mot de Constans, qui est d'actualité; indignation de la jeunesse contre les parlementaires en 1889 et 1893. — *Le Mois:* nouvelles de M. Gabriel d'Annunzio. — *La Revue de Paris:* lettres d'Anglais tués pendant la guerre. — Mémento. — **1er Juillet:** *Hippocrate*: demain et la famille? — *Marsyas:* un manifeste de M. Denis Saurat pour la connaissance et pour la grandeur de Victor Hugo. — *Prolétariat:* sur les mineurs; une page de Zola; une page d'un mineur de 1934. — *Nouvelle Revue Française:* M. Julien Benda et la philosophie de Roland, nouveau-né. — Mémento. — **15 Juillet:** *Le Divan*: documents inédits sur la légion d'honneur de Stendhal. — *Cahiers Léon Bloy:* la mort de Berthe Dumont (*La Femme pauvre*) narrée par Léon Bloy. — *La Revue de Paris:* le souvenir de Camille Groult, le collectionneur. — Mémento. — **1er Août:** *L'Alsace Française:* les chansonniers, Paulus et la popularité du général Boulanger. — *N. R. F.:* chansons dans le goût populaire, de M. Jean Prévost. — *La Revue Mondiale:* campagne contre l'immoralité limitée à la question sexuelle. — *Esprit:* un débutant-poète de 1934 ressemble à un débutant-poète de 1894. — Mémento. — **15 Août:** *La Revue de Paris:* M. Paul Claudel juge Wagner et l'Allemagne du point de vue de l'artiste catholique. — *La Revue de France:* M. Gabriel Hanotaux rapporte un mot de Victor Hugo et un entretien entre Taine et Pasteur. — *La Revue Française de Prague :* Déclarations du Président Masa-

ryk sur la paix et sur la peine de mort. — Mémento. — **1er Septembre:** *Les Primaires:* deux chansons congolaises. — *La Grande Revue:* présentation et pages d'un roman: « Llam la truite ». — *Contrepoint:* le surréalisme véritable de Francis Jammes. — *Le Bulletin des Lettres:* pacifisme raisonné de M. André Bridoux. — *Visages du Monde:* le grenier des Goncourt, souvenirs de M. Jean Ajalbert. — Mémento. — **15 Septembre :** *La Revue de Paris:* Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont; expliqués par M. Albert Thibaudet. — *La Revue universelle, Revue des Deux Mondes:* sur le maréchal Liautey. — *La littérature internationale:* l'adhésion de M. André Gide au communisme expliquée par M. P. Nizan. — Mémento. — **1er Octobre:** *L'Homme réel:* 1934 ressemble trop à 1914; la guerre menace, faute d'une jeunesse qui ait chassé Géronte du pouvoir. — *La Revue Mondiale:* J.-M. de Hérédia et l'assassin de Mme de Lamballe. — *Revue des Deux Mondes:* l'épidémie, arme de guerre; le microbe employé par les Allemands en 1917; l'avenir redoutable. — Mémento. — **15 Octobre:** *Europe:* Journal d'un homme de quarante ans, par M. Jean Guéhenno. — *Esprit:* un poème de M. Léon Damas, noir cultivé, qui écrit en « petit nègre » aussi bien que quelques blancs. — *La Revue de Paris:* esthétique des mathématiques pures. — *Le Mois:* sur les dates de la naissance et de la mort de Jésus-Christ. — Mémento. — **1er Novembre:** *La Nouvelle Revue française:* Le sonnet « Les Voyelles » de Rimbaud, expliqué par M. Henri Héraut d'une manière qui satisfait l'intelligence. — *Les Amitiés:* un poète chante en prose le calcaire qui est tour à tour humain, moins humain et surhumain. — *Le Bulletin des Lettres:* Lyautey en août 1914 et après la prise de Taza. — Mémento. — **15 Novembre:** *L'Archer:* Pétain jugé par un officier sous ses ordres, en 1916; départ du drapeau d'un régiment rayé des contrôles après de trop lourdes pertes. — *La Guiterne:* lectures de Rimbaud concernant la magie. — *Eurydice:* poèmes de M. Philippe Chabaneix. — *Cahiers Léon Bloy:* souvenirs de M. G. Hanotaux sur Bloy et la famille de l'écrivain. — Mémento. — **1er Décembre :** A propos du sonnet « Les Voyelles » : renseignements de M. René Martineau; M. le colonel Godchot rappelle que, dès novembre 1904, dans le *Mercure,* M. Ernest Gaubert établit la relation entre le poème et les images des alphabets. — *Cahiers Lucien Rolmer :* correspondance et vers inédits du gracieux poète. — *Revue des Deux Mondes :* l'armistice en plein combat, par le colonel Grasset. — *Naissance : La part du feu.* — Mémento. — **15 Décembre:** *Le Beau Navire:* revue nouvelle; « fragment de saint André », poème de son filleul, M. André Salmon. — *Les Marges:* quelques réponses à une enquête sur ce que feront les écrivains pendant la Révolution. — *Réagir:* les touches nasales et la guérison. — *L'idée libre:* combats de poissons. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier: Jules Romains: « Les Hommes de bonne volonté ». V. *Les Superbes;* VI. *Les Humbles,* Librairie Flammarion. — Henri Béraud: *Ciel de Suie.* Editions de France. — André Billy: *Princesse folle,* Librairie Flammarion. — Matei Roussou: *Une garce angélique,* Nouvelle Revue Critique. — Karem Bramson: *Star,* Librairie Flammarion. — Jeanne Brousson-Gaubert: *Les Héritiers provisoires,* les Œuvres Représentatives. — Roger Couderc: *Justine,* Librairie Gallimard. — **15 Janvier:** André Rouveyre: *Singulier,* Mercure de France. — Geneviève Fauconnier: *Claude,* Librairie Stock. — Robert Bourget-Pailleron: *L'Homme du Brésil,* Librairie Gallimard. — Roger Vercel: *Le maître du rêve,* Albin-Michel. — Emmanuel Bove: *Le meurtre de Suzy Pommier,* Emile-Paul frères. — Marie-Anne Commène: *Eté,* Librairie Gallimard. — Yvon Lapaquellerie: *Le joli garçon,* Flammarion. — Jean Tousseul: *Au bord de l'eau,* Editions Rieder. — **1er Février:** Léon Daudet: *Un amour de Rabelais,* E. Flammarion. — Emile Henriot: *Le Pénitent de Psalmodi,* Librairie Plon. — Philippe Hériat: *L'araignée du matin.* Denoël et Steele. — Christiane Aimery: *La Dormante,* Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Georges Poncet: *Seul, sous le ciel,* E. Flammarion. — Madeleine Paz: *Une seule*

chair, Editions Corréa. — Victor Marguerite: *Nos égales,* E. Flammarion. — **15 Février:** Edmond Jaloux: *La grenade mordue,* Librairie Plon. — Francis de Miomandre: *Otarie,* Editions Maurice d'Hartoy. — Michel Corday: *Ciel Rose,* E. Flammarion. — Léon Riotor: *L'Univers en folie,* Lemerre. — Panaït Istrati: *La maison Thüringer,* Editions Rieder. — Francis Carco: *Contes du Milieu,* Editions de France. — Paul Morand: *Rococo,* Bernard Grasset. — Benoît Bouche: *La vie continue,* Editions Rieder. — Jean Tousseul: *La mouette,* Editions de Belgique. — **1er Mars:** Georges Duhamel: *Le Jardin des Bêtes sauvages,* Mercure de France. — Binet-Valmer: *Maîtres du monde,* E. Flammarion. — René Jouglet: *Le Jardinier d'Argenteuil,* Bernard Grasset. — Bernard Nabonne: *La Magicienne,* Editions de France. — Gabriel Chevallier: *Clarisse Vernon,* Editions Rieder. — François-Paul Raynal: *Au fil de la Sumène,* Librairie Orobitz. — François Duhourcau: *Le roman de Roncevaux,* Editions Excelsior. — **15 Mars:** Francis Carco: *La lumière noire,* Albin Michel. — Jean de Bosschère: *Satan l'obscur,* Denoël et Steele. — Guillaume Gaulène: *Le comte Serge,* Editions Baudinière. — Marie Gevers: *Madame Orpha,* Attinger. — Eugène Joliclerc: *Meâ Culpâ,* Tallandier. — Jacques Baïf: *Naufrage,* Editions du Siècle. — Panaït Istrati: *Le bureau de placement,* Editions Rieder. — **1er Avril:** J. Malègue: *Augustin ou le Maître est là,* Editions Spes. — Marguerite Yourcenar: *Denier du rêve,* Bernard Grasset. — René Behaine: *La Solitude et le Silence,* Bernard Grasset. — René Crevel: *Les pieds dans le plat,* Editions du Sagittaire. — Jean Bommart: *U-31,* Lemerre. — Franz Hellens: *Fraîcheur de la mer,* Librairie Gallimard. — **15 Avril:** François Fosca: *C'était hier l'été,* Librairie Plon. — Louis Guilloux: *Angélina,* Grasset. — Maurice Bedel: *La Nouvelle Arcadie,* Gallimard. — Marcel Jouhandeau: *Binche-ana; Monsieur Godeau marié,* Gallimard. — Louis Jean-Finot: *L'argent-roi,* Editions Excelsior. — René Vaillot: *La Mornaz,* Editions de la Madeleine. — **1er Mai:** Antonine Coullet-Tessier: *Rue barrée;* Editions Cosmopolites. — Raymond Housilane: *Individu;* Bernard Grasset. — Paul Morand: *France la doulce;* Gallimard. — André Cazanave: *La terre de l'amour,* Librairie Fasquelle. — Pierre Humbourg: *Impasse,* Gallimard. — Paul d'Estournelles: *Navire de chance,* Gallimard. — Octave Fillonneau: *L'homme en peau,* Stock. — Mémento. — **15 Mai:** J.-H. Rosny aîné: *Les compagnons de l'univers,* Mercure de France. — Julien Green: *Le Visionnaire,* Librairie Plon. — Albert Soulillon: *Elle, ou le Ford-France* 580, Gallimard. — Pierre Villetard: *L'enfant terrible,* Férenczi. — Dorette Berthoud : *Faillir,* Librairie Redier. — Marcelle Vioux: *Le roi vagabond,* E. Fasquelle. — François Mazade: *Mentir,* E. Fasquelle. — Lorenzi di Bradi: *Mal-Aimée,* Tallandier. — Mémento. — **1er Juin:** Léon Bopp: *Jacques Arnaut,* Librairie Gallimard. — Claude Morgan: *Violence,* E. Flammarion. — Pierre Hubermont: *Marie des Pauvres,* Editions Rieder. — J. Kessel: *Les enfants de la chance,* Librairie Gallimard. — Georges Lubin: *La terre a soif,* Editions Montaigne. — Constant Burniaux: *L'Aquarium,* Editions Rieder. — Henri Drouin: *Angèle,* Librairie Gallimard. — J. Sarda: *La descente,* Imprimerie régionale, Toulouse. — **15 Juin:** André Maurois: *L'instinct du bonheur,* Grasset. — Stéphane Manier: *La femme de quatre sous,* Alexis Redier. — Pierre-Albert Birot: *Remy Floche, employé,* Denoël et Steele. — Lucien Laforge: *Dialogues posthumes,* Denoël et Steele. — Maurice Rué: *La route aux embûches,* Gallimard. — Ferdinand Duviard: *Le lycée sentimental,* Editions Montaigne. — Pierre Apestéguy: *Cœurs basques,* Librairie Fasquelle. — Jean Gaulmier: *Matricule huit,* Rieder. — **1er Juillet:** Maurice Constantin Weyer: *Une corde sur l'abîme,* Rieder — Joseph Jolinon: *L'arbre sec,* Rieder. — Charles Silvestre: *Le passé d'amour,* Librairie Plon — Jeanne Graves: *Amoureuse 1933,* Rieder. — Maria Luz: *Salle commune,* Editions Saillard. — Henriette Valet: *Madame 60 bis,* Grasset. — Raoul Stephan: *Le fils de ma chair,* Albin-Michel. — Georges Malibrant: *Une femme simple,* Denoël et Steele. — Mémento. — **15 Juillet :** Jean Giraudoux: *Combat avec l'ange,* Grasset. — Paul Bourget: *Une laborantine,* Plon. — Martial-Piéchaud: *Charline,* Plon. — Edith Thomas: *La Mort de Marie, L'Homme criminel,* Gallimard. — Marcelle Sauvageot: *Commen-*

taire, La Connaissance. — **Christiane Fournier**: *Le roman de la mal-aimée*, Nouvelle Revue Critique. — **José Théry**: *Prenez garde à la jeunesse*, Albin-Michel. — Mémento. — **1er Août**: **Philippe Hériat**: *La foire aux garçons*, Denoël et Steele. — Constantin: *Le Paradis empoisonné*, Emile-Paul. — Jean Martet: *Monseigneur*, Albin Michel. — Jeanne Galzy: *Jeunes filles en serre chaude*, Gallimard. — Marcelle Tinayre: *Château en Limousin*. E. Flammarion. — Léon Creissels: *La passion folle*, Albin Michel. — Joe Bousquet: *Le rendez-vous d'un soir d'hiver*, Editions René Debresse. — **15 Août**: Gaston Chérau: *Le pays qui a perdu son âme*, J. Férenczi et fils; *Le Pimpet*, Librairie Delagrave. — Henry de Montherlant: *Les Célibataires*, Bernard Grasset. — Bernard Roy : *Fanny ou l'Esprit du large*, Les Ecrivains associés. — Francis Carco: *Paname*, Les Editions de France. — Henry Bordeaux: *Le Chêne et les Roseaux*, Librairie Plon. — Mémento. — **1er Septembre**: Gilbert de Voisins: *La vieille et ses trois*, Grasset. — Frédéric Lefèvre: *La difficulté d'être femme*, Flammarion. — Raymond Millet: *Les chemins interdits*, Alexis Redier. — Florian Parmentier: *L'abîme*, Messein. — Engène Dabit: *Un mort tout neuf*, Gallimard. — Gabriel Chevallier: *Clochemerle*, Rieder. — Louis et René Gerriet: *La Belle du hameau*, Editions des Portiques; *Le Puits de la Core*, Denoël et Steele. — Maurice Fleurial: *La vie aventureuse de M. X.*, d'Hartoy. — **15 Septembre**: Bernard Barbey: *Ambassadeur de France*, Librairie Stock. — Maurice Genevoix : *Marcheloup*, Flammarion. — Edouard Peisson : *Gens de mer; Une femme*, Bernard Grasset. — Tristan Bernard: *Visites Nocturnes*, Albin Michel. — Romain Rolland: *L'enfantement*, Albin Michel. — Han Ryner: *Bouche d'or, patron des pacifistes*, A. Messein. — Mémento. **1er Octobre**: Francis Carco: *Mémoires d'une autre vie*, Albin Michel. — Robert Chauvelot: *Aïmata, fille de Tahiti*, Editions Baudinière. — Kikou Yamata: *Vies de Geishas*, Gallimard. — Auguste Bailly: *L'homme né de la chair*, Editions du Siècle. — Albert Touchard: *Le déserteur*, Grasset. — Jacques Termant: *Forces obscures*, Les Œuvres Représentatives. — Gabriel Trarieux: *Monte-Carlo*, Flammarion. — Colette Yver: *Mammon 1924*, Calmann-Lévy. — Francis Lacroix: *Le sang des autres*, Editions Jos. Vermaut. — **15 Octobre**: Guy Mazeline: *Le capitaine Durban*, Nouvelle Revue Française. — Ignace Legrand: *A sa lumière*, Emile-Paul. — Jacques Carton: *Le chêne creux*, Albin Michel. — Roger Breuil: *Les uns et les autres*, Gallimard. — Juliette Pary: *Les hommes sont pressés*, Gallimard. — Ekaterina Darskaïa: *Echec à l'amour*, Rieder. — Pierre Soc: *L'Irréelle*, Grasset. — Lorenzi de Bradi: *La chair commande*, Albin Michel. — **1er Novembre**: Gaston Chérau: *Sa destinée*, Albin Michel. — Irène Némirovsky: *Le pion sur l'échiquier*, Albin Michel. — Marcelle Vioux: *l'Amour sauveur*, E. Fasquelle. — Edmond Jaloux: *Dessins aux trois crayons*, Libr. Plon. — Marcel Arland: *Les Vivants*, Gallimard. — Marcel Aymé: *Le nain*, Gallimard. — Marcel Jouhandeau: *Chaminadour*, Gallimard. — Lucie Delarue-Mardrus: *Passions américaines*, J. Ferenczi et fils. — **15 Novembre**: Roland Dorgelès: *Si c'était vrai?* Albin Michel. — Robert Poulet: *Les ténèbres*, Denoël et Steele. — J.-H. Rosny aîné: *Les arrivistes... et les autres*, Flammarion. — Henri Pourrat: *Monts et Merveilles*, Albin Michel. — André Berge: *Le bonheur difficile*, Plon. — Bertrand Defos: *La corde raide*, Albin Michel. — Gaston Demongé et André Chardine: *Thomas Boqueron*, Maugard, à Rouen. — Jean-T. Talbot: *R'Adam et R'Eve*, Mercure Universel. — Gilbert Lély: *Arden*, Librairie du Luxembourg. — **1er Décembre** : Yves Florenne : *Le hameau de la solitude*, Mercure de France. — Louise de Vilmorin : *Sainte-Unefois*, Gallimard. — Georges Pillement : *La vraie Georgina et l'autre*, Grasset. Henri Pollès : *Les paralytiques volent*, R. A. Correâ. — Andrée Sikorska : *Les Crapauds buffles*, Férenczi. — André Rouveyre : *Singulier*, édition augmentée d'une troisième partie, Mercure de France. — **15 Décembre**: Rachilde: *La femme Dieu*, Férenczi; *Mon étrange plaisir*, Editions Baudinière. — Georges Duhamel: « *Chronique des Pasquier* »: *Vue de la Terre promise*, Mercure de France. — André Thérive: *Le troupeau galeux*, « *Chronique d'Antoinette Bourignon* », Grasset.

SCIENCE FINANCIERE

1er Avril: Michel-A. Heilperin: ***Monnaie. Crédit et Transfert,*** Sirey. — Raymond Patenôtre: *La crise et le drame monétaire,* Gallimard. — Robert Eisler: *La monnaie, cause et remède de la crise économique mondiale,* Librairie Valois.

SCIENCE SOCIALE

1er Janvier: Henri de Man: *Le socialisme constructif,* Alcan. — Michelin: *Des faits et des chiffres sur l'automobile en France,* Revue « *Prospérité* ». Clermont-Ferrand. — Mémento. — **15 Janvier**: Mirkine-Guetzevitch: *Droit Constitutionnel international.* Librairie du Recueil Sirey. — Pranas Dielininkaitis: *La Liberté scolaire et l'Etat.* Alcan. — Albert Antin: *L'Ecole Unique.* Alcan. — Gustave Kass: *L'Etat éducateur.* Editions de la Revue des Indépendants, 97, avenue de Clichy. — Mémento. — **15 Février:** Rodolphe Laun: *La Démocratie, essai sociologique, juridique et de politique morale,* Delagrave. — Mémento. — **15 Mars:** Robert Randau et Abdelkader Fikri: *Les Compagnons du Jardin,* préface de René Maunier, Editions Domat Montcrestien. — Mémento. — **15 Avril:** Henri Noyelle: *Utopie libérale, Chimère socialiste, Economie dirigée,* Sirey. — Octave Aubert: *Le moulin parlementaire,* illustrations de Gassier. Aristide Quillet. — Mémento. — **15 Mai:** Louis de Launay: *La Fin d'un monde et le monde nouveau;* Tallandier. — Mémento. — **15 Juin:** R. Aron et A. Dandieu: *La Révolution nécessaire,* Grasset. — Daniel-Rops: *Eléments de notre Destin,* Spes. — Georges Servoingt: *Que faire pour que ça change?* Espoir français, 38, rue de Liège. — Mémento. — **15 Août:** Georges Lachapelle: *Les Régimes électoraux,* Armand Colin. — Mémento. — **15 Septembre:** Fernand Nicaud: *La Séparation de la politique et de l'Etat* (*dédié aux victimes du 6 février* 1934), Eugène Figuière. — Georges Roux : *Révolution* (*dédié à ceux de mes camarades qui demain tomberont pour qu'il y ait une France nouvelle*), Nouvelles Editions Latines, 21, rue Servandoni. — Robert Francis, Thierry Maulnier et Jean-Pierre Maxence: *Demain la France* (*dédié aux morts du 6 février, premiers témoins de la prochaine révolution, tombés sous les balles d'un régime antinational, antisocial et inhumain*). — René Bergerioux: *France... en avant!* Librairie Firmin-Didot. — Georges Viance: *La France veut un chef!* Flammarion. — René Capitant: *La Réforme du Parlementarisme,* Librairie du Recueil Sirey. — Mémento. — **15 Octobre:** W. Drabovitch: *Fragilité de la Liberté et Séduction des Dictatures, essai de psychologie sociale,* Mercure de France. — Bernard Lavergne: *La nécessité du double suffrage universel: suffrage universel individuel; suffrage universel social,* Editions de l'Année politique, Gamber. — Mémento. — **15 Décembre:** Jacques Bardoux: *Le Drame français: refaire l'Etat ou subir la Force,* Les Portiques. — Joseph-Barthélemy: *Essais sur le Travail parlementaire et le système des Commissions,* Delagrave. — Mémento.

SCIENCES MEDICALES

15 Mars: Docteur Octave Béliard: *Magnétisme et Spiritisme,* Librairie Hachette. — Docteur Léopold-Lévi : *Nouvelles Etudes d'Endocrinologie,* 18 fr., Editions de l'Esprit Médical, 31, rue Bergère. — Docteur Serge Voronoff: *Les Sources de la Vie,* 15 fr. Fasquelle. — Docteur Henri Vignes: *La durée de la Grossesse et ses Anomalies,* 15 fr., Masson et Cie, éd. — Docteurs H. Vignes et G. Blechmann: *Les Prématurés,* 20 fr., Masson et Cie. — Docteur Henry Duprat: *Théorie et Technique Homéopathiques,* Martin et Ternet, imprimeurs-éditeurs, Vienne. — L. Panisset: *Les Maladies des Animaux transmissibles à l'Homme,* Vigot frères. — Docteur Amin Gemayel: *L'Hygiène et la Médecine à travers la Bible,* Librairie orientaliste Paul Geuthner. — Elie Metchnikoff: *Trois Fondateurs de la Médecine moderne: Pasteur, Lister, Koch,* F. Alcan. — Docteur Maurice Boigey: *Sylvie ou la Physiologie de la Femme nouvelle,* éditions Jules Tallandier. — Docteur G. Saint-Paul (G. Espé de Metz) : *Thèmes Psycho-*

logiques: La Religion de l'Intelligence et la Morale scientifique. — **1er Août:** Docteur Franck Mayrac: *La Médecine et les Médecins dans l'Œuvre d'Anatole France*, Imprimerie Régionale, 59, rue Bayard, Toulouse. — Docteurs Léon et Raymond Dieulafé: *L'Enfant, Morphologie, Evolution, Anatomie Médico-chirurgicale*, Baillière et Fils. — Docteur Cabanès: *Mœurs Intimes du Passé*, Albin Michel. — Docteurs Lucien, Parisot et Richard, *Traité d'Endocrinologie; l'Hypophyse*, Gaston Doin et Cᵒ. — Marie Bonaparte: *Edgar Poe*, Denoël et Steele. — Docteur Le Geard: *La Neurasthénie*, Parisis-Edition, 37, rue des Acacias, Paris. — Docteur René Cruchet: *La Conquête pacifique du Maroc*, préface de M. Th. Steeg. Berger-Levrault. — Docteur Félix Regnault: *L'amour chez George Sand.* — **15 Novembre:** *Formes, Vie et Pensée*, par le Groupe lyonnais d'études médicales et biologiques, Librairie Levandier, 5, rue Victor-Hugo, Lyon, 20 fr. — *Médecine et éducation*, par le même Groupe, même éditeur, 12 fr. — Dr Gilbert-Robin: *Les drames et les angoisses de la jeunesse*, Flammarion, 12 fr. — Dr Pierre Vachet : *Psychologie du vice*, Grasset. — Dr Louis Dartigues: *Dans le rythme du monde*, Doin, éd. — H. Le Savoureux: *Bergsonisme et neurologie*, N. R. F.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

1er Février: *Bardo Thodol*, livre des morts tibétain, édité par Evans-Wentz, traduit par Mme Marguerite La Fuente (Adrien Maisonneuve, éditeur, 5, rue de Tournon. — **1er Avril:** Quelques prédictions pour 1934. — M. Kerneïz et Maurice Privat dans « Vu ». M. Max Jacob et Robert Dax dans « l'Intransigeant ». — L'Almanach astrologique de M. Chacornac et les astrologues de l'Inde. — **15 Juin:** Dom Necroman: *Planètes et Destins*, Maurice d'Hartoy. — *Demain*, revue belge d'astro-dynamique (Bruxelles). — A. Micha: *Evangile solaire ou la science profonde des grands sages*, Editions Adyar, Paris. — **1er Novembre:** Dim Delobsom: *Les secrets des sorciers noirs*, Emile Nourry. — Papus (œuvre posthume): *La science des nombres*, Chacornac frères.

THEATRE

1er Janvier: *Un Tour au paradis*, comédie en quatre actes de M. Sacha Guitry, au théâtre de la Michodière. — *La Madone à l'Etoile*, un acte en vers de Mme Moreau-Bellecroix, à la Comédie-Française. — *Andromaque*, de Racine. — **15 Janvier:** *Coriolan* de Shakespeare; traduction de M. R.-L. Piachaud, à la Comédie-Française. — *Jeanne de Pantin*, 11 tableaux de M. J.-J. Bernard, à l'Odéon. — *L'Invitation au Voyage*, 3 actes de M. J.-J. Bernard, à la Petite-Scène. — *La Famille Vauberlain*, comédie en 3 actes de M. P. Gavault, d'après le roman de M. José Théry, au Théâtre du Palais-Royal. — **1er Février:** *Le Messager*, pièce en deux parties et quatre actes de M. H. Bernstein, au théâtre du Gymnase. — *Pétrus*, comédie en trois actes de M. Marcel Achard à la Comédie des Champs-Elysées. — *Horace*, tragédie de Corneille, à la Comédie-Française. — **15 Février:** *Richard II*, tragédie de Shakespeare, chez Mme Paul Deharme. — *Le Bonheur, Mesdames*, comédie de M. Francis de Croisset, aux Bouffes-Parisiens. — **1er Mars:** *Les Temps Difficiles*, comédie en quatre actes de M. Edouard Bourdet, au théâtre de la Michodière. — **15 Mars:** *Au Grand Large*, trois actes de Sutton Vane à la Comédie des Champs-Elysées. — *Parole d'Honneur*, trois actes de M. H. Jeanson au Théâtre Michel. — **1er Avril:** *Zaïre*, tragédie en cinq actes de Voltaire; *La Double Inconstance*, comédie en trois actes de Marivaux. A la Comédie-Française. — **1er Mai:** *Les Races*, huit tableaux de Ferdinand Brückner, au Théâtre de l'Œuvre. — **15 Mai:** *Troïlus et Cressida*, drame de Shakespeare, à l'Odéon. — *Dommage qu'elle soit une prostituée*, drame de Ford, à l'Atelier. — **1er Juin:** *La Machine Infernale*, quatre actes de M. Jean Cocteau à la Comédie des Champs-Elysées. — Le *Bossu*, de Paul Féval, au Théâtre de l'Odéon. — **15 Juin:** Les *Mémoires* de M. Sacha Guitry. — *La Comédie-Française*, de M. Champion. — *Asile de Nuit*, un acte de M. Max Maurey à la Comédie-Française. — **1er Juillet:** *La Comédie des Erreurs*, de Shakespeare, au Théâtre

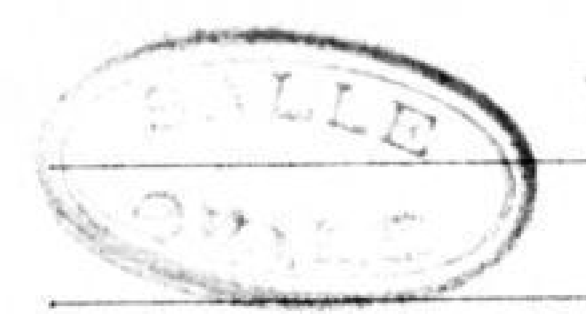
de l'Œuvre. — **1er Août :** *Œdipe Roi*, tragédie de Sophocle, traduite par Jules Lacroix, à la Comédie-Française. — **15 Août:** Concours du Conservatoire. — **1er Septembre:** *Horace*, tragédie en cinq actes de Corneille, au théâtre de l'Odéon. — Concours du Conservatoire. — **1er Octobre:** *Hernani*, drame en cinq actes de Victor Hugo, à la Comédie-Française. — **15 Octobre:** M. Henri Duvernois librettiste. — **1er Novembre:** *Cinna*, tragédie de Corneille, à la Comédie-Française. — *Miss Ba*, pièce en cinq actes de M. Rudolf Besier, au Théâtre des Ambassadeurs. — *Amphitryon 38*, comédie en trois actes de M. Jean Giraudoux, au Théâtre de l'Athénée. — **15 Novembre:** *Comme il vous plaira*, de Shakespeare, à l'Atelier et au Théâtre des Champs-Elysées. — **1er Décembre :** *L'Otage*, drame en trois actes de M. Paul Claudel, à la Comédie-Française. — **15 Décembre:** *Le Goût du Risque*, trois actes de M. A. Mortier, au Théâtre des Arts. — *Tessa*, pièce en trois actes de Margaret-Kennedy et Basil Dean, adaptation française de Jean Giraudoux, au Théâtre de l'Athénée. — *Le Chef*, pièce en quatre tableaux de Drieu la Rochelle, au Théâtre des Mathurins. — *Jeanne d'Arc*, de M. Saint-Georges de Bouhélier, au Théâtre de l'Odéon.

VARIETES

1er Février: La résurrection du Cornique. — **15 Février:** Défense du pléonasme. — **1er Mai:** Mémoires imaginaires et mémoires véridiques. — **1er Juin:** Grenoble et Stendhal. — **1er Juillet:** Wellérismes français. — **15 Décembre:** L'Ile de Pâques, sommet spirituel.

VOYAGES

1er Janvier: Léon Riotor: *Byrd au Pôle Sud*, Editions Pierre Roger. — Louis Roubaud: *Pays de Marseille*, Gallimard. — **1er Février:** Paul Colin: *Belgique, Carrefour de l'Occident*, Rieder. — Félix de Grand'-Combe: *Tu viens en Angleterre*, Les Presses Universitaires de France. — **1er Mars:** Boyomir Dalma: *Midi... Terre de Beauté*, Editions L. Beresniak, 12, rue Lagrange. — Un groupe d'écrivains hongrois: *La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui*, Les Œuvres représentatives. — **1er Avril:** Georges de Rœrich: *Sur les Pistes de l'Asie Centrale*, Librairie Orientaliste Paul Geuthner. — J. J. A. Bertrand: *Sur les Vieilles Routes d'Espagne*, Société d'Editions « Les Belles Lettres ». — **1er Mai:** A. Mabille de Poncheville: *Monts sacrés;* La Renaissance du Livre. — Jacques Boulenger: *Au fil du Nil;* Gallimard. — **15 Mai·** Maurice Denis: *Charmes et Leçons de l'Italie*, Armand Colin. — Jean Ajalbert: *Beauvais*, Editions Albert Morancé. — **15 Juin:** Rachel S. du Forez: *Au Pays des Castagnettes*, Eugène Figuière. — Suzanne Roukhomovsky: *Palestine, Dernière Heure*, Librairie Lipschutz, place de l'Odéon. — **15 Juillet :** Amédée Fayol : *Baléares, îles heureuses*, Les Ecrivains associés. — **1er Août:** Maurice Martin du Gard: *Terres Divines*, Flammarion. — E. Benoit du Rey: *Au travers de la Mare aux harengs*, Imprimerie Artistique Malherbe, de Caen. — **1er Septembre:** Madeleine Pourpoint: *Sur le pas de la Porte d'Or*. Huart, 82, rue de Rome. — Francis de Miomandre: *Mallorca*. Arthaud, Grenoble. — **1er Octobre:** Camille Mauclair: *Les Couleurs du Maroc*, Bernard Grasset. — Claude Denny: *Climat Japonais*, Rieder. — **1er Novembre:** Ferdinand Bac : *Rome*, Hachette. — Henry Casseville : *Pékin, Ville Eternelle*, Fasquelle. — **1er Décembre :** Georges Lecomte : *Gloire de l'Ile-de-France*, La Renaissance du Livre. — Raymond Escholier : *Gascogne*, Albin Michel.



Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

BULLETIN FINANCIER

Après avoir marqué des dispositions un peu plus favorables au lendemain de la liquidation du 15 octobre, la Bourse s'est de nouveau orientée vers la baisse. Celle-ci a été générale et particulièrement sensible pour les valeurs françaises négociables à terme.

Pour peser sur la cote, les baissiers ont eu de nombreux moyens. L'attentat de Marseille fit naître tout d'abord des bruits de tension politique entre la Yougoslavie et la Hongrie. Puis les polémiques du Congrès radical de Nantes furent exploitées; on représenta la gauche du Sénat comme hostile au projet gouvernemental de réforme de l'Etat. Une demande de crédits supplémentaires déposée par le ministre de la Guerre vint, juste à la veille de la liquidation de fin octobre, ajouter au trouble des esprits, et toute la question du rétablissement de l'équilibre budgétaire a été remise en discussion.

A ces considérations se sont joints des faits particuliers. C'est ainsi que la perspective d'une augmentation du capital de la Parisienne de Distribution d'Electricité a provoqué une baisse très sérieuse de plusieurs affaires électriques. C'est ainsi encore que le bruit d'une suppression de l'acompte de la Banque de Paris et des Pays-Bas, la première de nos banques d'affaires, a engendré d'autres rumeurs et des réalisations spéculatives dont les affaires bancaires souffrirent particulièrement.

La dépression est donc générale. Naguère considérée comme un fait regrettable, elle est devenue aujourd'hui une source de profit pour des spéculateurs, contre lesquels les pouvoirs publics n'agissent point. On souligne l'aggravation du chômage en France et la diminution des recettes de nos chemins de fer, malgré l'augmentation des tarifs concédée aux compagnies. On insiste sur le déficit de notre balance commerciale et le caractère vague des décisions prises par la Conférence de Bruxelles. On appuie sur la cherté de la vie en montrant que le gouvernement se borne à publier des rapports au lieu de prendre d'énergiques décisions. On déclare enfin qu'au lieu d'apporter des solutions d'ordre économique à la crise, les autorités se bornent à examiner un projet de réforme politique de l'Etat.

Malgré tout, nos fonds publics conservent une activité et une tendance satisfaisantes et leur marché reste le plus important de la Bourse.

Les fluctuations de la livre et du dollar se sont atténuées; aussi bien, de nombreux fonds étrangers se sont-ils ressentis favorablement du calme constaté sur le marché des changes.

Nos valeurs bancaires sont en régression à la suite de la Banque de Paris et des Pays-Bas. Certaines d'entre elles, comme le Crédit Foncier de France, subissent des moins-values injustifiables par l'examen de leurs bénéfices mensuels.

Presque toutes les actions de nos grands réseaux ont rétrogradé. Seules, les actions de capital et de jouissance Chemins de fer de l'Ouest ont conservé des dispositions favorables en raison de l'importance de leur dernier dividende.

Le groupe de l'électricité reste affecté par la publication du décret revisant les tarifs; aucune distinction n'est faite par les vendeurs entre les sociétés qui ont déjà réduit leurs prix de vente et celles que les pouvoirs publics ont cru nécessaire d'inviter à la modération.

Toutes les affaires de matières premières demeurent faibles. Les mines d'or sont affectées par la réduction volontaire de la teneur des minerais broyés. Le recul de l'action Citroën a provoqué un affaiblissement des nombreuses valeurs métallurgiques. Des bruits contradictoires concernant les perspectives du marché américain des pétroles ont nui à la Royal Dutch et à plusieurs valeurs pétrolières. Enfin, le tassement du caoutchouc à Londres a forcé la spéculation à se dégager sur le groupe des valeurs de plantations.

LE MASQUE D'OR.